



BIBLIOTECA
S.A.R.
DUCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

S.C.

XV

9

HISTOIRE
ANCIENNE.

TOME SECOND.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

575 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

HISTOIRE

ANCIENNE

DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition..



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire,
rue saint Jacques, vis-à-vis la rue
du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

17



HISTOIRE

DES

ASSYRIENS.



AVANT - PROPOS.

§. I.

*Réflexion sur la variété des gouver-
nemens.*



A MULTIPLICITE' de
gouvernemens parmi les
peuples dont j'ai à parler ,
offre d'abord aux yeux &
à l'esprit un spectacle bien
digne d'attention , & montre l'éton-
nante variété que le souverain Maî-
tre du monde a mise dans les em-
pires qui le partagent , par la diffé-
rence d'inclinations & de mœurs qui
se rencontre dans chacune des na-
tions. On reconnoit en cela le carac-

Tome II.

A

rière de la Divinité, qui toujours semblable à elle - même dans tous ses ouvrages, se plaît à y peindre sous mille différentes formes, & à y faire éclater sa sagesse infinie, & par une fécondité merveilleuse, & par une admirable simplicité : sagesse, qui de toutes les parties de l'univers, aussi bien que de toutes les productions de la nature, quoique multipliées & diversifiées en une infinité de manières, fait former un ouvrage unique, & composer un tout parfaitement régulier.

Dans l'Orient c'est le gouvernement Monarchique qui domine : lequel entraînant avec soi une pompe majestueuse & une hauteur presque inséparable de l'autorité souveraine, conduit naturellement à exiger des sujets un respect plus marqué, & une soumission plus entière. A l'égard de la Grèce, il semble qu'un souffle de liberté & un esprit républicain s'étoit répandu dans tout le pays, & avoit inspiré presque à tous les peuples qui l'habitoient un violent desir de l'indépendance, diversifiée néanmoins sous différentes sortes de gouvernemens ; mais tous également ennemis de l'as-

DES ASSYRIENS.

sujettissement & de la servitude. Ici c'est le peuple qui commande, & c'est ce qu'on appelle *Démocratie* : là c'est l'assemblée des sages & des anciens, connue sous le nom d'*Aristocratie* : dans une autre république, c'est un petit nombre d'hommes choisis & puissans, & qui se nomme *Oligarchie* : dans quelques-unes c'est un mélange de toutes ces parties, ou de plusieurs d'entr'elles, & quelquefois même de la roiauté.

On sent bien que cette variété de gouvernemens, qui tendent tous à une même fin quoique par des voies différentes, contribue beaucoup à la beauté de l'univers, & qu'elle n'a pu venir que de celui qui le gouverne avec une sagesse infinie, & qui met par tout un ordre & une symmetrie, dont l'effet est de lier toutes les parties entre elles, & par là de les rappeler toutes à l'unité. Car, bien que parmi ces différentes sortes de gouvernemens les uns soient préférables aux autres, il est vrai néanmoins de dire qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, & que c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre. Tout usage de cette puissance, ni toute voie pour y entrer, ne sont pas de Dieu, quoique

Rom. 13. 1.

toute puissance soit de lui : & si l'on voit ces gouvernemens dégénérer quelquefois en violence, en factions, en despotisme, en tyrannie, ce n'est qu'aux passions des hommes qu'il faut attribuer ces désordres, qui sont directement contraires à l'institution primitive des Etats, & qu'une sagesse supérieure fait faire rentrer dans l'ordre, en les faisant servir à l'exécution de ses desseins toujours pleins d'équité & de justice.

Ce spectacle, comme je l'ai déjà dit, est bien digne de notre attention & de notre admiration ; & il se développera peu-à-peu à mesure que j'avancerai dans l'exposition de l'histoire ancienne, dont il fait ce me semble une partie essentielle. C'est pour y rendre les esprits attentifs, que je me croi obligé d'ajouter au récit des faits & des événemens ce qui regarde les mœurs & les coutumes des peuples, parce que c'est ce qui en fait connoître le génie & le caractère, & ce qu'on peut appeller en quelque sorte l'ame de l'histoire. Car n'y observer que les faits & les dates, sans porter plus loin sa curiosité ni ses vûes, ce seroit imiter l'imprudence

DES ASSYRIENS.

d'un voïageur , qui en parcourant beaucoup de pays , se contenteroit d'en connoître exactement la distance, de considérer la situation des lieux , les bâtimens des villes , les habillemens des peuples , sans se mettre en peine de converser avec les hommes , pour connoître leur génie , leurs mœurs , leur caractère d'esprit , leurs loix , leur gouvernement. Homère , qui a eu dessein de nous donner dans la personne d'Ulysse le modèle d'un voïageur sage & intelligent , avertit dès le commencement de l'Odyssée , que son Héros , en visitant les villes , eut grand soin de s'informer des mœurs & des coutumes des peuples. Il en doit être de même de quiconque s'applique à l'étude de l'histoire.



Description Geographique de l'Asie.

COMME l'Asie sera desormais le principal théâtre de l'histoire où nous allons entrer, il ne sera pas hors de propos d'en donner d'abord une idée générale, qui en fasse connoître au moins les provinces & les villes les plus considérables.

Les parties septentrionales & orientales de l'Asie sont moins connues dans l'histoire ancienne.

Au nord ou au septentrion, sont LA SARMATIE ASIATIQUE, & LA SCYTHIE ASIATIQUE, qui répondent à la Tartarie. La Sarmatie est entre le fleuve *Tanais*, qui sépare l'Europe de l'Asie, & le fleuve *Rha* ou *Volga*. La Scythie se divise en deux parties, l'une en deçà, l'autre au delà du mont *Imaus*. Les peuples de Scythie les plus connus sont les *Saques* & les *Massagètes*.

Les parties les plus orientales sont SERICA, le Catay; SINARUM REGIO, la Chine; INDIA, l'Inde. Cette dernière, anciennement, étoit plus connue que les autres. Elle se divisoit en deux parties: l'une en deçà du *Gange*,

DES ASSYRIENS. 7

renfermée entre ce fleuve & l'*Inde*, ce qui forme aujourd'hui les Etats du grand Mogol ; l'autre au delà du Gange.

Le reste de l'Asie, dont il est beaucoup plus parlé dans l'histoire, peut se diviser en cinq ou six parties, en allant d'orient en occident.

I. L'ASIE SUPERIEURE, qui commence au fleuve Indus. Les principales provinces sont LA GEDROSIE, LA CARMANIE ; L'ARACHOSIE ; LA DRANGIANE ; LA BACTRIANE, dont la capitale étoit *Bactre* ; LA SOGDIANE ; LA MARGIANE ; L'HYRCANIE, près de la mer Caspienne ; LA PARTHIE ; LA MEDIE, V. *Ecbatane* ; LA PERSE, V. *Persepolis*, *Elymais* ; LA SUSIANE, V. *Suse* ; L'ASSYRIE ; V. *Ninive*, située sur le Tigre. LA MESOPOTAMIE, entre l'Euphrate & le Tigre. LA BABYLONIE, V. *Babylone* sur l'Euphrate.

II. L'ASIE ENTRE LE PONT EUXIN ET LA MER CASPIENNE. On y peut distinguer quatre provinces. 1. LA COLCHIDE, le fleuve *Phasis*, & le mont *Caucase*. 2. L'IBERIE. 3. L'ALBANIE. Ces deux dernières sont maintenant partie de la Géorgie. 4. La

8 HISTOIRE

grande ARMENIE. Elle est séparée de la petite par l'Euphrate, de la Mésopotamie par le mont *Taurus*, & de l'Assyrie par le mont *Niphate*. Ses villes sont, *Artaxate* & *Tigranocerte*. Le fleuve *Araxe* la traverse.

III. L'ASIE MINEURE. Elle se peut diviser en quatre ou cinq parties, selon la différente situation de ses provinces.

1. *Au septentrion*, sur le bord du Pont Euxin : LE PONT, sous trois différents noms. Les villes sont, *Trapezus* : assez près de la sont les peuples appelés *Chalybes*, ou *Chaldei*. *Themiscyra*, ville située sur le fleuve *Thermodoon*, & célèbre par la demeure des Amazones. LA PAPHLAGONIE. LA BITHYNIE : V. *Nicée*, *Pruse*, *Nicomédie*, *Calcédoine* vis-à-vis de Constantinople, *Héraclée*.

2. *A l'occident*, en descendant le long de la mer Egée : LA MYSIE, qui est double. LA PETITE, ou sont *Cyzique*, *Lampsaque*, *Parium*, *Abyde* vis-à-vis de Sestos dont elle n'est séparée que par le détroit des Dardanelles. *Dardanum*. *Sigeum*. *Ilion*, ou *Troie* ; & presque vis-à-vis, la petite île de *Ténédos*. Les rivières sont l'*Ar-*

DES ASSYRIENS. 9

Lepe, le *Granio*, le *Samois*. Le mont *Ida*. Cette région est quelquefois appelée aussi la petite *Phrygie*, dont la *Troade* fait partie.

LA GRANDE MYSIE. *Antandre*. *Trajanople*. *Adramyte*. *Pergame*. Vis-à-vis de cette Mysie est l'île de *LESBOS*, dont les villes sont *Met hymna*, patrie du célèbre *Arion*, & *Mitylene*, qui a donné à l'île le nom de *Mételin*.

L'EOLIE. *Elée*. *Cumes*. *Phocée*.

L'IONIE. *Smyrne*. *Clazomene*. *Téos*. *Lebedus*. *Colophon*. *Ephèse*. *Priene*. *Milet*.

LA CARIE. *Laodicée*. *Antioche*. *Magnésie*. *Alabande*. Le fleuve *Méandre*.

LA DORIDE. *Halicarnasse*. *Cnidus*. Vis-à-vis de ces quatre dernières contrées sont les îles *CHIOS*, *SAMOS*, *PATHMOS*, *Cos*; & plus bas au midi, *RHODE*.

3. Au midi, le long de la mer méditerranée.

LA LYCIE. V. *Telmessus*. *Patara*. Riv. *Xanthus*. C'est ici que commence le mont *Taurus*, qui parcourt toute l'Asie dans sa longueur, & prend différens noms selon les différens pays où il passe.

LA PAMPHYLIE. *Perga. Aspendus. Sida.*

LA CILICIE. *Seleucie. Corycium. Tarfe*, sur la riv. *Cydnus*. Vis-à-vis de la Cilicie est l'île de *Chypre*. Vil. *Salamis. Amathus. Paphos.*

4. *Le long de l'Euphrate en remontant vers le Nord.*

LA PETITE ARMENIE. *Comane. Arabisse. Melitene. Satala.* Riv. *Mélas*, qui se jette dans l'Euphrate.

5. *Au milieu des terres.*

LA CAPPADOCE. V. *Neocésarée. Comana Pontica. Sebastia. Sebastopolis. Diocésarée. Césarée*, autrement *Maſſaca. Tyane.*

LA LYCAONIE & L'ISAURIE. *Iconium. Isauria.*

LA PISSIDIE. *Seleucie & Antioche de Pisidie.*

LA LYDIE. V. *Thyatire. Sardes. Philadelphie.* Riv. *Caystrus*, & *Hermus*, où se jette le *Pactole*. Mont. *Sipyle & Tmolus.*

LA GRANDE PHRYGIE. *Synnade. Apamée.*

IV. LA SYRIE, maintenant la *Sourie*; appelée sous les Empereurs Romains l'*Orient*: dont les principales provinces sont :

1. L.
quelque
Joufale
Riv. L.
Palestir
naan q
médiue
villes
Accar
2. L.
Tyr.
Antili
3. L.
l'An
Laodi
4.
5.
Thap
V.
Boſſer
H E

DES ASSYRIENS. II

1. LA PALESTINE. Ce nom est quelquefois donné à toute la Judée. V. *Jérusalem. Samarie. Césarée de Palestine. Riv. Le Jourdain.* On appelle aussi Palestine la contrée du pays de Chanaan qui s'étendoit le long de la mer méditerranée, dont les principales villes étoient *Gaze, Ascalon, Azoth, Accaron, & Geth.*

2. LA PHENICIE. V. *Ptolemaïde. Tyr. Sidon. Béryte. Mont. Liban, & Antiliban.*

3. LA SYRIE proprement dite, ou L'ANTIOCHENE. V. *Antioche. Apamée. Laodicée. Seleucie.*

4. LA COMAGENE. V. *Samosate.*

5. LA COELE-SYRIE. V. *Zengma. Thapsacus. Palmyre. Damas.*

V. L'ARABIE PETRE'E. V. *Petra. Bosra. Mont. Casius. DESERTE. HEUREUSE.*





LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE

DES

ASSYRIENS.

CE TROISIÈME Livre renfermera l'histoire de l'empire des Assyriens tant de Ninive que de Babylone, du royaume des Mèdes, & de celui des Lydiens.

CHAPITRE PREMIER.

Premier Empire des Assyriens.

§. I. *Durée de cet Empire.*

L'EMPIRE des Assyriens a été sans contredit l'un des plus puissans empires du monde. Les Auteurs se partagent en deux sentimens principaux sur le tems qu'il a subsisté. Les uns, comme Ctésias, suivi en cela par Justin, lui donnent treize cens ans de durée : les autres ne lui en donnent

qu
pen
de l
pou
doris
time
en q
L
obsc
con
stém
tière
qu'il
time
ble.
qu'un
tente
semb
per e
riens
de F
Or l
celle
fut e
rant
+
appre
pours
tous d
& de
pire de
Atéme

que cinq cens vingt, & c'est ce que pense Hérodote. L'affoiblissement, & peut-être même l'interruption du pouvoir dans ce vaste empire, ont pu donner lieu à cette différence de sentimens, ce qui semble pouvoir aussi en quelque sorte les concilier.

L'histoire de ces tems reculés est si obscure, les monumens qui nous l'ont conservée si opposés entr'eux, les systèmes des * modernes sur cette matière si différens les uns des autres, qu'il est difficile de donner aucun sentiment comme certain & incontestable. Au défaut de la certitude, je croi qu'un lecteur raisonnable peut se contenter de la vraisemblance ? & il me semble qu'on ne peut guères se tromper en donnant à l'empire des Assyriens la même antiquité qu'à la ville de Babylone qui en étoit la capitale. Or l'Ecriture sainte nous apprend que celle-ci fut bâtie par Nemrod, qui fut certainement un grand conquérant, & , selon toutes les apparences ,

* Ceux qui voudront approfondir cette matière pourront lire les dissertations de M. l'abbé Banier, & de M. Freret sur l'empire des Assyriens dans les Mémoires de l'Académie des belles lettres, les premières Tome III. & les autres Tome V. Et ce qu'a écrit sur cesujets le P. Tournemine dans son édition de Mésopotamie.

le premier & le plus ancien de tous ceux qui ont ambitionné ce nom.

*Paphr. apud
Simplic. in lib.
9. de celo.*

Les Babylonienſ, comme Calliſthène, philoſophe de la ſuite d'Alexandre, l'écrivit à Ariſtote, comp- toient au moins 1903 ans d'antiquité lorſque ce Prince entra triomphant dans Babylone ; ce qui fait remonter ſon origine à l'an du monde 1761, c'eſt-à-dire 115. ans après le déluge. Ce Calcul, à peu d'années près, revient au tems où nous croions que Nemrod en jetta les fondemens. Ce témoignage de Calliſthène, dont il n'eſt point parlé ailleurs, paroît ſuſpect à quelques Savans : mais ſa conformité avec l'Ecriture doit le rendre reſpectable.

C'eſt ſur ces conjonctures que je croi pouvoir donner Nemrod pour fondateur au premier empire des Aſſyriens, qui ſubiſta avec plus ou moins d'éclat & d'étendue * pendant plus de 1450 ans depuis lui juſqu'à Sardanapale qui en fut le dernier roi, c'eſt-à-dire depuis l'an du monde 1800 juſqu'à l'an 3257.

* Je m'éloigne ici du ſentiment d'Uſſérinus mon guide ordinaire, pour ce qui regarde la durée de l'empire des Aſſyriens, qu'il ſuppoſe avec Hérodote

n'être que de 520 ans : mais je tire de lui les dates du tems où Nemrod a vécu & de celui où Sardanapale eſt mort.

9
Nin
lone.
NI
Bélus
nom
Il
Char
C'ém
chaffe.
vûes
dange
de s'a
qu'il
l'attac
conde
de jeu
vail,
de di
forme
ſervir
la cha
aguéri
roiene
I
quelq
Nemr
Ninus
en ces

§. II. *Rois d'Assyrie. Nemrod, ou Bélus. Ninus. Sémiramis : description de Babylon. Ninyas. . . Phul. Sardanapale.*

NEMROD. C'est le même que Bélus*, qui fut depuis honoré sous ce nom comme une divinité. AN. M. 1800;
A. J. C. 2204.

Il étoit fils de Chus, petit-fils de Cham, & arrière petit-fils de Noé. * Bélus, ou Baal, signifie Maître.
C'étoit, dit l'Ecriture sainte, un violent chasseur devant le Seigneur. Gen. ch. 10. Il avoit deux vûes en s'appliquant à ce pénible & dangereux exercice. La première étoit de s'attirer l'affection des peuples, qu'il délivroit & de la crainte & de l'attaque des bêtes farouches. La seconde, d'exercer à la chasse beaucoup de jeunes gens, de les endurcir au travail, de les accoutumer à une espèce de discipline & d'obéissance, de les former à l'usage des armes, & de faire servir à des desseins plus sérieux que la chasse, des hommes qu'il auroit aguérís sous ce prétexte, & qui seroient accoutumés à ses ordres.

L'histoire ancienne a conservé quelques vestiges de cet artifice de Nemrod, qu'elle a confondu avec Ninus son fils. Car Diodore en parle en ces termes : » Ninus, le plus ancien Lib. 2. pag.
90.

» des rois d'Assyrie dont il soit parlé
 » dans l'histoire , a fait de grandes
 » choses. Etant naturellement belli-
 » queux , & zélé pour la gloire qui est
 » le fruit de la vertu , il arma un nom-
 » bre considérable de jeunes gens ro-
 » bustes & courageux comme lui , les
 » forma lontems par de durs & de
 » pénibles exercices , & par là les ac-
 » coutuma à supporter avec patience
 » les fatigues de la guerre , & à en
 » affronter les dangers avec courage
 » & intrépidité.

Ibid.

Ce qu'ajoute Diodore , que Ninus fit alliance avec le roi des Arabes en unissant ses troupes aux siennes , est un reste de l'ancienne tradition , qui nous apprend que les enfans de Chus , & par conséquent freres de Nemrod , s'établirent tous dans l'Arabie le long du golfe Persique depuis Hévila jusqu'à l'océan , & qu'ils étoient assez ses voisins pour le secourir & en être secourus. Et ce que le même Historien dit de Ninus , qu'il fut le premier roi des Assyriens , répond précisément à ce que dit l'Ecriture de Nemrod , qu'il commença à être puissant sur la terre : c'est-à-dire qu'il s'y établit , qu'il y bâtit des villes , qu'il subjuga ses

voit
ces
auto
par
ma
tems
déral
l'Euy
les f
peu
vint
conq
L
l'Ecr
riens
à Sém
ne : a
est vi
trom
fond
doit
rami
vani
qu'il
ville
imm
Jo

a se
dider
tradi

voisins les plus proches, qu'il réunît ces différens peuples sous une même autorité par des loix communes & par une même police, & qu'il en forma un Etat, qui pour ces premiers tems étoit d'une étendue assez considérable, quoique bornée aux rives de l'Euphrate & du Tigre; & qui dans les siècles suivans sut prendre peu à peu de nouveaux accroissemens, & vint à bout de pousser fort loin ses conquêtes.

La ville capitale de son royaume, dit l'Ecriture, fut Babylone. Les Histo- *Gen. 10. 10+* riens profanes attribuent presque tous à Sémiramis la fondation de Babylone: ^a d'autres la donnent à Bélus. Il est visible que les uns & les autres se trompent, s'il est question du premier fondateur de cette ville. Car elle ne doit son commencement ni à Sémiramis, ni à Nemrod, mais à la folle vanité de ceux dont l'Ecriture dit qu'ils voulurent bâtir une tour & une *Gen. 11. 4+* ville, qui rendissent leur mémoire immortelle.

Josephe rapporte, sur le témoignage *Hist. Jud. lib. 1. cap. 4.*

^a Semiramis eam considerat, vel, ut plerique tradidere, Belus, cujus regia ostenditur. *2. Curt. lib. 5. cap. 1.*

d'une Sibylle qui doit être fort ancienne, & dont on ne peut attribuer les fictions au zèle imprudent de quelques chrétiens, que des tourbillons & des vents impetueux envoiés par les dieux, renversèrent la tour. Si cela étoit, la témérité de Nemrod seroit encore plus grande d'avoir rebâti une ville & une tour, que Dieu même auroit renversée avec de si grandes marques de sa colere. Mais l'Écriture ne dit rien de tel; & il y a bien de l'apparence que l'ouvrage demeura où il en étoit lorsque Dieu le fit cesser par la division des langues, & que la tour consacrée à Bélus, dont Hérodote fait la description, étoit celle que les enfans des hommes avoient prétendu élever jusques aux nues.

Il est encore fort vraisemblable que ce ridicule dessein aiant été déconcerté par un prodige inoui dont Dieu seul pouvoit être l'auteur, tout le monde d'abord abandonna un lieu qui lui avoit déplu, & que Nemrod fut le premier qui l'environna de murailles, y établit ses amis & ses confédérés, & se soumit tous les environs, commençant par là son empire, mais ne l'y bornant pas : *Fuit principium regni ejus*

Zib. 1. cap.
181

Bab
ici l
Senn
vinc
trop
De
est a
De te
cavis
fiur.
en le
prov
pre
com
in Af
natur
n'est
pays
Prop
d'êtr
terra
rod in
cum
son
dout
& q
assuj
C
ces
tyra

Babylon. Les autres villes que nomme ici l'Écriture étoient dans la terre de Sennaar , qui est certainement la province dont Babylone devint la métropole.

De ce pays il passa dans celui qui est appelé Assyrie , & y bâtit Ninive :

De terra illa egressus est Assur , & adificavit Ninivem. Gen. 10. 11.

C'est le sens que plusieurs Savans donnent au mot d'*Assur*, en le regardant comme celui d'une province , & non comme celui du premier homme qui l'avoit occupée , comme s'il y avoit, *egressus est in Assur , in Assyriam* : & ce sens paroît le plus naturel pour plusieurs raisons qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici. Le pays d'Assyrie est marqué dans un Prophète par ce caractère particulier , d'être la terre de Nemrod : *Et pascent* Mich. 5. 6.
terram Assur in gladio , & terram Nemrod in lanceis ejus ; & liberabit ab Assur , cum venerit in terram nostram. Il tiroit son nom d'Assur fils de Sem , qui sans doute s'y étoit établi avec sa famille , & qui en fut apparemment chassé , ou assujetti par l'usurpateur Nemrod.

Celui-ci s'étant emparé des provinces d'Assur , ne les ravagea pas en tyran , mais les remplit de villes , &

Gen. 10. 12.
11. 12.

*Diod. lib 2.
pag. 90.*

se fit aimer de ses nouveaux sujets avec autant de passion que des anciens ; en sorte que les Historiens , qui n'ont pas assez approfondi ce point , ont cru qu'il s'étoit servi des Assyriens pour se soumettre les Babyloniens. Il bâtit entre autres une ville superbe , qu'il appella Ninive , du nom de son fils Ninus , pour immortaliser par là sa mémoire. Ce fils à son tour , plein de vénération pour son pere , voulut que ceux qui l'avoient eu pour roi , l'adorassent comme leur Seigneur , & portassent les autres peuples à lui rendre le même culte. Car il paroît certain que Nemrod est le fameux Bélus des Babyloniens , le plus ancien roi que les peuples aient adoré pour ses grandes actions , & qui ait montré aux autres hommes le chemin à cette sorte d'immortalité qu'ils s'imaginent que les qualités humaines peuvent donner.

Je me réserve à parler de la grandeur & de la puissance des villes de Babylone & de Ninive sous les rois auxquels les auteurs profanes en attribuent l'établissement , parceque l'Ecriture n'en dit presque rien. Ce silence , dont notre curiosité a peine à s'ac-

con
tif p
eup
l'un
éloig
récu
prem
& ce
cond
qu'il
de so
diffen
toien
par d
est l'a
temp
Dieu
porté
N
J
des
comm
pire d
lui at
action
Da
au lo
a fe
deus ar
nam sei
que ad

commoder , peut devenir fort instructif pour notre piété. L'Ecriture a placé exprès Nemrod & Abraham fort près l'un de l'autre , quoi qu'ils soient assez éloignés par rapport au tems où ils ont vécu , afin que nous vissions dans le premier ce que les hommes admirent & ce qu'ils souhaitent , & dans le second ce que Dieu approuve , & ce qu'il juge digne de sa complaisance & de son amour. * Ces deux hommes si différens sont les deux premiers citoyens de deux cités opposées , fondées par des amours contraires , dont l'un est l'amour de soi-même & des biens temporels porté jusqu'au mépris de Dieu , & l'autre est l'amour de Dieu porté jusqu'au mépris de soi-même.

N I N U S.

J'AI déjà remarqué que la plupart des Auteurs profanes le regardent comme le premier fondateur de l'empire des Assyriens , & par cette raison lui attribuent une grande partie des actions de Nemrod ou Bélus son pere.

Dans le dessein qu'il avoit de porter au loin ses conquêtes , il commença *Diod. lib. 2.
pag. 90-95.*

a Fecerunt civitates duas amores duo : terre- nam scilicet amor sui us- que ad contentum Dei ,	coelestem verò amor Dei usque ad contentum sui. <i>S. Aug. de Civ. Dei , lib. 14. cap. 28.</i>
---	---

par se préparer des troupes & des officiers capables de seconder ses desseins. Soutenu du puissant secours des Arabes ses voisins, il se mit en campagne, & dans l'espace de dix-sept ans fit la conquête d'une infinité de pays depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde & la Bactriane qu'il n'osa pas encore attaquer.

A son retour, avant que d'entreprendre de nouvelles conquêtes, il voulut immortaliser son nom par l'établissement d'une ville qui répondît à la grandeur de sa puissance : il l'appella Ninive, & la bâtit sur le bord oriental du * Tigre. Peut-être ne fit-il qu'achever l'ouvrage que son pere avoit commencé. Son dessein, dit Diodore, fut de rendre Ninive la plus grande & la plus célèbre ville du monde, & d'ôter à ceux qui viendroient après lui l'espérance & le moyen d'en bâtir jamais une pareille. Elle avoit 150 stades (sept lieues & demie) de longueur, sur 90 stades (4 lieues & demie) de largeur : & par conséquent elle faisoit un quarré long. Elle avoit de circuit quatre cens quatre-vingts stades, qui font vingt-qua-

* Diodore dit que ce fut sur le bord de l'Euphrate, | & en parle ainsi en plusieurs endroits, mais il se trompe.

tre l
il ell
le qu
pour
murs
une
pouv
de fr
tifiés
de de
Apr
ge, il
Bactri
Crésia
homme
cheva
chariot
ajoute
incroia
parler
Darius
le Ty
mettoit
mes d'in
cavaler

* Il est d
qu'il n'y ait
variation dans
Diodore de
Ninive. C'est
Hérodote qui

tre lieues. De là vient que dans Jonas il est dit que *Ninive étoit une grande ville qui avoit trois jours de chemin*, ce qui peut s'entendre de son circuit. * Les murs avoient cent piés de hauteur ; & une épaisseur si considérable , qu'on pouvoit y conduire à l'aise trois chars de front. Ils étoient revêtus & fortifiés de quinze cens tours , hautes de deux cens piés.

Joni 3 31

Après avoir achevé ce grand ouvrage , il reprit son expédition contre les Bactriens. Son armée , au rapport de Ctésias , étoit de * dix sept cens mille hommes de pié , de deux cens mille chevaux , & de près de seize mille chariots armés de faux. Diodore ajoute que cela ne doit pas paroître incroyable , puisque , pour ne point parler des armées innombrables de Darius & de Xerxès , sous Denys le Tyran la seule ville de Syracuse mettoit sur pié six-vingts mille hommes d'infanterie , & douze mille de cavalerie , sans compter quatre cens

* Il paroît ici de l'exagération : j'en parlerai dans la suite.

* Il est difficile de croire qu'il n'y ait pas de l'exagération dans ce que dit ici Diodore de l'étendue de Ninive. C'est ce qui a porté plusieurs Savans à diminuer l'évaluation du stade de près de la moitié , en mettant quinze stades pour le mille Romain , au lieu qu'on n'en met ordinairement que huit.

vaisseaux bien équipés : & que peu de tems avant Annibal , l'Italie , en comptant les citoiens & les alliés , pouvoit armer près d'un million d'hommes. Ninus se rendit maître d'un grand nombre de villes , & enfin s'attacha au siège de Bactre capitale du pays. Il y auroit peut-être vû échouer tous les efforts sans le secours & l'industrie de Sémiramis , femme d'un de ses premiers Officiers, laquelle étoit d'un courage extraordinaire , & n'avoit rien de la foiblesse de son sexe. Elle étoit née à Ascalon , ville de Syrie. Je ne croi pas devoir rapporter ici ce que Diodore raconte de sa naissance , & de la manière miraculeuse dont elle fut nourrie par des colombes , cet historien même regardant tout ce récit comme fabuleux. Sémiramis fournit à Ninus le moien d'attaquer & de prendre la citadelle , & par là de se rendre maître de la ville , où il trouva des trésors immenses. Le mari de Sémiramis s'étant donné la mort à lui-même pour prévenir l'effet des terribles menaces du Roi , qui avoit conçu une violente passion pour sa femme , Ninus l'épousa.

De retour à Ninive , il en eut un fils,
qu'il

qu
mo
rien
sape
lonte
Je
ce qu
mani
trône
Gran
ses pi
elle si
ves ir
fier p
verain
toutes
rent o
n'exéc
ment
mis à
ou apr
SE
CE
immo
la bass
deur
posa d
prédéc

* On ne
pris de
Ton

qu'il nomma Ninyas. Bientôt après il mourut, & laissa à la Reine le gouvernement du royaume. Elle lui éleva un superbe tombeau, qui subsista encore longtemps après la ruine de Ninive.

Je ne trouve nulle vraisemblance à ce que disent quelques Auteurs de la manière dont Sémiramis monta sur le trône. Si on les en croit, fût des Grands de l'Etat, que ses bienfaits ou ses promesses lui avoient attachés, elle supplia son mari avec les plus vives instances de vouloir bien lui confier pour cinq jours la puissance souveraine. Il se rendit à ses prières, & toutes les provinces de l'empire eurent ordre d'obéir à Sémiramis. On n'exécuta cet ordre que trop exactement pour l'infortuné Ninus, qui fut mis à mort ou sur le champ même, ou après quelques années de prison.

Plut. in Moral. pag. 753.

SEMIRAMIS.

Diod. l. 2. pag. 95.

CETTE Princesse ne songeoit qu'à immortaliser son nom, & à couvrir la bassesse de sa naissance par la grandeur de ses entreprises. Elle se proposa de surpasser en magnificence ses prédécesseurs, & * bâtit Babylone,

* On ne doit pas être surpris de voir que la fondation d'une même ville soit attribuée à différentes personnes.

ayant employé à la construction de cette ville superbe deux millions d'hommes qu'elle ramassa de toutes les parties de son vaste empire. Quelques-uns de ses successeurs s'appliquèrent encore à orner & à embellir cette ville par de nouveaux ouvrages. Je les réunirai tous ici, pour en donner d'abord une idée plus juste & plus suivie.

Les principaux ouvrages qui ont rendu Babylone si fameuse, sont les murailles de la ville; les quais & le pont; le lac, les digues, & les canaux faits pour la décharge du fleuve; les palais & les jardins suspendus; enfin le temple de Bel: ouvrages d'une magnificence qu'on a peine à comprendre. M. Prideaux a traité cette matière avec beaucoup d'étendue & d'érudition: je n'ai presque fait ici que le copier ou l'abrégé.

I Les murailles.

BABYLONE étoit située dans une vaste plaine, dont le terroir étoit extrêmement gras & fertile. Ses murailles étoient d'une grandeur prodigieuse.

nes. C'est un langage assez commun, même dans les Auteurs profanes, de dire qu'un Prince a bâti une

ville, soit qu'il l'ait fondée le premier, soit qu'il l'ait embellie & augmentée.

Elle:
paill
mie;
so te
vingt
quatre
quarré
de six
lieues.
larges
liqueur
de terr
fortem
vient bo
ou la pi
Ces
d'un val
vêtu de
terre qu
fant, à
briques
construi
Chaq
avait vu
sif, ce
D'où vi

* Je rap
telles que je
les Auteurs
Mr. Pride
me moi : m

Elles avoient cinquante coudées d'épaisseur , qui font douze toises & demie ; deux cens de hauteur , qui font 50 toises ; & quatre * cens quatre-vingts stades de circuit , qui font vingt quatre lieues. Elles formoient un quarré parfait , dont chaque côté étoit de six vingt stades , c'est-à-dire de six lieues. Elles étoient toutes bâties de larges briques , cimentées de bitume , liqueur épaisse & glutineuse qui sort de terre dans ce pays-là , qui lie plus fortement que le mortier , & qui devient beaucoup plus dur que la brique ou la pierre à qui elle sert de ciment.

Ces murailles étoient entourées d'un vaste fossé , rempli d'eau , & revêtu de briques des deux côtés. La terre qu'on en avoit tirée en le creusant , avoit été employée à faire les briques dont les murailles étoient construites.

Chaque côté de ce grand quarré avoit vingt-cinq portes d'airain massif , ce qui en tout en faisoit cent. D'où vient que lorsque Dieu promet

* Je raporte les choses telles que je les trouve dans les Auteurs anciens , & Mr. Prideaux le fait comme moi : mais je ne laisse pas de croire qu'il y a beaucoup à rabattre de l'étendue immense qu'ils donnent à Babylone , aussi bien qu'à Ninive.

à Cyrus la conquête de Babylone , il lui dit : *Je marcherai devant vous , & je romprai les portes d'airain.* Entre ces portes , & aux angles de chaque carré , il y avoit plusieurs tours , élevées dix piés plus haut que les murailles.

Des vingt-cinq portes de chaque côté du carré partoient autant de rues , qui aboutissoient aux portes du côté opposé : de sorte qu'il y avoit en tout cinquante rues , qui se coupoient à angles droits. Elle étoient bordées de maisons qui avoient trois ou quatre étages , & dont le devant étoit orné de toutes sortes d'embellissemens. Ces maisons n'étoient point contigues , aiant de chaque côté un vuide qui les séparoit les unes des autres ; & on avoit laissé aussi une grande distance entre elles & les murs de la ville. Ainsi Babylone étoit plus grande en apparence qu'en réalité , près de la moitié de la ville étant occupée par des jardins , & par des terres qu'on labouroit & qu'on ensemençoit , comme nous l'apprend Quinte-Curce.

II. Quais & Pont.

UNE BRANCHE de l'Euphrate traversoit cette grande ville du nord au midi. On bâtit de chaque côté de la

Isai. 45. 2.

*2. Curt. l. 5.
cap. 1.*

*Herod. l. 1.
c. 180. &
186. Diod. l.
2. p. 96.*

rivi
gran
tume
murs
d'airai
qui co
centes
les hal
servir
à l'aut
sur le f
constru
pendant
tenoit si
Le po
à aucun
wa + st
toiles de
Les arch
pierres
avec des
fondu. I
struire ,
du fleuve
d'autres
dirai bien
préparé c

** Diodore d
mit cinq fl
pour , ce qui
élane : mai*

rivière, pour lui servir de quai, une grande muraille de brique & de bitume, de la même épaisseur que les murs de la ville. On y mit des portes d'airain vis-à-vis de toutes les rues qui coupoient le fleuve, avec des descentes qui y conduisoient, & dont les habitans avoient accoutumé de se servir pour passer en bateau d'un bord à l'autre, n'ayant pas d'autre passage sur le fleuve avant que le pont eût été construit. Ces portes étoient ouvertes pendant le jour, mais la nuit on les tenoit fermées.

Le pont ne le cédoit pour la beauté à aucun des autres ouvrages. Il avoit un * stade, c'est-à-dire cent quatre toises de long, sur trente piés de large. Les arches étoient bâties de grosses pierres qu'on avoit liées ensemble avec des chaines de fer & du plomb fondu. Lorsqu'il s'étoit agi de le construire, on avoit détourné le cours du fleuve, & mis son lit à sec, pour d'autres raisons encore, comme je le dirai bientôt : & comme tout étoit préparé de loin, le pont fut construit

* Diodore dit que ce pont avoit cinq stades de longueur, ce qui fait un quart de lieue ; mais cela ne peut être, puisque l'Euphrate n'avoit qu'un stade de largeur selon Strabon. liv. 16. pag. 738.

pendant cet intervalle , aussi-bien que les quais dont j'ai parlé.

III. *Lac , digues , canaux faits pour la décharge du fleuve.*

*Stra'. l. 16.
p. 740.
Pto. l. 5. c. 26.*

CES TRAVAUX , objets de l'admiration des plus habiles connoisseurs , avoient encore plus d'utilité que de magnificence. A l'approche de l'été , le soleil venant à fondre les neiges des montagnes d'Arménie , il en naît une grande crûe d'eaux dans les mois de Juin , Juillet , & Août , qui se jettant dans l'Euphrate lui font franchir ses bords dans cette saison , de la même manière que le Nil se déborde en Egypte. Comme la ville & le pays en souffroient beaucoup de dommage , pour y remédier on fit tirer fort haut au-dessus de la ville deux canaux artificiels pour détourner dans le Tigre ces eaux débordées avant qu'elles fussent parvenues à Babylone.

*Alyd. ibid.
Herod. l. 1.
c. 185.*

Afin que le pays fût encore plus en sûreté contre les inondations , on fit construire une prodigieuse digue de brique cimentée de bitume des deux côtés du fleuve pour le retenir dans son lit , laquelle s'étendoit depuis la tête des canaux artificiels jusques à la ville , & un peu au-dessous.

Po
plûp
parlé
de la
à l'ou
lac, c
tre ce
à-dire
cinq
Mega
fleuve
vaste
coupé
que to
le fit r
Cepen
dans le
la ville
soient
canal.
reque
y étoit
servoir
le moi
conver
voisine
tems à
inonda
porte
mervei

Pour faciliter la construction de la plupart des ouvrages dont nous avons parlé, il avoit falu détourner le cours de la rivière. On avoit pour cela creusé à l'occident de Babylone un grand lac, qui, selon Hérodote, avoit quatre cens vingt stades en quarré, c'est-à-dire vingt & une lieues, & trente-cinq piés de profondeur, ou, selon Mégasthene, soixante quinze piés. Le fleuve fut conduit tout entier dans ce vaste lac par un canal qu'on avoit coupé à son bord occidental : & lorsque tous les ouvrages furent finis, on le fit rentrer dans son lit ordinaire. Cependant de peur que l'Euphrate, dans le tems de ses crues, n'inondât la ville par les portes qui y conduisoient, on conserva le lac avec son canal. L'eau qui y étoit conduite & reçue dans le tems des débordemens, y étoit conservée comme dans un réservoir commun, d'où on la tiroit par le moien des écluses dans les tems convenables pour arroser les terres voisines. Ce lac servoit donc en même tems à défendre le pays contre les inondations, & à le fertiliser. Je rapporte ce qu'ont dit les anciens des merveilles de Babylone : mais il y en

a que j'ai de la peine à concevoir ; & de ce nombre est la vaste étendue du lac que je viens de décrire.

Bérofe, Mégasthene, & Abydene, cités par Joseph & par Eusebe, font Nabucodonosor auteur de presque tous ces ouvrages : mais Hérodote attribue le pont, les deux quais de la rivière, & le lac à Nitocris, belle-fille de ce Monarque. Peut-être que Nitocris mit la dernière main à ce que son beau-pere avoit laissé imparfait à sa mort : ce qui lui a valu chez cet historien l'honneur de toute l'entreprise.

IV. Palais. Jardins suspendus.

Died. l. 2.
p. 96. & 97. AUX DEUX extrémités du pont il y avoit deux palais, qui communiquoient ensemble par une voute qu'on avoit construite sous le lit du fleuve pendant qu'il étoit à sec. Le vieux palais des rois de Babylone, situé au côté oriental du fleuve, avoit trente stades de circuit : c'est-à-dire une lieue & demie. Tout près de là étoit le temple de Bel, dont nous parlerons bientôt. Le nouveau palais, situé vis-à-vis de l'autre au côté occidental du fleuve, avoit soixante stades de circuit, qui font trois lieues. Il étoit environné d'une triple enceinte de mu-

raill
 un e
 raill
 palai
 de f
 natu
 voio
 mis
 jave
 nus
 D
 jardi
 les C
 dont
 piés.
 plusie
 me d'
 égalo
 On r
 par v
 mass
 grand
 & fo
 deux
 de to
 voute
 res pl
 quat
 dessu
 d'une

DES ASSYRIENS. 33

raillles, séparées l'une de l'autre par un espace assez considérable. Ces murailles, aussi bien que celles de l'autre palais; étoient embellies d'une infinité de sculptures qui représentoient au naturel toutes sortes d'animaux. On y voioit sur tout une chasse, où Sémiramis de dessus son cheval lançoit un javelot contre un léopard, & où Ninus son mari perçoit un lion.

Dans ce dernier palais étoient ces jardins suspendus, si renommés parmi les Grecs. Ils formoient un quarré, dont chaque côté avoit quatre cens piés. Ils étoient élevés, & formoient plusieurs larges terrasses posées en forme d'amphithéâtre, dont la plus haute égaloit la hauteur des murs de la ville. On montoit d'une terrasse à l'autre, par un escalier large de dix piés. La masse entière étoit soutenue par de grandes voutes bâties l'une sur l'autre, & fortifiée d'une muraille de vingt-deux piés d'épaisseur qui l'entouroit de toutes parts. Sur le sommet de ces voutes on avoit posé de grandes pierres plates de seize piés de long, & de quatre de large. On avoit mis par dessus une couche de roseaux enduits d'une grande quantité de bitume, sur

Diod. p. 98.

Strab. l.
16. pag. 718.
Curt. l. 5.
c. 2.

laquelle il y avoit deux rangs de briques liés fortement ensemble avec du mortier. Tout cela étoit couvert de plaques de plomb: & sur cette dernière couche étoit posée la terre du jardin. Ces plateformes avoient été ainsi construites, afin que l'humidité de la terre ne perçât point en bas, & ne s'écoulât point au travers des voutes. La terre qui y avoit été jettée étoit si profonde, que les plus grands arbres pouvoient y prendre racine. Aussi toutes les terrasses en étoient-elles couvertes, aussi bien que de toute sorte de plantes & de fleurs, propres à embellir un lieu de plaisir. Sur la plus haute terrasse il y avoit une pompe, qui ne paroissoit point, par le moyen de laquelle on tiroit en haut l'eau de la rivière, & on en arrosoit de là tout le jardin. On avoit ménagé dans l'espace qui séparoit les voutes sur lesquelles étoit appuyé tout l'édifice, de grandes & magnifiques sales, qui étoient fort éclairées, & avoient une vûe très-agréable.

*Herod. apud
Joseph. cont.
App. l. 1. c. 6.*

Amytis, femme de Nabucodonosor, aiant été élevée dans la Médie, dont Astyage son pere étoit roi, s'étoit beaucoup pluë aux montagnes & aux forêts de ce pays-là. Et comme elle

soul
choi
pour
prod
près
poin
V
U
Bab
déja
palai
quab
étoit
quar
avoir
de lar
stade
en hu
qui a
c'est
nom
on dé
soit b
de de
qui d
comm
même
sion d
Auter
fut to

souhaitoit d'avoir à Babylone quelque chose de semblable, Nabucodonosor, pour lui complaire, fit construire ce prodigieux édifice. Diodore dit à peu près la même chose, mais ne nomme point les personnes.

V. *Temple de Bel.*

UN des grands ouvrages qui fut à Babylone, étoit le temple de Bel. J'ai déjà dit qu'il étoit situé près du vieux palais. Ce qu'il avoit de plus remarquable étoit une tour prodigieuse, qui étoit au centre de cet édifice, bâtie en quarré, laquelle, selon Hérodote, avoit un stade* de longueur sur autant de largeur, & , selon Strabon, un stade aussi de hauteur. Elle consistoit en huit tours bâties l'une sur l'autre, qui alloient toujours en diminuant : c'est pourquoi Strabon lui donne le nom de pyramide. On prétend, & on démontre, que cette tour surpassoit beaucoup en hauteur la plus grande des pyramides d'Egypte. C'est ce qui donne un juste lieu de croire, comme Bochart l'assure, que c'est la même qui fut bâtie lors de la confusion des langues : d'autant plus que les Auteurs profanes remarquent qu'elle fut toute bâtie de brique & de bitume,

Herod. l. 1. c. 181.

Diod. l. 2. pag. 98.

Strab. l. 16. p. 738.

* *Le stade a plus de 104. toises.*

Phaleg. part. 1. lib. 1. cap. 9.

comme l'Ecriture le dit de la tour de Babel. On y montoit par des degrés qui alloient en tournant par le dehors, ce qui signifie peut-être une rampe douce prise dans l'épaisseur du mur, laquelle tournoiant huit fois avant que d'arriver au sommet, formoit une apparence de huit tours posées l'une sur l'autre. On y avoit pratiqué plusieurs grandes chambres avec des voutes soutenues par des piliers.

Au sommet de la tour il y avoit une espèce d'observatoire, par le secours duquel les Babylo niens s'étoient rendus habiles en astronomie plus qu'aucune autre nation, & y avoient fait en peu de tems les grands progrès que l'histoire leur attribue.

Mais cette tour étoit principalement destinée au culte du dieu Bel ou Baal, & à celui de plusieurs autres divinités. Il y avoit pour cette raison plusieurs chapelles en différens endroits de la tour. Les richesses de ce temple en statues, tables, encensoirs, coupes, & autres vases sacrés, le tout d'or massif, étoient immenses. Parmi ces statues il y en avoit une de quarante piés de haut, qui seule pe-

soit
I
lux
drag
quer
Attri
600
S
Dic
ce
630
L
conf
nien
O
valer
vingt
livre
C
cien
de di
doiv
c'est
cinq
Ce
de X
son e
moli
levé
quan

DES ASSYRIENS. 37
soit mille talens Babyloniens.

Le talent Babylorien , selon Pol-
lux dans son *Onomasticon* , vaut 7000
dragmes Attiques ; & par consé-
quent un septième plus que le talent
Attique , qui n'en vaut que
6000.

Selon le dénombrement que fait
Diodore des richesses renfermées dans
ce temple , la somme totale est de
6300 talens d'or Babyloniens.

Le septième de 6300 est 150. Par
conséquent 6388 talens d'or Babylo-
niens valent 7350 talens d'or Attique.

Or 7350 talens Attiques d'argent
valent 22050000 l. c'est - à - dire
vingt-deux millions cinquante mille
livres.

Comme nous mettons pour les an-
ciens la proportion de l'or à l'argent
de dix à un , 7350 talens Attiques d'or
doivent valoir 220500000 livres ,
c'est-à-dire deux cens vingt millions
cinq cens mille livres.

Ce temple subsistoit encore au tems
de Xerxès. Ce Prince , à son retour de
son expédition contre la Grèce , le dé-
molit entièrement , après en avoir en-
levé les trésors immenses. Alexandre ,
quand il fut revenu des Indes à Baby-

*Hered. lib. 3.
cap. 183.
Strab. lib. 16.
pag. 738.
Arrian. lib.
7. pag. 480.*

lône, forma le dessein de le rebâtir : & d'abord il employa dix mille hommes pour nettoier la place, & en écarte-
ter les ruines. Mais étant mort deux
mois après, l'entreprise cessa.

Tels étoient les principaux ouvrages
qui ont rendu Babylône si fameuse.
Quelques-uns en font attribués par
les auteurs profanes à Sémiramis,
dont il est tems que nous reprenions
l'histoire.

*Diod. lib. 2.
p. 100-108.*

APRÈS qu'elle eut achevé tous ces
grands ouvrages, elle crut devoir par-
courir toutes les parties de son empire,
& elle laissa par tout des marques de
sa magnificence par de superbes bâti-
mens qu'elle construisit soit pour la
commodité, soit pour l'ornement des
villes, s'appliquant sur tout à faire
conduire de l'eau par des aqueducs
dans les lieux qui en manquoient, &
à rendre aisées les grandes routes en
perçant des montagnes, & comblant
des vallées. Du tems de Diodore on-
voit encore en plusieurs endroits
des monumens qui portoient son
nom.

*Val. Max.
lib. 9. c. 3.*

Il paroît qu'elle avoit une grande
autorité sur les peuples, puisque sa
présence seule étoit capable d'arrêter

une
étoit
cer o
dans
la tē
poin
men
tue
mēt
qui
ler :
N
d'Et
elle f
tie
étoit
fixé
Amir
quan
du, l
seroi
seroi
mort
des h
Sa g
contr
cette
de toi
Le re
la for

une sédition. Un jour, pendant qu'elle étoit à sa toilette, on vint lui annoncer qu'il y avoit quelque mouvement dans la ville. Elle partit sur le champ la tête à demi coiffée, & ne revint point que le trouble ne fût entièrement apaisé. On lui érigea une statue, où elle paroissoit dans cette même attitude & cet état négligé, qui ne l'avoit point empêché de voler à son devoir.

Non contente de la vaste étendue d'Etats que son mari lui avoit laissés, elle fit la conquête d'une grande partie de l'Ethiopie. Pendant qu'elle étoit dans ce pays, elle eut la curiosité de visiter le temple de Jupiter Ammon, pour savoir de l'oracle quand sa vie finiroit. Il lui fut répondu, si l'on en croit Diodore, que ce seroit lorsque son fils Ninyas lui dresseroit des embûches; & qu'après sa mort une partie de l'Asie lui rendroit des honneurs divins.

Sa grande & dernière expédition fut contre les Indes. Elle amassa dans cette vûe des troupes innombrables de toutes les provinces de son empire. Le rendez-vous fut à Bactre. Comme la force des Indiens consistoit princi-

pablement dans le grand nombre d'éléphans qu'ils avoient, elle fit accommoder des chameaux en forme d'éléphans dans l'espérance de tromper ainsi les ennemis. On dit que Persée, lontems après, en fit autant contre les Romains. Mais cet artifice ne leur réussit ni à l'un ni à l'autre. Le Roi des Indes, aiant appris qu'elle approchoit, lui envoya des Ambassadeurs pour lui demander qui elle étoit, & de quel droit, sans avoir reçu de lui aucune injure, elle venoit de gaieté de cœur attaquer ses Etats; & il ajoutoit que son audace seroit bientôt punie comme elle le méritoit. *Dites à votre Maître*, répondit-elle, *que dans peu je lui ferai savoir moi-même qui je suis.* Elle s'avance aussitôt vers le fleuve* qui donne son nom au pays. Elle avoit fait préparer un grand nombre de barques. Le passage lui en fut lontems disputé: mais après un sanglant combat, elle mit les ennemis en fuite. Plus de mille barques de leur côté furent coulées à fond, & elle fit sur eux plus de cent mille prisonniers. Animée par cet heureux succès, elle avança aussitôt dans le pays, aiant laissé soixante mille hommes.

* L'Ende.

pou
avo
mar
la fi
s'en
Qu
tou
con
qu
sou
rita
déri
con
pur
mai
dans
& le
sans
La
pou
con
pass
fusie
conj
non
mis
sauv
arré
pou
de p

pour garder le pont de bateaux qu'elle avoit fait construire. C'est ce que demandoit le Roi, qui exprès avoit pris la fuite, afin de lui donner lieu de s'engager dans l'intérieur du pays. Quand il l'y crut assez avancée, il tourna face. Alors se donna un second combat, plus sanglant encore que le premier. Les faux éléphants ne soutinrent pas longtemps le choc des véritables. Ceux-ci mirent l'armée en déroute, écrasant tout ce qu'ils rencontroient. Sémiramis fit ce qu'elle put pour rallier & ranimer ses troupes, mais inutilement. Le Roi la voyant dans la mêlée, s'avança contre elle, & la blessa en deux endroits, mais sans que ces plaies fussent mortelles. La vitesse de son cheval la déroba à la poursuite des ennemis. Comme on couroit en foule vers le pont pour repasser le fleuve, le désordre & la confusion, inévitables dans de telles conjonctures, y firent périr un grand nombre de troupes. Quand elle eut mis en sûreté celles qui avoient pu se sauver, elle rompit le pont, & par là arrêta les ennemis, à qui le Roi, pour obéir à un oracle, avoit défendu de poursuivre plus loin Sémiramis, &

de passer le fleuve. Cette Princesse, aiant fait à Bactre l'échange des prisonniers, retourna dans ses Etats, y ramenant à peine le tiers de son armée. * Elle est la seule, & Alexandre après elle, qui ait osé porter la guerre au delà du fleuve de l'Inde.

Je ne puis pas n'être point frappé d'une difficulté que l'on peut faire sur tout ce que j'ai rapporté d'extraordinaire de Ninus & de Sémiramis, qui paroît ne pouvoir gueres convenir à des tems si proches du déluge : je veux dire cette multitude de troupes, cette nombreuse cavalerie, ces chars armés de faux, ces trésors immenses d'or & d'argent, qui sentent plus les tems postérieurs ; & il en faut dire autant de la magnificence des bâtimens qui leur sont attribués. Il y a bien de l'apparence que les historiens grecs, qui sont venus tant de siècles après, trompés par la ressemblance des noms, par l'ignorance des dates, & par quelques rapports des événemens, ont pu attribuer à des princes anciens ce qui

* Cette armée, si l'on en croit Ctésias, étoit de trois millions d'hommes, & de cinq cens mille chevaux, sans compter les chameaux & les chars armés en guerre,

dont le nombre étoit très considérable. Je ne doute point qu'il n'y ait ici beaucoup d'exagération, ou fautes dans les chiffres.

ap
ch
en
fuc
il
Ni
co
no
L
q
l'a
Je
ra
je
di
re
dre
les
lui
foi
An
co
auc
ave
me
me
dér
pér
div

appartenoit aux rois postérieurs, & charger un seul des exploits & des entreprises qui doivent être partagées successivement entre plusieurs. Ainsi il peut y avoir eu deux Bélus & deux Ninus. Le premier Bélus est Nemrod, comme je l'ai supposé, pere de Ninus qui a donné son nom à Ninive. Le second Bélus sera Bélus l'Assyrien, qu'Ussérius fait régner à Babylone l'an du Monde 2682. 1322 ans avant Jesus-Christ. Et ce second Bélus aura eu un fils appelé aussi Ninus. Mais je n'entre point dans ces sortes de discussions critiques.

Sémiramis, quelque tems après son retour, découvrit que son fils lui dressoit des embuches, & qu'un de ses principaux Officiers s'étoit offert à lui prêter son ministère. Elle se refouvint alors de l'oracle de Jupiter Ammon, & avertie que la fin de sa course approchoit, sans faire souffrir aucune peine à cet Officier qu'elle avoit arrêté, elle abdiqua volontairement l'empire, remit le gouvernement entre les mains de son fils, & se déroba à la vûe des hommes dans l'espérance de jouir bientôt des honneurs divins, comme l'oracle le lui avoit

promis. En effet on dit qu'elle fut honorée par les Assyriens comme une divinité sous la forme d'une colombe. Elle avoit vécu soixante-deux ans, dont elle en avoit régné quarante-deux.

*Tom. 3. pag.
343. &c.*

On peut voir dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres deux savantes dissertations sur l'empire des Assyriens, & en particulier sur le règne & les actions de Sémiramis.

Lib. 1. cap. 2.

Ce que dit Justin de Sémiramis, qu'après la mort de son mari, n'osant ni remettre l'empire à son fils qui étoit encore trop jeune, ni s'en charger elle-même ouvertement, elle gouverna sous le nom & sous l'habit de Ninyas ; & qu'après avoir régné de la sorte pendant plus de quarante ans, devenue passionnée pour son propre fils elle voulut le porter au crime, & en fut tuée : tout cela, dis-je, est tellement destitué de toute vraisemblance, que je croirois perdre le tems si j'entreprendois de le réfuter. Il faut pourtant avouer que presque tous les auteurs qui ont parlé de Sémiramis, ne nous donnent pas une idée fort avantageuse de la pureté de ses mœurs.

Je ne sai si le règne éclatant de cette

Pl.
Ré
bie
adi
pul
au
un
de
ce
ho
l'el
exe
de
tem
sam
vert
C
un
ren
les
les
vert
du
un
il
stan
que
A
Plat

Princesse n'a pas en partie engagé Platon à soutenir dans ses livres de la République, que les femmes, aussi-bien que les hommes, doivent être admises au maniement des affaires publiques, à la conduite des guerres, au gouvernement des Etats; &, par une conséquence nécessaire, qu'on doit les appliquer aux mêmes exercices dont on fait usage par rapport aux hommes pour leur former le corps & l'esprit. Il n'excepte pas même de ces exercices ceux où la coutume étoit de combattre entièrement nuds, prétendant que les femmes seroient suffisamment vêtues & couvertes de leur vertu.

*Lib. 5. de
Rep. pag. 451.
457.*

*E'tienne ap-
rès avoir lu
cette description,*

On est surpris avec raison de voir un Philosophe, d'ailleurs si éclairé, renoncer si ouvertement aux maximes les plus communes & les plus naturelles de la modestie & de la pudeur, vertus qui font le principal ornement du sexe; & insister si fortement sur un principe, auquel, pour le réfuter, il suffiroit d'opposer la pratique constante de tous les siècles, & de presque tous les peuples de la terre.

Aristote, plus habile en cela que Platon son maître, sans donner atteinte

*De cura rei
famil. l. 1. c. 3.*

te en aucune sorte au solide mérite & aux qualités essentielles du sexe, a marqué avec sagesse la différente destination de l'homme & de la femme, par la différence des qualités du corps & de l'esprit que l'auteur même de la nature a mise entre eux, en donnant à l'un une force de corps & une intrépidité d'ame, qui le mettent en état de porter les plus dures fatigues, & d'affronter les plus grands dangers; & donnant à l'autre au contraire une complexion foible & délicate, accompagnée d'une douceur naturelle & d'une modeste timidité, qui la rendent plus propre à une vie sédentaire, & qui la portent à se renfermer dans l'intérieur de la maison, & dans les soins d'une industrieuse & prudente économie.

*De administr.
domest. p. 839.*

Xénophon pense comme Aristote; & pour relever les travaux de la femme qui se renferme dans l'enceinte de la maison, il la compare agréablement à l'Abeille-mère, appelée ordinairement le Roi des abeilles, qui seule gouverne toute la ruche, & en a l'intendance; qui distribue les emplois, qui anime les travaux, qui préside à la construction des petites

cel
à la
mil
dest
mér
colo
pour
com
stitu
de l
l'ho
marc
destir
tions
Ce
grade
vérita
pèce
domes
la dou
bon e
vent e
les plu
qualité
modest
faut l'a
contré
toutes l
par un r
dessus d

cellules , qui veille à la nourriture & à la subsistance de sa nombreuse famille , qui règle la quantité de miel destinée à cet usage , & qui régulièrement dans les tems marqués envoie en colonie au dehors les nouveaux essains pour décharger la ruche. Il remarque, comme Aristote , la différence de constitution & d'inclination que l'auteur de la nature a mise avec dessein dans l'homme & dans la femme , pour leur marquer ainsi à l'un & à l'autre leur destination particulière & les fonctions qui leur sont propres.

Ce partage , loin d'avilir & de dégrader la femme , l'élève & l'honore véritablement , en lui confiant une espèce d'empire & de gouvernement domestique , qui ne s'exerce que par la douceur , la raison , l'équité , & le bon esprit ; & en lui donnant lieu souvent de cacher & de mettre en sûreté les plus rares & les plus estimables qualités sous le précieux voile de la modestie & de l'obéissance. Car , il faut l'avouer de bonne foi , il s'est rencontré dans tous les tems & dans toutes les conditions des femmes qui par un mérite solide se sont élevées au dessus de leur sexe ; comme il y a eu

une infinité d'hommes qui ont deshonoré le leur par leurs défauts. Mais ce sont des cas particuliers, qui ne font point la règle, & qui ne doivent point prévaloir contre une destination fondée dans la nature, & prescrite par le Créateur même.

NINYAS.

*Diod. l. 2.
pag. 108.*

CE PRINCE ne ressembloit en rien à ceux dont il avoit reçu la vie, & sur le trône desquels il étoit assis. Uniquement occupé de ses plaisirs, il se tenoit toujours renfermé dans le palais, & se montroit rarement aux peuples. Pour les contenir dans le devoir, il avoit toujours à Ninive un certain nombre de troupes réglées, que les différentes provinces de son empire lui fournissoient pour un an seulement, après quoi un pareil nombre d'autres troupes leur succédoit aux mêmes conditions; & il mettoit à leur tête un Chef de la fidélité duquel il étoit bien assuré. Il en usoit ainsi, pour ne point laisser le tems aux Officiers de gagner le cœur des soldats, & de tramer des conspirations contre lui.

Ses successeurs, pendant trente générations, suivirent son exemple, & enchérissent encore sur sa nonchalance.

ce.
co
L
d'A
éto
deu
roi
être
der
de
(
rois
gyp
l'ori
peu
succ
des
Pl
antic
du
l'em
que
qui
corps
cours
Mem.
tems
déjà
s'acco
où j'e
T

ce. Leur histoire est absolument inconnue, & il n'en reste point de trace. AN.M. 2072.
A. J. C. 1918.

Du tems d'Abraham l'Ecriture parle d'Amraphel roi de Sennaar, pays où étoit située Babylone, qui suivit avec deux autres Princes Chodorlahomor roi des Elamites, dont il étoit peut-être tributaire, dans la guerre que ce dernier porta contre cinq rois du pays de Chanaan.

C'est sous le gouvernement de ces rois fainéans que Sésostris roi d'Egypte poussa si loin ses conquêtes dans l'Orient, Mais comme elles furent de peu de durée, & peu soutenues par ses successeurs, elles laissèrent l'empire des Assyriens dans son premier état. AN.M. 2513.
A. J. C. 1491.

Platon, curieux observateur des antiquités, fait le royaume de Troie du tems de Priam une dépendance de l'empire des Assyriens; & Ctésias* dit que Teutamus, le vingtième des rois qui succédèrent à Ninias, envoya un corps considérable de troupes au secours des Troiens sous la conduite de Memnon fils de Tithonus, dans un tems où l'empire des Assyriens avoit déjà duré plus de mille ans, ce qui s'accorde parfaitement avec la date où j'en ai mis la fondation. Mais le

50 HISTOIRE

silence d'Homère sur le nom d'un peuple si puissant, & qui devoit être fort connu, fait révoquer ce fait en doute, Et il faut avouer que tout ce qui regarde le tems de l'histoire ancienne des Assyriens souffre de grandes difficultés, dans lesquelles mon plan me dispense d'entrer,

PHUL.

AN.M. 3233.

AV. J.C. 771.

4. REG. 15. 19.

L'ÉCRITURE nous apprend que Phul roi des Assyriens étant venu dans la terre d'Israel, Manahem roi des dix Tribus lui donna mille talens d'argent, afin qu'il le secourût, & qu'il affermât son règne.

On croit que ce Phul est le roi de Ninive qui fit pénitence avec tout son peuple à la prédication de Jonas.

On le croit aussi pere de Sardanapale dernier roi des Assyriens, appelé, selon la coutume des orientaux, Sardan-Pul, c'est-à-dire Sardan fils de Phul.

SARDANAPALE.

IL SURPASSA tous ses prédécesseurs en luxe, en mollesse, en lâcheté, Il ne sortoit point de son palais, & passoit sa vie au milieu d'une troupe de femmes, habillé & fardé comme elles, & s'occupant comme elles à

Died. lib. 2.

pag. 109-115.

Athen. lib.

12. pag. 529.

530.

Justin. lib.

1. cap. 3.

f
é
n
fr
ve
pl
fu
fic
ce
s'
la
a E
Han
E
d'un
I
qui
dar
yeu
fam
& r
gens
a K
yidur
ne' tno
é bps
Quid
Aristot
in reg

filer. Il faisoit consister son bonheur & sa gloire à posséder des trésors immenses, à être toujours dans les festins, & à prendre sans cesse les divertissemens les plus honteux & les plus criminels. Il ordonna qu'on mît sur son tombeau deux vers, qui signifioient qu'il emportoit avec lui tout ce qu'il avoit mangé, & tout ce qu'il s'étoit procuré de plaisirs, mais qu'il laissoit tout le reste :

^a Hæc habeo quæ edi, quæque exaturata libido

Hausit : at illa jacent multa & præclara relictæ.

Epitaphe, remarque Aristote, digne d'un pourceau.

Arbace, Gouverneur des Mèdes, qui avoit trouvé le moien de pénétrer dans le palais, & qui avoit vû de ses yeux Sardanapale au milieu de son infame ferrail, outré d'un tel spectacle, & ne pouvant souffrir que tant de gens de courage fussent soumis à un

^a Kûr' êxu êw' êpaxw, ê
êûßeww, ê µwt' êpwtw êp-
w' êpaww : tå ðt' µallå
ê êßw nãw wêwêw.
Quid aliud, inquit
Aristoteles, in bovis non
in regis sepulcro inscri-

beres ? Hæc habere se
mortuum dicet, quæ ne
vividem diutius ha-
bebat, quàm fruebatur.
Cic. Tuscul. Quæst. lib. 5. n.
101.

Prince plus mou & plus efféminé que les femmes mêmes, forma contre lui une conspiration. Bélésis, Gouverneur de Babylone, & beaucoup d'autres, entrèrent dans ses vûes. Au premier bruit de cette revolte, le Roi se cacha dans le fond de son palais. Obligé ensuite de se mettre en campagne avec quelques troupes qu'il avoit ramassées, il fut vaincu, & poursuivi jusqu'aux portes de Ninive, où il s'enferma, dans l'espérance que les revoltés ne pourroient jamais venir à bout de prendre une ville si bien fortifiée, & munie de vivres pour un tems considérable. En effet le siège traîna fort en longueur. Un ancien oracle avoit déclaré, du moins c'étoit le bruit commun, que Ninive ne pourroit jamais être prise, à moins que le fleuve ne devînt ennemi de la ville : ces dernières paroles, où Sardanapale voioit de l'impossibilité, le mettoient en repos. Mais quand il vit que le Tigre, en se débordant avec violence,

quelque. avoit abbatu vingt stades * du mur, & ouvert un passage aux ennemis, il comprit le sens de l'oracle, & se crut perdu. Il voulut au moins finir par une mort, qui, selon lui, couvri-

I
n
p
s'
fe
fa
de
di
te
se
di
d'a
pe
ent
ab
cul
tant
imm
E
rés
lexa
quoi
Ptin
ne p
sonn
bien
Assy
ter.
posse
toient

roit la honte de sa vie molle & efféminée. Il avoit fait préparer dans le palais un bucher : il y mit le feu : & s'y brula , lui , ses Eunuques , ses femmes , & tous ses trésors. Athénée fait monter ces trésors à mille myriades de talens d'or , & dix fois autant de talens d'argent , ce qui , sans compter tout le reste , monteroit à des sommes incroyables. *Myriade* signifie dix mille. Une seule myriade de talens d'argent vaut trente millions. On se perd ici en voulant évaluer la somme entière ; ce qui me fait croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce calcul d'Athénée , mais ce qui laisse pourtant entrevoir que ces trésors étoient immenses.

AN.M. 1257.

AV.J.C. 747.

Plutarque , dans le second des traités qu'il a consacrés à la louange d'Alexandre le Grand , où il examine en quoi consiste la véritable grandeur des Princes ; après avoir montré qu'elle ne peut venir que de leur mérite personnel , le prouve par deux exemples bien différens , tirés de l'histoire des Assyriens que nous venons de rapporter. Sémiramis & Sardanapale : dit-il , possédoient le même royaume. C'étoient pour l'un & pour l'autre mêmes

Pag. 335. &

336.

peuples , même étendue de pays ; mêmes revenus , mêmes forces , même nombre de troupes : mais ce n'étoient pas mêmes caractères ni mêmes vâes. Sémiramis , s'élevant au-dessus de son sexe , bâtissoit de superbes villes , équipoit des flotes , armoit des légions , subjugoit les peuples voisins , pénétoit dans l'Arabie & l'Ethiopie , & portoit ses armes victorieuses jusqu'aux extrémités de l'Asie , répandant par tout la terreur & la consternation. Mais Sardanapale , comme s'il eût entièrement renoncé à son sexe , passoit toute sa vie dans le fond de son palais , environné continuellement d'une troupe de femmes dont il avoit pris l'habit & encore plus les mœurs , maniant comme elles le fuseau & la quenouille , ne sachant & ne faisant autre chose que filer , manger , boire , & se livrer aux plaisirs les plus infames. Aussi après sa mort lui érigea-t-on une statue où il étoit représenté dans l'attitude d'un homme qui danse , & on y mit une inscription , dans laquelle il apostrophe ainsi le passant : *Manges , bois : divertis-toi bien ; tout le reste n'est rien* : inscription bien conforme à celle

Εἶπεν , κίε .
ἀποδιδράσκει .
ταῦτα δὲ ἔδωκε .

qu
lui
be
I
cor
tor
qu
de
ce
da
pa
le
I
vo
un
ave
me
tion
&
fui
ave
I
for
lui
chel
leur
Bab
qui
des
mier

que nous avons vû qu'il avoit ordonné lui-même que l'on mît sur son tombeau.

Plutarque juge ici de Sémiramis, comme le font presque tous les historiens profanes de la gloire des Conquérans. Mais, à juger sainement des choses, l'ambition effrénée de cette Reine est-elle bien moins condamnabile que la mollesse de Sardana-pale? Le quel des deux défauts a fait le plus de mal au genre humain?

Il ne doit pas paroître étonnant de voir finir l'empire des Assyriens sous un tel Prince : ce fut sans doute après avoir passé par beaucoup d'accroissemens, d'affoibliffemens, & de révolutions, qui sont ordinaires aux Etats, & même aux plus grands, pendant la suite de plusieurs siècles. Celui-ci avoit duré plus de 1450 ans.

Des débris de ce vaste empire se formèrent trois grands roiaumes. Celui des Médes, qu'Arbace, le principal chef de la conjuration, rétablit dans leur liberté : celui des Assyriens de Babylone, qui fut donné à Bélésis, qui en étoit Gouverneur : enfin celui des Assyriens de Ninive, dont le premier roi se fit appeller Ninus le jeune.

Pour entendre l'histoire du second empire des Assyriens, qui est fort obscure, & dont les historiens n'ont pas beaucoup parlé, il est utile, & même absolument nécessaire, de comparer ce qu'en disent les auteurs profanes avec ce que l'Ecriture sainte nous en apprend, afin que réunissant cette double lumière on puisse avoir une idée claire & précise des deux empires de Ninive & de Babylone, qui ont été pendant quelque tems séparés, puis réunis ensemble & confondus. Je commencerai par ce second empire des Assyriens, après quoi je reviendrai à celui des Mèdes.

CHAPITRE SECOND.

Second Empire des Assyriens tant de Ninive que de Babylone.

CE SECOND empire dura 210 ans, en le conduisant jusqu'à l'année où Cyrus, devenu maître absolu de l'orient par la mort de Cambyse son pere & de Cyaxare son beau-pere, donna ce célèbre Edit qui permettoit aux Juifs de retourner dans leur patrie après avoir été captifs à Babylone pendant 78. ans.

§. I. ROIS DE BABYLONE. *Bélésis*, ou *Nabonassar*. *Mérodach - Baladan*.

BELESIS. C'est le même que Nabonassar, du règne duquel commence à Babylone une fameuse époque astronomique, appelée de son nom l'*Ere de Nabonassar*. Il est nommé dans l'Ecriture sainte Baladan. Il ne régna que douze ans. Il eut pour successeur son fils

AN. M. 3257.
AV. J. C. 747.

4. Reg. 20-12.

MERODACH-BALADAN.

C'EST celui qui envoya des Ambassadeurs au roi Ezéchias, pour le féliciter sur sa convalescence, comme nous le dirons bientôt. Depuis lui il y eut encore à Babylone quelques rois, dont l'histoire est absolument inconnue : c'est pourquoi je passerai aux rois de Ninive.

Ibid.

Can. Ptol.

§. II. ROIS DE NINIVE, qui le furent aussi ensuite de Babylone. *Théglathphalasar*. *Salmanasar*. *Sen-nachérib*. *Asarhaddon*. *Saosduchin*, ou *Nabucodonosor I*. *Saracus*. *Nabopolassar*. *Nabucodonosor II*. *Evilmérodac*. *Nériglissor*. *Laborosoarchod*. *Labytnit*, ou *Baltasar*.

THEGLATHPHALASAR.

C'EST le nom que l'Ecriture sainte

AN. M. 3257.
AV. J. C. 747.

donne au Roi, que l'on croit avoir régné le premier à Ninive depuis la destruction de l'ancien empire des Assyriens. Il est appelé Thilgame par

2. ib. 12. hist.

anim. cap. 21.

Castor apud.

Enseb. Chron.

pag. 49.

4. Reg. 16.

7. &c.

Elie. On dit qu'il se fit appeller Ninus le jeune, pour honorer son règne par le nom d'un Prince si ancien & si illustre. Achaz Roi de Juda, dont l'impiété n'avoit pu être vaincue ni par les bienfaits de Dieu, ni par ses châtimens, se voyant attaqué en même tems par le Roi de Syrie & par celui d'Israel, dépouilla le temple d'une partie de l'or & de l'argent qu'il y trouva, & l'envoia à Théglathphalasar pour l'engager à venir à son secours, lui promettant outre cela de devenir son vassal, & de lui paier tribut. Le Roi d'Assyrie trouvant une occasion si favorable d'ajouter la Syrie & la Palestine à son empire, accepta sans balancer cette proposition. Il s'avança de ce côté-là avec une grande armée, & aiant battu Razin, il prit Damas; & mit fin au royaume que les Syriens y avoient établi, comme Dieu l'avoit fait prédire par Isaïe & par Amos. De là il marcha contre Phacée, & se saisit de tout ce qui appartenoit au royaume d'Israel au-delà du Jourdain, comme

1. 2. 4.

Amos. 1. 5.

an
ac
Ac
for
qu'
ran
put
gne
Au
ép
po
niv
con
châ
S.
S.
critt
maï
mar
s'aff
des
de la
ne ve
lui fa
Po
cha a
lui;
pays
il le t
bour c

aussi de toute la Galilée. Mais il fit acheter bien cher sa protection à Achaz, exigeant encore de lui des sommes d'argent si considérables, qu'il fut obligé, pour les fournir, de ramasser tout l'or & l'argent qui se put trouver dans la maison du Seigneur, & dans ses propres trésors. Ainsi cette alliance ne servit qu'à épuiser le royaume, & à lui donner pour voisins les puissans Rois de Ninive, dont Dieu se servit dans la suite comme d'autant d'instrumens pour châtier son peuple.

SALMANASAR.

SABACUS l'Ethiopien, que l'Ecriture appelle Sua, s'étant rendu maître de l'Egypte, Osée roi de Samarie fit alliance avec lui, espérant de s'affranchir par son secours du joug des Assyriens. Dans cette vûe il se tira de la dépendance de Salmanasar, & ne voulut plus lui paier le tribut, ni lui faire les présens accoutumés.

Pour l'en punir, Salmanasar marcha avec une puissante armée contre lui; & aiant subjugué tout le plat pays, il l'enferma dans Samarie, où il le tint assiégé pendant trois ans, au bout desquels s'étant rendu maître de

AN.M. 3276.

AV.J.C. 728.

4. REG. 17.

la ville, il chargea de chaînes Osée ; le mit en prison pour le reste de ses jours, emmena le peuple en captivité, & l'établit dans Hala & dans Habor, villes des Médes ; & détruisit ainsi le royaume d'Israel ou des dix Tribus, comme Dieu les en avoit si souvent menacés par ses prophètes. Ce royaume, depuis sa séparation de celui de Juda, avoit subsisté pendant 250 années.

Tob. cap. 1. Ce fut alors que Tobie, avec Anne sa femme & Tobie son fils, fut emmené captif en Assyrie, où il devint l'un des principaux Officiers du Roi Salmanasar.

Salmanasar mourut après quatorze ans de règne, & eut pour successeur son fils

SENNACHERIB.

An. M. 3287. IL EST aussi appelé Sargon dans
Av. J. C. 717. l'Ecriture.

Is. 20. 1.
4 Reg. 18.
et 19. Dès qu'il fut établi sur le trône, il renouvela la demande que son pere avoit faite à Ezéchias touchant le tribut. Sur son refus il lui déclara la guerre, & entra dans la Judée avec une puissante armée. Ezéchias, touché de voir son royaume au pillage, lui envoya des Ambassadeurs pour de-

mander la paix aux conditions qu'il voudroit lui prescrire. Sennachérib, paroissant se radoucir, traita avec lui, & exigea une très grosse somme d'or & d'argent. Le saint Roi, pour la lui paier, épuisa ses trésors & ceux du temple. L'Assyrien, ne comptant pour rien la sainteté des sermens & des traités, continua la guerre, & poussa ses conquêtes plus vivement que jamais. Tout succomba sous ses efforts, & de toutes les places de Juda il ne restoit plus que Jérusalem, qui se trouvoit réduite à la dernière extrémité. Dans ce moment il apprit que Tharaca ; Roi d'Ethiopie, qui avoit joint ses troupes à celles du Roi d'Egypte, s'avançoit au secours de la ville assiégée. C'étoit contre la défense formelle de Dieu, & malgré les remontrances d'Isaïe & d'Ezéchias que les principaux de Jérusalem avoient mandié ce secours étranger. Il partit sur le champ pour aller à la rencontre des ennemis, après avoir écrit à Ezéchias une lettre pleine de blasphèmes contre le Dieu d'Israel, dont il se vantoit avec insolence qu'il deviendroit bientôt le vainqueur, comme il l'avoit été de tous les dieux des autres

nations. Il défit les Egyptiens , & les poursuivit -jusques dans l'Egypte , qu'il ravagea , & où il fit un grand butin.

4. *Reg. cap.*

20.

2. *Paral. c.*

52. v. 24-31.

Il y a beaucoup d'apparence que ce fut pendant cet intervalle de l'absence de Sennachérîb qui fut assez longue , ou du moins peu de tems auparavant , qu'Ezéchias étant tombé malade , fut guéri d'une manière miraculeuse , & que pour marque de l'accomplissement de la promesse que Dieu lui avoit faite de le guérir si parfaitement qu'avant trois jours il seroit en état d'aller au temple , l'ombre du soleil retourna en arrière de dix degrés sur un cadran qui étoit dans le palais. Le Roi de Babylone , appelé Mérodach - Bala-dan , aiant appris la guérison miraculeuse d'Ezéchias , lui envoya des Ambassadeurs avec des lettres & des présents pour l'en féliciter , & pour s'informer du prodige qui étoit arrivé sur la terre à cette occasion , lorsque le soleil avoit rétrogradé de dix lignes. Ezéchias fut extrêmement sensible à l'honneur que lui faisoit ce Prince étranger , & il s'empressa de montrer à ses Ambassadeurs tout ce qu'il avoit de plus rare & de plus précieux dans

ses trésors, & de leur faire remarquer la magnificence de son palais. A en juger humainement, cette démarche n'avoit rien que de permis & de louable : mais les yeux du Souverain Juge, bien plus perçans & plus délicats que les nôtres, y aperçurent une vanité secrète & un orgueil caché dont sa justice fut blessée. Il lui envoya dire sur le champ par son prophète Isaïe, que les richesses & les trésors qu'il venoit de montrer avec tant de faste à ces Ambassadeurs, seroient un jour transportés à Babylone, & que ses enfans y seroient conduits pour servir dans le palais du Roi. C'est à quoi il n'y avoit pour lors nulle apparence : car Babylone, dans le tems dont nous parlons, étoit amie & alliée de Jérusalem, puisqu'elle lui enyoïoit des Ambassadeurs, & il semble qu'elle n'avoit rien à craindre que du côté de Ninive, dont la puissance étoit alors formidable, & entièrement déclarée contre elle. Mais le sort de ces deux villes devoit changer, & la parole de Dieu fut accomplie à la lettre.

Pour revenir à Sennachérib, après qu'il eut ravagé l'Egypte, & fait un grand nombre de captifs, il retourna

4. Reg. c. 19.
v. 35-37.

avec son armée victorieuse devant Jérusalem, & en forma de nouveau le siège. La perte de la ville paroissoit inévitable. Elle étoit sans ressource & sans espérance du côté des hommes: mais elle avoit dans le ciel un puissant protecteur, dont l'oreille jalouse avoit entendu les blasphemes impies que le Roi de Ninive avoit prononcés contre son saint Nom. En une seule nuit l'épée de l'Ange exterminateur fit périr cent quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée. Après un si terrible échec, ce prétendu Roi des Rois, car il s'appelloit ainsi, ce triomphateur des nations, ce vainqueur des dieux mêmes fut obligé de regagner son pays avec les malheureux débris de son armée, couvert de honte & de confusion, & n'ayant survécu de quelques mois à sa défaite que pour faire une espèce d'amande honorable au Dieu suprême dont il avoit osé insulter la majesté, & qui maintenant, lui ayant mis, pour me servir des termes de l'Ecriture, un cercle au nez & un mors à la bouche comme à une bête féroce, le faisoit retourner dans ce triste & humiliant état à travers de ces mêmes peuples qui peu de tems auparavant l'avoient vû si fier & si menaçant,

ou
d'i
ty
rei
do
un
co
m
T
fu
qu
coi
le
fan
rér
le u
Nel
né.
trai
ce
Afa
A
N
depu
eu e
dont
les r
qué
terré

Quand il fut de retour à Ninive, outré de sa disgrâce, il traita ses sujets d'une manière tout-à-fait cruelle & tyrannique. Il exerça sur tout sa fureur contre les Juifs & les Israélites, dont il faisoit tous les jours massacrer un grand nombre, & laissoit leurs corps exposés dans les rues, défendant même qu'on leur donnât la sépulture. Tobie, pour se dérober à sa cruauté, fut obligé de se tenir caché pendant quelque tems : tous ses biens furent confisqués. L'humeur féroce du Roi le rendit si insupportable à sa propre famille, que ses deux fils aînés conspirèrent contre lui, & le tuèrent dans le temple & sous les yeux de son dieu Nesroch, devant qui il étoit prosterné. Ces deux Princes aiant été contrains de s'enfuir en Arménie après ce parricide, laissèrent le royaume à Asarhaddon leur cadet.

ASARHADDON.

Nous avons déjà remarqué que depuis Mérodach-Baladan il y avoit eu encore à Babylone quelques Rois, dont l'histoire ne nous a conservé que les noms. La race roiale aiant manqué, il y eut pendant huit ans un interrègne plein de trouble & de con-

Tob. i. 18, 19.

4. Reg. 19.

AN. M. 3294.
AV. J. C. 710.
Canon. Ptol.

fusion. Asarhaddon profita de cette conjoncture pour s'emparer de Baby-lone , & l'ayant ajoutée à son premier empire , il régna treize ans sur l'un & sur l'autre.

Après avoir réuni à l'empire Assyrien la Syrie & la Palestine qui en avoient été détachées sous le règne précédent, il entra dans le pays d'Israël , où il fit captifs tous ceux qui y étoient restés , & les transporta en Assyrie , à la réserve d'un petit nombre qui échappèrent à sa recherche. Cependant , pour empêcher que le pays ne demeurât désert , il y fit venir des colonies de peuples idolâtres tirées des pays au delà de l'Euphrate , pour habiter dans les villes de Samarie. Alors fut accomplie la prédiction d'Isaïe , *que dans soixante & cinq ans Ephraïm périroit , & cesseroit d'être au rang des peuples.* En effet , c'est précisément le tems qui s'étoit écoulé depuis cette prophétie , & le peuple d'Israël cessa pour lors d'être un peuple visible & subsistant , ce qui en resta paroissant confondu avec des nations étrangères.

^{a Paral. 33.} Ce Prince s'étant rendu maître du pays d'Israël , envôia quelques-uns

de
son
dun
fre
me
le r
lui i
aiar
finc
libe
C
fait
anci
tour
byle
de c
du f
un
avo
leus
rael
rent
nes c
tems
pu c
la so
les
Al
heur
Assy
niens

de ses Généraux avec une partie de son armée dans la Judée pour la réduire aussi sous son obéissance. Ils firent Manassé, & l'ayant pris lui-même ils le menèrent à Asarhaddon, qui le mit aux fers, & l'emmena avec lui à Babylone. Mais dans la suite, ayant fléchi la colère de Dieu par un sincère & vif repentir, il obtint sa liberté, & retourna à Jérusalem.

Cependant les peuples qu'on avoit fait venir en Samarie à la place des anciens habitans, s'y trouvoient fort tourmentés des lions. Le Roi de Babylone ayant appris que cela venoit de ce qu'ils n'adoroient pas le Dieu du pays, ordonna qu'on leur envoiât un prêtre Israélite d'entre ceux qui avoient été transférés, afin qu'il leur enseignât le culte du Dieu d'Israël. Mais ces idolâtres se contentèrent de l'associer avec leurs anciennes divinités, & de le servir conjointement avec elles. Ce culte corrompu continua dans la suite; & c'est là la source de l'aversion des Juifs contre les Samaritains.

Asarhaddon, après avoir régné fort heureusement trente-neuf ans sur les Assyriens, & treize sur les Babylo-niens, eut pour successeur son fils

4. Reg. 27.
25-41.

68 HISTOIRE
SAOSDUCHIN.

AN.M. 3335. IL EST appelé dans l'Ecriture
AV.J.C. 669. NABUCODONOSOR, nom commun aux rois de Babylone. Pour distinguer celui-ci, on l'appelle Nabucodonosor. I.

Tob. 14. 5-13. Tobie étoit encore vivant alors ; & demouroit à Ninive parmi les captifs. Sentant approcher sa fin, il prédit à ses enfans que cette ville seroit bientôt détruite, à quoi pour lors il n'y avoit nulle apparence. Il les avertit d'en prévenir la ruine, & de sortir de Ninive, après qu'ils l'auroient enseveli lui & sa femme.

La ruine de Ninive est proche... leur dit ce saint vieillard. *Ne demeurez point ici... car je voi que l'iniquité de cette ville la fera périr.* Ces dernières paroles sont bien remarquables : *Iniquitas ejus finem dabit ei.* Les hommes attribueront la ruine de Ninive à toute autre raison. Le Saint Esprit nous apprend que son injustice en fut la véritable cause : & il en fera ainsi de tous les autres Etats qui imiteront ses crimes.

Judith. 1. 5. Nabucodonosor, la douzième année de son règne, défit en bataille rangée dans la plaine de Ragau le

Ro
tale
vict
sero
nou
grar
C
expe
thul
de
hist
S
CH
I
S'éra
par
qu'il
polass
étoit
cette
laque
N
Ce
te ave
liance
Aiant
forces
rent, t
fond e
Il sera

Roi des Mèdes , prit Ecbatane capitale de son royaume , & retourna victorieux à Ninive. Quand nous serons venus à l'histoire des Mèdes , nous rapporterons ceci dans un plus grand détail.

C'est immédiatement après cette expedition qu'arrive le siège de Bêthulie par Holopherne l'un des chefs de Nabucodonosor , & la fameuse histoire de Judith.

SARACUS, appelé autrement CHYNALADANUS.

AN.M.3356.

Av.J.C.648.

Alex. Poly.

hif.

IL AVOIT succédé à Saosduchin. S'étant rendu méprisable à ses sujets par sa mollesse , & le peu de soin qu'il prenoit de son empire , Nabopolassar Général de ses armées , qui étoit de Babylone , s'empara de cette partie de l'empire Assyrien , sur laquelle il régna vingt & un an.

NABOPOLASSAR.

Ce Prince pour soutenir sa revolte avec plus de succès , avoit fait alliance avec Cyaxare roi des Mèdes. Aiant réuni ensemble toutes leurs forces , ils assiégèrent Ninive , la prirent , tuèrent Saracus , & ruinèrent de fond en comble cette grande ville. Il sera parlé plus au long de ce grand

AN.M.3378.

Av.J.C.626.

événement dans l'histoire des Mèdes. Depuis ce tems-là Babylone fut la seule capitale de l'empire Assyrien.

Les Babylo niens & les Mèdes aiant détruit Ninive , devinrent si redoutables , qu'ils s'attirèrent la jalousie de tous leurs voisins. Néchao roi d'Egypte en fut tellement allarmé , qu'il s'avança vers l'Euphrate à la tête d'une puissante armée pour arrêter leurs progrès ; & il y fit des conquêtes considérables. Voiez dans l'article des Egyptiens ce qui est dit de cette expédition , & des suites qu'elle eut.

*Beros. apud
Joseph. Ant.
sig. l. 10. c.
11. & cont.
Ap. l. 1.*

Nabopolassar voyant que depuis la prise de Carcamis par Néchao , toute la Syrie & la Palestine s'étoient détachées de son obéissance ; son âge d'ailleurs & ses infirmités ne lui permettant pas d'aller en personne réduire ces rebelles , il s'associa à l'empire son fils Nabucodonosor , & l'envoia à la tête d'une armée pour remettre ce pays sous son obéissance.

*An. M. 3398.
Av. J. C. 606.*

C'est de ce tems que les Juifs comptent les années de Nabucodonosor , savoir de la fin de la troisième année de Joakim roi de Juda , ou plutôt du commencement de la quatrième. Mais les Babylo niens ne comptoient le ré-

gr
jou

l'E
la
de
ces

fié
ma
am
lon
il l

non
ensa
capt
port
une

fut :
avo
prop
épog
de J

com
Baby
rémi
ans*

Qu
p'it

gne de ce Prince que de la mort de son père, qui arriva deux ans après.

NABUCODONOSOR II.

Jercm. 46.

Il battit l'armée de Néchao vers l'Euphrate, & reprit Carcamis. De là il marcha du côté de la Syrie & de la Palestine, & remit ces provinces sous sa domination.

2. 4. Reg. 24. 7.

Il entra aussi dans la Judée, mit le siège devant Jérusalem, & s'en rendit maître. Il avoit fait mettre Joakim aux fers pour le transporter à Babylone : mais touché de son repentir, il le rétablit sur le trône. Un grand nombre de Juifs, & entre autres les enfans de la race royale, furent menés captifs à Babylone, & l'on y transporta tous les trésors du palais, & une partie des vases du temple. Ainsi fut accomplie la menace que Dieu avoit faite au roi Ezéchias par son prophète Isaïe. C'est de cette fameuse époque, qui étoit la quatrième année de Joakim roi de Juda, qu'il faut commencer la captivité des Juifs à Babylone prédite tant de fois par Jérémie. Daniel, âgé pour lors de douze ans* seulement, fut enlevé avec les au-

Dan. 1. 1-7.
2. Paral. 36.
6. & 7.

* Quelques-uns croient huit ans, qu'il n'avoit alors que

tres ; & Ezéchiel quelque tems après.

*Zanon. Ptol.
Eccles. apud
Joseph An-
tiq. l. 10. c.
11. & contra.
Ap. l. 10.*

Vers la fin de la cinquième année de Joakim mourut Nabopolassar roi de Babylone, après un règne de vingt & un an. Nabucodonosor son fils ne l'eut pas plutôt appris, qu'il partit en diligence pour Babylone, aiant pris le plus court chemin par le désert, accompagné de peu de gens, & aiant laissé à ses Généraux le gros de son armée pour la ramener à Babylone avec les captifs & le butin. Dès qu'il fut arrivé, il reçut le gouvernement des mains de ceux qui le lui avoient conservé avec soin, & succéda ainsi à tous les Etats de son pere, qui comprenoient la Chaldée, l'Assyrie, l'Arabie, la Syrie, & la Palestine, & sur lesquels, selon Ptolomée, il régna quarante-trois ans.

*AN. M. 3401.
AV. J. C. 603.*

DAN. c. 2.

La quatrième année de son règne il eut un songe dont il fut fort effraié, mais qu'il oublia entièrement. Il consulta les sages & les devins de son royaume, pour savoir d'eux ce qu'il avoit vû en songe. Tous lui répondirent qu'il étoit impossible de le deviner, & que tout ce qu'on pouvoit faire étoit de lui expliquer son songe après qu'il l'auroit fait connoître.

Com-

Co
leu
ob
qu
tra
me
gn
co
A
al
- qu
dir.
me
tête
d'ai
rain
part
Pens
cette
d'el
pan
brisé
pierr
tagne
Au r
ta l'e
grand
der à
pire d

Comme les Princes ne font point accoutumés à trouver d'opposition à leurs volontés, & qu'ils veulent être obéis, Nabucodonosor, s'imaginant qu'ils agissoient de mauvaise foi, entra en fureur, & les condamna tous à mort. Daniel, avec ses trois compagnons, étoit compris dans cet arrêt, comme étant du nombre des sages. Après avoir invoqué son Dieu, il alla trouver le Roi, & lui raconta ce qu'il avoit vû en songe. C'étoit, lui dit-il, une statue d'une hauteur énorme & d'un regard effraiant, dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, les jambes de fer, & les piés en partie de fer, & en partie d'argile. Pendant que vous étiez attentif à cette vision, une pierre s'est détachée d'elle-même d'une montagne; & frappant la statue par les piés, elle l'a brisée & réduite en poudre: & la pierre est devenue une grande montagne, qui a rempli toute la terre. Au récit de ce songe Daniel en ajouta l'explication, marquant les trois grands empires qui devoient succéder à celui des Assyriens; savoir l'empire des Perses, l'empire d'Alexandre

le Grand & des Grecs, l'empire Romain, ou selon d'autres celui des successeurs d'Alexandre. Après ces royaumes, continua Daniel, le Dieu du ciel en suscitera un qui ne sera jamais détruit, qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera & anéantira tous ces royaumes, & qui subsistera pendant toute l'éternité : par où il désignoit clairement le royaume de Jesus-Christ. Le Roi, tout hors de lui-même, & ravi d'admiration, après avoir reconnu & déclaré hautement que le Dieu des Israélites étoit véritablement le Dieu des dieux, éleva Daniel aux premières charges de l'Etat, le fit Chef de ceux qui avoient la surintendance sur les Mages, l'établit Gouverneur de toute la province de Babylone, & l'un des principaux Seigneurs du Conseil qui suivoient toujours la Cour. Ses compagnons eurent aussi part à son élévation.

4. Reg. 24.
1. 2.

Joakim s'étant revolté contre le Roi de Babylone, les Généraux du dernier, qui étoient dans le pays, marchèrent contre lui, exercèrent toutes sortes d'hostilités sur ses terres, l'enfermèrent enfin lui-même dans Jérusalem, & l'ayant fait prisonnier, ap-

pa
pe
d'é
gra
per
Les
aian
il
pe
rer
les
Roi
d'on
sage
à B
gran
quel
re,
tous
à sa
onc
I
heu.
lian
gypt
lire
lone.
l'affié
du R

paremment dans une sortie qu'il fit pendant le siège, ils le tuèrent à coups d'épée, & jetterent son corps sur le grand chemin.

Jéchonias succéda à l'impiété de son pere, aussi-bien qu'à son royaume. 4. Reg. 24. 6-18.

Les Lieutenans de Nabucodonosor aiant continué le blocus de Jérusalem, il vint lui-même trois mois après en personne à la tête de son armée, & se rendit maître de la ville. Il enleva tous les trésors du temple & du palais du Roi, & tout ce qui restoit des vases d'or que Salomon avoit fait pour l'usage du temple, & les fit transporter à Babylone, où il emmena aussi un grand nombre de captifs, parmi lesquels étoient le roi Jéchonias, sa mere, ses femmes, tous les Officiers & tous les Grands de son royaume. Il mit à sa place sur le trône Mathanias son oncle, appelé autrement Sédécias.

Il ne fut pas plus religieux ni plus heureux que ses peres. Aiant fait alliance avec Pharaon-Ephrée roi d'Egypte, il rompit le serment de fidélité qu'il avoit prêté au Roi de Babylone. Celui-ci l'en punit bientôt, & l'assiégea dans sa capitale. L'arrivée du Roi d'Egypte à la tête d'une ar-

AN. M. 3415.
AV J. C. 589.

mée donna un raion d'espérance aux assiégés : mais leur joie fut bien courte. Les Egyptiens furent battus, & le vainqueur revint devant Jérusalem, & y remit le siège, qui dura près d'un an. Enfin la ville fut emportée d'assaut, & il s'y fit un carnage effroyable. Nabucodonosor fit tuer les deux fils de Sédécias devant les yeux de leur pere avec tous les Nobles & les Grands de Juda. Il lui fit crever les yeux à lui-même, le chargea de chaînes, & l'emmena à Babylone, où il demeura en prison jusqu'à sa mort. La ville & le temple furent pillés & brûlés, & toutes les fortifications démolies.

Dan. c. 3.

90 p. 11.

Nabucodonosor étant revenu à Babylone après avoir fini heureusement la guerre de Judée, fit faire une statue d'or haute de soixante coudées, assembla tous les Grands de son Etat pour en faire la dédicace, & il ordonna à tous ses sujets de l'adorer, menaçant ceux qui y manqueroient de les faire jeter au milieu des flammes d'une fournaise ardente. Ce fut dans cette occasion que les trois jeunes Hébreux, Ananias, Misaél, & Azarias, qui refusèrent avec un cou-

re
pi
m
fla
m
Ed
ce
ph
de
ce
ha

me
me
len
siég
tho
for
été
gén
pu
ma
été
ric
ave
cen
tion
Sido
ains
sans

rage invincible d'obéir à l'ordre impie du Roi , furent conservés d'une manière miraculeuse au milieu des flammes. Le Roi , témoin par lui-même d'un miracle si étonnant , fit un Edit , par lequel il défendit à qui que ce fut , sous peine de la vie , de blasphémer le Nom du Dieu d'Ananias , de Misaél , & d'Azarias ; & il éleva ces trois jeunes hommes aux plus hautes dignités.

Nabucodonosor , la vingt & unième année de son règne , & la quatrième depuis la destruction de Jérusalem , revint dans la Syrie ; & mit le siège devant Tyr , dans le tems qu'Ichobal en étoit roi. C'étoit une ville forte & opulente , qui n'avoit jamais été assujettie à aucune puissance étrangère , & qui étoit alors en grande réputation pour son commerce , par le moyen duquel plusieurs de ses citoyens étoient devenus autant de Princes en richesses & en magnificence. Elle avoit été bâtie par les Sidoniens deux cens quarante ans avant la construction du temple de Jérusalem. Car Sidon aiant été prise par les Philistins d'Ascalon , plusieurs de ses habitans s'étant sauvés dans leurs vais-

Ezech. c. 26.

c. 27.

Isai. 23. 8.

Jus. l. 18.

c. 3.

seaux, bâtirent la ville de Tyr. C'est pour cela qu'elle est appelée dans *N. 23. 12.* *Isaïe la fille de Sidon.* Mais elle surpassa bientôt sa mere en grandeur, en richesses, & en puissance. Aussi se trouva-t-elle en état, dans le tems dont nous parlons, de résister pendant treize années de suite à un Monarque, sous le joug duquel tout le reste de l'orient avoit plié.

Joseph. Antiq. l. 10. c. 11. & contr. Ap. l. 1.

Ezech. 29. 18. 19.

Ce ne fut qu'après un si long intervalle que Nabucodonosor se rendit maître de Tyr. Ses troupes y souffrirent des fatigues incroyables, de sorte que, selon l'expression du Prophète, *toute tête en étoit devenue chauve, & toute épaule pelée.* Avant que Tyr fût réduite à la dernière extrémité, les habitans s'étoient retirés avec la plupart de leurs effets dans une île voisine, à un demi-mille du rivage, où ils bâtirent une nouvelle ville, dont le nom & la gloire effacèrent le souvenir de la première, qui, depuis ce désastre, n'a plus été qu'un simple village, connu sous le nom de l'ancienne Tyr.

Ezech. 29. 18. 20.

Nabucodonosor & son armée aiant essuié d'horribles fatigues dans un si long & si pénible siège, & n'ayant rien

trouvé dans la place qui pût les récompenser du service qu'ils venoient de rendre à Dieu (c'est l'expression du Prophète) en exécutant sa vengeance contre cette ville, Dieu, pour les en dédommager, leur promit par la bouche d'Ezéchiél les dépouilles de l'Egypte. En effet ils en firent aussitôt après la conquête, comme nous l'avons rapporté plus au long en traitant de l'histoire des Egyptiens.

Après que Nabucodonosor eut terminé heureusement toutes ses guerres, se trouvant dans une pleine tranquillité il s'appliqua à mettre la dernière main à la construction, ou plutôt aux embellissemens de Babylone. On peut voir dans Joseph le dénom- *Antiq. l. 10.*
brement des ouvrages magnifiques *c. 11.*
dont plusieurs Ecrivains lui attribuent l'honneur. J'en ai rapporté une grande partie dans la description que j'ai faite d'abord de cette superbe ville.

Rien, ce semble, ne manquoit à la *Dan. c. 4.*
gloire & à la félicité de ce Prince. Un songe effraiant vint en troubler la douceur, & lui causa de grandes inquiétudes. Il vit un arbre qui s'élevoit jusqu'au ciel, & dont les branches chargées de fruits s'étendoient

jusqu'aux extrémités de la terre. Toutes les bêtes habitoient dessous ; les oiseaux du ciel se reposoient sur les branches ; & tout ce qui étoit animé y trouvoit de quoi se nourrir. Alors celui qui veille & qui est saint (*vigil & sanctus*) descendit du ciel, & cria :
 » Abbattez l'arbre par le pié, coupez-en les branches, & dispersez-en les fruits : mais laissez la souche en terre avec ses racines. Qu'il soit
 » lié avec des chaînes de fer parmi l'herbe des champs ; qu'il soit mouillé de la rosée du ciel, & qu'il
 » paille l'herbe de la terre avec les bêtes sauvages : qu'on lui ôte son
 » cœur d'homme, & qu'on lui donne un cœur de bête pendant sept années. Ainsi l'ordonne celui qui
 » veille, afin que les hommes vivans connoissent que c'est le Très-Haut
 » qui est le maître des royaumes, qui les donne à qui il lui plaît ; & qui choisit, quand il veut, le dernier
 » d'entre les hommes pour le mettre sur le trône.

Le Roi, justement effrayé par un si terrible songe, consulta tous ses Mages : mais ce fut bien inutilement. Il falut avoir recours à Daniel, qui

lui
 en
 ro
 me
 du
 des
 un
 lui
 vr
 q
 Et
 ch
 pa
 les

bu
 lui
 con
 lai
 &
 »
 »
 »
 »
 de
 sec
 à
 Pri
 tro
 il a

lui en fit l'application à lui-même , en lui marquant nettement qu'il seroit banni de la compagnie des hommes pendant sept années , & que réduit à la demeure & à la condition des bêtes , il pâitroit l'herbe comme un bœuf : Que son royaume pourtant lui seroit conservé , & qu'il le recouvreroit après qu'il auroit reconnu que toute puissance vient du ciel. Enfin il l'exhorta à racheter ses péchés par les aumônes , & ses iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres.

Toutes ces choses arrivèrent à Nabucodonosor , comme le Prophète les lui avoit prédites. Un an s'étant passé , comme il se promenoit dans son palais , il dit en considérant la beauté & la magnificence de ses bâtimens :
 » N'est-ce pas ici cette grande Baby-
 » lone , que j'ai bâtie dans la gran-
 » deur de ma puissance & dans l'éclat
 » de ma gloire , pour en faire le siège
 de mon royaume ? « Un mouvement
 secret de complaisance & de vanité
 à la vûe de pareils ouvrages qu'un
 Prince auroit construits , nous paroît-
 roit-il fort criminel ? A peine avoit-
 il achevé ces mots , qu'une voix se fit :

entendre du ciel, qui lui prononça son arrêt. A l'heure même il perdit le sens : on le chassa de la compagnie des hommes, & il vécut comme une bête, exposé aux injures de l'air, & ne vivant que d'herbe : le poil de son corps devint semblable aux plumes d'une aigle, & ses ongles s'allongèrent comme les griffes des oiseaux.

Après que le tems marqué fut accompli, l'esprit & le sens lui revinrent. » Il leva les yeux au ciel, dit » l'Ecriture, benit le Très-Haut, & » rendit gloire à celui qui vit éternel- » lement, reconnoissant que son em- » pire est éternel, que tous les habi- » tans de la terre sont devant lui » comme un néant, & qu'il fait tout » ce qu'il lui plaît au ciel & sur la » terre, sans que personne résiste à » sa main toute-puissante, ni puisse » lui dire, Pourquoi avez-vous agi » ainsi ? Alors il recouvra sa première forme. Les Grands de sa Cour allèrent le chercher : il remonta sur le trône, & devint plus grand & plus puissant que jamais. Pénétré de la plus vive reconnoissance, il fit un Edit solennel pour publier dans toute l'étendue de sa domination les merveilles

é
eai
pe
pl
eril
le
deda
fit
Be
Prét
li
n
fi
cp
gl
sp
mqu
rég

étonnantes que Dieu venoit de faire en sa personne.

Ce Prince mourut un an après, aiant régné depuis la mort de son pere quarante-trois ans. C'est un des plus grands Rois qui ait jamais régné en orient. Son fils lui succéda.

EVILMERODAC.

AN.M. 3442.

AV. J.C. 562.

4. Reg. 25.

27 30.

DES qu'il fut établi sur le trône, il fit sortir Jéchonias roi de Juda de la prison où il avoit été détenu près de trente-sept ans.

On place sous son règne, qui ne dura que deux ans, la découverte que fit Daniel de la fraude des prêtres de Bel ; l'innocent artifice par lequel ce Prophète fit périr un Dragon qui étoit honoré comme un Dieu ; la délivrance miraculeuse par laquelle ce même Prophète avoit été tiré de la fosse aux lions, où le prophète Habacuc lui avoit porté de la nourriture.

Evilmérodac s'étoit rendu si odieux par ses débauches & ses autres dérèglements, que ses propres parens conspirèrent contre lui, & le mirent à mort.

Beros. Megasthen.

NERIGLISSOR mari de sa sœur, qui avoit été à la tête des conjurés, régna en sa place.

AN.M. 3444.

AV. J.C. 560.

Cyrop. lib. 2. Comme dès son avènement à la couronne il faisoit de grands préparatifs de guerre contre les Mèdes, Cyaxare appella de Perse Cyrus à son secours. Cette histoire sera bientôt déduite plus au long ; & l'on verra que ce Roi de Babylone fut tué dans une bataille la quatrième année de son règne.

AN.M. 3448.
Ibid. **LABOROSOARCHOD** son fils lui succéda. C'étoit un très-mauvais Prince. Né avec les inclinations les plus vicieuses, il s'y abandonna sans retenue lorsqu'il fut sur le trône, comme s'il n'eût été revêtu de l'autorité souveraine que pour avoir le privilège de commettre impunément les actions les plus infames & les plus barbares. Il ne régna que neuf mois. Ses sujets conspirèrent contre lui, & le mirent à mort. Il eut pour successeur

AN.M. 3449. **LABYNIT**, ou Nabonid. Il a encore d'autres noms. L'Ecriture lui donne celui de **BALTASAR**.

On conjecture avec beaucoup de fondement qu'il étoit fils d'Evilmérodac par Nitocris femme de ce Prince, & par conséquent petit-fils de Nabucodonosor, à qui, selon la prophétie de Jérémie, les peuples de l'orient

DES ASSYRIENS. 85

dévoient être assujettis, & après lui à son fils & à son petit-fils : *Et servient Jerem. 27. 7. ei omnes gentes, & filio ejus, & filio filii ejus, donec veniat tempus terre ejus & ipsius.*

Nitocris est cette Reine qui fit de *Hered. lib. 1. cap. 185. & 66.* si grands ouvrages à Babylone. Elle avoit placé son tombeau au dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec une inscription qui avertissoit les successeurs de ne point toucher sans une extrême & indispensable nécessité aux richesses qui y étoient renfermées. Le tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius, qui l'ayant fait ouvrir, au lieu des trésors immenses qu'il se flattoit d'en tirer, n'y trouva que cette Inscription : **SI TU N'ETOIS INSATIABLE D'ARGENT, ET DEVORE' PAR UNE BASSE AVARICE, TU N'AUROIS PAS OUVERT LES TOMBEAUX DES MORTS.**

La première année du règne de *Dan. c. 71* Baltasar, Daniel eut la vision des quatre bêtes qui figuroient les quatre grandes Monarchies, & celle du Roiaume du Messie qui devoit leur succéder. La troisième année de ce *Dan. c. 8.* Prince il eut la vision du Bélier & du

Bouc , qui figuroient la destruction de l'empire des Perses par Alexandre le Grand , & la persécution qu'Antiochus Epiphanes roi de Syrie devoit susciter aux Juifs. Je ferai dans la suite quelques réflexions sur ces prophéties , & je les rapporterai avec plus d'étendue.

Dan. c. 5. Pendant que les ennemis assiégeoient Babylone , Baltasar fit un grand festin à toute sa Cour la nuit d'une fête qui se célébroit tous les ans avec de grandes réjouissances. La joie de ce repas fut bien troublée par une vision , & encore plus par l'explication que Daniel en donna au Roi. La sentence écrite sur la muraille portoit , que son royaume lui étoit ôté , & donné aux Médes & aux Perses. Cette nuit-là même la ville fut prise , & Baltasar tué.

AN. M. 3466. Ainsi finit l'empire Babylonien , après
Av J) C. 538. avoir duré deux cens dix ans depuis la destruction du grand empire des Assyriens.

On trouvera dans l'histoire de Cyrus le détail & les circonstances du siège & de la prise de Babylone.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU ROYAUME DES MÉDES.

*Arbace. Déjoc : il bâtit Ecbatane.**Phraorte. Cyaxare I. Irruption des Scythes : prise & destruction de Ninive. As-
syage. Cyaxare II.*

J'AI MARQUÉ, en parlant de la destruction de l'ancien empire des Assyriens, qu'Arbace, Général de l'armée des Médes, avoit été un des principaux auteurs de la conspiration contre Sardanapale : & plusieurs croient que dès lors il fut établi maître souverain de la Médie & de plusieurs autres Provinces, & que d'abord il prit le nom de Roi. Ce n'est pas le sentiment d'Hérodote : je rapporterai ce que nous en dit ce célèbre historien.

Les Assyriens, qui avoient tenu durant plusieurs siècles l'empire de l'Asie, commencèrent à s'affoiblir par la révolte de divers peuples. Les Médes furent les premiers qui secouèrent le joug. Ils se maintinrent quelque tems dans la liberté qu'ils avoient acquise par leur valeur : mais cette liberté se changea bientôt en licence, & la foiblesse de leur gouvernement les jeta dans une espèce d'anarchie, pire que leur pre-

AN. M. 3277.

AV. J. C. 747.

HEROD. lib. 3.

cap. 95.

mière servitude. Le vol, la violence, & l'injustice régnoient par tout, parce qu'il n'y avoit personne qui eût ou assez de force pour les réprimer, ou assez d'autorité pour les punir. Mais tous ces désordres déterminèrent enfin les peuples à établir un gouvernement qui rendit l'Etat plus florissant qu'il n'avoit jamais été.

La nation des Médes étoit alors divisée en six Tribus. Presque tous ces peuples habitoient dans des villages, lorsque Déjocé, fils de Phraorte, Méde de nation, érigea l'Etat en monarchie. Cet homme voyant les grands désordres qui se commettoient dans toute la Médie, résolut de profiter de ces troubles, & commença d'aspirer à la roiauté. Il avoit grande réputation dans son pays, & il y passoit pour un homme, qui non-seulement étoit fort réglé en ses mœurs, mais qui avoit aussi toute la prudence & toute l'équité nécessaires pour gouverner.

Dès que Déjocé eut formé le dessein de monter sur le trône, il affecta de faire éclater plus que jamais les belles qualités qu'on avoit déjà remarquées en lui : ce qui lui réussit si

heure
villag
leur Ju
ge av
Joins e
espère
ce vill
nue q
villag
empé
le bo
dans
Juge
lui pe
férens
té aug
ceux c
confé
trouve
qu'ils
ailleu
Le
dessein
faire
arrive
seigna
de cet
parts
l'offici
fissent

heureusement , que les habitans du village où il demeuroid l'établirent leur Juge. Il s'acquitta de cette charge avec beaucoup de sagesse , & ses soins eurent tout le succès qu'on avoit espéré : car il réduisit les habitans de ce village à vivre avec plus de retenue qu'à l'ordinaire. Ceux des autres villages , que les désordres continuels empêchoient de vivre en repos , voiant le bon ordre que Déjoce avoit mis dans celui dont il avoit été établi Juge , commencèrent à s'adresser à lui pour le faire arbitre de leurs différens. Et la réputation de son équité augmentant tous les jours , tous ceux qui avoient quelque affaire de conséquence venoient à Déjoce pour trouver en lui un Juge équitable qu'ils auroient cherché inutilement ailleurs.

Lorsqu'il se vit si avancé dans ses desseins , il jugea qu'il étoit tems de faire jouer les derniers ressorts pour arriver à son but. Il se retira donc , feignant d'être accablé de la foule de ceux qui venoient à lui de toutes parts , & il ne voulut plus exercer l'office de Juge , quelque instance que fissent ceux qui aimoient le bien & le

repos public. Il disoit à ceux qui s'adressoient à lui que ses affaires domestiques ne lui permettoient pas de s'appliquer à celles des autres.

La licence, qui avoit été quelque peu de tems réprimée par les soins de Déjoc, commença à régner plus qu'auparavant, dès qu'il ne voulut plus se mêler d'affaires ; le mal augmenta si fort, que les Médes furent obligés de s'assembler pour délibérer sur les moïens de remédier au desordre.

Il est des ambitions de plus d'une forte. Quelques-unes violentes & impétueuses emportent comme d'emblée leurs prétentions, n'épargnant pour cela ni crimes ni meurtres. D'autres plus douces, comme celle-ci, couvertes d'une apparence de modération & de justice, cheminent pour ainsi dire sous terre, mais n'arrivent pas moins sûrement à leur but.

Déjoc, qui vit bien que les choses se dispoient selon ses desirs, envoya ses émissaires à l'assemblée, après les avoir instruits de ce qu'ils avoient à faire. Quand on vint à proposer des expédiens pour arrêter le cours de tant de maux, les émissaires de Dé-

joc,
rent c
ment
derier
moien
d'être
réprie
loix p
chacx
à ses
qui
bienré
fut un
jugés
mêlé
que d
ne fut
un Ro
longu
qu'il
un h
que
Roi
Por
sur l
quelc
ce soi
mordi
rien d
blic. E

joce, parlant à leur tour, représentèrent que si l'on ne changeoit entièrement la face de la République, le pays deviendrait inhabitable : que le seul moyen de remédier au désordre étoit d'élire un Roi, qui eût l'autorité de réprimer la violence, & de faire des loix pour le gouvernement; & qu'ainsi chacun pourroit s'appliquer en paix à ses affaires, au lieu que l'injustice qui régnoit par-tout les obligeroit bientôt de quitter le pays. Cet avis fut universellement approuvé, & tous jugèrent qu'il n'y avoit point de remède plus efficace au mal présent, que d'ériger l'Etat en Monarchie. Il ne fut donc plus question que d'élire un Roi, & la délibération ne fut pas longue. Tous demeurèrent d'accord qu'il n'y avoit point dans la Médie un homme aussi capable de régner que Déjocce : de sorte qu'il fut élu Roi d'un commun consentement.

Pour peu qu'on fasse d'attention sur l'établissement des royaumes en quelque tems & en quelques pays que ce soit, on trouvera que le titre primordial de la monarchie est le maintien de l'ordre & le soin du bien public. En effet il ne seroit pas possible

d'établir l'ordre & la paix, si les hommes vouloient tous être indépendans : & s'ils ne se soumettoient à une autorité, qui leur ôtât une partie de leur liberté, pour leur conserver le reste. Ils seroient toujours en guerre, s'ils prétendoient toujours ou s'assujettir les autres, ou refuser de se soumettre aux plus puissans. Et il faut pour leur repos & pour leur sûreté qu'ils acceptent un maître, & qu'ils consentent de lui obéir. Voila l'origine humaine de l'autorité : & l'Ecriture nous apprend que la Providence divine n'en a pas seulement permis le projet & l'exécution, mais qu'elle l'a consacrée par une communication immédiate de son pouvoir.

Rien certainement n'est plus beau ni plus grand, que de voir un particulier, homme de bien & de mérite, capable des plus hauts emplois par ses rares talens, mais renfermé dans une vie privée par son inclination & sa modestie, refuser sincèrement l'offre qu'on lui fait de régner sur tout un peuple, & ne consentir enfin à se charger du poids du gouvernement que dans l'unique vûe d'être utile à ses citoyens. Par la première disposi-

Rom. 13. 1.
 & 2.

tion
des d
gers
un el
la gr
plus j
& il
digne
pas
crise
douce
tranq
conn
estim
qui la
de me
venir
établi
dier à
fleur
en h
faire
& il
grins
grand
fruit.
furen
salut
verai
Il

tion, en témoignant qu'il est instruit des devoirs & par conséquent des dangers d'un Souverain, il fait paroître un esprit plus grand & plus élevé que la grandeur même, ou, pour parler plus juste, que l'ambition qui la desiré; & il prouve qu'il en est parfaitement digne par la crainte même de ne l'être pas, & d'y succomber. Mais en sacrifiant généreusement le repos & la douceur de sa vie à la sûreté & à la tranquillité publique, il marque qu'il connoit ce qu'il y a de véritablement estimable dans la souveraineté, & ce qui la doit rendre précieuse, qui est de mettre un homme en état de devenir le défenseur de sa patrie, d'y établir beaucoup de biens, d'y remédier à beaucoup de maux, d'y faire fleurir la justice & les loix, d'y mettre en honneur la probité & la vertu, d'y faire régner la paix & l'abondance; & il se console des peines & des chagrins où il s'expose, par la vûe des grands avantages qui en seront le fruit. Tel fut à Rome un Numa, tels furent quelques Empereurs, qu'il falut contraindre d'accepter la souveraine puissance.

Il faut avouer, je le répète, que

rien n'est plus beau ni plus grand qu'une telle disposition. Mais prendre le masque de la modestie & de la vertu pour satisfaire son ambition, comme fait ici Déjocé ; affecter de paroître au dehors , ce qu'on n'est point dans le fond , refuser même pendant quelque tems , & n'accepter qu'avec une sorte de répugnance , ce qu'on desire avec ardeur , & ce qu'on a brigué par des voies sourdes & cachées : c'est une duplicité pleine de petitesse & de bassesse , dont on ne peut s'empêcher d'être blessé , & qui ternit beaucoup l'éclat du mérite qu'un homme pourroit avoir d'ailleurs.

DE JOCE. 53 ans.

AN.M. 3894.

AV.J.C. 710.

Herod. l. 1.

c. 96-101.

LORSQUE Déjocé fut monté sur le trône, il travailla à prouver qu'on ne s'étoit point trompé dans le choix qu'on avoit fait de lui pour rétablir l'ordre. Il voulut d'abord joindre à la qualité de Roi toutes les marques qui ont accoutumé d'en relever l'éclat, & qui pouvoient inspirer pour sa personne de la crainte & du respect, & choisit entre les Médes pour être ses Gardes ceux qui lui paroissoient les plus attachés à ses intérêts, & sur la fidélité desquels il pouvoit le plus compter.

Al
sûreté
liber l
de vi
villag
lice,
tout-à
da de
même
Il fix
posée
en del
vit le
conde
la troi
situati
pour
colline
côtés.
rite d
Roi a
me,
pluſie
Offici
deux d
destin
mière
à pen
nes. L
tane.

Après qu'il eut ainsi pourvû à la sûreté, il s'appliqua à polir & à civiliser les Médes, qui aiant accoutumé de vivre à la campagne & dans des villages, presque sans loix & sans police, avoient contracté une humeur tout-à-fait sauvage. Il leur commanda de bâtir une ville, désignant lui-même le lieu & le plan des murailles. Il fit faire sept enceintes de murs, disposées en telle sorte que la première en dehors n'empêchoit pas qu'on ne vît le parapet de la seconde, & la seconde n'otoit pas la vûe de celui de la troisième, & ainsi des autres. La situation du lieu étoit fort favorable pour un tel dessein : car c'étoit une colline qui s'élevoit également de tous côtés. Dans la dernière & la plus petite des enceintes étoit le palais du Roi avec tous ses trésors : dans la sixième, qui joignoit celle-là, il y avoit plusieurs appartemens pour loger les Officiers de sa maison. Et les entre-deux des cinq autres enceintes étoient destinés à loger le peuple. La première & la plus grande enceinte étoit à peu près de la grandeur d'Athènes. Le nom de cette ville est Ecbatane.

L'aspect en étoit magnifique & brillant. Car, outre que la disposition de ses murs faisoit une espece d'amphithéâtre, les différentes couleurs dont on avoit peint les parapets formoient une très-agréable diversité.

*Majer ex
longinquo re-
verentia. Tac.*

Après que la ville eut été bâtie, & que Déjocce eut obligé une partie des Médes à s'y établir : il s'appliqua tout entier à dresser des loix pour le bien de l'Etat. Persuadé que la majesté des Rois se fait plus respecter de loin, il mit d'abord un grand intervalle entre le peuple & lui, se rendit presque inaccessible & comme invisible à ses sujets, & ne leur permit de lui parler & de lui communiquer leurs affaires que par des placets & des personnes interposées. Ceux même qui avoient le privilège de l'approcher, ne pouvoient ni rire ni cracher en sa présence.

Cet habile politique fit ces réglemens pour s'assurer la couronne. Car aiant affaire à des hommes encore féroces, & qui ne se connoissoient pas bien en vrai mérite, il craignit qu'une trop grande familiarité ne lui attirât le mépris, & ne donnât lieu à des complots & à des conspirations contre

com
man
des
cach
faiso
loix
justic
chac
me
C
voio
Etats
qui l
moie
chap
ni a
suiva
mect
C
cert
qui
de l
pou
d'ori
dans
Offi
me;
leur
faits
véri
7

contre une autorité naissante, qui ne manque jamais de faire des jaloux & des mécontents. Mais demeurant ainsi caché aux yeux du peuple, & ne se faisant connoître que par les sages loix qu'il établissoit, & par l'exacte justice qu'il se piquoit de rendre à chacun, il s'attiroit le respect & l'estime de ses sujets.

On dit que du fond de son palais il voioit tout ce qui se passoit dans ses Etats par le moyen de ses émissaires, qui lui rendoient compte & l'informoient de tout. Ainsi nul crime n'échappoit ni à la connoissance du Prince, ni à la rigueur des loix; & la peine suivant de près la faute, contenoit les méchans, & arrêtoit les violences.

Cela pouvoit être ainsi jusqu'à un certain point : mais il n'y a personne qui ne sente les grands inconvéniens de la coutume que Déjocé introduisit pour lui-même, & que d'autres Rois d'orient imitèrent, de se tenir caché dans son palais; de gouverner par des Officiers répandus par tout son royaume; de s'en rapporter uniquement à leur bonne foi de l'information des faits; & de ne laisser approcher la vérité, les plaintes des opprimés, les

justes raisons des innocens , que par des canaux étrangers , c'est-à-dire par des hommes sujets à être prévenus ou corrompus , qui ne laissoient plus lieu aux remontrances ni à la réparation des injustices , & qui pouvoient les commettre d'autant plus facilement & plus hardiment , que leur prévarication demeurait secrète , & par conséquent impunie. Outre que dans cette affectation des Princes à se rendre invisibles , il y a ce semble un aveu de leur peu de mérite , qui ne peut soutenir le grand jour.

Déjocé fut si occupé à adoucir , à humaniser les mœurs de la nation , & à faire des loix pour le gouvernement , qu'il n'entreprit jamais rien contre ses voisins , quoique son règne ait été fort long : car il mourut après avoir régné cinquante trois ans.

PHRAORTE. 22 ans.

AN.M. 3347.

AV. J.C. 657.

Herod. c. 102.

* C'est ainsi

que l'appelle

Eusebe Chron.

Grac. & Geor.

Syncelle.

Judith. 1. 1.

APRÈS la mort de Déjocé , son fils Phraorte , ou * Aphraarte , lui succéda. La seule conformité du nom porteroit à croire que c'est le Roi qui est appelé Arphaxad dans l'Ecriture : mais ce sentiment est fondé sur beaucoup d'autres raisons très-solides que l'on peut voir dans la savante disser-

ratio
fait i
dit d
une r
tore
& les
qui e
d'Ecl
Judi
edifi
ajout
il est
pu ac
confi
nière
man
Ph
fort
point
son
Perf
gran
empi
attaq
après
dit le
Asie
au ne
Médi
Ce

tation du P. Monfaucon, dont j'ai fait ici beaucoup d'usage. Ce qui est dit dans Judith, qu'*Arphaxad bâtit une ville très forte, qu'il appella Ecbatane*, a trompé la plupart des Auteurs, & leur a fait croire que c'étoit Déjocé, qui certainement a été le fondateur d'Ecbatane. Mais le texte grec de Judith, traduit dans la vulgate par *edificavit*, dit seulement qu'*Arphaxad ajouta de nouveaux bâtimens à la ville*. Et il est fort naturel que le pere <sup>E'πεκτίμη-
ον ἐν Εὐβα-
τάρις.</sup> n'ayant pu achever entièrement un ouvrage si considérable, le fils y ait mis la dernière main, en ajoutant ce qui y manquoit.

Phraorte, qui étoit d'une humeur <sup>Judith. Text.
Grec.
Herod. lib. 1.
cap. 103.</sup> fort belliqueuse, ne se contentant point du royaume de la Médie que son pere lui avoit laissé, attaqua les Perses, & les ayant vaincus dans un grand combat, il les assujettit à son empire. Fortifié par leurs troupes, il attaqua les nations voisines les unes après les autres, en sorte qu'il se rendit le maître de presque toute la haute Asie, qui comprend tout ce qui est au nord du mont Taurus depuis la Médie jusqu'au fleuve Halys.

Ces heureux succès lui enflèrent

extrêmement le cœur. Il osa porter la guerre contre les Assyriens , affoiblis pour lors à la vérité par la revolte de plusieurs nations , mais encore très puissans par eux - mêmes. Nabucodonosor leur Roi , appelé autrement Saolduchin , * assembla dans son pays une grande armée , & envoya * des Ambassadeurs à plusieurs peuples de l'orient pour leur demander du secours. Tous le refusèrent avec mépris , & traitèrent ignominieusement les ambassadeurs , témoignant bien qu'ils ne craignoient plus cet empire , qui avoit autrefois tenu la plupart d'entr'eux dans une dure servitude.

* Le texte grec met ces ambassades avant la bataille.

Le Roi , aigri à l'excès d'un traitement si indigne , jura par son trône & par son règne qu'il se vengerait de toutes ces nations , & qu'il les passerait au fil de l'épée. Il se disposa ensuite au combat avec ce qu'il avoit de troupes dans la plaine de Ragau. Ce fut là où se donna cette grande bataille qui fut très funeste à Phraorte. Il fut défait : sa cavalerie prit la fuite : ses chariots furent renversés & mis en desordre : enfin Nabucodonosor remporta une victoire entière. Profitant de la déroute des Médes , il entra

dans
ville
Echa
& si
pillag
de re
L'i
sauf
tom
code
mou
il s'es
son a
breul
se do
chere
comp.
On
le Rc
avec
veng
le sec
de ce
nérale
geuse
raélite
fiance
bien le
réduit
la nati

dans leur pays, se rendit le maître des villes, poussa ses conquêtes jusques à Ecbatane, emporta d'assaut ses tours & ses murailles, donna la ville au pillage à ses soldats, & la dépouilla de tous ses ornemens.

L'infortuné Phraorte, qui s'étoit sauvé dans les montagnes de Ragau, tomba enfin entre les mains de Nabucodonosor; & ce cruel Prince le fit mourir à coups de javelot. Après cela il s'en retourna à Ninive avec toute son armée qui étoit encore fort nombreuse, & il fut quatre mois entiers à se donner du plaisir & à faire bonne chere avec tous ceux qui l'avoient accompagné dans cette expédition.

On peut voir dans Judith comment le Roi d'Assyrie envoie Holopherne avec une puissante armée, pour se venger de ceux qui avoient refusé de le secourir : les progrès & la cruauté de ce Commandant : l'épouvante générale de tous les peuples : la courageuse résolution que forment les Israélites de lui résister, dans la confiance qu'ils ont que leur Dieu saura bien les défendre : l'extrémité où est réduite Béthulie, aussi bien que toute la nation : la délivrance miraculeuse

de cette ville par le courage & la hardiesse de la sage Judith : enfin la défaite entière de l'armée des Assyriens.

AN.M. 3369. CYAXARE I. 40 ans.

AV. J.C. 635.

Herod. lib. 1.

cap. 103-106.

IL AVOIT succédé à son pere aussitôt après sa mort. Ce jeune Prince, qui étoit fort brave & entreprenant, fut bien profiter de la déroute des Assyriens. Il se rétablit d'abord dans son royaume de la Médie : puis il se rendit aussi le maître de toute la haute Asie. Mais ce qu'il eut le plus à cœur fut d'aller attaquer Ninive, pour venger la mort de son pere par la ruine de cette grande ville.

Les Assyriens vinrent à sa rencontre, n'ayant plus que les débris de la grande armée qui avoit péri devant Béthulie. Il se donna une bataille, où les Assyriens furent vaincus, & poussés jusques dans Ninive. Cyaxare, poursuivant sa victoire, en forma le siège. Elle alloit tomber infailliblement entre ses mains : mais le tems n'étoit pas encore venu où Dieu la vouloit punir de ses crimes, & des maux qu'elle avoit fait souffrir aux autres nations & à son peuple. Voici comment elle fut alors délivrée du péril qui la menaçoit.

for
des
rie
cor
var
ci
Scy
la
la
le
ave
pui
renu
l'Al
mai
barb
flacl
dans
que
fuir
mit
sens.
où
à A
plus
cette
Beth
en d
appe

Une armée formidable de Scythes, sortis des environs des Palus Méotides, qui avoient chassé les Cimmériens de l'Europe, marchoit sous la conduite du roi Madyès, en poursuivant toujours les Cimmériens. Ceux-ci trouvèrent le moyen d'échaper aux Scythes, qui s'avancèrent jusques dans la Médie. Lorsque Cyaxare eut appris la nouvelle de cette irruption, il leva le siège de devant Ninive, & marcha avec toutes ses troupes contre cette puissante armée, qui comme un torrent impétueux alloit inonder toute l'Asie. Les deux armées en vinrent aux mains : les Médes furent vaincus. Ces barbares, ne trouvant plus aucun obstacle, se répandirent non-seulement dans la Médie, mais aussi dans presque toute l'Asie. Ils marchèrent ensuite vers l'Egypte, d'où le roi Psammitique les détourna à force de présents. Ils revinrent dans la Palestine, où quelques-uns d'entr'eux pillèrent à Ascalon le temple de Venus, le plus ancien qui eût été consacré à cette déesse. D'autres s'établirent à Bethsan, ville de la tribu de Manassé en deça du Jourdain, qui depuis fut appelée de leur nom Scythopolis.

Les Scythes tinrent durant vingt-huit ans l'empire de la haute Asie, savoir les deux Arménies, la Cappadoce, le Pont, la Colchide, & l'Ibérie; & pendant ce tems-là ils désolèrent presque tous les pays où ils mirent le pié. Les Médes ne purent s'en défaire que par la fraude. Sous prétexte d'entretenir & de fortifier l'alliance qu'ils avoient faite ensemble, ils en invitèrent la plus grande partie à un festin, qui se faisoit dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes, & les Scythes furent ainsi massacrés. Les Médes s'emparèrent de nouveau de toutes les provinces qu'ils avoient perdues, & étendirent encore une fois leur empire jusques aux bords de l'Halys, qui en étoit l'ancienne borne au couchant.

*Herod. lib. 1.
cap. 74.*

Ceux des Scythes qui ne s'étoient pas trouvés à ces festins, aiant appris la mort de leurs compagnons, s'enfuirent en Lydie auprès du Roi Alyatte, qui les reçut humainement. Ce fut un sujet de guerre entre les deux Princes. Cyaxare conduisit aussitôt ses troupes sur les frontieres de Lydie. Il se donna pendant cinq ans plusieurs combats avec un avantage à peu près

égal
le q
rem
qui
une
avoi
lien.
étoit
bar
pré
sign
rene
paix.
bucc
furent
plus.
Princ
du r
lyatte
Asty
I
traç
qual
qui l
Grec
tuli
tract
aux
leur
Le

égal de part & d'autre. Mais la bataille qui se donna la sixième année fut remarquable par une éclipse de soleil, qui changea tout d'un coup le jour en une nuit très obscure. Cette éclipse avoit été prédite par Thalès le Milésien. Les Médes & les Lydiens, qui étoient alors dans le plus fort du combat, effraïés de cet événement imprévu qu'ils regardoient comme un signe de la colère des dieux, se retirèrent de part & d'autre, & firent la paix. Syennésis Roi de Cilicie, & Nabucodonosor * Roi de Babylone, en furent les médiateurs. Pour la rendre plus ferme & plus inviolable, les deux Princes voulurent l'assurer par le lien du mariage; & ils arrêtèrent qu'Alyatte donneroit sa fille Aryénis à Astyage fils aîné de Cyaxare.

** Il est appelé Lalynes dans Hérodote.*

La manière dont ces peuples contractoient alliance, est très-remarquable. Outre les autres cérémonies qui leur étoient communes avec les Grecs, ils avoient encore ceci de particulier, que les deux parties qui contractoient se faisoient des incisions aux bras, & léchoient mutuellement leur sang.

Le premier soin de Cyaxare, dès

*AN. M. 3278.
AV. J. C. 626.*

*Hérod. l. 1.
c. 106.*

qu'il se vit en repos , fut de reprendre le siège de Ninive , que l'irruption des Scythes lui avoit fait lever. Nabopolassar roi de Babylone , avec qui il venoit de contracter une alliance particulière , se liguait avec lui contre les Assyriens. Aiant donc joint leurs forces , ils assiégèrent Ninive , la prirent , tuèrent Saracus qui en étoit roi , & ruinèrent de fond en comble cette grande ville.

Dieu avoit fait prédire par ses Prophètes , plus de cent ans auparavant , qu'il sauroit bien venger sur cette ville impie le sang de ses serviteurs , dont ses Rois , comme autant de lions cruels , s'étoient enivrés ; qu'il se mettroit lui-même à la tête des troupes qui viendroient l'assiéger ; qu'il feroit marcher devant elles la terreur & l'épouvante ; qu'il livreroit au bras meurtrier des soldats les vieillards , les meres , les enfans ; qu'il abandonneroit à des mains avides & insatiables tous les trésors de la ville ; & qu'il la détruiroit tellement elle-même de fond en comble , qu'il n'en resteroit pas même de trace , & qu'on demanderoit un jour où avoit donc été la superbe Ninive ?

des
Nal
pinc
doit
che.
faire
déjà
les
bru
niff
cour
vale
voi'
qui
brav
yeux
lamp
qu'u
jalou
le n
tren
sout
le Se
lerai
gen:
finie
sont
est d
déch

Mais écoutons le langage même des Prophètes. Ville de sang, s'écrie Nahum, qui ne te repais que de rapines & de brigandages; celui qui doit renverser tes murailles approche. Le Seigneur va venger l'injure faite à Jacob & à Israel. J'entends déjà les fouets qui retentissent de loin; les roues qui se précipitent avec un bruit horrible; les chevaux qui hennissent fièrement; les chariots qui courent comme la tempête; & la cavalerie qui s'avance à toute bride. Je voi les épées qui brillent, & les lances qui étincellent. Le bouclier de ses braves jette des flammes de feu: les yeux des soldats brillent comme des lampes, & leur course est plus prompte qu'un éclair. Le Seigneur est un Dieu jaloux, & un Dieu vengeur. La terre, le monde, & tous ceux qui l'habitent, tremblent devant lui. Et qui pourra soutenir sa colère? Je viens à toi, dit le Seigneur des armées: je te dépouillerai de tous tes ornemens. Pillez l'argent, pilliez l'or: ses richesses sont infinies, ses vases & ses meubles précieux sont inépuisables. C'en est fait. Ninive est détruite: elle est renversée, elle est déchirée. Son temple est détruit jus-

Nahum. 3. 1.

2. 1. & 2.

3. 2. & 3.

2. 3. & 4.

1. 2. 5. 6.

3. 5.

2. 2.

10.

6.

E vj

7. qu'aux fondemens. Tous les gens de guerre sont pris : les femmes, emmenées captives , gémissent comme
3. 3. des colombes. Je voi une multitude d'hommes percés de coups , une défaite sanglante & cruelle , un carnage qui n'a point de fin , des monceaux de corps qui tombent les uns sur les autres. Où * est maintenant cette caverne de lions ? où sont ces paturages de lionceaux ? Cette caverne où le lion se retiroit avec ses petits , sans que personne les y vînt troubler ? où le lion apportoit les bêtes toutes sanglantes qu'il avoit égorgées pour en nourrir les lionnes & ses lionceaux , remplissant son antre de sa proie , & ses cavernes de ses rapines ? ... Le Seigneur perdra Assur. Il dépeuplera cette ville qui étoit si belle , & la changera en une terre où personne ne passe , & en un desert. Elle sera la demeure des bêtes sauvages , & la retraite des oiseaux de nuit. Voilà , dirait-on , cette orgueilleuse ville qui étoit si fière & si assurée ; qui disoit en son cœur : Je suis l'unique , & après moi
- Sophon. 2.
13-15.

* Idée magnifique de la cruelle avarice des Rois Judée, & en apportoit les dépouilles à Ninive.
d'Assyrie, qui alloient piller toutes les nations voisines.

il r
qui
lute
gest
I
dép
pou
maî
rois
ne,
boj
A
mou
Asty
A
li
l'Ecr
fort
toire
part
dor
voi
dans
Du
dan
ché
mar
naï
dern
rois

il n'y en a point d'autre. Tous ceux qui passeront au travers d'elle lui insultèrent avec des sifflemens & des gestes pleins de mépris.

Les deux armées s'enrichirent des dépouilles de Ninive, & Cyaxare poursuivant sa victoire se rendit le maître de toutes les autres villes du royaume d'Assyrie, excepté Babylo-
ne, & la Caldée qui appartenoit à Nabopolassar.

Après cette expédition Cyaxare mourut, & laissa l'empire à son fils Astyage.

ASTYAGE. 35 ans.

AN. M. 3409.

AV. J. C. 595.

IL EST aussi nommé Assuérus dans l'Ecriture. Quoique son règne ait été fort long, puisqu'il dura 35 ans, l'histoire ne nous en apprend point de particularités. Il eut deux enfans, dont les noms son fort connus : savoir, Cyaxare d'Aryénis, & Mandane d'une première femme.

Du vivant de son pere il donna Mandane en mariage à Cambyse fils d'Achémènes, Roi des Perses : & de ce mariage naquit Cyrus un an après la naissance de Cyaxare son oncle. Ce dernier succéda à son pere dans le royaume des Mèdes.

110 HISTOIRE
CYAXARE. II.

C'est le Darius Médus de l'Ecriture.
CYRUS, aiant pris Babylone conjointement avec Cyaxare, lui enavoit laissé le commandement. Après sa mort, & celle de Cambyse son pere, il réunit en sa personne l'empire des Perses, & celui des Médes, qui dans la suite ne feront plus qu'un seul & même empire. J'en commencerai l'histoire par celle de Cyrus, qui nous apprendra ce que l'on fait du règne de ses deux prédécesseurs Cyaxare & Astyage. Mais auparavant je dirai un mot du royaume de Lydie, parce que Crésus qui en étoit Roi aura beaucoup de part aux événemens dont j'ai à parler.

CHAPITRE QUATRIÈME.

HISTOIRE DES LYDIENS. *Candaule.
Gygès. Ardys. Sadyatte. Alyatte. Crésus.*

*Herod. lib 1.
c. 7-13.*

HERODOTE appelle Atyades; c'est-à-dire descendans d'Atys, les premiers Rois qui ont régné chez les Lydiens. Il dit qu'ils tiroient leur origine de Lydus fils d'Atys, & que Lydus donna son nom à ces peuples, auparavant appelés Méoniens.

d'H
ces
don
mie
Lyc
I
(
bea
pass
lur t
mie
pres
time
que
fuir
Que
Car
lor
l'av
auci
croi
préc
elle
gear
puni
a N
lupar
consci

Les Héraclides , ou descendans d'Hercule, leur succédèrent , & tinrent cet empire pendant l'espace de 505 ans.

ARGON, arrière petit-fils d'Alcée AN. M. 2781.
A. J. C. 1223. dont Hercule étoit le pere , fut le premier des Héraclides qui régna dans la Lydie.

Le dernier fut

CANDAULE.

Il avoit une femme d'une rare beauté , que son mari , aveuglé par sa passion , ne cessoit de vanter. Il voulut même que Gygès , l'un de ses premiers Officiers , en jugeât par ses propres yeux , ^a comme si son propre sentiment eût été insuffisant pour lui , & que la beauté de sa femme eût pu souffrir quelque préjudice de son silence. Quelques précautions qu'eût pris Candaule , la Reine aperçut Gygès lorsqu'il se retiroit du lieu où le Roi l'avoit placé : mais elle n'en donna aucun signe. Persuadée , si l'on en croit l'historien , que le trésor le plus précieux d'une femme est la pudeur , elle songea à tirer une éclatante vengeance de l'injure qu'elle avoit reçue , punissant la faute de son mari par un

^a Non contentus voluptatum suarum tacita
conscientia . . . prorsus | quasi silentium damnum
pulchritudinis esset *Juv.*
Sat. lib. 1. cap. 7.

crime encore plus grand. Peut-être une secrète passion pour Gygès eut-elle autant de part à cette action, que la douleur d'avoir été deshonorée. Quoiqu'il en soit, elle fit venir Gygès, & lui donna le choix d'expier son crime ou par sa propre mort, ou par celle du Roi. Après quelques remontrances qui furent vaines, il prit le dernier parti, & par le meurtre de Candaule il devint le maître & de sa femme & de son trône, qui passa ainsi de la famille des Héraclides dans celle des Mermnades.

AN. M. 3286.
Av. J. C. 718.

Le poëte Archiloque vivoit de ce tems-là, &, comme Hérodote le remarque, il avoit parlé, dans ses poësies de l'aventure de Gygès.

Je ne dois pas omettre ce que dit ici Hérodote, que chez les Lydiens, & presque chez tous les barbares, c'est une honte & une infamie, même à un homme, de paroître nud. Ces traces de pudeur qui se rencontrent chez des payens, doivent paroître précieuses. On a fait que chez les Ro-

a Nostro quidem more cum parentibus puberes filii, cum socris generi, non lavantur. Retinenda est igitur hujus generis verecundia, præsertim

natura ipsa magistra & duce. Cic. lib. 3. de offic. n. 129.

Nudare se, nefas esse credebatur. Val. Max. lib. 3. cap. 1.

mai
trou
pere
pere
mod
rée
leme
narr
pècl
imp
le t
ble
nètes
dang
de l
tem
mèrr
Pl
autr
nou
bag
fible
enso
vû
de
Rei
ôtan
men
crim
les r

mais un fils en âge de puberté ne se trouvoit jamais aux bains avec son pere, ni un gendre avec son beau-pere ; & ils regardoient cette loi de modestie & de retenue comme inspirée par la nature même, dont le violement étoit un crime. Il est étonnant que parmi nous la Police n'empêche point ce desordre, qui régné impunement au milieu de Paris dans le tems des bains : desordre si visiblement contraire aux règles de l'honnêteté publique & de la pudeur, si dangereux pour les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, & si fortement condamné par le paganisme même.

Platon raconte l'histoire de Gygès *Plat. de Rep. lib. 2. pag. 359.* autrement qu'Hérodote. C'est lui qui nous apprend que Gygès portoit une bague, dont la pierre le rendoit invisible quand il la tournoit de son côté, en sorte qu'il voioit les autres sans être vû de personne ; & que par le moyen de cette bague, de concert avec la Reine, il détrôna Candaule en lui ôtant la vie. Ce qui signifie apparemment, que, pour venir à bout de son criminel dessein, il emploia toutes les ruses & toutes les fourberies d'une

prudence qu'il plait au siècle d'appeler une fine & habile politique, laquelle pénètre dans les desseins les plus cachés des autres, sans jamais laisser entrevoir les siens. Cette histoire, ainsi expliquée, a bien plus de vraisemblance que celle qu'on lit dans Hérodote. *

Cicéron, en rapportant l'histoire fabuleuse du fameux anneau de Gygès ^a ajoute que le sage, quand il en auroit un pareil, ne s'en serviroit jamais pour commettre aucune mauvaise action, parce que la vertu ne connoit & ne cherche point les ténébres.

GYGÈS. 38 ans.

AN. M 3286.
AV. J. C 719.
Herod. lib. 1.
cap. 13. 14.

LE MEURTRE de Candaule excita une sédition parmi les Lydiens. Les deux partis, au lieu d'en venir aux mains, convinrent de s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes, qui se déclara pour Gygès. Il fit de grands présens au temple de Delphes, qui sans doute avoient précédé en partie & préparé la réponse de l'oracle. Entre beaucoup d'autres, Hérodote parle de six coupes d'or qui pe-

a Hunc ipsum annulum si habeat sapiens, nihilo plus sibi licere putet peccare, quàm si non habe-

ret. Honeſta enim bonis viris, non occulta queruntur. Lib. 3. de off. n. 38.

soie
à pr
C
du
Mil
pui
Il
huit
P
C
mé
Scy
& p
S
I
Mil
ges
que
gue
mo
lui
C
Cy
les
&
Cla
Il
les
men

DES LYDIENS. 115

soient trente talens, ce qui montoit à près d'un million.

Quand il se vit paisible possesseur du trône, il porta ses armes contre Milet, Smyrne, & Colophon, villes puissantes des Etats voisins.

Il mourut, après avoir régné trente-huit ans, & eut pour successeur son fils

ARDYS. 49 ans.

*Herod. c. 25.
AN.M. 3324.
AV.J.C. 680.*

C'EST sous son règne que les Cimmériens, chassés de leur pays par les Scythes Nomades, passèrent en Asie, & prirent Sardes excepté la citadelle.

SADYATTE. 12 ans.

*AN.M. 3373.
AV.J.C. 621.*

IL DECLARA la guerre à ceux de Milet, & assiégea leur ville. Les sièges pour lors, qui souvent n'étoient que des blocus, traînoient fort en longueur, & duroient plusieurs années. Il mourut avant que d'avoir achevé celui-ci, & eut pour successeur son fils

ALYATTE. 57 ans.

Herod. c. 26-

CE FUT lui qui fit la guerre contre Cyaxare Roi des Mèdes. Il chassa les Cimmériens de l'Asie. Il attaqua & prit les villes de Smyrne & de Clazomenes.

*21.
AN.M. 3385.
AV.J.C. 619.*

Il poussa vivement la guerre contre les Milésiens que son pere avoit commencée, & continua le siège de la ville,

*Herod. l. 1.
c. 21. 22.*

qui avoit déjà duré six ans sous son pere, & qui en dura encore autant sous lui. Voici comme il fut terminé. Sur la réponse d'un oracle de Delphes, Alyatte avoit envoyé dans la ville un Ambassadeur pour proposer une trêve pendant quelques mois. Thrasybule tyran de Milet, averti de son arrivée, fit porter dans la place publique le blé & les autres provisions que lui & ses sujets avoient rassemblées pour fournir à leurs besoins, & ordonna aux particuliers de se livrer aux plaisirs de la bonne chere à la vûe d'un signal qui leur seroit donné. La chose fut ainsi exécutée. L'Ambassadeur de Lydie fut extrêmement surpris à son arrivée de voir l'abondance qui régnoit dans la place. Son maître, auquel il en rendit compte, persuadé que le projet de réduire Milet par la famine ne réussiroit jamais, préféra la paix à une guerre qui lui paroïssoit ruineuse, & leva le siège.

C R E S U S.

AN. M. 3442.
AV. J. C. 562.

SON NOM seul, qui a tourné en proverbe, porte l'idée de grandes richesses. Les siennes, à en juger par les présens qu'il envia au temple de Delphes, devoient être immenses.

Ces
plus
moie
fors
par
mée
& A
rivie
le I
n'a
Ce
moli
geoi
jours
jours
leur
toute
gie,
thyn
des
& c
qu'il
Grec
mais
étrar
Grec
Mine
Ma
nant,
lettre.

Ces présens subsistoient encore la plupart du tems d'Hérodote, & montoient à plusieurs millions. Les trésors de ce Prince pouvoient être en partie le fruit de certaines mines situées, selon Strabon, entre Pergame & Atarne; aussi-bien que d'une petite rivière qui rouloit un sable d'or : c'est le Pactole. Du tems de Strabon, elle n'avoit plus cet avantage.

*Strab. lib. 17.
pag. 625. &
l. 14. p. 680.*

Ces richesses, chose assez rare, n'amoindrirent point son courage. Il jugeoit indigne d'un Roi de passer ses jours dans une molle oisiveté. Toujours les armes à la main, il fit plusieurs conquêtes, & ajouta à ses États toutes les provinces voisines : la Phrygie, la Mysie, la Paphlagonie, la Bithynie, la Pamphylie, & tout le pays des Cariens, des Ioniens, des Doriens, & des Eoliens. Hérodote remarque qu'il fut le premier qui subjuga les Grecs, qui jusques-là n'avoient jamais été soumis à une domination étrangère. Il entend sans doute les Grecs qui étoient établis dans l'Asie Mineure,

*Hérod. l. 1.
c. 26. 28.*

Mais, ce qui est encore plus étonnant, quoique riche & guerrier, les lettres & les sciences faisoient son

sous son
re avant
terminé.
Delphes,
la ville un
une trêve
Thrasylbul
on arrivât,
publique le
s que lui &
blées pour
& ordonna
er aux plai-
la vue d'un
é. La chose
bassadeur de
surpris à son
ce qui ré-
maître, au-
persuadé
Milet par la
s, préférer
ui paroïssoit

turné en
grandes ri-
juger par
temple de
immenses.

plus grand plaisir. Sa Cour étoit le séjour assez ordinaire de plusieurs de ces fameux savans, si connus dans l'antiquité sous le nom des sept Sages de la Grèce.

*Herod. l. 1.
c. 29-33.
Plut. in Sol.
pag. 93-94.*

Solon, l'un des plus célèbres d'entr'eux, après avoir établi de nouvelles loix à Athènes, crut devoir s'en absenter pendant quelques années, & profiter de ce tems pour faire différens voyages. Il vint à Sardes, & il y fut reçu comme le demandoit la réputation d'un si grand homme. Le Prince, accompagné d'une nombreuse Cour, parut dans tout l'éclat de la roiauté, & avec les habits les plus magnifiques, où l'or & les pierreries brilloient de toutes parts. Quelque nouveau que fût ce spectacle pour Solon, on ne s'aperçut point qu'il en fût ému, & il ne dit pas la moindre parole qui sentît la surprise ou l'admiration : mais il laissa assez entrevoir aux gens de bon sens qu'il regardoit toute cette pompe comme la marque d'un petit esprit, qui connoit mal en quoi consiste le beau & le grand. Un premier abord si froid & si indifférent ne prévint pas Crésus en faveur de son nouvel hôte.

Il
trâ
voi
de
con
tira
ries
diffé
cela
que
ni l
croit
non
lui ét
& pa
roit r
freusé
Qu
Crésu
les di
il av
heure
» bon
» lus,
» avoi
» la n
» touj
» lui c
» mès
» de vi

Il commanda ensuite qu'on lui montrât tous les trésors, & qu'on lui fît voir la somptuosité & la magnificence de ses appartemens & de ses meubles, comme pour vaincre par cette multitude de vases précieux, de pierres; de statues, de peintures, l'indifférence du Philosophe. Mais tout cela n'étoit point le Roi, & c'étoit lui que Solon venoit visiter, non les murs ni les chambres de son palais; & il croioit devoir juger de lui & l'estimer, non par tout cet appareil extérieur qui lui étoit étranger, mais par lui-même, & par ses qualités personnelles. Ce seroit réduire bien des Grands à une affreuse solitude, que d'en user ainsi.

Quand il eut tout vû, on le ramena. Crésus alors lui demanda, qui, dans les différens voyages qu'il avoit faits, il avoit trouvé qui fût véritablement heureux. » C'est, répondit Solon, un bourgeois d'Athènes, nommé Tellus, fort homme de bien; qui, après avoir été toute sa vie à couvert de la nécessité, & avoir vû sa patrie toujours florissante, a laissé après lui des enfans généralement estimés de tout le monde, a eu la joie de voir les enfans de ses enfans,

» & enfin est mort glorieusement en
 » combattant pour sa patrie. »

Une telle réponse, où l'on comptoit l'or & l'argent pour rien, parut à Crésus d'une grossièreté & d'une stupidité sans pareille. Cependant, comme il ne désespéroit pas d'avoir au moins le second rang dans la félicité, il lui demanda, qui, après Tellus, il avoit vû de plus heureux. Solon répondit que c'étoient Cléobis & Biton d'Argos, deux freres qui avoient été un modèle parfait de l'amitié fraternelle, & du respect qui est dû aux parens. Un jour de fête solennelle, où la Prêtresse leur mere devoit aller au temple de Junon, ses beufs tardant trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug, & trainèrent le char de leur mere jusqu'au Temple pendant plus de deux lieues. Toutes les meres, ravies en admiration, congratulèrent celle-ci d'avoir mis au monde de tels enfans. Pénétree des plus vifs sentimens de joie & de reconnoissance, elle pria instamment la déesse de vouloir accorder à ses enfans pour récompense ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes. Elle fut exaucée. Après le sacrifice ils s'endormirent dans

Φιλαδελφία
 ἡ φιλομῆτρως
 διαφερόντως
 ἀνδρας.

da
 son
 un
 les
 rer
 De
 da
 Cr
 mé
 loi
 lui
 die,
 tres
 avar
 & d
 nous
 ple
 nobl
 oster
 des
 vie
 nom
 chan
 nous
 jouis
 rer da
 peut
 voir
 il lui
 2

dans le temple même d'un doux sommeil , & terminèrent leur vie par une * mort tranquille. Pour honorer leur piété , ceux d'Argos consacrerent leurs statues dans le temple de Delphes.

* La fatigue du voyage pouvoit bien en être la cause.

Vous ne me mettez donc point « du nombre des gens heureux , » dit Crésus d'un ton qui marquoit son mécontentement ? Solon , qui ne vouloit ni le flater , ni l'aigrir davantage ; lui dit avec douceur : « Roi de Lydie , Dieu nous a donné à nous autres Grecs , outre plusieurs autres « avantages , un esprit de modération « & de retenue , qui a formé parmi « nous une sorte de philosophie simple & populaire , accompagnée d'une « noble hardiesse , sans faste & sans « ostentation , peu propre à la Cour « des Rois ; & qui connoissant que la « vie des hommes est sujette à un « nombre infini de vicissitudes & de « changemens , ne nous permet ni de « nous glorifier des biens dont nous « jouissons nous-mêmes , ni d'admirer dans les autres une félicité qui « peut n'être que passagère ; & n'avoir rien de réel. » A cette occasion il lui représente que la vie de l'homme

est ordinairement composée de soixante & dix années, qui font entour vingt six mille deux cens cinquante jours, dont aucun ne ressemble à l'autre. » Ainsi l'avenir est pour chaque homme un tissu d'accidens tout divers, qui ne peuvent être prévus. » Celui-là donc nous paroît seul heureux, de qui Dieu a continué la félicité jusqu'au dernier moment de sa vie : pour les autres, qui se trouvent exposés à mille dangers, leur bonheur nous paroît aussi incertain, que la couronne pour celui qui combat encore, & qui n'a pas encore vaincu. « Solon se retira après ces paroles, qui ne firent qu'affliger Crésus, sans le corriger.

Αυτίσας μὲν
ὁ Κροῖστος δι
τὸν Κρείστον.

Ésope, l'Auteur des fables, étoit alors à la Cour de ce Prince, qui le traitoit très-favorablement. Il fut fâché du mauvais accueil que Solon avoit reçu, & lui dit par forme d'avis : *« Solon, il faut ou n'approcher point du tout des Rois, ou ne leur dire que des*

α Ὁ Σόλων (ἴσθι) τίς βασιλεὺς εἶμι ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἥδιστα ἱμῶν. Καὶ ὁ Σόλων. Μα Δὲ (εἰπὼν) ἀλλ' ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἥδιστα. *Le jeu de mots du texte*

grec. ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἥδιστα. *estimable parce qu'il est fondé dans le sens même, ne peut point être rendu dans une autre langue.*

chose
plus
ne le
chose.
D.
Sava
de S
avec
comr
ce ju
cette
l'autor
gues d
sire.
Ce
Crésus
elle de
& chez
laissent
montre
pour l
premié
qu'ont
les Grar
précauti
de tous c
moigne
amiffic
mes. I
de la fl.

choses qui leur soient agréables. Dites plutôt, répondit Solon, qu'il faut ou ne les point approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.

Dès le tems de Plutarque, quelques Savans croioient que cette entrevûe de Solon avec Crésus quadroit mal avec les dates de chronologie. Mais comme ces dates sont fort incertaines, ce judicieux auteur n'a pas cru que cette objection dût prévaloir contre l'autorité de plusieurs Ecrivains dignes de foi qui ont rapporté cette histoire.

Ce que je viens de raconter de Crésus, est une peinture bien naturelle de ce qui se passe chez les Rois & chez les Grands, dont la plûpart se laissent séduire par la flatterie; & nous montre que cet aveuglement vient pour l'ordinaire de deux causes. La première, est l'inclination secrète qu'ont tous les hommes, & sur-tout les Grands, à recevoir la louange sans précaution, & à juger favorablement de tous ceux qui les admirent, ou qui témoignent pour leurs volontés une soumission & une complaisance sans bornes. La seconde, est la ressemblance de la flatterie avec une affection sin-

cère & avec un respect légitime, qui est quelquefois si parfaitement imitée, que sans une grande attention les plus sages y sont trompés.

Crésus, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend, étoit un fort bon Prince, & estimable par beaucoup d'endroits. Il avoit un grand fonds de douceur, d'affabilité, d'humanité. Son palais étoit la retraite des savans & des gens d'esprit, ce qui marque qu'il n'en manquoit pas lui-même, & qu'il avoit du goût pour les sciences. Son foible étoit de faire grand cas des richesses & de la magnificence, de se croire heureux & grand à proportion de ce qu'il en possédoit, de substituer l'éclat & la pompe de la roiauté à ce qu'elle a de véritable & de solide grandeur, & de se nourrir des respects excessifs de ceux qui étoient comme en adoration devant lui.

Ces savans, ces beaux esprits, & les autres courtisans qui environnoient ce Prince, qui mangeoient à sa table, qui étoient de ses plaisirs, qui avoient part à sa confiance, qui profitoient de sa libéralité, & s'enrichissoient par ses largesses, n'avoient gar-

de
son
& c
occ
teni
sane
opui
jam
les,
lais
time
ce q
moie
bonn
autre
song
& de
veut
Princ
qu'il
port
subti
qu'on
Le
ve
l'espi
pnoit
habile
par le
u ne

de de heurter le goût du Prince, ni de songer à le détromper de ses erreurs & de ses fausses idées. Ils n'étoient occupés au contraire qu'à l'y entretenir, & qu'à l'y fortifier, en le louant sans cesse comme le Prince le plus opulent de son siècle, & ne parlant jamais de l'abondance de ses richesses, & de la magnificence de son palais, qu'avec des termes & des sentimens d'admiration & d'extase, parce qu'ils savoient que c'étoit là un moien sûr de lui plaire, & d'avoir ses bonnes grâces. Car la flatterie n'est autre chose qu'un commerce de mensonge, fondé d'un côté sur l'intérêt, & de l'autre sur la vanité. Le flatteur veut s'avancer, & faire fortune : le Prince veut être loué & admiré, parce qu'il est son premier flatteur, & qu'il porte dans son cœur un poison plus subtil & mieux préparé que celui qu'on lui présente.

Le petit mot d'Esopé, ancien esclave, qui n'en avoit pas perdu tout l'esprit ni le caractère, mais qui y joignoit l'adresse du plus fin & du plus habile courtisan ; ce petit mot, dis-je, par lequel il avertit Solon qu'il faut

ou ne point approcher des Rois, ou leur

dire des choses agréables : nous apprend de quels hommes Crésus avoit rempli sa Cour, & comment il étoit venu à bout d'en bannir la sincérité, la bonne foi, le devoir. Aussi ne put-il souffrir la noble & généreuse liberté du Philosophe, dont il auroit du faire un cas infini, s'il avoit connu de quel prix est un ami, qui ne tenant qu'à la personne & non à la fortune du Prince, a le courage de lui dire des vérités désagréables & amères à l'amour propre pour le présent, mais qui peuvent lui être très-utiles & très-salutaires pour l'avenir. *Dic illis, non quod volunt audire, sed quod audisse semper volunt.* C'est Sénèque qui parle ainsi, en montrant de quel secours peut être pour un Prince un ami fidèle & sincère : & ce qu'il ajoute, paroît fait exprès pour Crésus. ^a Donnez-lui, dit-il, un conseil utile. Faites-lui entendre une fois en sa vie une parole de vérité, à ce Prince dont les oreilles

a *Plenas aures adulationibus, aliquando vera vox intrer : da consilium utile. Queris, quid felici præstare possis ? Effice, ne felicitati suæ credat. Parum in illum contul-
sis, si illi semel stulram*

*fiduciam permanfuræ semper parentis excusse-
ris, docuerisque mobilia esse quæ delit casus ac sæpe inter fortunam maximam & ultimam nihil interesse ? Senec. de benef-
lib. 6. cap. 33.*

rette
Vo
pou
est
de
c'est
qu'i
deu
dun
tor
est
inst
pro
te é
nest
mon
C
épre
dit
l'ur
suj
noi
tes
ceur
con
ce
fer.
d'in
d'au
qui

retentissent sans cesse de flateries. Vous me demandez quel service vous pouvez lui rendre , arrivé comme il est à une souveraine félicité ? C'est de lui apprendre à ne s'y pas fier , c'est de lui ôter cette vaine confiance qu'il a dans sa puissance & sa grandeur , comme si elle devoit toujours durer : c'est de lui faire connoître que tout ce qui vient de la fortune , & qui est de son ressort , se ressent de son instabilité , & peut nous être enlevé promptement ; & qu'entre la plus haute élévation , & la chute la plus funeste , l'intervalle peut n'être que d'un moment.

Crésus ne fut pas longtems sans *Herod. l. 1.* éprouver la vérité de ce que lui avoit *34-45.* dit Solon. il avoit deux enfans , dont l'un , devenu muet , étoit pour lui un sujet continuel de douleur : l'autre , nommé Atys , se distinguoit par toutes sortes de bonnes qualités entre ceux de son âge , & faisoit toute sa consolation. Il crut voir en songe que ce fils bien-aimé devoit périr par le fer. Nouvelle source de chagrins & d'inquiétudes. On écarte avec soin d'auprès de ce jeune Prince tout ce qui a raport au fer ; pertuisanes , lan-

ces, javelots. Il n'est plus mention ni de sièges, ni de guerre, ni d'armée. On fit un jour une célèbre partie pour prendre un sanglier qui ravageoit tout le voisinage. Tous les jeunes Seigneurs de la Cour devoient s'y trouver. Atys demanda avec empressement à son pere qu'il lui fût permis d'y aller au moins comme spectateur. Il ne put lui refuser cette grace ; & il le confia à la garde d'un jeune Prince fort sage, qui s'étoit venu refugier chez lui : il s'appelloit Adraсте. Et ce fut cet Adraсте même, qui croiant lancer son javelot contre le sanglier, tua Atys. On ne peut exprimer quelle fut ni la douleur du pere quand il apprit cette funeste nouvelle, ni celle d'Adraсте auteur innocent du meurtre, qu'il punir sur lui-même en se perçant le sein de sa propre épée sur le bucher de l'infortuné Atys.

Herod. c. 46-56.

Deux années se passèrent ainsi dans un grand deuil, ce malheureux pere n'étant occupé que de la perte qu'il avoit faite. Mais la réputation naissante & les grandes qualités de Cyrus qui commençoit à se faire connoître, le réveillèrent de son assoupissement. Il crut devoir songer à mettre une

ba
pr
ac
tel
po
ay
po
eta
les
ve
rit
tor
foi
des
for
fais
une
Ses
cut
rac
tal
he
son
fab
éier
ne
fray
cui
bren
effe

barrière à la puissance des Perses, qui prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens. Comme il étoit fort religieux à sa mode, il ne songea point à former aucune entreprise sans avoir consulté les dieux. Mais pour ne point agir à l'avèugle, & pour être en état d'asseoir un jugement certain sur les réponses qu'il en recevroit, il voulut auparavant s'assurer de la vérité des oracles. Pour cela il envoya à tous ceux qui étoient les plus célèbres soit dans la Grèce soit dans l'Afrique des députés, qui avoient ordre de s'informer chacun de leur côté de ce que faisoit Crésus dans un certain jour & à une certaine heure qu'on leur marqua. Ses ordres furent ponctuellement exécutés. Il n'y eut que la réponse de l'oracle de Delphes qui se trouva véritable. Elle fut rendue en vers grecs hexamètres, & voici quel en étoit le sens : *Je connois le nombre des grains de sable de la mer, & la mesure de sa vaste étendue. J'entends le muet, & celui qui ne fait point encore parler. Mes sens sont frappés de l'odeur forte d'une tortue qui est cuite dans l'airain avec des chairs de brebis : airain dessous airain dessus.* En effet le Roi, aiant voulu imaginer

quelque chose qu'il ne fût pas possible de deviner, s'étoit occupé à cuire lui-même au jour & à l'heure marqués une tortue avec un agneau dans une marmite d'airain, qui avoit aussi un couvercle d'airain. Saint Augustin remarque en plusieurs endroits, que Dieu, pour punir l'aveuglement des payens, permettoit quelquefois que les démons leur rendissent des réponses qui se trouvoient conformes à la vérité.

Assuré ainsi de la véracité du Dieu qu'il vouloit consulter, il fit immoler à son honneur trois mille victimes, & fit fondre une infinité de vases, de trépiés, de tables d'or, qu'il convertit en lingots d'or au nombre de cent dix-sept, pour enrichir le trésor de Delphes. Chacun de ces lingots pesoit au moins deux talens. Il y ajouta encore un grand nombre d'autres présens, parmi lesquels Hérodote compte un lion d'or du poids de dix talens, & deux vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, l'un d'or, qui pesoit huit talens & demi & douze mines, l'autre d'argent qui tenoit six cens mesures nommées amphores. Tous ces présens, & beaucoup d'autres que

Homets pour abréger, se voioient encore du tems d'Hérodote.

Les députés avoient ordre de consulter le dieu sur deux articles : premièrement, si Crésus devoit entreprendre la guerre contre les Perses ; puis, s'il devoit appeller à son secours des troupes auxiliaires. L'oracle répondit sur le premier article, que s'il portoit les armes contre les Perses, il renverferoit un grand empire ; sur le second, qu'il feroit bien de s'associer les plus puissans peuples de la Grèce. Il consulta de nouveau l'oracle pour savoir quelle seroit la durée de son empire. La réponse fut qu'il subsisteroit jusqu'à ce qu'on vît un mulet remplir le trône de Médie : il regarda cette réponse comme une assurance de l'éternité de son empire.

En conséquence de l'oracle, Crésus fit alliance avec les Athéniens qui avoient pour lors à leur tête Pisistrate, & avec les Lacédémoniens ; qui étoient sans contredit les deux peuples de la Grèce les plus puissans.

Un Lydien, fort estimé pour sa prudence, donna à Crésus un avis très sensé. » Grand Prince, lui dit-il, « à quoi songez-vous de vouloir tour- *Hérodote l. 1. v.*

» ner vos armes contre des peuples
 » comme les Perses , qui nés dans un
 » pays rude & âpre , sont endurcis dès
 » l'enfance à toute sorte de travaux &
 » de fatigues ; qui vêtus grossièrement,
 » & nourris de même , se contentent
 » de pain & d'eau ; qui ignorent abso-
 » lument ce que c'est que commodités
 » & délices de la vie ; en un mot , qui
 » n'ont rien à perdre si vous les vain-
 » quez , & tout à gagner s'ils vous vain-
 » quent , & qu'il seroit bien difficile
 » d'écarter de nos terres , s'ils en avoient
 » une fois goûté les douceurs. Loin
 » donc de penser à porter la guerre
 » contre eux , je croi que nous de-
 » vrions remercier les dieux de n'avoir
 » pas mis dans l'esprit des Perses de
 » venir attaquer les Lydiens. » Crésus
 avoit pris son parti , & ne changea
 point.

On trouvera le reste de l'histoire de
 Crésus dans celle de Cyrus que je
 vais exposer.





LIVRE QUATRIÈME.
 COMMENCEMENS.
 DE L'EMPIRE
 DES PERSES ET DES MEDES.

AVANT-PROPOS.

LES trois régnes de Cyrus de Cambyse, & de Smerdis le Mage, seront la matière du quatrième livre. Mais comme les deux derniers sont assez courts, & renferment peu de faits importans, ce livre, à proprement parler, sera l'histoire de Cyrus.

Je me suis trouvé embarrassé dans ce Volume à l'occasion de quelques morceaux d'histoire que j'ai donnés ailleurs, qui reviennent ici, & y trouvent leur place naturelle. Le mieux eût peut-être été de les travailler de nouveau, & de les faire reparoitre sous une nouvelle forme : mais je ne me suis point senti pour cela assez de fécondité d'invention, ni assez

** Dans le troisième Volume de la manière d'étudier, où je traite de l'histoire.*

de variété de style ; & d'ailleurs c'étoit un travail assez inutile. De renvoyer le Lecteur à ces endroits , c'eût été couper mal-à-propos mon ouvrage , & donner un corps d'histoire imparfait & mutilé. J'ai donc pris le parti , & je ne l'ai point fait sans conseil , de remettre ici les endroits qui étoient nécessaires à la suite de mon histoire ; & j'en userai ainsi dans la suite. J'ai cru que le public me permettroit de me copier moi-même ; d'autant plus qu'il m'a paru ne pas improuver la possession où je me suis mis de profiter même du travail des autres , & d'adopter tout ce qui me convient. Cette liberté que je me suis donnée , qui n'est pas fort honorable pour l'amour propre , mais qui est favorable à la paresse , contribue beaucoup à avancer & à orner mon ouvrage , qui par là se trouve rempli de beautés & de richesses que j'emprunte d'ailleurs. Mais je puis dire que mon ouvrage entier est de ce genre ; car tout mon travail consiste à extraire des Auteurs anciens ce qui s'y trouve de plus beau , soit pour les faits , soit pour les réflexions , sans presque jamais y rien ajouter du mien.

On m'a fait, dans le * Journal des ** Journal des*
 Scavans de Paris, un reproche, qui *mois de Mars*
 me fait trop d'honneur pour n'y pas 1730.
 répondre : c'est sur l'exclusion que je
 parois avoir donnée dans mon plan
 à l'histoire Romaine, qu'on souhai-
 teroit que j'y eusse fait aussi entrer.
 J'avoue que je n'ai eu aucune pensée
 de l'entreprendre. Ce n'est pas faute de
 goût ni d'estime pour cette partie de l'hi-
 stoire ancienne, la plus riche de toutes
 en grands événemens, la plus variée,
 & la plus intéressante. Les secours infi-
 nis & d'un prix inestimable qu'on trou-
 ve dans les anciens sur cette histoire,
 feroient seuls capables de tenter un
 Ecrivain, & de l'engager dans ce
 travail quelque pénible qu'il soit.
 Mais il faudroit pour cela bien des an-
 nées ; & je ne fai s'il y a eu de la
 sagesse à moi d'entreprendre, à l'âge
 où je suis, un ouvrage d'aussi longue
 haleine qu'est celui de l'histoire Grec-
 que, sans y apporter d'autre prépara-
 tion que celle d'une étude générale des
 Auteurs anciens, ordinaire aux person-
 nes de ma profession, & faite sans au-
 cun dessein particulier. Je sens bien que,
 pour réussir parfaitement dans cet ou-
 vrage, il auroit été nécessaire d'em-

plioier trois ou quatre ans à relire avec attention tous les Auteurs, & à faire des remarques par rapport à mes vûes & à mon plan. Car quelquefois on trouve dans des endroits écartés, & qui n'ont aucun rapport à la matière qu'on traite, des faits très-curieux, & des réflexions importantes. Je n'ai point eu cet avantage, & n'ai pas cru devoir tarder si longtemps à me mettre à mon ouvrage. Ce que je puis dire, c'est que par respect & par reconnoissance pour le Public, qui n'en paroît pas mécontent, je me hâte, autant qu'il m'est possible, de l'avancer, y donnant tout mon tems & tous mes soins, & écartant sévèrement tout ce qui peut m'éloigner d'un travail, que je regarde comme faisant maintenant une partie essentielle de mon devoir & de ma vocation dans l'heureux loisir que la Providence m'a procuré depuis plusieurs années, & dont j'aurois pu profiter bien avantageusement, si la pensée de travailler à l'histoire ancienne m'étoit venue plutôt.





CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DE CYRUS.

L'HISTOIRE de ce Prince est ra-
contée diversement par Hérodote
& par Xénophon. Je m'attache au
dernier, comme infiniment plus digne
de foi sur ce point que l'autre; & je
me contenterai, dans les faits où ils
diffèrent, de rapporter sommairement
ce qu'en dit Hérodote. On sait que
Xénophon servit lontems sous le jeu-
ne Cyrus, qui avoit dans ses troupes
un grand nombre de Seigneurs Per-
sans, avec lesquels sans doute cet
Ecrivain, curieux comme il étoit,
s'entretenoit souvent, pour s'instruire
par leur moien des mœurs & coutu-
mes des Perses, de leurs conquêtes,
& sur-tout de celles du Prince qui
avoit fondé leur monarchie, & dont
il se proposoit d'écrire l'histoire. C'est
ce qu'il nous apprend lui-même dans
le commencement de la Cyropédie.
Comme ce grand personnage, dit-il, «
m'a toujours paru digne d'admira-
tion, j'ai pris plaisir à rechercher «
sa naissance, quel a été son naturel, «

» de quelle façon il a été élevé, pour
 » connoître par quels moiens il a pu
 » devenir un si grand Prince, & je
 » n'avance rien que je n'aie appris. »

Au reste, ce que dit Cicéron dans la première lettre à son frere Quintus, que *a Xénophon* avoit composé l'histoire de *Cyrus*, non suivant l'exacte vérité, mais comme le modèle d'un bon gouvernement, ne doit rien diminuer de l'autorité de ce judicieux Ecrivain, ni de la créance qui lui est dûe. Ce qu'on en peut conclure, c'est que le dessein de *Xénophon*, aussi grand philosophe que grand capitaine, n'a pas été simplement d'écrire l'histoire de *Cyrus*, mais d'apprendre aux Princes, dans la personne de celui-ci, l'art de régner, & de se faire aimer de leurs sujets malgré le faste & l'élévation de la puissance souveraine. Il a pu, dans cette vûe, prêter à son héros quelques pensées, quelques sentimens, quelques discours : mais le fond des événemens & des faits qu'il rapporte doit passer pour vrai, & leur conformité avec l'Ecriture sainte en est une preuve évidente. On peut lire la disserta-

a *Cyrus* ille à *Xeno-* | *fidem scriptus, sed ad*
phonie, non ad historiam | *effigiem justı imperii. l*

tion de M. l'Abbé Banier sur ce sujet dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Tom. 6. pag. 400.

Pour plus grande clarté, je divise l'histoire de Cyrus en trois parties. La première s'étendra depuis sa naissance jusqu'au siège de Babylone : la seconde renfermera la description du siège & de la prise de cette ville, & de tout ce qui regarde ce grand événement : la troisième contiendra l'histoire de ce Prince depuis la prise de Babylone jusqu'à sa mort.

ARTICLE I.

Histoire de Cyrus depuis son enfance jusqu'au siège de Babylone.

Cet intervalle, outrel'éducation de Cyrus, & le voiage qu'il fit en Médie chez Astyage son grand-pere, renferme les premières campagnes de ce Prince, & les importantes expéditions qui en furent la suite.

§. I. Education de Cyrus.

CYRUS étoit fils de Cambyse roi de Perse, & de Mandane fille d'Astyage roi des Médes. Il naquit un an après Cyaxare son oncle, frere de Mandane.

*Xenoph. Cyrop. lib. 1. p. 3.
AN. M. 3405.
Av. J. C. 582.*

Les Perses, divisés en douze Tribus,

étoient alors renfermés dans une seule province de cette vaste région qui depuis a porté leur nom , & ne faisoient tous ensemble que six vingts mille hommes. Dans la suite cette nation aiant acquis l'empire de l'orient par la sagesse & par la valeur de Cyrus , le nom de la Perse s'étendit avec leur fortune , & comprit ce vaste espace de pays qui s'étend du levant au couchant depuis le fleuve Indus jusqu'au Tigre , & du septentrion au midi depuis la mer Caspienne jusques à l'océan. Ce nom a encore aujourd'hui la même étendue.

Cyrus étoit bien fait de corps , & encore plus estimable par les qualités de l'esprit : plein de douceur & d'humanité , de desir d'apprendre , d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effraïé d'aucun péril , ni rebuté d'aucun travail , quand il s'agissoit d'acquiescer de l'honneur. Il fut élevé selon les loix des Perses , qui pour lors étoient excellentes par raport à l'éducation.

*Cyrop. l. 1.
p. 3. 8.*

Le bien public , l'utilité commune , étoit le principe & le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important & la partie la plus es-

sentielle du gouvernement. On ne s'en reposoit pas sur l'attention des peres & des meres, qu'une aveugle & molle tendresse rend souvent incapables de ce soin : l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une manière uniforme. Tout y étoit réglé : le lieu & la durée des exercices, le tems des repas, la qualité du boire & du manger, le nombre des maîtres, les différentes sortes de châtimens. Toute leur nourriture, aussi-bien pour les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du cresson, & de l'eau : car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance & à la sobriété ; & d'ailleurs cette sorte de nourriture simple & frugale, sans aucun mélange de sauces ni de ragoûts, leur fortifioit le corps, & leur préparoit un fonds de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre jusqués dans l'âge le plus avancé.

Ils alloient aux écoles pour y apprendre la justice, comme ailleurs on y va pour apprendre les lettres & les sciences ; & le crime qu'on y punissoit le plus sévèrement, étoit l'ingratitude.

La vûe des Perses, dans tous ces sages établissemens, étoit d'aller au devant

du mal , persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir : au lieu que dans les autres Etats on se contente d'établir des punitions contre les méchans , ils tâchoient de faire en sorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la classe des enfans jusqu'à 16 ou 17 ans ; & c'est là qu'ils apprenoient à tirer de l'arc , & à lancer le javelot : après cela on entroit dans celle des jeunes gens. C'est alors qu'on les tenoit de plus court , parce que cet âge a plus besoin que tout autre d'être veillé exactement. Ils étoient dix années dans cette classe. Pendant ce tems ils passaient toutes les nuits dans les corps de garde , tant pour la sûreté de la ville , que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venoient recevoir les ordres de leurs gouverneurs , accompagnoient le Roi lorsqu'il alloit à la chasse , ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisième classe étoit composée des hommes faits ; & ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tiroit tous les Officiers qui devoient commander dans les troupes ; & remplir les différens postes de l'E-

tat, les charges, les dignités. On ne les forçoit point à porter les armes hors du pays, quand ils avoient passé cinquante ans.

Enfin ils passoient dans la dernière classe, où l'on choissoit les plus sages & les plus expérimentés pour former le conseil public, & les compagnies des Juges.

Par là tous les citoyens pouvoient aspirer aux premières charges de l'Etat: mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, & s'en être rendu capable par tous ces exercices. Ces classes étoient ouvertes à tous, mais il n'y avoit ordinairement que ceux qui étoient assez riches pour entretenir leurs enfans sans travailler qui les y envoient.

Cyrus fut élevé de la sorte, & surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à apprendre, soit par le courage, ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenoit. Cyrus l. 26
p. 8. 12.

§. I L.

Voyage de Cyrus chez Astyage son grand-pere, & son retour en Perse.

QUAND Cyrus eut atteint l'âge de douze ans, sa mere Mandane le mena AN. M. 5419.
AV. J. C. 586.

en Médie chez Astyage son grand-pere, à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune Prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette Cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnoient par tout. Astyage étoit superbement vêtu, avoit les yeux * peints, le visage fardé, des cheveux ajourés parmi les siens. Car les Médes affectoient de vivre dans la mollesse, & de se vêtir d'écarlate, de porter des colliers & des brasselets, au lieu que les Perses étoient vêtus fort grossièrement. Cyrus ne fut point ébloui de tout cet éclat, & sans rien critiquer ni condamner il sut se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance. Il charmoit son grand-pere par des saillies pleines d'esprit & de

* Les anciens, pour relever la beauté du visage, & donner plus de vivacité au teint, formoient les sourcils en arcs parfaits, & les teignoient en noir. Ils ajoutoient aux paupières la même teinture, pour donner aux yeux plus de brillant. Cet artifice étoit en usage chez les Hébreux. Il est dit de Jézabel : Depinxit oculos suos stibio,

4. Reg. 9. 30. Cette drogme avoit aussi une sorte astragante : qui rétrussiffoit les paupières, & faisoit paroître les yeux plus grands, ce qui étoit regardé pour lors comme une beauté. Plin. l. 33. c. 6. de là vient, cette érythre qu'Homère donne si souvent aux déesses mêmes & à Junon aux grands yeux.

vivacité,

vivacité, & gaignoit tous les cœurs par ses manières nobles & engageantes. J'en rapporterai un seul trait qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité & la délicatesse des mets. Cyrus regardoit avec des yeux assez indifférens tout ce fastueux appareil. Et comme Astyage en paroïssoit surpris :
 » Les Perses, dit-il, au lieu de tant de
 » détours & de circuits pour appaiser la
 » faim, prennent un chemin bien plus
 » court pour arriver au même but : un
 » peu de pain & de cresson les y condui-
 » sent. » Son grand-pere lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avoit servis, il les distribua sur le champ aux Officiers du Roi qui se trouvèrent présens : à l'un, parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval ; à l'autre, parce qu'il servoit bien Astyage ; à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de sa mere, Sacas, Echan-son d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet Officier, outre sa charge d'échan-son, avoit celle d'introdui-

re chez le Roi ceux qui devoient être admis à son audience : & comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune Prince, qui lui en marqua dans cette occasion son ressentiment. Astyage témoignant quelque peine qu'on eut fait cet affront à un Officier pour qui il avoit une considération particulière, & qui la méritoit par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire : » Ne faut-il que cela, mon papa, reprit Cyrus, » pour mériter vos bonnes grâces ; je les aurai bientôt gagnées : car je me fais fort de vous servir mieux que lui. Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échançon. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, & tenant la coupe délicatement de trois doigts. Il la présenta au Roi avec une dextérité & une grace qui charmèrent Astyage & Mandane. Quand cela fut fait, il se jetta au cou de son grand-père, & en le baisant il s'écria plein de joie : *O Sacas, pauvre Sacas, te voila perdu : j'aurai ta charge.* Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. » Je suis

α. Ω. Σάκας, ἀπώλυας * ἡβελῶς σε τῆς τιμῆς.

» tri
» ne
» ce
» el
En
verf
che
senti
» po
» q
» do
» pré
» po
» cel
» pas
» vor
» de
» pré
» que
» viv
» loi
» siez
» roi
» Enf
» mer
» pas
» Asty
» cho
» ponc
il a t
la to

» très-content, mon fils, lui dit-il : on
 » ne peut pas mieux servir. Vous avez
 » cependant oublié une cérémonie qui
 » est essentielle : c'est de faire l'essai.
 En effet l'échançon avoit coutume de
 verser de la liqueur dans sa main gau-
 che, & d'en goûter avant que de pré-
 senter la coupe au Prince. » Ce n'est
 » point du tout par oubli, reprit Cyrus,
 » que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi
 » donc, dit Astyage ? C'est que j'ai ap-
 » préhendé que cette liqueur ne fût du
 » poison. Du poison ? & comment
 » cela ? Oui, mon papa. Car il n'y a
 » pas longtemps que dans un repas que
 » vous donniez aux grands Seigneurs
 » de votre Cour, je m'aperçus qu'a-
 » près qu'on eut un peu bu de cette li-
 » queur, la tête tourna à tous les con-
 » vives. On crioit, on chantoit, on par-
 » loit à tort & à travers. Vous paroîs-
 » siez avoir oublié, vous que vous étiez
 » roi, & eux qu'ils étoient vos sujets.
 » Enfin, quand vous vouliez vous
 » mettre à danser, vous ne pouviez
 » pas vous soutenir. Comment, reprit
 » Astyage, n'arrive-t-il pas la même
 » chose à votre pere ? Jamais, ré-
 » pondit Cyrus. Et quoi donc ? Quand
 » il a bu, il cesse d'avoir soif : & voi-
 » la tout ce qui lui en arrive.

On ne peut trop admirer ici l'habileté de l'historien dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvoit la faire d'une manière grave & sérieuse, & prendre le ton de philosophe : car Xénophon, tout guerrier qu'il étoit, n'étoit pas moins philosophe que Socrate son maître. Au lieu de cela il la met dans la bouche d'un enfant, & la déguise sous le voile d'une petite histoire, racontée dans l'original avec tout l'esprit & toute la gentillesse possible.

Mandane étant sur le point de retourner en Perse, Cyrus se rendit avec joie aux instances réitérées que lui fit son grand-pere de rester en Médie ; afin, disoit-il, ne sachant pas encore bien monter à cheval, qu'il eût le tems de se perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perse, où la sécheresse & la situation du pays coupé par des montagnes ne permettoient pas de nourrir des chevaux !

Pendant cet intervalle de tems qu'il passa à la Cour, il s'y fit infiniment estimer & aimer. Il étoit doux, affable, officieux, bien-faisant, libéral. Si les jeunes Seigneurs avoient quelque grace à demander au Prince, c'é-

mit
Qu
fye
dian
dev
non
tom
I
ann
byl
Nal
de c
s'av
vou
ven
Alty
pou
que
re,
re.
vi
sur
mer
L
rapt
tem
C
jars
dant
a fin
de Bab
qui en

toit lui qui la sollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quelque sujet de plainte, il se rendoit leur médiateur auprès du Roi : leurs affaires devenoient les siennes, & il s'y prenoit toujours si bien, qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit.

Il étoit à peu près dans sa seizième année, lorsque le fils du Roi * des Babyloniens (c'étoit Evilmérôdac fils de Nabucodonosor) aiant fait une partie de chasse un peu avant son mariage, s'avisa, pour faire montre de sa bravoure, de faire une irruption dans les terres des Médes; ce qui obligea Astyage de se mettre en campagne pour s'y opposer. Ce fut pour lors que Cyrus, aiant suivi son grand-pere, fit son apprentissage dans la guerre. Il s'y comporta si bien, que la victoire que les Médes remportèrent sur les Babyloniens fut principalement dûe à sa valeur.

L'année d'après, Cambyse l'aiant AN. M. 3421.
AV. J. C. 583. rappelé pour lui faire achever son tems dans les exercices des Perses, il

* Ces peuples sont toujours appelés Assyriens dans Xénophon, & en effet ce sont les Assyriens, mais de Babylone, qu'il ne faut pas confondre avec ceux

de Ninive, dont nous avons vu auparavant que l'empire avoit été entièrement détruit, par la ruine de Ninive qui en étoit la capitale.

partit sur le champ, pour ne donner par son retardement aucun lieu de plainte contre lui ni à son pere, ni à sa patrie. On connut dans cette occasion combien il étoit tendrement aimé. A son départ tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards : Astyage même le conduisit à cheval assez loin, & quand il falut se séparer, il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ainsi Cyrus repassa en Perse, où il demeura encore un an dans la classe des enfans. Ses compagnons, après le séjour qu'il avoit fait dans une Cour aussi voluptueuse & remplie de faste qu'étoit celle des Médes, s'attendoient à voir un grand changement dans ses mœurs. Mais, quand ils virent qu'il se contentoit de leur table ordinaire, & que s'il se rencontroit dans quelque festin il étoit plus sobre & plus retenu que les autres, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

AN.M.3422. Il passa de cette première classe dans la seconde, qui est celle des jeunes gens; où il fit voir qu'il n'avoit point son pareil en adresse, en patience, en obéissance.

AN.M.3432. Dix années après, il fut admis dans
AV.J.C.572.

la classe des hommes faits, & il y demeura pendant treize ans, jusqu'au tems où il partit à la tête de l'armée de Perse pour aller au secours de son oncle Cyaxare.

§. III.

Première campagne de Cyrus, qui va au secours de son oncle Cyaxare contre les Babylonien.

ASTYAGE roi des Mèdes étant mort, Cyaxare son fils, frere de la mere de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude guerre à soutenir. Il apprit que le Roi des Babylonien (Nériglissor) armoit puissamment contre lui, & qu'il avoit déjà engagé dans la querelle plusieurs Princes, entre autres Crésus roi de Lydie. Il avoit aussi envoyé des Ambassadeurs vers le Roi des Indes, pour jeter dans son esprit de mauvaises impressions contre les Mèdes & les Perses, en lui représentant qu'il étoit à craindre que ces deux peuples, déjà fort puissans d'ailleurs, s'étant unis par de nouvelles alliances, ne s'assujétissent à la fin toutes les autres nations, si l'on ne s'opposoit au progrès de leur puissance. Cyaxare

Cyp. lib. 1.

22 27.

AN. M. 3444.

AV. J. C. 562.

dépêcha donc vers Cambyse pour lui demander du secours, & chargea ses députés de faire en sorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverroit. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. La joie fut universelle quand on fut que Cyrus marcheroit à la tête de l'armée. Elle étoit de trente mille hommes, d'infanterie seulement; (car les Perses n'avoient point encore de cavalerie;) mais tous hommes d'élite; & qui avoient été élevés d'une manière particulière. D'abord Cyrus avoit choisi parmi la Noblesse deux cens Officiers des plus braves, qui furent chargés d'en choisir chacun quatre autres de même sorte ce qui faisoit mille en tout: & c'étoient ces Officiers qu'on appelloit * *Ομότιμοι*, & qui se signalèrent si fort dans la suite en toute occasion. Chacun de ces mille eut charge de lever parmi le peuple dix piquiers armés à la légère, dix Frondeurs, & dix Archers: ce qui montoit en tout à trente-un mille hommes.

* Officiers de même dignité.

Avant qu'on procédât à ce choix, Cyrus crut devoir parler aux deux cens Officiers, dont il loua extrêmement le courage, & qu'il remplit de l'espérance assurée d'un heureux succès.

» Savez-vous, leur dit-il, à quels en-
 » nemis vous aurez affaire; A des hom-
 » mes mous, lâches, effémînés, déjà
 » à demi vaincus par les délices; qui
 » ne peuvent souffrir ni la faim ni la
 » soif; également incapables de sou-
 » tenir ou le poids du travail, ou la vûe
 » du péril: au lieu que vous, accoutu-
 » més dès l'enfance à une vie sobre &
 » dure, la faim & la soif font le seul as-
 » saisonnement de vos repas, les fati-
 » gues votre plaisir, les dangers votre
 » joie, l'amour de la patrie & de la
 » gloire votre unique passion. Comp-
 » tez-vous pour peu la justice de notre
 » cause? Ce sont les ennemis qui nous
 » attaquent: ce sont nos alliés qui nous
 » appellent. Y a-t-il rien de plus juste
 » que de repousser l'injure qu'on nous
 » veut faire? Y a-t-il rien de plus ho-
 » norable que de voler au secours de
 » nos amis? Mais ce qui doit faire le
 » principal motif de votre confiance,
 » c'est que je ne me suis point engagé
 » dans cette expédition, sans avoir
 » auparavant consulté les dieux, &
 » imploré leur secours: car vous savez
 » que c'est par où j'ai toujours coutu-
 » me de commencer toutes mes ac-
 » tions & toutes mes entreprises.

AN.M. 3445.

AV. J.C. 559.

Cyrus partit bientôt après sans perdre de tems : mais ce ne fut qu'après avoir encore invoqué les dieux du pays. Car sa grande maxime, & il la tenoit de son pere, étoit qu'on ne devoit jamais former aucune entreprise, soit grande soit petite, sans consulter les dieux. Cambyse lui avoit souvent représenté que la prudence des hommes est fort courte, leurs vûes fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, & que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage devient la cause de leur ruine ; au lieu que les dieux étant éternels savent tout, l'avenir comme le passé, & inspirent à ceux qu'ils aiment ce qu'il est à propos d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent à personne, & qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent & les consultent.

Cambyse voulut accompagner son fils jusques aux frontieres de la Perse. Dans le chemin il lui donna d'excellentes instructions sur les devoirs d'un Général d'armée. Cyrus croioit n'ignorer rien de toutce qui regarde le métier de la guerre après les longues leçons qu'il en avoit reçues des maîtres les plus habiles qui fussent de son

téms. Vos maîtres , lui dit Cambyse , vous ont-ils donné quelques leçons d'économie, c'est-à-dire de la manière dont il faut pourvoir aux besoins d'une armée , préparer des vivres , prévenir les maladies , songer à la santé des soldats , fortifier leurs corps par de fréquens exercices , exciter parmi eux de l'émulation , savoir se faire obéir , se faire estimer , se faire aimer des troupes ? Sur chacun de ces points , & sur beaucoup d'autres que le Roi parcourut , Cyrus répondoit qu'on ne lui en avoit jamais dit un mot , & que tout cela étoit nouveau pour lui. Hé que vous a-t-on donc montré ? A faire des armes , reprit le jeune Prince , à tirer de l'arc ; à lancer un javelot , à dessiner un camp , tracer un plan de fortification , ranger des troupes en bataille , en faire la revue , les voir marcher , défilér , camper. Cambyse se mit à rire , & fit entendre à son fils qu'on ne lui avoit rien enseigné de ce qu'il y a de plus essentiel pour un bon Officier & pour un habile Général : & dans une seule conversation , qui mériteroit certainement d'être bien étudiée par les jeunes gens de qualité destinés à la guerre , il lui en apprit infiniment.

plus que n'avoient fait pendant plusieurs années tous ces maîtres si vantés. Un seul exemple, quoique fort court, pourra donner quelque idée du reste.

Il s'agissoit de savoir comment on pouvoit rendre les soldats soumis & obéissans. Le moien m'en paroît bien facile & bien sûr, dit Cyrus : il ne faut que louer & récompenser ceux qui obéissent, punir & noter d'infamie ceux qui refusent de le faire. Cela est bon, repartit Cambyse, pour se faire obéir par force : mais l'important est de se faire obéir volontairement. Or le moien le plus sûr d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on fait mieux ce qui leur est utile qu'eux-mêmes : car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le médecin, des voyageurs pour un guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont que le médecin, le guide, le pilote sont plus habiles & plus prudents qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à son pere, pour paroître plus habile & plus

prudent que les autres ? Il faut, reprit Cambyse, l'être effectivement ; & pour l'être il faut se bien appliquer à la profession, en étudier sérieusement toutes les règles, consulter avec soin & avec docilité les plus habiles maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises, & surtout implorer le secours des dieux, qui seuls donnent la prudence & le succès.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie Cyrus. l. 2.
pag. 38 40.
près de Cyaxare, la première chose qu'il fit, après les complimens ordinaires, fut de s'informer de la qualité & du nombre des troupes de part & d'autre. Il se trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montoit à deux cens mille hommes de pié, & soixante mille chevaux, & que les Médes & les Perses joints ensemble avoient à peine la moitié autant d'infanterie, & il s'en falloit plus des deux tiers qu'ils n'eussent autant de cavalerie. Une si grande inégalité jeta Cyaxare dans un grand embarras & dans une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perse en plus grand nombre encore que les premières. Mais, outre que le

remède auroit été fort lent, il paroif-
 soit impraticable. Cyrus sur le champ
 proposa un moien plus sûr & plus
 court : ce fut de faire changer d'armes
 aux Perses ; & au lieu que la plupart
 ne se servoient presque que de l'arc
 & du javelot, & ne combattoient par
 conséquent que de loin, genre de
 combat où le grand nombre l'empor-
 té facilement sur le petit, il fut d'avis
 de les armer de telle sorte qu'ils pus-
 sent tout d'un coup combattre de près
 & en venir aux mains avec les enne-
 mis, & rendre ainsi inutile la multi-
 tude de leurs troupes. On gouta fort
 cet avis, & il fut exécuté sur le champ.

Pag. 44

Il établit un ordre merveilleux dans
 les troupes, & y jeta une émulation
 étonnante par les récompenses qu'il
 proposoit, & par ses manières honnê-
 tes & prévenantes à l'égard de tout le
 monde. Il ne faisoit aucun cas de l'ar-
 gent que pour le donner. Il distribuoit
 avec largesse des présens à chacun se-
 lon son mérite & la condition. A l'un
 c'étoit un bouclier, à l'autre une épée,
 ou quelque chose de pareil. C'étoit
 par cette grandeur d'ame, cette géné-
 rosité, & ce panchant à faire du bien,
 qu'il croioit qu'un Général devoit se

distinguer , & non par le luxe de la table ; ou la magnificence des habits , & encore moins par la hauteur & la fierté. Il ne pouvoit pas , disoit - il , *Lib. 8. p. 1074* faire du bien à tous ; & c'est par cette raison-là même qu'il se croioit obligé de marquer de la bonne volonté à tous , parce que les présens que distribue un Prince peuvent l'épuiser , non les honnêtetés qu'il fait ; en s'intéressant sincèrement au bien ou au mal qui arrive aux autres , & en le leur témoignant.

Un jour que Cyrus faisoit la revue de son armée , il lui vint un courier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il étoit arrivé des Ambassadeurs du roi des Indes , & qu'il le prioit de le venir trouver promptement. Pour ce sujet , lui dit-il , je vous apporte un riche vêtement : car il souhaite que vous paroissiez superbement vêtu devant les Indiens , afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de tems : il partit sur le champ avec ses troupes pour aller trouver le Roi , sans avoir d'autre habit que le sien , fort simple à la manière des Perses , & qui n'étoit point , porte le texte * grec ,

* Εἰς τὴν Περσικὴν γλῶσσαν | autre langue ne peut rendre
 οὕτω τι ὕβρισμός. *Be'te* | avec la même vivacité !
 expression , mais que nulle

souillé ni gâté par aucun ornement étranger. Comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent : » Vous » aurois-je fait plus d'honneur , reprit » Cyrus , si je m'étois habillé de pourpre , si je m'étois chargé de brasselets & de chaines d'or , & qu'avec » tout cela j'eusse tardé plus longtemps » à venir ; que je ne vous en fais » maintenant par la sueur de mon visage & par ma diligence , en montrant à tout le monde avec quelle » promptitude on exécute vos ordres ?

Cyaxare , content de ces raisons , commanda qu'on fit entrer les Indiens. Ces Ambassadeurs dirent qu'ils étoient envoyés de la part de leur Maître pour s'informer du sujet de la guerre entre les Babyloniens & les Mèdes. Ils ajoutèrent qu'ils avoient ordre , après avoir entendu les motifs des Mèdes , de passer chez les Babyloniens pour écouter aussi ce qu'ils auroient à alléguer ; afin qu'après avoir examiné les raisons de part & d'autre , le Roi leur maître se rangeât du côté de celui qui auroit pour lui le bon droit & la justice. Noble & glorieux usage d'une grande puissance , qui n'est conduite que par la justice ,

qui ne cherche point à profiter de la division des voisins , & qui se déclare hautement contre l'injuste agresseur en faveur de l'opprimé ! Cyaxare & Cyrus répondirent qu'ils n'avoient donné aucun sujet de plainte aux Babyloniens , & qu'ils acceptoient avec joie pour arbitre le Roi des Indiens. La suite fait connoître qu'il se déclara pour les Mèdes.

LE ROI d'Arménie , vassal des Mèdes , les regardant comme près d'être engloutis par la formidable ligue qui s'étoit formée contre eux , crut qu'il devoit profiter de l'occasion pour se tirer de leur dépendance. Il cessa donc de leur paier le tribut ordinaire , & de leur envoyer le nombre de troupes qu'il devoit fournir en tems de guerre. Cyaxare étoit embarrassé , craignant dans la conjoncture présente de s'attirer de nouveaux ennemis sur les bras , s'il entreprenoit de forcer les Arméniens à l'exécution du traité. Cyrus , après s'être exactement informé des forces & de la situation du pays , se chargea de cette commission. L'important étoit de la tenir secrète , sans quoi elle ne pouvoit réussir. Pour cela il

AN.M. 3447.
AV.J C 557.
Cyrop. lib. 2.
pag. 58-61.
& lib. 3. pag.
52-70.

engage une grande partie de chasse de ce côté-là ; & il avoit coutume d'y aller assez souvent , & même d'y chasser avec le fils du Roi d'Arménie & les jeunes Seigneurs du pays. Au jour marqué il part avec un nombreux équipage. Les troupes suivoient de loin, & devoient attendre l'ordre pour se montrer. Après quelques jours de chasse , quand on fut assez près du château où demuroit la Cour , Cyrus découvrit son dessein aux Officiers. Il détacha Chrysante l'un d'eux pour aller se rendre maître d'une hauteur fort escarpée , où il savoit que le Prince , en cas d'allarme, se retiroit ordinairement avec sa famille & tous ses effets.

Cela fait , il envoie un héraut au roi d'Arménie pour le sommer d'accomplir le traité , & dans l'intervalle il fait avancer ses troupes. Jamais surprise ne fut plus grande, & l'embarras ne l'étoit pas moins. Le Roi connoissoit son tort : il étoit sans ressources. Il ne laissa pas d'envoyer de tous côtés pour assembler ses forces ; & en même tems il fit passer dans les montagnes le plus jeune de ses fils nommé Sabaris , avec ses femmes , ses filles , & tout ce qu'il avoit de plus précieux. Mais

quand il eut appris par ceux qu'il avoit envoies a la decouverte que Cyrus venoit sur leurs pas, alors il perdit entierement courage, & ne songea plus a se defendre. Les Arméniens, a son exemple, s'enfuirent chacun ou ils purent, pour mettre en sûreté ce qu'ils avoient de meilleur. Cyrus voyant la campagne couverte de gens qui se fauvoient de côté & d'autre, leur envoya dire qu'on ne leur feroit aucun mal s'ils se tenoient dans leurs maisons : mais qu'on traiteroit comme ennemis ceux qu'on trouveroit prenant la fuite. Cela fut cause qu'ils demeurèrent, excepté quelques-uns qui suivirent le Roi.

D'un autre côté, ceux qui conduisoient les Princesses vers les montagnes donnèrent dans l'embuscade de Chrysante, & furent presque tous faits prisonniers. La Reine, le fils du Roi, ses filles, sa belle-fille femme de son aîné, & ses trésors tombèrent entre les mains des Perses.

Le Roi, ayant appris ces tristes nouvelles, & ne sachant que devenir, se sauva sur une petite éminence, où il fut incontinent investi par l'armée, & bientôt après obligé de se rendre.

Cyrus le fit avancer au mi ieu de l'armée avec toute sa famille. Dans l'instant arriva le fils aîné du Roi, nommé Tigraue, qui revenoit d'un voiage : il ne put retenir ses larmes à un tel spectacle. Prince, vous venez à propos, lui dit Cyrus, pour assister au procès de votre pere. Et aussitôt il fit assembler les Capitaines des Perses & des Médes, & manda aussi les Grands d'Arménie. Il ne voulut pas même qu'on écartât les Dames qui étoient-là dans leurs chariots, & leur permit d'écouter & de voir tout en liberté.

Quand tout fut prêt, & que Cyrus eut imposé silence, il commença par exiger du Roi que dans toutes les questions qu'il alloit lui faire, il lui répondit avec sincérité, n'y ayant rien de plus indigne d'une personne de son rang que d'user de dissimulation & de mensonge ; & le Roi s'y engagea. Alors il lui demanda, mais à différentes reprises, & traitant chaque article séparément, s'il n'étoit pas vrai qu'il avoit fait la guerre à Astyage roi des Médes son grand-pere ; s'il n'avoit pas été vaincu dans cette guerre ; si en conséquence de sa défaite il n'avoit pas conclu un traité avec Astyage ; si

par ce traité il ne s'étoit pas engagé à lui paier un certain tribut, à lui fournir un certain nombre de troupes, & à ne conserver dans son pays aucune place forte. Il ne fut pas possible de ne pas convenir de tous ces faits, qui étoient de notoriété publique. Pourquoi donc, continua Cyrus, avez-vous violé le traité dans tous ses articles? C'est, reprit l'Arménien, parce que je trouvois qu'il étoit beau de secouer le joug, de vivre libre, & de laisser ses enfans dans le même état. Il est glorieux en effet, répliqua Cyrus, de combattre pour défendre sa liberté: mais si quelqu'un, après avoir été réduit en servitude, tâchoit de se dérober à son maître, que lui feriez-vous? Je suis obligé d'avouer, dit le Roi, que je le punirois. Et si vous aviez donné un gouvernement à quelqu'un de vos sujets, & qu'il eût prévariqué, le laisseriez-vous en place? Non certes, & je lui en substituerois un autre. Et s'il avoit amassé de grandes richesses par ses malversations? Je l'en dépouillerois. Mais, ce qui est bien plus, s'il avoit eu quelque intelligence avec vos ennemis, comment le traiteriez-vous? Dûsse-je me con-

danner moi-même, reprit le Roi, je ne puis m'empêcher de dire la vérité : Je le ferois mourir. A ces paroles son fils s'arracha la tiare de la tête, & déchira ses vêtemens : les femmes de leur côté jettèrent des cris & des hurlemens, comme s'il eût prononcé lui-même son arrêt.

Cyrus aiant de nouveau fait faire silence, Tigrane alors prit la parole, & se tournant vers Cyrus : Grand Prince, lui dit-il, croiez-vous qu'il soit de votre sagesse de faire mourir mon pere, même contre vos propres intérêts ? Et quels intérêts donc ? C'est que jamais il ne fut plus en état de vous rendre service. Comment cela, dit Cyrus ? Est-ce que les fautes passées sont un titre qui puisse nous acquérir un nouveau mérite, & nous attirer une nouvelle considération ? Oui certes, si elles servent à nous rendre sages. De quel prix en effet n'est point la sagesse, & peut-on lui comparer ni richesses, ni adresse, ni courage ? Or il est bien clair que cette journée seule a rendu mon pere très-prudent. Il fait ce qu'il en coûte pour manquer à sa parole. D'ailleurs il a senti votre supériorité au dessus de lui

en
cu
cu
pr
en
Pa
la
Ma
en
dr
dit
rie
be
de
Ma
est
effi
pe
cel
lib
re
tr
seu
qu
I
na
flé
arn
voi
que

en tout. Il n'a pu venir à bout d'aucun de ses projets, & vous avez exécuté tous les vôtres, mais avec tant de promptitude & de secret, qu'il s'est vu envelopé, avant que de savoir qu'on l'attaquât; & c'est le lieu même de sa retraite qui a servi à le prendre. Mais, reprit Cyrus, votre pere n'a encore rien souffert qui ait pu le rendre plus sage. La crainte des maux, dit Tigrane, quand elle est aussi sérieuse que celle-ci l'est, a une pointe beaucoup plus aigue & plus capable de déchirer le cœur que le mal même. Mais, j'ose le dire, la reconnoissance est encore un motif infiniment plus efficace & plus persuasif: & il n'en peut être au monde qui approche de celle que mon pere vous devra. Biens, liberté, sceptre, vie, femmes, enfans, rendus avec une telle générosité, où trouverez-vous, grand Prince, en une seule personne tant & de si forts liens qui puissent l'attacher à votre service?

Hé bien, reprit Cyrus en se tournant du côté du Roi, si je me laisse fléchir aux prières de votre fils, quelle armée & quelle somme me fournirez-vous pour nous aider dans la guerre que nous avons contre les Babylo-

niens ? Mes troupes & mes trésors ne sont plus à moi , dit l'Arménien , mais à vous seul. Je puis mettre sur pié quarante mille hommes d'infanterie , & huit mille de cavalerie. Pour l'argent , j'estime qu'en comprenant les trésors que mon pere m'a laissés , il se
Neuf millions, trouvera bien trois mille talens d'argent comptant. Voila de quoi vous pouvez disposer. Cyrus accepta la moitié des troupes , & laissa l'autre au Roi pour la défense du pays contre les * Caldéens avec qui il étoit en guerre. Il doubla le tribut qu'il devoit paier chaque année aux Médes , & au lieu de cinquante talens il en exigea cent , & en demanda autant à emprunter en son nom. Mais , ajouta Cyrus , que me donneriez-vous pour la raison de votre femme ? Tout ce que je possède au monde , répondit le Roi. Et pour celle de vos enfans ? La même chose. Vous voila donc redevable à mon égard de la moitié plus que vous ne possédez. Et vous , Tigrane , de combien racheteriez-vous la liberté de votre femme ? Il l'avoit épousée

* Xénophon ne nomme jamais les peuples de la Babilonie Caldéens. Mais Hérodote l. 7. c. 63. & Strabon l. 16. p. 739. les placent dans ce pays. Les Caldéens dont il s'agit ici , étoient des peuples voisins de l'Arménie.

depuis

depuis peu, & l'aimoit passionnément. De mille vies, répliqua-t-il, si je les avois. Cyrus pour lors les conduisit tous dans sa tente, & leur donna à souper. On comprend aisément quelle fut la joie de ce festin.

Après le repas, comme on s'entretenoit de différentes choses, Cyrus demanda à Tigrane, qu'il avoit tiré à part, ce qu'étoit devenu un Gouverneur qu'il avoit vû plusieurs fois avec lui à la chasse, & dont il faisoit un cas tout particulier. Hélas ! dit-il, il n'est plus : & je n'oserois vous avouer par quel accident je l'ai perdu. Cyrus le pressant de le lui apprendre : Mon pere, continua Tigrane, voyant que j'aimois tendrement ce Gouverneur, & que je lui étois fort attaché, en conçut quelque jalousie, & le fit mourir. Mais c'étoit un si honnête homme, qu'étant tout près d'expirer, il me fit venir, & me dit ces propres paroles : Que ma mort, Tigrane, ne vous indispose point contre le Roi votre pere. Il n'a point agi à mon égard par méchanceté, mais sur une fausse prévention qui l'a malheureusement aveuglé. Ah ! l'excellent personnage, s'écria Cyrus : mais n'oubliez jamais

le dernier avis qu'il vous a donné.

Quand la conversation fut finie , Cyrus , avant que de les renvoyer , les embrassa tous pour marque d'une parfaite réconciliation. Après quoi ils montèrent dans leurs chariots avec leurs femmes , & se retirèrent pénétrés de reconnoissance & d'admiration. Pendant tout le chemin il ne fut mention que de Cyrus. Les uns vantaient sa sagesse , d'autres admiraient son courage , ceux-ci relevoient sur-tout sa douceur , quelques-uns faisoient valoir sa taille & son port majestueux. Et vous, dit Tigrane en s'adressant à son épouse, que vous semble de la mine de Cyrus ? Je n'y ai point fait d'attention , répondit-elle. Sur qui donc vos yeux étoient-ils attachés ? Sur celui qui disoit qu'il donneroit mille vies pour racheter ma liberté.

Le lendemain le roi d'Arménie envoya des présens à Cyrus , & des rafraîchissemens pour toute l'armée. Il apporta aussi le double de l'argent qu'il devoit fournir. Mais Cyrus aiant pris simplement ce qu'il avoit demandé , lui rendit le reste. Les troupes Arméniennes eurent ordre de se tenir prêtes pour le troisième jour , & Tigrane voulut les commander.

J'AI CRU, pour plusieurs raisons, devoir insérer ici le récit détaillé de cet événement, quoique pourtant je l'aie abrégé de près de trois quarts de ce qu'il a dans Xénophon.

Premièrement il peut servir à faire connoître le style de cet excellent Historien, sur-tout si on a la curiosité de consulter l'original, dont les beautés naturelles & sans art sont bien propres à justifier l'estime singulière que les gens de bon goût ont toujours faite de la noble simplicité de cet Auteur. Pour ne citer qu'un exemple, quel trait de pudeur & de modestie, mais en même tems quelle merveilleuse naïveté, quelle délicatesse d'esprit dans l'ingénue réponse de la femme de Tigrane, qui n'a des yeux que pour son mari!

En second lieu, ces interrogations courtes & pressantes, qui demandent chacune une réponse précise de la part du roi d'Arménie, décèlent un disciple de Socrate qui avoit bien retenu le goût de son maître.

D'ailleurs, ce récit peut donner quelque idée du jugement qu'on doit porter de la Cyropédie de Xénophon, dont le fonds est vrai, mais qui est embellie par des circonstances que

l'Auteur a ménagées exprès & a ajoutées à dessein pour donner d'utiles leçons & d'excellentes règles sur le gouvernement. Ainsi ce qu'il y a de réel dans l'événement dont il s'agit ici, c'est que le Roi d'Arménie aiant refusé de paier le tribut qu'il devoit aux Médes, Cyrus l'attaqua fort à propos, & avant qu'il pût soupçonner qu'on songeoit à lui; qu'il le rendit maître du seul fort qu'il eût, & en même tems de toute sa famille; qu'il l'obligea de paier le tribut ordinaire, & de fournir son contingent de troupes; & qu'il fut si bien le gagner par ses manières douces & honnêtes, qu'il en fit un des alliés les plus fidèles & les plus affectionnés qu'eût jamais eu le Roi des Médes. Le reste n'est qu'un embellissement, & vient plus de l'historien que de l'histoire même.

*M. le Comte
de Tresvilles.*

Je n'aurois jamais deviné par moi-même ce que signifioit celle du Gouverneur mis à mort par le pere de Tigrane; quoique je sentisse bien qu'elle tenoit ici lieu d'énigme. Un homme de qualité, l'un des plus beaux esprits & des plus beaux parleurs du siècle passé, qui avoit une connoissance pro-

qu
da
le
pe
ter
qu
tri
de
de
gue
de
qui
ébl
fon
passé
de
dan

fonde des Auteurs grecs , m'en donna il y a beaucoup d'années une explication que je n'ai point oubliée , & que je croi être la véritable clé de cette énigme. Il supposoit que Xénophon avoit voulu peindre ici la mort de Socrate son maître , que l'attachement extraordinaire que témoignoit pour lui toute la jeunesse d'Athènes avoit rendu suspect à l'Etat ; ce qui donna lieu à sa condamnation , qu'il supporta sans plainte & sans murmure.

Enfin j'ai cru ne devoir pas manquer l'occasion de faire remarquer dans mon héros des qualités qui ne se rencontrent pas toujours dans les personnes de son rang , & qui en les rendant infiniment plus estimables que toutes les vertus guerrières , contribueroient le plus au succès de leurs desseins. On trouve dans la plupart des conquérans de l'habileté pour la guerre , de la hardiesse , du courage , de l'intrépidité , & de tous ces talens qui font beaucoup de bruit , & qui éblouissent par leur éclat. Mais un fonds de bonté , de douceur , de compassion pour les malheureux ; un air de modération & de retenue , même dans la prospérité & dans la victoire ;

des manières insinuanes & persuasives ; l'art de gagner les cœurs, & de se les attacher encore plus par l'affection que par l'intérêt ; une attention continuelle à mettre toujours le bon droit de son côté, & à donner à toutes ses démarches un caractère d'équité & de justice que les ennemis mêmes soient forcés de respecter ; enfin une clémence qui ménage les coupables qui le sont plutôt par imprudence que par malice, & qui donne lieu au repentir en laissant des retours vers le devoir : ce sont des qualités rares dans les plus fameux conquérans de l'antiquité, & qui dominoient souverainement dans Cyrus.

*Cyrop. l. 3.
p. 70-76.*

JE REVIENS à mon sujet. Cyrus, avant que de quitter le roi d'Arménie, songea à lui rendre un service considérable. Il étoit en guerre avec les Caldéens, peuple voisin & assez belliqueux, qui tenoit continuellement le pays en inquiétude par ses courses, & étoit cause qu'une grande partie des terres demeurait inculte. Après s'être bien informé de leur caractère, de leurs forces, de la situation des lieux où ils se retiroient, il marcha contre eux. Au premier signal que l'ennemi

approchoit , les Caldéens se saisirent des hauteurs , lieu ordinaire de leur retraite. Cyrus ne leur laissa pas le tems d'y assembler toutes leurs troupes , & il alla les y attaquer. Les Arméniens , qui marchaient à la tête , furent mis d'abord en fuite. Cyrus s'y étoit bien attendu , & il ne les avoit ainsi placés que pour engager le combat. En effet, dès que les Caldéens en vinrent aux mains avec les Perses , ils ne purent soutenir leur choc , & furent renversés. On fit un grand nombre de prisonniers : le reste se dissipa. Cyrus parla aux prisonniers : leur déclara qu'il n'étoit point venu pour leur faire du mal , ni pour ravager leurs terres , mais pour leur accorder la paix à des conditions raisonnables ; & il les renvoia. On ne manqua pas d'envoyer sur le champ des députés , & la paix fut conclue. Pour la sûreté des deux peuples , & de leur commun consentement , Cyrus fit bâtir sur la hauteur une forteresse qui commandoit tout le pays & y laissa une bonne garnison , qui devoit se déclarer contre celui des deux peuples qui manqueroit au traité.

Cyrus aiant appris qu'il y avoit un

commerce & une communication assez ordinaire entre les Indiens & les Caldéens, souhaita que ceux-ci voulussent bien conduire & accompagner l'Ambassadeur qu'il se préparoit d'envoyer au Roi des Indes. Le sujet de cette ambassade étoit de lui demander quelques secours d'argent de la part de Cyrus, qui en avoit besoin pour lever de nouvelles troupes en Perse, & qui espéroit que, si Dieu accordoit un heureux succès à ses desseins, le Roi n'auroit point lieu de se repentir de l'avoir aidé. Il étoit bien aisé que les Caldéens appuiasent sa demande : & ils pouvoient le faire avantageusement en rapportant le caractère & les exploits de Cyrus. L'Ambassadeur partit dès le lendemain, accompagné des plus considérables du pays, qui avoient ordre de conduire cette affaire le plus adroitement qu'il leur seroit possible, & de rendre au mérite de Cyrus toute la justice qui lui étoit dûe.

L'expédition contre les Arméniens étant heureusement terminée, Cyrus partit de là pour aller retrouver Cyaxare. Quatre mille Caldéens, qui étoient les plus braves de la nation, se joignirent à lui : & le Roi d'Armé-

nie , qu'il se voioit délivré de ses ennemis , augmenta le nombre des troupes qu'il lui avoit promises. Il arriva donc en Médie avec beaucoup d'argent , & une armée beaucoup plus nombreuse que lorsqu'il en étoit sorti.

§. V.

Expédition de Cyaxare & de Cyrus contre les Babylonniens : première bataille.

LES DEUX PARTIS avoient employé trois années de suite à former leurs alliances , & à faire des préparatifs de guerre. Cyrus voiant les troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté , proposa à Cyaxare de les mener contre les Assyriens. Ses raisons étoient qu'il croioit le devoir décharger du soin & de la dépense de nourrir deux armées ; qu'il valoit mieux manger le pays ennemi que le sien ; que cette démarche hardie d'aller à la rencontre des Assyriens étoit capable de répandre la terreur parmi leurs troupes , en même tems qu'elle rempliroit les leurs de confiance ; qu'enfin il lui avoit souvent entendu dire à lui-même , aussi bien qu'à Cambyse son pere , que la victoire dépendoit , non du nom-

H v

AN.M. 3448.
AV. J. C. 556.
Cyrus. l. 3.
p. 78-87.

bre ; mais du courage des soldats. Cyaxare entra dans ses vûes.

On se mit donc en marche après avoir fait les sacrifices ordinaires. Cyrus , au nom de toute l'armée , pria tous les dieux tutélaires de l'empire , de vouloir bien leur être favorables dans l'expédition qu'ils commençoient , de les accompagner , de les conduire , de combattre avec eux , de leur inspirer le courage & la prudence dont ils avoient besoin , & de donner un heureux succès à leurs armées. Cyrus , en agissant ainsi , mettoit en pratique l'important avis que lui avoit donné son pere de commencer & de finir toutes les actions & toutes les entreprises par la priere ; & il ne manquoit jamais avant & après le combat de s'acquiescer à la vûe de l'armée de ce devoir de religion. Quand ils furent arrivés sur les frontières de l'Assyrie , leur premier soin fut encore de rendre hommage aux divinités du pays , & d'implorer leur secours & leur protection : après quoi il fit des courses dans le pays , & amassa un grand butin.

Cyrus apprit que les ennemis étoient éloignés d'environ dix journées : il en-

gaga Cyaxare à les aller chercher. Quand les armées furent à la vûe l'une de l'autre, on se prépara au combat. Les Assyriens s'étoient campés en rase campagne, & selon leur coutume, que les Romains imitèrent depuis, ils avoient environné & fortifié leur camp d'un large fossé. Cyrus au contraire, qui étoit bien aise de dérober aux ennemis, autant qu'il étoit en lui, la vûe & la connoissance du petit nombre de ses troupes, s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut de part & d'autre quelques jours à se regarder. Enfin, les Assyriens étant sortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ses troupes. Avant qu'elles fussent à la portée du trait, il donna le mot de ralliement, qui fut, * *Jupiter seconrable & conducteur*. Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Castor & de Pollux, & les soldats, pleins d'une religieuse ardeur, (*Θεοσεβῶν*) y répondirent à haute voix. Ce n'étoit dans toute l'armée de Cyrus qu'allégresse, qu'émulation, que courage, qu'exhortations.

* Je ne sai si Xénophon | dieux Persans le nom de
ne donne point ici aux | dieux de son pays.

mutuelles , que dévouement universel à faire tout ce que le Chef ordonneroit. Car , dit ici l'Historien , on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent le plus la divinité , ont le moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens les archers , les frondeurs , & les gens de trait , firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses , animés par la présence & l'exemple de Cyrus , en vinrent tout d'un coup aux mains , & enfoncèrent les premiers bataillons. Les Assyriens , quelque effort que fissent & Crésus & leur propre Roi pour les animer , ne purent soutenir un choc si rude , & prirent tous la fuite. La cavalerie des Médes s'ébranla en même tems pour attaquer celle des ennemis , qui fut aussi bientôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusques dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage , & le roi des Babyloniens (c'étoit Nériglissor) y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs retranchemens , & il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens , après la mort de leur Roi , & la perte des plus braves gens de l'armée , étoient dans

une étrange consternation. Dès que Crésus les vit en desordre , il tourna le dos , sans se mettre en peine de les secourir. Les autres alliés perdirent aussi toute espérance , & ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit. *Lib. 6. p. 160.*

Cyrus l'avoit bien prévu , & il se préparoit à les poursuivre vivement. Mais il avoit besoin pour cela de cavalerie , & , comme on l'a déjà remarqué , les Perses n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare , & lui proposa son dessein. Cyaxare l'improuva fort , & lui représenta le danger qu'il y avoit de pousser à bout des ennemis si puissans , à qui l'on inspireroit peut-être du courage en les réduisant au desespoir : qu'il étoit de la sagesse d'user modérément de la fortune , & de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité : que d'ailleurs il ne voudroit pas contraindre les Médes , ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avoient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudroient bien le suivre , à quoi Cyaxare consentit sans peine : & il ne songea plus qu'à passer le tems en festin & en joie avec les Officiers , &

à jouir de la victoire qu'il venoit de remporter.

Presque tous les Médes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des couriers qui venoient de la part des * Hyrcaniens qui ser-voient dans l'armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paroîtroit ils se rendroient à lui; & en effet ils le firent. Il ne perdit point de tems, & aiant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avoit fait partir ses femmes pendant la nuit pour prendre le frais, car c'étoit en été; & il les suivoit avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens, quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite, où on les poursuivit vivement: tous ceux qui étoient demeurés dans le camp se rendirent: la victoire fut complète, & le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvèrent dans le camp, songeant dès lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie, ce qui

* Ce ne sont point ici les Hyrcaniens de la mer Caspienne. En suivant les campemens de Cyrus dans la

Babylonie, on conjecture que ceux dont il s'agit sont à quatre ou cinq journées au midi de la Babylonie.

leur avoit manqué jusques-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Tous les prisonniers furent renvoyés libres dans leur pays, sans qu'on exigeât d'eux d'autre condition, sinon qu'eux & ceux de leur pays livreroient leurs armes, & ne feroient plus la guerre, Cyrus se chargeant de les défendre contre leurs ennemis, & de les mettre en état de cultiver leurs terres en toute sûreté.

Pendant que les Médes & les Hyrcaniens étoient à la poursuite des ennemis, Cyrus fit tout préparer pour le repas jusqu'aux bains même, afin qu'à leur retour ils n'eussent qu'à se mettre à table. Il crut aussi devoir suspendre jusques-là la distribution du butin. Ce fut pour lors que ce Général, qui songeoit à tout, exhorta les Perses à se piquer de générosité à l'égard des Alliés, de qui ils avoient déjà reçu de grands services, & de qui ils en attendoient encore de plus considérables; à vouloir bien les attendre & pour le repas, & pour la distribution du butin; à préférer les commodités & les intérêts des autres aux leurs propres, leur faisant entendre que c'étoit un

moien sûr de se les attacher pour toujours, & par ce moien de remporter sur l'ennemi de nouvelles victoires qui leur procureroient tous les biens qu'ils pouvoient espérer, & les dédommageroient avantageusement des pertes volontaires qu'ils auroient pu faire pour gagner l'affection des Alliés. Ils entrèrent tous dans ses sentimens. Quand les Médes & les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, Cyrus leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé, en les avertissant d'envoyer seulement du pain aux Perses, qui avoient d'ailleurs soit pour les ragoûts, soit pour la boisson, tout ce qui leur étoit nécessaire. Leur ragoût étoit la faim, & leur boisson l'eau de la rivière. C'étoit la manière de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

Le lendemain matin on procéda au partage des dépouilles. Cyrus fit appeler d'abord les Mages, & leur commanda de choisir parmi le butin ce qui devoit être offert aux dieux en de pareilles occasions. Puis il chargea les Médes & les Hyrcaniens de partager le reste à toute l'armée. Ils demandèrent avec instance que les Perses pré-

fidassent à cette distribution : mais ceux-ci le refusèrent absolument, & il falut s'en tenir à l'ordre de Cyrus, qui fut exécuté au grand contentement de tous.

La nuit même que Cyrus étoit parti pour aller à la poursuite de l'ennemi, Cyaxare l'avoit passée dans la joie & dans les festins, & s'étoit enivré avec ses principaux Officiers. Le lendemain à son réveil il fut étrangement étonné de se voir presque seul, & sans troupes. Plein de colère & de fureur il dépêcha sur le champ un courier à l'armée avec ordre de faire de violens reproches à Cyrus, & de faire revenir tous les Médes sans aucun délai.

Cyrus ne s'effraia point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifioit sa conduite, & le faisoit souvenir de la permission qu'il lui avoit donnée d'emmener tous ceux des Médes qui voudroient bien le suivre. Il envoya en même tems en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans le dessein qu'il avoit de pousser plus loin ses conquêtes.

Parmi les prisonniers de guerre *Lib. 4. pag. 104-108.*

177. & lib. 6. qu'on avoit faits , il se trouva une
p. 153-155.

jeune Princesse d'une rare beauté ,
qu'on avoit réservée pour Cyrus. Elle
se nommoit Panthée , & étoit femme
d'Abradate roi de la Susiane. Sur le
récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté ,
il refusa de la voir ; dans la crainte ,
disoit-il , qu'un tel objet ne l'attrachât plus qu'il ne voudroit , & ne le
détournât des grands desseins qu'il

Lib. 1. p. 34. avoit formés. Cette grande retenue
de Cyrus venoit sans doute de l'ex-
cellente éducation qu'il avoit reçue.
Car c'étoit un principe chez les Per-
ses de ne parler jamais devant les jeu-
nes gens de rien qui eût raport à l'a-
mour , de peur que la violente incli-
nation qu'ils ont naturellement pour
la volupté , jointe à la légèreté de leur
âge , ne fût réveillée par de tels dis-
cours , & ne les jettât dans les der-
nières débauches. Araspe , jeune Sei-
gneur de Médie , qui l'avoit en gar-
de , ne se défioit pas tant de sa foi-
blesse , & prétendoit qu'on est tou-
jours maître de soi-même. Cyrus lui
donna de sages avis , en lui confiant
de nouveau le soin de cette Princesse.
J'ai vû , lui dit-il , beaucoup de per-
sonnes , qui se croioient bien fortes ,

succomber néanmoins comme mal-
 gré elles à cette violente passion , &
 avouer ensuite avec honte & douleur
 que cette passion étoit un asservisse-
 ment & un esclavage dont on ne pou-
 voit plus se tirer , une maladie incu-
 rable & au dessus des remèdes & des
 efforts humains , ^a une sorte de lien
 & de nécessité plus difficile à rompre
 que les chaînes de fer les plus fortes.
 Ne craignez rien , reprit Araspe ; je
 suis sûr de moi , & je vous réponds
 sur ma vie que je ne ferai rien de
 contraire à mon devoir. Cependant
 la passion pour cette jeune Princesse
 s'alluma peu à peu jusqu'à un tel
 point , que la trouvant invincible-
 ment opposée à ses desirs , il étoit
 près de lui faire violence. La Prin-
 cesse enfin en donna avis à Cyrus ,
 qui chargea aussitôt Artabaze d'aller
 trouver Araspe de sa part. Cet Offi-
 cier lui parla avec la dernière dureté ,
 & lui reprocha sa faute d'une maniè-
 re propre à le jeter dans le désespoir.
 Araspe , outré de douleur , ne put re-
 tenir ses larmes , & demeura interdit
 de honte & de crainte , se croiant per-
 du. Quelques jours après , Cyrus le

^a Δεδειμένον ἐξυπαρίσταντο τῇ ἀνάγκῃ, ἢ σὶ ἀνδρῶν ἰδιότητι

manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, & au lieu des violens reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec douceur, reconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie & la parole à ce jeune Seigneur. La confusion, la joie, la reconnoissance firent couler de ses yeux une abondance de larmes. » Ah ! je me con-
 » nois maintenant, dit-il, & j'éprouve
 » sensiblement que j'aide deux ames, l'une
 » qui me porte au bien, l'autre qui
 » m'entraîne vers le mal. La première
 » l'emporte quand vous venez à mon
 » secours, & que vous me parlez : je
 » cède à l'autre, & je suis vaincu, quand
 » je suis seul. » Il répara avantageusement sa faute, & rendit un service considérable à Cyrus en se retirant comme espion chez les Assyriens sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

*Cyrop. lib. 6.
 pag. 155-156.*

La perte d'un si brave Officier (car on crut que c'étoit le dépit qui l'avoit fait passer chez les ennemis) affligea toute l'armée. Panthée, qui y avoit donné occasion, promit à Cy-

rus de le remplacer par un autre Officier qui n'auroit pas moins de mérite : elle parloit d'Abradate son mari. En effet, sur la lettre qu'il reçut de sa femme, il se rendit au camp des Perses avec deux mille chevaux, & fut conduit d'abord à la tente de Panthée, qui lui raconta, non sans verser beaucoup de larmes, avec quelle bonté & quelle sagesse le généreux vainqueur l'avoit traitée. » Et comment, » s'écria Abradate, pourrai-je reconnoître un tel service ? En vous conduisant à son égard, lui dit Panthée, comme il l'a fait au mien. Il alla sur le champ trouver Cyrus, & baisant la main de son Bienfaiteur : » Vous voyez devant vous, lui dit-il, l'ami le plus tendre, le serviteur le plus dévoué, l'allié le plus fidele que vous ayiez jamais eu ; qui ne pouvant reconnoître autrement vos bienfaits, vient se livrer lui-même entièrement à votre service. » Cyrus le reçut avec un air de noblesse & de grandeur, & en même tems avec une bonté & une tendresse, qui lui prouvèrent que tout ce que Panthée lui avoit dit du caractère merveilleux de ce Prince, étoit encore beaucoup au-dessous du vrai.

*Cyrop. l. 4. p.
111-113.*

Deux Seigneurs des plus puissans du royaume d'Assyrie, qu'on lui marqua avoir dessein de se mettre sous sa protection, lui furent aussi d'un grand secours. Le premier étoit Gobryas, vieillard respectable par son âge & par sa vertu. Le Roi, mort depuis peu, qui en connoissoit tout le mérite, & le confidéroit extrêmement, avoit résolu de donner sa fille en mariage à son fils, & dans cette vûe l'avoit fait venir à la Cour. Ce jeune Seigneur, dans une partie de chasse où il avoit été invité, aiant percé de son dard une bête sauvage que le fils du Roi avoit manquée, celui-ci, qui étoit emporté & violent jusqu'à la férocité, de dépit le perça lui-même sur le champ d'un coup de lance, & le coucha mort par terre. Gobryas pria Cyrus de venger un pere infortuné, & de prendre sa famille sous sa protection; d'autant plus qu'il ne lui restoit qu'une fille unique, destinée depuis lontems à épouser le jeune Roi, mais qui ne pouvoit soutenir cette pensée, qu'elle deviendrait l'épouse du meurtrier de son frere.

*AN. M 3449.
AV. J. C 555.* Ce jeune Roi s'appelloit Laboro-soarchod : il ne régna que neuf mois.

Nabonid , appellé aussi Labynit & Baltazar , lui succéda , & régna dix-sept ans.

Le second Seigneur s'appelloit Gaddas : il étoit Prince d'un peuple nombreux & puissant. Le Roi actuellement régnant , depuis qu'il étoit monté sur le trône , l'avoit traité d'une manière indigne , parce qu'une de ses concubines-en avoit parlé comme d'un homme bienfait , & avoit relevé le bonheur de celle qu'il choisiroit pour épouse. Lib. 5. p. 123. 124.

L'espérance de ce double secours fut pour Cyrus un puissant attrait , qui le détermina à pénétrer dans le cœur du pays ennemi. Comme Babylone , la capitale de l'empire qu'il vouloit conquérir , étoit le principal objet de son expédition , il tourna ses vûes & sa marche de ce côté-là , non pour l'attaquer encore dans les formes , mais pour reconnoître la ville par lui-même , pour détacher du parti de ce Prince le plus d'alliés qu'il pourroit , & pour faire de loin les dispositions & les préparatifs du siège qu'il méditoit. Il se mit donc en chemin avec ses troupes pour aller d'abord dans les terres de Gobryas. La forte- Lib. 5. p. 119-123.

resle où il logeoit lui parut une place
imprenable , tant elle étoit & avan-
tageusement située , & bien fortifiée
de tous côtés. Ce Seigneur vint au
devant de lui , faisant porter des ra-
fraîchissémens pour toute l'armée.
Cyrus entra dans le château. Alors
Gobryas fit mettre à ses piés des cou-
pes & des vases d'or & d'argent sans
nombre , avec une multitude de bour-
ses remplies de monnoies d'or du
pays ; & aiant fait venir sa fille , qui
étoit d'une taille majestueuse , & d'u-
ne beauté extraordinaire , que l'habit
de deuil dont elle étoit revêtue depuis
la mort de son frere sembloit encore
relever davantage , il la lui présenta ,
le priant de la prendre sous sa protec-
tion , & de vouloir bien accepter les
marques de reconnoissance qu'il pre-
noit la liberté de lui offrir. » J'ac-
» cepte de bon cœur votre or & votre
» argent , dit Cyrus , & j'en fais pré-
» sent à votre fille pour augmenter sa
» dot. Ne doutez point que vous ne
» trouviez parmi les Seigneurs de ma
» Cour un époux digne d'elle. Ce ne
» seront ni ses richesses , ni les vôtres ,
» qu'ils estimeront. Je puis vous assu-
» rer qu'il en est parmi eux plusieurs
» qui

» qui ne feroient aucun cas de tous
 » les trésors de Babylone, s'ils étoient
 » séparés du mérite & de la vertu. Ils
 » ne se piquent à mon exemple, j'ose
 » le dire, que de se montrer fidèles à
 » leurs amis, redoutables à leurs en-
 » nemis, & pleins de respect pour les
 » dieux. On le pressa de prendre un
 repas dans la maison, mais il le refusa
 constamment, & retourna dans le
 camp avec Gobryas, qu'il fit manger
 avec lui & avec ses Officiers. La terre
 revêtue de gazon leur servoit de lits :
 on s'imagine aisément que le reste à
 proportion étoit dans le même goût.
 Gobryas, qui avoit un bon esprit,
 sentit combien cette noble simplicité
 étoit supérieure à sa vaine magnifi-
 cence; & il sut bien dire que les Assy-
 riens réussissoient à se distinguer par
 le faste, & les Perses par le mérite.
 Il admira sur-tout la plaisanterie in-
 génieuse & la gaieté innocente qui ré-
 gnèrent pendant tout le repas.

Cyrus, toujours occupé de son grand P. 144-145.
 dessein, s'avança avec Gobryas vers le
 pays de Gadatas, qui étoit au dela de
 Babylone. Il y avoit dans le voisinage
 une forte citadelle, qui commandoit
 le pays des * Saques & des Cadusiens,

* Ce ne sont
 pas ceux de
 Scythie.

& où résidoit un Gouverneur au nom du Roi de Babylone pour contenir ces peuples dans le devoir. Cyrus fit mine de vouloir l'attaquer. Gadatas, dont l'intelligence avec les Perses n'étoit point encore connue, s'offrit, par le conseil de Cyrus, au Gouverneur, pour défendre conjointement avec lui cette importante place. Il y fut reçu avec ses troupes, & la livra aussitôt à Cyrus. La prise de cette citadelle le rendit maître du pays des Saques & des Cadusiens; & comme il traita ces peuples avec beaucoup de bonté & de douceur, ils demeurèrent inviolablement attachés à son service. Les Cadusiens firent une armée de vingt mille hommes de pié, & de quatre mille chevaux: les Saques levèrent dix mille Archers à pié, & deux mille à cheval.

Le Roi d'Assyrie s'étoit mis en campagne pour punir Gadatas de sa révolte. Mais Cyrus l'ayant attaqué, le vainquit, fit un grand carnage de ses troupes, & l'obligea de se retirer à Babylone. Après cet exploit, ce Conquérant employa quelque tems à ravager le pays. Le bon traitement qu'il avoit fait aux prisonniers de

guc
cur
du
Be:
lui
tre
ne
un
un
pa
all
il l
de
pa
les
tiv
té.
mi
fai
lié
gn
m.
i
dé
do
pr
pa
pa
qu
qu

guerre, en les renvoyant libres chacun dans leurs maisons, avoit répandu par tout le bruit de sa clémence. Beaucoup de peuples se rendirent à lui, & grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au Roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ses alliés en sûreté pendant son absence, il fit avec lui une espèce de trêve & de traité, par lequel on convint de part & d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, & de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, s'être fait un grand nombre d'amis & d'alliés, & avoir considérablement augmenté sa cavalerie, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontière, il députa aussitôt vers Cyaxare pour lui donner avis de son arrivée, & pour prendre ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une armée si considérable, & qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvelle-

Lib. 5.
Pag. 141. 147.

ment arrivés de Perse, Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui étoit resté de cavalerie. Cyrus alla au devant de lui avec la sienne, qui étoit fort nombreuse & fort leste. A cette vûe la jalousie & le mécontentement de Cyaxare se réveillèrent. Il fit un accueil très-froid à son neveu, détourna son visage pour ne point recevoir son baiser, & laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, & entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raison, lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, & d'un inviolable attachement à sa personne & à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons, & rentra parfaitement dans ses bonnes grâces. Ils s'embrassèrent mutuellement, en répandant des larmes de part & d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perses & des Médes, qui attendoient avec inquiétude & tremblement de quelle façon se termineroit cette entrevûe. A l'instant Cyaxare & Cyrus remontèrent à cheval : & alors tous les Médes se rangèrent à la suite

de Cyaxare, comme Cyrus leur en avoit fait signe. Les Perses suivirent Cyrus, & les autres nations leur Prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduisirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avoit dressée. Il fut aussitôt visité de la plupart des Médes, qui vinrent le saluer, & lui faire des présens, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, & commença à reconnoître que Cyrus ne lui avoit point débauché ses sujets, & que les Médes ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant.

Telle fut l'issue de la première expédition de Cyrus contre Crésus & contre les Babyloniens, & il fut résolu dans le Conseil qui se tint en présence de Cyaxare & de tous les Officiers, que l'on continueroit la guerre.

Comme je ne trouve dans Xénophon nulle date qui fixe précisément les années où les divers événemens dont il parle sont arrivés, je suppose avec Ussérius, quoique le récit de Xénophon ne paroisse pas donner cette idée, qu'entre les deux combats contre Crésus & les Babyloniens il se

*Xenoph. lib. 7.
pag. 148-151.*

passa plusieurs années pendant lesquelles on fit de part & d'autre les préparatifs nécessaires pour l'importante guerre à laquelle on se dispoſoit ; & je place dans cet intervalle le mariage de Cyrus.

Xenoph.
Cyrop. lib. 8.
Page. 228. &
229.

Il songea donc, environ dans ces tems-ci, à faire un voiage en Perse, cinq ou six ans à peu près depuis qu'il en étoit sorti pour commander les troupes. Cyaxare * lui donna pour lors une grande preuve du cas qu'il faisoit de son mérite. Il n'avoit point d'enfant mâle, mais une fille unique, qu'il lui offrit en mariage, avec assurance de la Médie pour dot. Cyrus fut fort sensible à une offre si avanta-

* *Xénophon ne place ce mariage qu'après la prise de Babylone. Mais comme pour lors Cyrus avoit plus de soixante ans, & qu'il n'est pas vrai-semblable qu'il ait attendu cet âge pour songer au mariage, j'ai cru devoir en avancer le tems. D'ailleurs Cambyse n'auroit eu que sept ans quand il monta sur le trône, & que quatorze ou quinze quand il mourut : ce qui ne peut s'accorder avec ses expéditions en Egypte & en Ethiopie, ni avec tout ce que l'histoire*

raconte de son règne. Peut-être que Xénophon avoit de beaucoup la prise de Babylone : mais je m'en tiens aux dates que nous marque Vossius. J'ai supprimé aussi ce qu'on lit dans la Cyropédie (liv. 8. pag. 228.) que dès le tems que Cyrus avoit été à la Cour de son grand-père Astyage, cette Princesse avoit dit qu'elle n'auroit point d'autre mari que Cyrus. Cyaxare, père de cette Princesse, n'avoit alors que treize ans.

gi
ne
l'a
se
la
en
sic
do
à l
en
av
ce
me
ret
Ca
-
ge
pro
affi
po
me
gr
-
que
rois
stru
mo
met
les
nen

gense , & en marqua une vive reconnaissance : mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le consentement de son pere & de sa mere , laissant pour tous les siècles un rare exemple de la respectueuse soumission , & de l'entière dépendance , que doivent montrer en pareille occasion à l'égard de pere & de mere tous les enfans , quelque âge qu'ils puissent avoir , & à quelque degré de puissance & de grandeur qu'ils soient parvenus. Cyrus épousa la Princesse à son retour de Perse. Ce fut d'elle qu'il eut Cambyse.

Après la célébration de son mariage il retourna au camp , & fut bien profiter du tems qui lui restoit pour assurer ses nouvelles conquêtes , & pour prendre avec les alliés toutes les mesures capables de faire réussir le grand dessein qu'il avoit dans l'esprit.

Comme il prévoyoit, dit Xénophon, Lib. 8. pag. 251. que les préparatifs de la guerre pourroient traîner en longueur , il fit construire un camp dans un lieu fort commode & fort sain , & le fortifia extrêmement. Il y exerçoit ses troupes ; & les tenoit en haleine , comme si l'ennemi eût été présent.

On apprit par les transfuges, & par les prisonniers qu'on amenoit tous les jours dans le camp, que le roi de Babylone étoit passé en Lydie, & qu'il avoit emporté avec lui de grandes sommes d'or & d'argent. Les simples soldats s'imaginèrent aussitôt que c'étoit la fraieur qui lui avoit fait détourner ses trésors. Mais Cyrus jugea qu'il n'avoit entrepris ce voiage que pour lui susciter quelque nouvel ennemi, & il travailla avec une ardeur infatigable aux préparatifs d'une seconde bataille.

Il s'appliqua sur-tout à fortifier la cavalerie Persane, & à faire construire un grand nombre de chariots de guerre, mais d'une nouvelle forme, aiant trouvé de grands inconvéniens dans les anciens, dont la mode venoit de Troie, & qui jusques-là avoient été en usage dans toute l'Asie.

*Xenoph. lib. 6.
pag. 156. 157.*

Sur ces entrefaites, les Ambassadeurs du Roi des Indes arrivèrent avec quantité d'argent qu'ils apportoit à Cyrus de la part du Roi leur maître, qui leur avoit aussi commandé de lui dire qu'il étoit fort aise qu'il l'eût averti de ce qui pouvoit lui manquer; qu'il vouloit être son ami & son allié; que s'il avoit encore besoin d'argent,

il n'avoit qu'à le lui faire savoir ; qu'enfin ses Ambassadeurs avoient ordre de lui obéir absolument comme à lui-même. Cyrus reçut des offres si obligeantes avec toute la reconnoissance & toute la dignité possible. Il combla les Ambassadeurs d'honnêtetés & de présens , & profitant de leur bonne volonté , il les pria de vouloir bien en détacher trois d'entr'eux pour aller chez les ennemis comme envoiés par le Roi des Indes , pour faire alliance avec eux , mais en effet pour découvrir leurs desseins , & lui en venir rendre compte. Ils se chargèrent de cette commission avec joie , & s'en acquitèrent avec habileté. Je ne reconnois point ici la conduite ni la bonne foi ordinaire de Cyrus. Pouvoit-il ignorer que c'étoit violer ouvertement le droit des gens , que d'envoier chez les ennemis comme espions des Ambassadeurs , à qui le caractère dont ils étoient revêtus ne permettoit point de faire un tel personnage , ni d'user d'une telle perfidie ?

Cyrus faisoit ses préparatifs pour la bataille en homme qui ne méditoit rien que de grand. Non-seulement il avoit soin des choses qui avoient été

Pag. 1574

réfolues dans le Conseil , mais il prenoit plaisir à faire naître une noble jalousie parmi les Officiers , à qui auroit de plus belles armes , à qui seroit le mieux monté , à qui lanceroit plus adroitement un dard , à qui tireroit mieux une flèche , à qui supporteroit plus patiemment le travail. Il faisoit cela en les menant avec lui à la chasse , & en donnant toujours des récompenses à ceux qui s'y distinguoient le plus. S'il voioit aussi des Capitaines qui prissent soin de leurs soldats , il les louoit hautement , & les favorisoit de tout son pouvoir , afin de les animer. Quand il faisoit quelque fête , il ne proposoit point d'autres jeux que les exercices militaires , & donnoit des prix considérables aux victorieux , ce qui allumoit une merveilleuse ardeur dans son armée. En un mot , c'étoit un Général qui dans l'action , dans le repos , dans ses plaisirs même , dans les repas , les conversations , les promenades , n'étoit presque occupé que de ce qui regardoit le bien du service. C'est par de tels moyens qu'on devient grand homme de guerre.

Pap. 17³.

Cependant les Ambassadeurs Indiens étant revenus du camp des en-

nemis , raportèrent que Crésus avoit été élu Généralissime de leur armée : que tous les Rois & Princes alliés étoient convenus de fournir les sommes nécessaires pour lever des troupes : que les Thraces s'étoient déjà enrôlés : qu'il leur venoit par mer un secours d'Egypte , qu'on faisoit monter à six-vingts mille hommes : qu'ils attendoient encore une armée de Cypre , que déjà les Ciliciens , les peuples de l'une & de l'autre Phrygie , les Lycaoniens , les Paphlagoniens , les Cappadociens , les Arabes , & les Phéniciens étoient arrivés. Que les Assyriens étoient pareillement venus avec le Roi de Babylone. Que les Ioniens , les Eoliens , & la plupart des Grecs qui demeuroient en Asie , avoient été forcés de prendre parti. Que Crésus avoit envoyé à Lacédémone pour traiter d'alliance. Que l'armée s'assembloit autour du Pactole , & que de là elle devoit s'avancer à Thymbrée , où étoit le rendez-vous de toutes les troupes. Ce raport étoit confirmé par celui des prisonniers & des espions.

Ces nouvelles jettèrent la fraieur dans l'armée de Cyrus. Mais ce Prince

ayant assemblé les Officiers, & leur ayant marqué la différence infinie qu'il y avoit entre les troupes ennemies & les leurs, leur rendit bientôt le courage.

*Cyrus. l. 6.
p. 158-163.*

Cyrus avoit pris toutes les mesures nécessaires pour que son armée ne manquât de rien, & avoit donné ses ordres tant pour la marche que pour la bataille qu'il se préparoit de livrer, étant descendu pour cela dans un détail étonnant que Xénophon rapporte fort au long, & qui s'étendoit depuis les premiers Commandans jusqu'aux plus bas Officiers, parce qu'il savoit bien que c'est de telles précautions que dépend le succès des entreprises, qui souvent échouent par les plus légères négligences, comme il arrive quelquefois que le jeu & le mouvement des plus grandes machines est arrêté par le dérangement d'une seule roue quelque petite qu'elle soit.

*Lib. 5. p. 131.
132.*

Ce Prince connoissoit tous les Officiers de l'armée par leurs noms, & se servant d'une comparaison triviale mais expressive, il avoit coutume de dire qu'il trouvoit bien étrange que les artisans fussent les noms de tous leurs outils, & qu'un Général fut si

indifférent que de ne savoir pas les noms de ses Capitaines , qui sont autant d'instrumens dont il se sert dans toutes ses entreprises. D'ailleurs il jugeoit que cet usage avoit quelque chose de plus honorable pour les Officiers , de plus engageant , & de plus propre à les porter à faire leur devoir , en leur laissant penser qu'ils étoient connus & estimés du Général.

Lorsque tous les préparatifs furent achevés, Cyrus prit congé de Cyaxare, Lib. 6. p.
160-161. qui demeura en Médie avec la troisième partie seulement de ses troupes , pour ne pas laisser son pays entièrement dégarni.

Cyrus , qui savoit qu'il est toujours avantageux de faire la guerre dans le pays ennemi , n'attendit pas que les Babyloniens vinssent l'attaquer dans le sien , mais il marcha à leur rencontre , dans le dessein de faire consumer leurs fourages par ses troupes , & encore plus de les déconcerter par la promptitude & par la hardiesse de cette entreprise. Après une très-longue marche , il joignit les ennemis à Thymbrée , ville de la Lydie , située assez près de Sardes capitale du pays. Ils n'avoient point cru que ce Prince ,

avec une armée plus foible de la moitié que la leur, pût songer à les venir chercher dans leur pays; & ils furent étrangement surpris de l'y voir arriver, sans qu'ils eussent eu le tems ni de ramasser les vivres qui étoient nécessaires pour la subsistance d'une armée aussi nombreuse que la leur, ni d'assembler toutes les troupes qu'ils vouloient lui opposer.

§. VI.

*Bataille de Thymbrée entre Cyrus
& Crésus.*

Tom. 6. des
Mémoires de
l'Acad. des
Belles Lettres.
pag. 532.

CETTE bataille est un des plus considérables événemens de l'antiquité, puisqu'elle décida de l'empire de l'Asie entre les Assyriens de Babylone & les Perses. C'est ce qui a engagé M. Freret, l'un de mes confreres dans l'Académie des Belles - Lettres, à l'examiner avec un soin particulier, d'autant plus volontiers, comme il le remarque, que c'est ici la première bataille rangée dont nous connoissons le détail avec quelque étendue. Je me suis mis en possession de profiter du travail & des lumières des autres,

mais sans leur en dérober la gloire ,
 & sans m'ôter aussi la liberté d'y faire
 les changemens que je juge nécessaires. Je donnerai à la description de
 cette bataille plus d'étendue que je
 n'ai coutume de faire , parce que Cy-
 rus étant considéré comme un des
 plus grands Capitaines dont il soit
 parlé dans l'antiquité , les gens du
 métier seront bien aises de le suivre
 ici dans toutes ses démarches : &
 d'ailleurs la manière dont les anciens
 faisoient la guerre , & donnoient les
 combats , fait une partie essentielle de
 leur histoire.

Dans l'armée de Cyrus les Compa- *Cyrop. l. 6.*
 gnies d'infanterie étoient de cent p. 167.
 hommes sans compter le Capitaine.
 La Compagnie avoit quatre Escoua-
 des , qui étoient de vingt - quatre
 hommes chacune , non compris celui
 qui la commandoit. L'Escouade se
 partageoit en deux files , chacune de
 douze hommes. Dix compagnies
 avoient un Chef pour les comman-
 der, qui répond assez à ce que nous ap-
 pellons Colonel : & dix de ces Corps
 avoient un Commandant, qu'on pour-
 roit appeller Brigadier.

J'ai déjà remarqué que Cyrus, lors- *Lib. 2. p. 39.*
 40.

qu'il vint à la tête de trente mille Persans au secours de son oncle Cyaxare, fit dès lors un changement considérable dans ses troupes. Les deux tiers ne se servoient que de javelots ou d'arcs, & par conséquent ne pouvoient combattre que de loin. Au lieu de cela Cyrus les arma pour la plupart de cuirasses, de boucliers, & d'épées ou de haches; & laissa peu de soldats armés à la légère.

*Lib. 4. p. 99.
100. & lib. 5.
p. 138.*

Les Perses ne savoient alors ce que c'étoit que de combattre à cheval; Cyrus, convaincu que rien n'est plus décisif pour le gain d'une bataille que la cavalerie, sentit bien cet inconvénient, & de loin il prit de sages précautions pour y remédier. Il en vint à bout, & peu à peu il forma un corps de cavalerie Persane qui monta jusqu'à dix mille hommes, qui étoient les meilleures troupes de l'armée.

Je parlerai ailleurs du changement qu'il introduisit dans les chariots de guerre. Il est tems de venir au dénombrement des troupes de l'une & de l'autre armée, que l'on ne peut fixer que par conjecture, & en réunissant plusieurs endroits de Xénophon, cet Auteur aiant omis d'en marquer ici

précisément le nombre : ce qui me paroît fort étonnant pour un homme habile dans la guerre comme l'étoit cet Historien.

L'armée de Cyrus montoit en tout à cent quatre-vingt-seize mille hommes, infanterie & cavalerie. Dans ce nombre il y avoit soixante & dix mille Persans naturels, savoir dix mille Cuirassiers à cheval, vingt mille Cuirassiers à pié, vingt mille Piquiers, & vingt mille hommes armés à la légère. Le reste de l'armée, au nombre de cent vingt-six mille hommes, comprenoit vingt six mille chevaux Médes, Arméniens, & Arabes de la Babylonie, & cent mille fantassins des mêmes nations.

Outre ces troupes, Cyrus avoit trois cens chariots de guerre armés de faux, dont chacun étoit tiré par quatre chevaux attelés de front, & bardés à l'épreuve du trait, de même que ceux des Cuirassiers Persans. Lib. 6. p. 152.
153. 157.

Cyrus avoit encore fait construire un grand nombre de chariots beaucoup plus grands, sur lesquels il y avoit des tours hautes environ de dix-huit ou vingt piés, qui contenoient vingt Archers. Ces chars étoient traî-

nés sur des roulettes par seize bœufs attelés, de front.

Pag. 153. &
158.

Il y avoit aussi un grand nombre de chameaux, montés chacun de deux Archers Arabes adossés, en sorte que l'un regardoit la tête, & l'autre la croupe du chameau.

Pag. 158.

L'ARMÉE de Crésus étoit plus forte du double que celle des Perses, & montoit à quatre cens vingt mille hommes, dont il y en avoit soixante mille de cavalerie. Les principales troupes étoient des Babyloniens, des Lydiens, des Phrygiens, des Cappadociens, des peuples de l'Hellespont, & des Egyptiens, au nombre de trois cens soixante mille. Les derniers, c'est-à-dire les Egyptiens, faisoient eux seuls un corps de six-vingt-mille hommes. Ils avoient des boucliers qui les couvroient jusqu'aux piés, des piques fort longues, & des épées courtes mais larges. Le reste étoit des Phéniciens, des Cypriotes, des Ciliciens, des Lycaoniens, des Paphlagoniens, des Thraces, & des Ioniens.

Pag. 166.

L'armée de Crésus se mit en bataille sur une seule ligne, l'infanterie au centre, & la cavalerie sur les ailes. Toutes les troupes, tant de pié que de

cheval , avoient trente hommes de profondeur : mais les Egyptiens , dont nous avons vû que le nombre montoit à six-vingts mille hommes , & qui faisoit la principale force de l'infanterie de Crésus dont ils occupoient le centre , étoient partagés en douze gros corps ou bataillons quarrés de dix mille hommes chacun , qui avoient cent hommes de front , & autant de profondeur , avec quelques intervalles entre les bataillons , afin d'agir & de combattre indépendamment les uns des autres. Crésus auroit voulu les engager à se ranger sur une moindre hauteur , pour faire un plus grand front. Les armées étoient dans une plaine immense , qui permettoit d'étendre ses ailes à droite & à gauche ; & son dessein , sur lequel seul il fondeoit l'espérance de la victoire , étoit d'enveloper l'armée des Perses. Mais il ne put obtenir des Egyptiens qu'ils changeassent l'ordre de bataille auquel ils étoient accoutumés. L'armée , ainsi rangée sur une ligne , occupoit de terrain presque quarante stades , c'est-à-dire près de deux lieues.

Araſpe , qui , sous prétexte d'un mécontentement , s'étoit retiré dans

l'armée de Crésus, & qui avoit en ordre sur-tout de bien examiner la manière dont ce Général rangeroit ses troupes, étoit revenu dans le camp des Perses la veille du combat. Cyrus, pour former son ordre de bataille, se régla sur la disposition de l'armée de Crésus, dont ce jeune Seigneur Méde lui avoit rendu un compte exact.

Pag. 167. Les troupes Persanes combattoient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur : Cyrus changea cette disposition. Il lui importoit de former le plus grand front qu'il lui seroit possible sans trop affoiblir ses phalanges, pour ne pas être envelopé. Son infanterie étoit excellente, armée avantageusement de cuirasses, de pertuisanes, de haches, & d'épées; & pourvû qu'elle pût joindre l'ennemi corps à corps, il n'y avoit pas lieu de croire que les phalanges Lydiennes, armées seulement de boucliers légers & de javelots, en pussent soutenir l'attaque. Cyrus dédoubla donc les files de son infanterie, & la mit sur douze de hauteur seulement : elle étoit composée de quatre-vingt treize mille hommes. La cavalerie étoit rangée sur les deux ailes, la droite commandée par

Chrysante, & la gauche par Hyftaspe.

Le front entier de l'armée n'occupoit en tout qu'un terrain de trente-deux stades, c'est-à-dire un peu plus d'une lieue & demie; & par conséquent il étoit débordé de plus de trois * stades de chaque côté par l'armée ennemie.

* Un peu
moins d'un
quart de
lieue.

Derrière cette première ligne, & à une très-petite distance, Cyrus plaça les lanceurs de javelot; après eux les Archers. Ils étoient couverts les uns & les autres par les soldats qui étoient avant eux, au dessus de la tête desquels ils pouvoient lancer contre l'ennemi leurs javelots & leurs flèches.

Il forma une dernière ligne, pour composer l'arrière-garde, de ce qu'il y avoit de plus braves soldats dans l'armée. Leur fonction étoit d'avoir l'œil sur ceux qui étoient placés devant eux, d'encourager ceux qui faisoient leur devoir, d'arrêter par des menaces ceux qui s'ébranloient, & d'aller même jusqu'à tuer les fuyards comme des traîtres, afin d'opposer de leur part aux lâches une crainte plus grande que celle qui pouvoit leur venir du côté des ennemis.

Derrière l'armée Persane étoient ces tours roulantes dont j'ai parlé

plus haut. Elles formoient une ligne égale & parallèle à celle de l'armée, & ne servoient pas seulement à incommoder l'ennemi par les décharges continuelles des Archers dont elles étoient garnies, mais pouvoient encore être regardées comme des espèces de forts ou de redoutes mobiles, sous lesquelles les troupes Persanes pouvoient se rallier en cas qu'elles fussent rompues & poussées par l'ennemi.

Tout proche de ces tours, il y avoit deux autres lignes, parallèles aussi & égales au front de l'armée, formées l'une par les bagages, & l'autre par les chariots qui portoient les femmes & les personnes inutiles.

Fig. 168. Pour fermer toutes ces lignes, & les mettre hors d'état d'être insultées par l'ennemi, Cyrus avoit placé à la queue deux mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, & la troupe de chameaux qui étoit assez nombreuse.

Le dessein de Cyrus en formant deux lignes de ces bagages, étoit non seulement de faire paroître son armée plus nombreuse qu'elle n'étoit en effet, mais d'obliger les ennemis,

en cas qu'ils voulussent l'enveloper comme il savoit que c'étoit leur projet, de faire un plus long circuit, & par conséquent de s'affoiblir en s'allongeant.

Restent les chariots Persans armés en guerre. Ils étoient partagés en trois corps, de cent chacun. L'un de ces corps, commandé par Abradate roi de la Susiane, fut placé au front de la bataille, & les autres sur les deux flancs de l'armée.

Tel fut l'ordre de bataille des deux armées, & elles furent ainsi rangées le jour qui précéda le combat. Pag. 169.

Le lendemain dès le grand matin Cyrus fit un sacrifice, pendant lequel l'armée prit de la nourriture; & les soldats, après avoir fait des libations aux dieux, allèrent se revêtir de leurs armes. On ne vit jamais rien de plus lesté ni de plus magnifique. Cottes-d'armes, cuirasses, boucliers, casques, on ne savoit ce qu'on devoit le plus admirer. Hommes & chevaux, tout brilloit d'airain & d'écarlate.

Abradate étant sur le point de mettre sa cuirasse, qui n'étoit que de lin piqué selon la mode de son pays, Panthée sa femme lui vint présenter un Pag. 169.
170.

casque, des brassars, & des brasselets, tout cela d'or; avec une cotte-d'armes de sa hauteur plissée par enbas, & un grand pennache de couleur de pourpre. Elle avoit fait préparer toute cette armure à l'insçu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Malgré les efforts qu'elle faisoit, elle ne put, en le revêtant de cette armure, s'empêcher de répandre quelques larmes. Mais quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne se pas signaler d'une manière digne de leur naissance, & digne de l'idée qu'elle avoit tâché de donner de lui à Cyrus. « Nous lui » avons, dit-elle, des obligations infinies. J'ai été sa prisonnière, & » comme telle, destinée pour lui : » mais je ne me suis point trouvée » esclave entre ses mains, ni ne me » suis point vûe libre à des conditions honteuses. Il m'a gardée, » comme il auroit gardé la femme » de son propre frere; & je lui ai » bien promis que vous sauriez reconnoître une telle grace. » O Jupiter, s'écria Abradate en levant les yeux vers le ciel, fais que je » paroisse

« paroisse en cette occasion digne ma-
 « ri de Panthée, & digne ami d'un si
 « généreux bienfaiteur. Cela dit, il
 monta sur son char. Panthée ne pou-
 vant plus l'embrasser, voulut encore
 baiser le char où il étoit; & après l'a-
 voir suivi des yeux le plus loin qu'il
 lui fut possible, elle se retira.

Quand Cyrus eut achevé son sacri-
 fice, qu'il eut donné aux Officiers les
 ordres & les instructions nécessaires
 pour le combat, & qu'il les eut avertis
 de rendre aux dieux l'hommage qui
 leur est dû, chacun alla prendre son
 poste. Ses Officiers lui apportèrent du
 vin & des viandes. Il en mangea un
 peu tout de bout, & fit distribuer le
 reste aux assistans. Il prit aussi du vin,
 dont il versa une partie en offrande
 aux dieux avant que de boire, & tous
 les autres en firent autant. Après cela,
 il pria encore de nouveau le dieu de
 ses peres de vouloir être son guide, &
 de venir à son secours; & aussitôt il
 monta à cheval, & commanda à cha-
 cun de le suivre.

Comme il examinoit de quel côté
 il falloit marcher, aiant entendu un
 coup de tonnerre du côté droit, *Nous*
le suivons souverain Jupiter, s'écria-

Tome II,

K

Page. 1708

Lib. 7. p.
172.

* Il avoit
éffluviement

*pour guide un
Dieu, mais
bien différent
de Jupiter.*

t-il ; & à l'instant même il se mit en marche, aiant à sa droite Chrysante qui commandoit l'aile droite de sa cavalerie, & à sa gauche Arsamas qui commandoit l'infanterie. Il les avertit sur-tout de prendre garde à l'étendart roial, & d'avancer tous également. Cet étendart étoit un Aigle d'or au bout d'une pique avec les ailes déployées ; & depuis ce tems-là les Rois de Perse n'en ont point pris d'autre. Avant que d'arriver aux ennemis, il fit faire alte à son armée par trois fois ; & après avoir marché environ une lieue, on commença à les découvrir.

20. flader.

Quand ils furent en présence les uns des autres, & que les ennemis eurent remarqué combien le front de leur bataille surpasseoit celle de Cyrus, le centre de l'armée Babylonienne fit alte, tandis que les deux ailes s'avancèrent en se courbant à droite & à gauche, à dessein d'enveloper l'armée de Cyrus, & de l'attaquer en même tems de tous côtés. Ce mouvement n'étonna point Cyrus, qui s'y étoit bien attendu. Après avoir donné pour mot de ralliement *Jupiter sauveur & conduéteur*, il quitta son aile droite,

leur promettant de les venir rejoindre au plutôt pour les aider à vaincre si c'étoit la volonté des dieux.

Il parcourut tous les rangs pour donner ses ordres, & pour animer les troupes ; & lui , qui en tout autre occasion étoit si modeste & si éloigné de tout air d'ostentation , au moment du combat parloit d'un ton ferme & décisif. *Camarades* , leur disoit-il , *suivez-moi à une victoire assurée : les dieux sont pour nous.* Et comme il vit plusieurs des Officiers , & Abradate même , inquiets du mouvement que faisoient les deux ailes de l'armée Lydienne pour attaquer celle de Cyrus par ses deux flancs : « Ces troupes , » leur dit-il , vous allarment ; & moi » je vous déclare que c'est par elles » que commencera la déroute. Je » vous la donne pour signal du tems » où vous , Abradate , vous devez » pousser vos chariots contre l'ennemi. En effet la chose arriva ainsi. Cyrus , après avoir donné ses ordres par tout , retourna à son aile droite.

Quand les deux corps détachés de l'armée Lydienne se furent assez allongés , Crésus donna le signal à son armée , qui marcha contre le front de

celle des Perses, tandis que les ailes repliées sur les flancs avançoient de chaque côté, en sorte que l'armée de Cyrus se trouvoit enfermée de trois côtés comme par trois grosses armées, & sembloit, dit Xénophon, un petit quarré inscrit dans un plus grand.

Dans l'instant, au premier signal qu'en donna Cyrus, les troupes firent face de tous côtés, gardant un profond silence dans l'attente de l'événement. Ce Prince crut alors qu'il étoit tems d'entonner l'hymne du combat. Toute l'armée y répondit par de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Aussitôt Cyrus, à la tête de quelques troupes de cavalerie, suivit au grand pas d'un corps d'infanterie, tomba sur les ennemis qui marchoient pour prendre en flanc la droite de son armée, & les aiant pris eux-mêmes en flanc les mit en désordre. En même tems, les chariots poussés à toute bride contre les Lydiens, en achevèrent la déroute.

Dans le même moment, les troupes du flanc gauche, averties par le bruit que Cyrus avoit commencé le combat à la droite, allèrent à l'enne-

mi. Elles firent d'abord avancer, l'escadron des chameaux, comme Cyrus l'avoit ordonné. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, & du plus loin que les chevaux l'aperçurent, ne pouvant souffrir l'odeur de ces animaux, ils se renversèrent les uns sur les autres, & plusieurs se cabrant jettèrent par terre ceux qui les montoient. Un petit corps de cavalerie, commandé par Artageſe, pouſſant vivement les ennemis pour les empêcher de ſe rallier, & les chariots armés de faux venant à tomber rudement ſur eux, la déroute fut entière, & il ſ'y fit un horrible carnage.

C'étoit le ſignal que Cyrus avoit donné à Abradate pour attaquer le front de l'armée ennemie. Il partit comme un éclair, & s'élança contre les ennemis ſuivi de tous ſes chariots. Ceux des ennemis ne purent ſoutenir un ſi rude choc, & ſe diſſipèrent. Abradate les aiant rompus & renverſés, vint aux bataillons des Egyptiens, leſquels marchant ferrés & couverts de leurs boucliers pour ne point laiſſer de paſſage aux chariots, n'étoient renverſés qu'à peine par la violence des chevaux qui les fouloient aux piés.

Pag. 177.

C'étoit un spectacle épouvantable que de voir les monceaux d'hommes, de chevaux, de chariots rompus, d'armes brisées, & l'horrible effet des faux tranchantes qui coupoient en pièces tout ce qu'elles rencontroient. Mais malheureusement le char d'Abbradate s'étant renversé, il fut tué avec les siens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Les Egyptiens marchant en avant serrés & couverts de leurs boucliers, obligèrent l'infanterie Persanne de plier, & les poussèrent au delà de la quatrième ligne jusques sous leurs machines. Là les Egyptiens se trouvèrent accablés d'une grêle de flèches & de javalots qu'on lançoit sur eux du haut de ces tours roulantes; & les bataillons de l'arrière-garde des Perses s'avancant l'épée à la main, empêchèrent leurs gens de trait de fuir plus avant, & les contraignirent de retourner à la charge.

pag. 178.

Cyrus, après avoir mis en fuite la cavalerie & l'infanterie à la gauche des Egyptiens, ne s'étoit pas amusé à poursuivre les fuyards. Aiant poussé droit au centre, il vit avec douleur que les Perses avoient été obligés de

plier ; & jugeant bien que le seul moyen d'empêcher les Egyptiens de gagner du terrain , étoit de les prendre par derrière , il les chargea en queue ; la cavalerie survint en même tems , & poussa vivement les ennemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés faisoient face par tout , & se défendoient avec un courage merveilleux. Cyrus même courut un grand risque. Son cheval , qu'un soldat avoit percé sous le ventre , s'étant abbattu sous lui , il tomba au milieu des ennemis. On vit pour lors , dit Xénophon , combien il importe à un Commandant de se faire aimer de ses troupes. Officiers , & soldats , également allarmés du danger où ils virent leur Chef , se précipitèrent tête baissée au milieu de cette forêt de piques pour le dégager. Lorsqu'il fut remonté à cheval , le combat devint encore plus sanglant. A la fin Cyrus , admirant la valeur des Egyptiens , & aiant peine à laisser périr de si braves gens , leur fit offrir des conditions honorables , leur représentant que tous leurs alliés les avoient abandonnés. Ils les acceptèrent , & comme ils ne se piquoient pas moins de fidélité que de courage , ils stipulé-

rent qu'on ne leur feroit point porter les armes contre Crésus qui les avoit appellés à son secours. Ils servirent depuis ce tems-là dans les troupes des Perses avec une fidélité inviolable.

Pag. 179.

Xénophon observe que Cyrus leur donna les villes de Larissa & de Cyl-lène près de Cumes sur le bord de la mer, & d'autres places dans le milieu des terres, où leurs descendans habitoient encore de son tems, & il ajoute qu'on les nommoit les villes des Egyptiens. Cette remarque de Xénophon, ainsi que quelques autres répandues dans la Cyropédie pour prouver la vérité des choses qu'il avance, montrent qu'il donnoit cet ouvrage pour une histoire véritable de Cyrus, au moins pour la plus grande partie, & pour le fond des choses mêmes. C'est la judicieuse réflexion que fait ici M. Freret.

Pag. 180.

Le combat avoit duré jusqu'au soir. Crésus se retira en diligence à Sardes avec ses troupes. Les autres nations prirent pareillement dès la nuit même le chemin de leur pays, & firent la plus grande traite qu'ils purent. Les vainqueurs, après avoir mangé, & établi des corps de garde, prirent du repos.

J'ai tâché, en décrivant cette bataille, de suivre exactement le texte grec de Xénophon, dont la traduction n'est pas toujours fidèle. Des gens du métier, à qui j'ai communiqué cette description, trouve qu'il manque quelque chose à la disposition que Cyrus fit de son ordre de bataille, en ce qu'il ne met point de troupes sur ses flancs pour les couvrir, pour soutenir les chariots armés, & pour s'opposer aux deux corps que Crésus avoit détachés pour prendre son armée en flanc. Cette circonstance a pu échapper à Xénophon dans le récit qu'il nous a laissé de cette bataille.

On convient que Cyrus fut principalement redevable de la victoire à la cavalerie Persanne, qui étoit un nouvel établissement, & le fruit de l'attention & de l'activité de ce Prince à former & perfectionner sa nation dans cette partie de l'art militaire, qui jusqu'à son tems lui avoit manqué. Les chariots armés de faulx rendirent aussi un bon service : & l'usage s'en conserva toujours depuis chez les Perses. Les chameaux ne furent pas inutiles dans ce combat, mais Xénophon n'en fait pas grand cas, & il re-

Page 180.

marque que de son tems on ne s'en servoit plus que pour porter les bagages.

Je n'entreprends point de relever le mérite de Cyrus. Il me suffit de dire qu'on voit briller ici en lui toutes les qualités d'un grand Capitaine. Avant le combat, sagacité & prévoyance admirable pour découvrir & déconcerter les mesures de l'ennemi; détail infini pour que rien ne manque dans l'armée, & que tous ses ordres soient exécutés à point nommé; merveilleuse industrie pour gagner le cœur des soldats, & pour les remplir d'ardeur & de confiance. Dans le feu même de l'action, quelle activité, quelle ardeur, quelle présence d'esprit pour donner les ordres à propos, quelle intrépidité de courage, quelle bonté pour les ennemis même, dont il respecte la valeur, & dont il se croit obligé d'épargner le sang! Nous verrons bientôt l'usage qu'il fera de sa victoire.

Mais ce qui me paroît plus remarquable dans Cyrus, & plus digne encore d'admiration que tout le reste, c'est son attention continuelle à rendre à la Divinité en toute occasion le culte qu'il croioit lui être dû. On a

sans doute été frappé, en lisant le récit que j'ai fait du combat, de voir combien de fois Cyrus, à la vûe de toute l'armée, fait mention des dieux, leur offre des sacrifices, leur présente des libations, leur adresse des prières, se met sous leur protection, & implore leur secours. Je n'ai rien ajouté au texte de l'historien, qui étoit aussi homme de guerre, & qui n'a pas craint de se deshonoré en rapportant ce détail. Quelle honte, quel reproche seroit-ce pour des Généraux & des Officiers chrétiens, si dans un jour d'action & de bataille ils rougissoient de paroître aussi religieux qu'un Prince païen, & si le Dieu des armées, qu'ils reconnoissent pour tel, faisoit moins d'impression sur leur esprit, que le respect pour les fausses divinités du paganisme n'en faisoit sur l'esprit de Cyrus ?

Pour Crésus, il ne fait pas ici un beau personnage. Il n'est pas dit un mot de lui dans le combat. Ce profond silence que garde Xénophon à son égard, me paroît en dire beaucoup, & nous faire entendre qu'on peut être un puissant roi & un riche potentat, sans être un grand guerrier.

Je reviens dans le camp des Perses. On s'imagine aisément quelle fut la désolation de Panthée, quand on lui annonça la mort d'Abradate. Aiant fait porter le corps de son mari dans un chariot sur le bord du Pactole, & tenant sa tête sur ses genoux, toute hors d'elle-même, & arrêtée fixement sur ce triste objet, elle ne songeoit qu'à nourrir sa douleur, & à repaître ses yeux de ce lugubre & sanglant spectacle. Cyrus l'ayant appris, y accourut aussi-tôt, & mêlant ses larmes à celles de cette épouse infortunée; il fit ce qu'il put pour la consoler, & donna des ordres pour rendre au mort des honneurs extraordinaires. Mais à peine se fut-il retiré, que Panthée, succombant à sa douleur, se perça le sein d'un poignard, & tomba morte sur son mari. On leur éleva dans le lieu même un tombeau commun, qui subsistoit encore du tems de Xénophon.



§. VII.

Prise de Sardes & de Crésus.

CYRUS, dès le lendemain matin, ^{Lib. 1. c. 70.} _{84.} marcha vers Sardes. Si l'on en croit Hérodote, Crésus n'attendit pas qu'il l'y enfermât. Il sortit à sa rencontre avec ses troupes pour lui livrer bataille. Selon cet Historien, les Lydiens étoient les peuples de l'Asie les plus braves & les plus belliqueux. Leur principale force consistoit dans la cavalerie. Cyrus, pour la rendre inutile, fit d'abord avancer ses chameaux, dont elle ne put en effet soutenir ni la vue, ni l'odeur, & prit la fuite sur le champ. Les cavaliers mirent pied à terre, & revinrent au combat, qui fut fort opiniâtre; mais enfin les Lydiens eédèrent, & furent obligés de se retirer dans la ville. Cyrus en forma le siège, & fit dresser ses machines ^{Cyrop. 1. 7.} _{180.} contre les murailles, & préparer des échelles comme pour l'assaut. Mais pendant qu'il amusoit les Sardiens par tous ces apprêts, la nuit suivante il se rendit maître de la citadelle, aiant appris par un esclave Persan qui en avoit servi le Gouverneur une route déro-

bée qui y conduisoit. A la pointe du jour il entra dans la ville, où il ne trouva plus de résistance. Son premier soin fut d'en empêcher le pillage : car il s'aperçut que les Caldéens, aiant quitté leurs rangs, s'étoient déjà répandus de côté & d'autre. Il falloit avoir autant d'autorité qu'en avoit Cyrus pour arrêter & lier en quelque forte par un simple ordre les mains avides de soldats étrangers dans une ville aussi remplie de richesses que l'étoit Sardes. Il fit déclarer aux bourgeois qu'ils auroient la vie sauve, & qu'on ne toucheroit ni à leurs femmes ni à leurs enfans, pourvû qu'ils lui apportassent tout leur or & tout leur argent. Ils y consentirent sans peine. Crésus, qu'il s'étoit fait amener, leur en avoit donné l'exemple, en livrant tous ses trésors au vainqueur.

Page 181-
284.

Quand Cyrus eut donné dans la ville tous les ordres nécessaires, il eut un entretien particulier avec le Roi, à qui il demanda sur-tout, ce qu'il pensoit de l'oracle de Delphes & des réponses du dieu qui y préside, dont on disoit qu'il avoit toujours fait grand cas. Crésus commença par

avouer qu'il s'étoit justement attiré l'indignation de ce dieu , en lui témoignant de la défiance sur la vérité de ses réponses , & l'ayant pour cela mis à l'épreuve par une question absurde & ridicule. Que cependant il ne pouvoit pas s'en plaindre. Car l'ayant consulté pour savoir ce qu'il avoit à faire pour mener une vie heureuse, l'oracle lui avoit fait une réponse dont le sens étoit, qu'il posséderoit un bonheur parfait & constant lorsqu'il se connoitroit lui-même. Faute de cette connoissance , continua-t-il , & se croiant, par les louanges qu'on lui donnoit sans mesure, tout autre qu'il n'étoit en effet, il s'étoit laissé nommer Généralissime de toute l'armée , & s'étoit mal à propos engagé dans cette guerre contre un Prince qui lui étoit infiniment supérieur en tout. Maintenant donc qu'instruit par ma défaite je commence à me connoître, je compte aussi que je vais commencer à être heureux : & je le serai certainement si vous m'êtes favorable, car mon sort est entre vos mains. Cyrus, touché de compassion pour le malheur de ce Roi déchu en un moment d'un si haut rang, & admirant

son égalité d'âme dans un tel renversement de fortune, le traita avec beaucoup de clémence & de bonté, & lui laissa le nom & l'autorité de Roi, mais en lui interdisant le pouvoir de faire la guerre : c'est-à-dire, comme il le reconnut lui-même, qu'il le déchargea de ce que la roiauté a de plus onéreux, & le mit véritablement en état de mener une vie heureuse, & exemte de tout soin & de toute inquiétude. Il le mena toujours ensuite avec lui dans ses expéditions, soit par estime pour profiter de ses conseils, soit plutôt par politique pour s'assurer de sa personne.

Hérodote, & après lui d'autres Auteurs, ajoutent à ce recit quelques circonstances fort remarquables, que je ne croi pas devoir omettre ici, quoiqu'elles me paroissent tenir plus du merveilleux que du vrai.

*Hérod. lib. 1.
cap. 85.*

J'ai déjà remarqué que l'unique fils qui restoit à Crésus étoit muet. Ce Prince voyant, dans la prise de la ville, un soldat prêt de décharger un coup de sabre sur la tête du Roi qu'il ne connoissoit point, sa crainte & sa tendresse pour son pere lui firent faire un effort qui rompit les liens de sa

langue , & il s'écria : *Soldat , ne tue point Crésus.*

Crésus aiant été fait prisonnier , fut condamné par le vainqueur à être brûlé vif. On dressa donc le bucher , & ce malheureux Prince aiant été mis dessus , sur le point de l'exécution rappella dans son esprit * l'entretien qu'il avoit eu autrefois avec Solon , & reconnoissant la vérité de ses avis il s'écria par trois fois , *Solon , Solon , Solon.* Cyrus , qui étoit présent à ce spectacle avec les principaux de sa Cour , aiant appris pourquoi , dans cette extrémité , il prononçoit avec tant de vivacité le nom de ce célèbre Philosophe , touché de l'incertitude des choses humaines , & du malheur de ce Prince , le fit retirer du bucher , & l'honora toujours pendant qu'il vécut. * Ainsi Solon eut la gloire d'avoir d'un seul mot sauvé la vie à l'un de ces deux Rois , & donné une salutaire instruction à l'autre.

Deux réponses sur-tout , parties de l'oracle de Delphes , avoient beaucoup contribué à engager Crésus dans cette guerre , qui lui fut si funeste.

^a Καὶ δὴ καὶ ἔχει ὁ Σόλων τὴν δὲ παρ' αὐτοῦ τὴν ἀποκρίσιν ἐν λέγει τὸν μὲν οὖσα, λίαν. *Plut.*

Hered. lib. 1. cap. 86-91. Plut. in Solone.

* Cet entretien a été rapporté ci-dessus pag. 118.

L'une étoit que Crésus devoit se croire en danger lorsqu'un mulot régnoit sur les Médes. L'autre, que quand il passeroit le fleuve Halys pour faire la guerre aux Médes, il détruiroit un grand empire. Le premier de ces oracles lui fit conclure que, vû l'impossibilité de la chose, il étoit en pleine sûreté. Le second lui laissoit espérer qu'il renverseroit l'empire des Médes. Quand il vit que les choses avoient tourné tout autrement, il dépêcha, avec la permission de Cyrus, des couriers à Delphes, qu'il chargea de présenter au dieu de sa part des chaînes d'or, & de lui faire en même tems des reproches de ce que, malgré les présens infinis qu'il lui avoit faits, il l'avoit si indignement trompé par ses oracles. Le dieu n'eut pas de peine à justifier sa réponse. Cyrus étoit le mulot dont l'oracle avoit voulu parler, parce qu'il tiroit sa naissance de deux différens peuples, étant Persan par son pere, & Méde par sa mere. A l'égard de l'empire qu'il devoit renverser, ce n'étoit pas celui des Médes, mais le sien propre.

C'est par ces sortes d'oracles faux & trompeurs que le démon, cet es-

prit de mensonge qui en étoit l'auteur, abusoit le genre humain dans ces tems de ténèbres & d'ignorance, répondant à ceux qui le consultoient en des termes si douteux & si ambigus, que quelque fût l'événement, ils pouvoient recevoir un sens qui s'y rapportât.

Quand les peuples d'Ionie & d'Eolie eurent appris que Cyrus s'étoit rendu maître des Lydiens, ils lui envoièrent des députés à Sardes pour demander d'être reçus sous son empire aux mêmes conditions qu'il avoit accordées aux Lydiens. Cyrus, qui avant sa victoire les avoit inutilement sollicités d'embrasser son parti, & qui se voioit alors en état de les y contraindre par la force, ne leur répondit que par l'apologue d'un Pêcheur, qui ayant joué en vain de la flute pour faire venir à lui les poissons, ne vint à bout de les prendre qu'en jettant son filet dans l'eau. Exclús de cette espérance, ils implorèrent le secours des Lacédémoniens, qui députèrent vers Cyrus pour l'avertir qu'ils ne souffriroient pas qu'il entreprît rien contre les Grecs. Ce Prince ne fit que rire d'une telle députation, & les avertit à

Hered. l. 1.

c. 141-152.

153.

son tour de se mettre en état de se bien défendre eux-mêmes.

Les Insulaires n'avoient rien à craindre de Cyrus, parce qu'il n'avoit pas encore domté les Phéniciens, & que les Perses étoient sans flotte.

ARTICLE II.

*Histoire du siège & de la prise de
Babylone par Cyrus.*

Hérod. l. 1.

cap. 177.

Cyrus. lib. 7.

p. 186-188.

CYRUS resta dans l'Asie Mineure jusqu'à ce qu'il eût entièrement soumis les divers peuples qui l'habitoient, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate. Il passa de là dans la Syrie & dans l'Arabie, qu'il subjuga pareillement. Après quoi, il entra dans l'Assyrie, & s'avança vers Babylone, qui étoit la seule ville d'orient qui lui résistât encore.

Le siège de cette importante place n'étoit pas une entreprise facile. Les murailles en étoient d'une hauteur extraordinaire, & paroissoient inaccessible : sans compter que le nombre de ceux qui les défendoient étoit immense. La ville d'ailleurs étoit pourvue de toutes sortes de provisions pour vingt ans.

Ces difficultés n'empêchèrent pas Cyrus de pousser son dessein. Désespérant de prendre la place d'assaut, il laissa croire qu'il songeoit à la réduire par la famine. Il fit donc tirer d'abord une ligne de circonvallation tout au tour de la ville avec un fossé large & profond : & pour ne pas accabler ses troupes de fatigue, il divisa son armée en douze parties, & assigna à chacune son mois pour la garde des tranchées. Les assiégés, se croiant en pleine sûreté à la faveur de leurs rempars & de leurs magasins, insultoient à Cyrus du haut de leurs murailles, & se moquoient de la peine inutile qu'il se donnoit, & de tout ce qu'il faisoit contre eux.

§. I.

Prédiction des principales circonstances du siège & de la prise de Babylone, marquées en différens endroits de l'Ecriture Sainte.

COMME la prise de Babylone est un des plus grands événemens de l'histoire ancienne, & que les principales circonstances qui l'ont accompagnée ont été prédites plusieurs années au-

paravant dans l'Ecriture Sainte , avant que de raconter ce qu'en ont dit les Auteurs profanes , je croi qu'il est à propos de rapporter ici en abrégé ce qui s'en trouve dans les Livres saints , afin que les Lecteurs soient plus en état de comparer l'accomplissement avec les prédictions.

I. Prédiction de la captivité des Juifs à Babylone , & de sa durée.

DIEU ne s'étoit pas contenté de faire prédire lontems auparavant la captivité que son peuple devoit souffrir à Babylone ; mais il avoit encore marqué le nombre précis d'années qu'elle devoit durer. Il en avoit fixé le terme à 70 ans , après lesquels il avoit promis de le délivrer , en détruisant avec éclat & sans retour la ville de Babylone qui lui avoit servi de prison. *Servient Regi Babylonis septuaginta annis.*

Jerem. 25.
11.



II. *Raisons de la colère de Dieu contre Babylone.*

CE QUI allume la colère de Dieu contre Babylone, est l'orgueil insupportable de cette ville, la dureté inhumaine qu'elle exerce contre les Juifs, & l'impiété sacrilège de son Roi.

Son orgueil. ^a Elle se croit invincible, Elle dit en son cœur, Je suis reine, & je la serai toujours, Aucune autre puissance ne m'est égale : toutes me sont assujetties, ou tributaires, ou alliées. Je ne serai jamais ni veuve, ni stérile : & l'éternité est marquée dans ma destinée selon tous ceux qui l'ont étudiée dans les astres.

Sa dureté. C'est Dieu lui-même qui s'en plaint. ^b J'ai voulu punir mon peuple, dit-il, mais en pere. Je l'ai exilé pour un tems à Babylone, dans le dessein de l'en rappeler quand il seroit devenu plus reconnoissant &

^a Dixisti : in sempiternum ero domina... Dicis in corde tuo : Ego sum, & non est præter me amplius : non sedebo vidua, & ignorabo sterilitatem. *Is.* 47. 7. 8.

^b Iratus sum super po-

pulum meum, & dedi eos in manu tua, (Babylon..) Non posuisti eis misericordiam : super senem aggravasti jugum tuum valde. Veniet super te malum. *Is.* 47. 6. & 7.

plus fidèle. Mais Babylone & son Prince ont joint à un châtiment paternel de ma part une cruauté & une inhumanité très-opposées à ma clémence. Leur dessein a été de perdre, & le mien étoit de sauver. Ils ont converti le bannissement en une dure captivité, où ni l'âge, ni la foiblesse, ni la vertu n'ont trouvé de compassion & d'égards.

L'impiété sacrilège de son Roi. Baltazar joignit à l'orgueil & à la dureté de ses prédécesseurs une impiété qui lui fut particulière. Il ne préféra pas seulement ses fausses divinités au vrai & unique Dieu; il crut encore l'avoir vaincu parce qu'il avoit dans son pouvoir les vaisseaux qui avoient servi à son culte; &, comme pour lui insulter, il affecta de les destiner à des usages profanes. C'est ce qui mit le comble à la colère de Dieu.

III. Arrêt prononcé contre Babylone. Prédiction des maux qui la doivent accabler, & de sa ruine entière.

Jerem. 51, 11. **AIGUISEZ** vos flèches, remplissez vos carquois: c'est le Prophète qui parle aux Médes & aux Perses. *Le Seigneur a suscité*

a suscité le courage des Rois de Médie :
il a formé sa résolution contre Babylone ,
afin de la perdre , parceque le tems de
la vengeance du Seigneur est arrivé , le
tems de la vengeance de son temple.

Poussez des cris & des hurlemens , *Isai. 11. 6-9.*
parce que le jour du Seigneur est pro-
che... jour cruel , plein d'indignation , de
colère & de fureur ... je vais visiter dans *Jerem. 50.*
ma colère le Roi de Babylone & son pays ,
comme j'ai visité le Roi * d'Assur...

Attaquez cette ville impie. Rendez-
lui selon ses œuvres. Traitez-la comme elle
a traité les autres. N'épargnez point ses
jeunes hommes : exterminiez toutes ses
troupes... Quiconque sera trouvé dans ses
murailles sera tué : tous ceux qui se pré-
senteront pour la défendre passeront au fil
de l'épée. Les enfans seront écrasés contre
la terre à leurs yeux : leurs maisons seront
pillées , & leurs femmes seront violées. Je
vas susciter contre eux les Médes , qui ne
chercheront point d'argent , & qui ne se
mettront point en peine de l'or : mais ils
perceront les petits enfans de leurs fleches ,
ils n'auront point de compassion de ceux
qui sont encore dans les entrailles de leurs
meres , & ils n'épargneront point ceux
qui ne font que de naître... Malheur à
toi , fille de Babylone ! Heureux celui qui

* En rui-
nant la ville
de Ninive.

Jerem. 50.

15. & 29.

51. 3.

Isai. 11-35.

18.

Ps. 136. 11.

12

rendra tous les maux que tu nous as faits !
Heureux celui qui prendra tes petits en-
fants, & les brisera contre la pierre !

Isai. 13. 19-22. Babylone si magnifique & si superbe ,
cette reine entre les royaumes du monde ,
qui avoit porté dans un si grand éclat
l'orgueil des Caldéens , sera détruite
comme le Seigneur renversa Sodome &
Gomorrhe. Elle ne sera plus habitée ; on
ne la rebâtira jamais. Les Arabes n'y
dresseront pas même leurs tentes , & les
pasteurs n'y viendront point pour y faire
reposer leurs troupeaux. Mais les bêtes
sauvages s'y retireront : ses maisons seront
remplies d'oiseaux funestes & nocturnes :
les autruches y viendront habiter... Les
hiboux hurleront à l'envi l'un de l'autre
dans ses maisons superbes , & les dragons
feront leur demeure dans ses palais de dé-
lices... Je la rendrai la demeure des hé-
rissons. Je couvrirai d'un marais le lieu
qu'elle occupe maintenant. Je recherche-
rai avec soin jusqu'à ses moindres vestiges
pour les effacer. Le Seigneur des armées a
fait ce serment : Je jure que ce que j'ai
résolu arrivera , & que ce que j'ai arrêté
s'exécutera.

Isai 14. 23-24.

IV. Cyrus appelé pour détruire Baby-
lone, & pour délivrer les Juifs.

CYRUS, dont la Providence devoit se servir comme d'un instrument pour accomplir ses desseins de bonté & de miséricorde sur son peuple, avoit été nommé par son nom plus de deux cens ans avant sa naissance; & afin qu'on ne fût point surpris de la rapidité étonnante de ses victoires, Dieu avoit marqué en termes magnifiques qu'il seroit lui-même son guide, qu'il le conduiroit par la main dans toutes ses expéditions, & qu'il lui soumettroit tous les Princes de la terre. *Voici Isai 45. 1-4.*

ce que dit le Seigneur à Cyrus, qui est mon christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre en fuite les Rois, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous: j'humilierai les grands de la terre: je romprai les portes d'airain, & je briserai les gonds de fer. Je vous donnerai les trésors cachés, & les richesses secrettes & inconnues, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israel, qui vous ai appelé par votre nom, à cause de Jacob qui est mon serviteur, d'Israel qui est mon élu.

V. Dieu donne le signal aux Chefs
& aux troupes pour marcher contre
Babylone.

Isai. ch. 13.
v. 1.

PLACEZ mon étendard, dit le Seigneur, *sur une haute montagne*, afin qu'il soit vû de fort loin, & que tous ceux qui doivent m'obéir connoissent mes ordres. *Hauffez la voix à l'égard de ceux qui peuvent vous entendre : faites signe de la main*, pour hâter la marche de ceux qui sont trop éloignés pour discerner une autre espece de commandement. *Que les Officiers des troupes entrent dans les pavillons des Rois.* Que chaque nation se range autour de son Souverain, & s'empresse de venir lui offrir ses services dans son pavillon qui est déjà tout dressé.

v. 3.
*Ego mandavi
sanctificatis
meis.*

J'ai donné mes ordres à ceux que j'ai consacrés à l'exécution de mes desseins ; & ces Rois marchent déjà pour m'obéir, quoiqu'ils ne me connoissent point. C'est moi qui les ai placés sur le trône, & qui leur ai soumis divers peuples, pour accomplir par eux mes desseins. *J'ai fait venir mes guerriers, pour être les ministres de ma colère.* Ils tiennent de moi leur courage, leur capacité dans la guerre, leur patience,

*Wacavi fortes
in ira mea.
Heb. in iram
meam.*

leur sagesse, le succès dans leurs entreprises. Ils sont invincibles, parce qu'ils me servent. Tout tremble devant eux, parce qu'ils sont les ministres de ma colère & de ma vengeance. *Ils travaillent avec joie pour ma gloire.* *Exultantes in gloria mea.* L'honneur qu'ils ont de m'avoir pour Chef, & d'être mandés pour délivrer un peuple que j'aime, les remplit d'allégresse & d'ardeur; & ils triomphent déjà dans l'espérance certaine de la victoire.

Le Prophète, témoin en esprit des ordres qui viennent d'être donnés, est étonné de la promptitude avec laquelle les Princes & les peuples exécutent. *Déjà les montagnes, s'écrie-t-il, retiennent des cris différens d'une multitude* *v. 4.*

de peuples. J'entends la voix des Rois confédérés, & des nations qui s'assemblent. Le Seigneur des armées fait passer en revue toutes les troupes qu'il destine à la guerre. *Præcipit militia belli. Heb. numerat exercitum prælii.*

Elles viennent des terres les plus reculées, & de l'extrémité du monde, où la voix du Dieu souverain qui en est le maître a su se faire entendre. *Venientibus Heb. ventur.*

Mais ce n'est plus la vûe d'une armée formidable, ni des Rois de la terre, qui me frappe. Je ne voi que

Dieu seul ; & tout le reste ne paroît à sa suite que comme des ministres de

Domini, & sa justice. C'est le Seigneur lui-même
vasa furoris ejus, ut disperdat omnem
terram. *qui marche avec tous les instrumens de sa*
colère, pour exterminer toute la terre.

ij. i. ch. 21. *Dieu m'a révélé une épouvantable prophétie.* * *L'impie Baltazar Roi de Baby-*
v. 2. *lone continue d'agir avec impiété, & ce-*
** C'est le sens du mot Hébreu.* *lui qui dépeuploit, continue de dépeupler*

tout. Pour arrêter ces excès, » Prince
» des Perses, partez ; ascende Aelam :
« & vous, Prince des Mèdes, formez
» le siège de Babylone ; obside Mede.
» Je vas faire cesser tous les gémisse-
» mens dont elle étoit la cause ; » om-
nem gemitum ejus cessare feci. Cette ville
 criminelle est prise & pillée. Elle est
 sans pouvoir. Mon peuple est délivré.

VI. Circonstances du siège & de la prise de Babylone marquées en détail.

R I E N n'est plus propre , ce me
 semble , à nous inspirer un profond
 respect pour la religion , & à nous
 donner une grande idée de Dieu , que
 de voir avec quelle précision il révèle
 à ses Prophètes , plusieurs années &
 même plusieurs siècles avant l'évène-
 ment , les principales circonstances

du siège & de la prise de Babylone.

1. On a déjà vû que l'armée qui prendra Babylone doit être composée de Médes & de Perses, & qu'elle doit avoir à sa tête Cyrus.

2. Cette ville sera attaquée d'une manière toute extraordinaire, à laquelle elle ne s'étoit point du tout attendue; *Veniet super te malum, & Isai. 47. 11. nescies ortum ejus.* Elle sera tout d'un coup & en un moment accablée de maux qu'elle n'avoit pu prévoir: *Veniet super te repente miseria, quam nescies.* En un mot elle sera prise comme dans un filet, sans s'être aperçue qu'on lui tendoit des pièges: *Illaquea- Jerem. 50. 24. vi te, & capta es Babylon, & nesciebas.*

3. Babylone comptoit que l'Euphrate seul pouvoit la rendre imprenable, & elle étoit toute fière de se voir ainsi défendue par un fleuve si profond: *Qua habitas super aquas multas; c'est Jerem. 51. 13.* Dieu même qui l'a définie de la sorte. Et ce sera l'Euphrate qui sera la cause de sa ruine. Cyrus, par un stratagème qui n'avoit point eu d'exemple jusques-là, & qui n'en a point eu depuis, détournera le cours de ce fleuve, mettra son lit à sec, & par là s'ouvrira un passage dans la ville: *Desertum fa- Jerem. 51. 36.*

ciam mare ejus , & siccabo venam ejus....

50. 38. *Siccitas super aquas ejus erit , & arefcent.* Cyrus s'emparera des quais du fleuve , & les eaux qui rendoient Babylone inaccessible , seront séchées
 51. 32. *comme si le feu y avoit passé : Vada praecipitata sunt , & paludes incensa sunt igni.*

4 Elle sera prise de nuit , un jour de fête & de réjouissance , pendant que tout le monde sera à table , & que les habitans ne songeront qu'à boire
 51. 39. & 57. *& à manger : In calore eorum ponam potus eorum , & inebriabo eos , ut sopiantur , & dormiant somnum sempiternum.* Il est remarquable que c'est Dieu qui fait tout ici , qui tend un piège à Babylone , *Illaqueavi te : qui sèche les eaux du fleuve , Siccabo venam ejus : qui enivre & assoupit ses princes , Inebriabo principes ejus.*

5. Le Roi entrera tout d'un coup dans un trouble & une agitation incroyable. *Mes entrailles sont pénétrées de douleur : je suis déchiré au dedans de moi comme une femme qui est en travail. Ce que j'entends me cause des convulsions : ce que je voi me jette dans le trouble. Mon cœur souffre de violentes agitations. Je suis saisi de terreur &*

Isai. 27. 3. 4.
 On a traduit
 selon l'Hebreu.

d'effroi. Dieu a changé le commencement d'une nuit qui étoit l'objet de mes desirs, en un sujet de terreur. C'est l'état de Baltazar, lorsqu'au milieu du repas il vit sortir de la muraille une main qui écrivoit des caractères qu'aucun de ses devins ne put ni expliquer, ni lire : & sur-tout lorsque Daniel lui déclara que ces caractères contenoient l'arrêt de sa mort. *Alors, dit l'Ecri-* *Dan. 5. 61*
ture, le visage du Roi se changea, les pensées qui agitoient son esprit le troublèrent, ses reins se relâchèrent, & dans son tremblement ses genoux se choquoient l'un l'autre. L'étonnement, la fraieur, la défaillance, le tremblement de Baltazar sont exprimés par le Prophète qui en a été le témoin, comme par le Prophète qui les avoit prédits deux cens ans auparavant.

Mais il falloit qu'Isaïe fut éclairé d'une lumière bien divine, pour ajouter immédiatement après la description du trouble de Baltazar, les paroles qui suivent : *Couvrez la table : con-* *Isa. 1.*
sidérez avec attention du haut d'une guérite : mangez, buvez. C'est que Baltazar, d'abord effraïé & perdant courage, sera consolé, & ensuite rassuré par les courtisans, & plus encore par la

Reine sa mere, qui lui avoit dit dès le commencement qu'il ne devoit pas se livrer à ses craintes & à ses allarmes :

Dan. 5. 10. Non te conturbent cogitationes tuae; neque facies tua immutetur. On l'exhortera donc à se contenter de donner de bons ordres, pour être averti de tout par les sentinelles; à faire servir de nouveau; comme si rien n'étoit arrivé; & à rappeler la joie & la tranquillité, que des craintes excessives lui avoient ôtée : *Pone mensam: contemplant in specula: comede, bibe.* Heb.

6. Mais pendant que les hommes donnent ces ordres, Dieu donne aussi les siens de son côté : *Levez-vous, Princes, & polissez vos boucliers.* C'est Dieu lui-même qui commande aux Princes de s'avancer, de prendre les armes, & d'entrer sans crainte dans une ville noyée dans le vin, ou plongée dans le sommeil.

7. Isaïe nous apprend deux circonstances importantes de la prise de Babylone. La première est que les troupes dont elle est remplie; ne feront ferme nulle part, ni au palais; ni dans la citadelle; ni dans aucune place publique; qu'elles se débanderont, sans penser à autre chose qu'à la fuite; &

quelle
diver
de dai
qu'il e
soient
que la
à la fol
ment
nouvel
des av
fines
d'ent p
de Bab
devant
son son
son son
l. Enfi
rable qu
Babyl
vieillar
pas me
fermes
qui a de
dernière
Raimier
& l'exti
male, a
re mani
même.
Princes.

quelles se diviseront en fuyant par diverses routes, comme un troupeau de dains ou de brebis se disperse dès qu'il est effrayé : *Et erit quasi damula fugiens, & quasi ovis; & non erit qui congreget.* La seconde circonstance est que la plupart de ces troupes étoient à la solde des Babyloniens, mais n'étoient pas de Babylone; & qu'elles retourneront dans les provinces d'où elles avoient été tirées, sans être poursuivies par les vainqueurs, parce que c'étoit principalement sur les citoyens de Babylone que la vengeance divine devoit tomber : *Unusquisque ad populum suum convertetur, & singuli ad terram suam fuggient.*

8. Enfin, sans parler du carnage horrible qui doit se faire des habitans de Babylone, où l'on n'épargnera ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, pas même ceux qui seront encore enfermées dans le sein de leurs meres, ce qui a déjà été marqué ci-devant; une dernière circonstance est la mort du Roi même qui sera privé de sépulture, & l'extinction entière de la famille royale, annoncées dans l'Ecriture d'une manière bien effrayante, mais en même-tems bien instructive pour les Princes.

- Isai. 14-19. 20. Pour toi, tu seras jetté loin de ton sépulcre comme un tronc abominable... Tu ne seras point mis dans le tombeau de tes ancêtres, parce que tu as ruiné ton royaume, tu as fait périr ton peuple. Il est juste qu'on oublie un Roi, qui ne s'est jamais souvenu qu'il étoit le protecteur & le pere de son peuple. On doit refuser jusqu'au tombeau à celui qui n'a vécu que pour ruiner son propre pays. Il doit être séparé de tous les hommes, puisqu'il en a été l'ennemi. Il étoit semblable aux bêtes farouches, & il en aura la sépulture : & puisqu'il n'avoit aucun sentiment humain, il est indigne qu'on en ait aucun à son égard. C'est l'arrêt que Dieu lui-même prononce contre Baltazar : & il étend cette malédiction jusques sur ses enfans, qu'on regardoit comme associés au trône, & comme la source d'une longue postérité de rois, & que les flatteurs n'entrenoient que de leur
- v. 21. 22. future grandeur. Préparez ses enfans à être égorgés comme des victimes à cause de l'iniquité de leurs peres... Ils ne seront point les héritiers du royaume de leur pere. Je m'élèverai contre eux : je perdrai le nom de Babylone : j'exterminerai les restes de cette famille, le fils & le petit-fils, dit le Seigneur.

§. II.

Description de la prise de Babylone.

A P R E' s avoir vû la prédiction de tout ce qui doit arriver à l'impie Babylone, il est tems maintenant d'envoyer l'exécution, & de reprendre le récit de la prise de cette ville.

Quand Cyrus vit que le fossé auquel on travailloit depuis lontems étoit achevé, il songea sérieusement à exécuter son grand dessein dont il n'avoit encore fait part à personne. La Providence lui en fournit une occasion telle qu'il la pouvoit souhaiter. Il apprit qu'on devoit célébrer à Babylone une grande fête, & que les Babylo niens avoient accoutumé dans cette solennité de passer la nuit entière & à boire & à faire la débauche.

Baltazar prit part plus qu'aucun autre à cette réjouissance publique, & fit un festin magnifique aux premiers Officiers de son royaume, & aux Dames de la Cour. Dans la chaleur du vin il fit apporter les vases d'or & d'argent qui avoient été enlevés du temple de Jérusalem; & , comme pour insulter au Dieu d'Israel, il y but lui & toute sa Cour, & il y fit boire toutes ses

Dan. 5. 1. 19.

concubines. Dieu, irrité d'une telle impiété & d'une telle insolence, lui fit sentir dans le moment même à qui il s'étoit attaqué, & fit paroître tout-à-coup sur la muraille une main qui écrivoit certains caractères. Le Roi étrangement surpris & effrayé de cette vision, manda sur le champ tous ses sages, tous ses devins, tous ses astrologues, pour lire cette écriture, & en expliquer le sens. Mais ce fut inutilement. Aucun d'eux ne put ni expliquer, ni * lire ces caractères. C'est peut-être par rapport à cet événement qu'Isaïe, après avoir prédit à Babylone qu'elle se trouvera tout d'un coup accablée de maux auxquels elle ne s'attendoit point, ajoute : *Appelez à votre secours vos enchanteurs... Que vos astrologues, qui contemplant le ciel, qui étudient le cours & la disposition des astres, se présentent maintenant, & vous sauvent.* La Reine Mere (c'étoit Nitocris, princesse d'un grand mérite) étant venue au bruit de ce prodige dans la sale du festin, tâcha de rassurer l'esprit du Roi son fils, &

Isai 47. 11-13.

* La raison pourquoi ils ne purent lire cette Sentence, c'est qu'elle étoit écrite en lettres Hébraïques, qui sont appelées aujourd'hui les caractères Samaritains, que les Babyloniens ne connoissent point.

lui parla de Daniel , dont elle connoissoit l'habileté dans ces sortes de matières, & qu'elle avoit toujours employé dans le gouvernement de l'Etat.

Il fut donc mandé sur le champ , & parla au Roi avec une liberté véritablement prophétique. Il le fit souvenir de la manière terrible dont Dieu avoit puni l'orgueil de son grand-pere Nabucodonosor , & l'abus criant qu'il faisoit de sa puissance , ne reconnoissant d'autre loi que sa volonté , & se croiant le maître d'élever l'un , d'abaisser l'autre ; de ruiner celui-ci , de faire mourir celui-là , uniquement parce que tel étoit son bon plaisir.

» Loin de profiter de son exemple ,
 » dit-il au Roi , vous qui êtes son fils ,
 » vous avez affecté d'enrichir sur son
 » orgueil & sur son impiété. Vous
 » vous êtes élevé contre le domina-
 » teur du ciel ; vous avez fait appor-
 » ter devant vous les vases de sa mai-
 » son sainte , & vous avez bu dedans ,
 » vous , vos femmes , & vos concubi-
 » nes , avec les Grands de votre Cour.
 » Vous avez rendu un hommage pu-

a Quos volebat , inter- | lebat , exaltabat ; & quos
 sciebat ; & quos volebat , | volebat , humiliabat.
 percutiebat ; & quos vo- | Dan. 5 . 19.

» blic de louange & d'honneur à vos
 » dieux d'or & d'argent, de bois &
 » de pierre, qui ne voient point, qui
 » n'entendent point, qui ne sentent
 » point; & vous n'avez point rendu
 » gloire au Dieu, qui tient votre souf-
 » fle dans sa main, & qui est le maître
 » de toutes vos actions & de tous les
 » momens de votre vie. C'est pour
 » cela que Dieu a envoyé les doits de
 » cette main, qui a écrit ce qui est
 » marqué sur la muraille. Or voici

* Ces trois
 mots signi-
 fient nombre,
 poids, division.

» ce qui est écrit : * MANE', THECEL;
 » PHARES; & en voici l'interpréta-
 » tion. MANE'; Dieu a compté les
 » jours de votre règne, & il en a mar-
 » qué la fin. THECEL : Vous avez été
 » pesé dans la balance, & on vous a
 » trouvé trop léger. PHARES : Votre
 » royaume a été divisé, & il a été don-
 » né aux Médes & aux Perses. » Cette
 interprétation devoit encore augmen-
 ter le trouble : mais on se rassura, ap-
 paremment sur ce que le malheur n'é-
 toit pas annoncé comme présent, &
 que l'avenir pourroit fournir des ex-
 pédiens pour le détourner. Ce qui est
 certain, c'est que la crainte de troubler
 une joie universelle & présente aiant
 fait renvoyer la discussion des affaires

ſérieuſes à un autre tems , on ſe remit à table , & l'on pouſſa la débauche fort avant dans la nuit.

Cependant Cyrus , bien informé de la confuſion que cette fête avoit coutume de répandre dans le palais & dans la ville , avoit poſté une partie de ſes troupes à l'endroit où le fleuve entroit dans la ville , & l'autre partie à celui où il en ſortoît , & leur avoit commandé d'entrer cette nuit dans la ville par le lit du fleuve dès le moment qu'ils le trouveroient guéable. Après avoir donné tous les ordres néceſſaires , & exhorté les Officiers à le ſuivre en leur représentant qu'il marchoit ſous la conduite des dieux , il fit ouvrir ſur le ſoir la tranchée des deux côtés de la rivière , au deſſous & au deſſus de la ville , afin d'y faire écouler les eaux. Par ce moien le lit de l'Euphrate ſe trouva bientôt à ſec. Alors les deux corps de troupes , ſelon leurs ordres , ſ'y jettèrent , conduits l'un par Gobryas , & l'autre par Gadatas , & s'avancèrent ſans trouver d'obſtacle. Le Guide inviſible , qui avoit promis à Cyrus de lui ouvrir toutes les portes , s'étoit ſervi de la négligence & du deſordre qui ré-

Cyp. lib. 7.

pag. 189-192.

gnoient par-tout pendant cette nuit de dissolution, pour laisser ouvertes les portes d'airain qui fermoient les descentes du quai vers le fleuve, qui seules auroient pu faire échouer son entreprise. Ainsi ces deux corps de troupes pénétrèrent jusques dans le cœur de la ville sans trouver de résistance, & s'étant rencontrés au palais roial comme ils en étoient convenus, surprirent la garde, & la mirent en pièces. Ils se jettèrent aussitôt dans le palais, dont quelques-uns de ceux qui étoient au dedans avoient ouvert les portes pour sçavoir d'où venoit le bruit qu'on entendoit. Ils s'en rendirent les maîtres; & aiant rencontré le Roi qui venoit à eux l'épée à la main à la tête de ceux qui s'étoient trouvés à portée de le secourir, ils le tuèrent, & firent main basse sur tous ceux qui l'accompagnoient. Le premier soin des vainqueurs fut de remercier les dieux d'avoir enfin puni ce *Roi impie*. Cette remarque de Xénophon mérite d'être pesée; & elle s'accorde merveilleusement avec tout ce que l'Écriture nous dit de l'impie Baltazar.

AN.M.3466. A la prise de Babylone finit l'empire
 AV.J.C.538.

Babylonien, après avoir duré 210 ans depuis le commencement du règne de Béléfis. Par là fut anéantie la puissance de cette ville superbe, cinquante ans précisément après qu'elle eut détruit Jérusalem & son temple. Par là furent accomplies les prédictions qu'Isaïe, Jérémie, & Daniel avoient prononcées contre elle, comme on l'a vû par tout ce qui a été rapporté jusqu'ici. Il en reste une, la plus importante de toutes, la plus incroyable, & celle néanmoins qui est marquée dans l'Ecriture de la manière la plus précise & la plus forte; prédiction accomplie à la lettre dans tous ses points, & dont la preuve est actuellement subsistante, la plus facile à vérifier, & la plus incontestable. C'est la prédiction de la ruine totale & entière de Babylone, en sorte qu'il n'en doit pas rester le moindre vestige. Je croi devoir exposer l'accomplissement de cette fameuse prophétie, avant que de passer à ce qui suivit la prise de Babylone.



§. III.

Accomplissement de la prophétie, qui prédisoit la ruine totale de Babylone.

CETTE PREDICTION se trouve dans plusieurs Prophètes, mais sur tout dans Isaïe, chapitre *xiii* depuis le verset 19 jusqu'au 22, & chapitre *xiv* versets 23 & 24. Je l'ai rapporté dans son entier ci-devant, page 242. Il y est marqué que Babylone sera entièrement détruite, comme le furent autrefois les villes criminelles de Sodome & de Gomorrhe : qu'elle ne sera plus habitée : qu'on ne la rebâtitira jamais : que les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, & que les pasteurs n'y viendront point pour y faire reposer leurs troupeaux : qu'elle deviendra la retraite des bêtes sauvages, & des oiseaux nocturnes : qu'un marais couvrira le lieu qu'elle avoit occupé, en sorte qu'il ne restera pas même de vestiges de l'endroit où elle aura été. C'est Dieu même qui avoit prononcé cet arrêt, & il est utile à la religion de vérifier avec quelle exactitude chaque article en a été successivement accompli.

I. Babylone perdit d'abord la qua-

lité de
prière
me, l
leur pl
minère
Il a
sur qu
aut au
gères
l'onde
mer :
le bair
pour la
sur ce
d'a rie
ce que l
l'habitat
pluquen
III. L
devient
vèrent
l'opion,
a l'aver
l'ancien
pasoches
comme de
l'au possi
l'au de
plus arid
l'au de
l'au de
l'au de
l'au de

lité de ville roiale. Les rois de Perse lui préférèrent un autre séjour. Suse, Ecbatane, Persépolis, toute autre demeure leur plut davantage; & eux-mêmes ruinèrent une partie de la ville.

II. ^a Strabon & ^b Pline nous appren- AN. M. 358.
nent que les Macédoniens qui succédèrent aux Perses, non seulement la négligèrent, & ne furent occupés ni du soin de l'embellir, ni de celui de la réparer; mais qu'ils affectèrent même de bâtir dans son voisinage Séleucie, pour la faire abandonner, & pour lui ôter ce qui lui restoit d'habitans. Il n'y a rien de plus propre à expliquer ce que le Prophète avoit prédit : *Non habitabitur*. Ses propres maîtres s'appliquent à la rendre déserte.

III. Les nouveaux rois de Perse qui devinrent maîtres de Babylone, achevèrent de la ruiner en bâtissant c. Crésiphon, qui lui enleva ce qui lui restoit

^a Partem urbis Persæ diruerunt, partem rem-pus consumpsit, & Macedonum negligentia; maxime postquam Seleucus Nicator Seleuciam ad Tigrim condidit, stadiis tantum trecentis à Babylone distant. *Strab. lib. 16. pag. 738.*

^b In solitudinem rediit

exhausta vicinitate Seleuciae; ob id condita à Nicatori intra nonagesimum (ou quadragesimum) lapidem. *Plin. lib. 6. cap. 26.*

^c Pro illa Seleuciam & Cresiphonem urbes Persarum inclitas fecerunt. *S. Hieron. in cap. 13. 1^a 4^a*

d'habitans. Et il sembloit que depuis qu'elle avoit été frappée d'anathême, ceux qui devoient être ses protecteurs, devenoient ses ennemis ; & que tous croioient être chargés du soin de la réduire en solitude, mais par des voies indirectes, & sans employer la violence : afin qu'il fût plus manifeste que c'étoit la main de Dieu, plutôt que celle des hommes, qui s'appliquoit à l'anéantir.

AN. J. C. 96. IV. Elle fut si universellement abandonnée, qu'il ne resta plus que l'enceinte de ses murailles. Et elle étoit réduite à cet état au tems que * Pausanias écrivoit ses remarques sur la Grèce. *Illa autem Babylon, omnium quas unquam sol aspexit urbium maxima, jam præter muros nihil habet reliqui.* Pausan. in Arcad. pag. 509.

* Il écrivoit
sous Antonin
successeur
d'Adrien.

V. Les rois de Perse la voiant déserte en firent un parc, où ils enfermèrent des bêtes sauvages pour la chasse. Elle devint ainsi, comme le Prophète l'avoit prédit, la demeure des animaux cruels & ennemis de l'homme, ou fugitifs & timides. Ses citoyens furent convertis en des sangliers, des léopards, des ours, des ânes sauvages, des cerfs. Babylone

fut la retraite des bêtes funestes, fau-
vages, ennemies de la lumière. *Re-* In cap. 15. 13.
quiescent ibi bestia, & replebuntur do- v. 22.
mus illorum draconibus, &c.

S. Jérôme nous a conservé cette AN. J. C. 400.
précieuse remarque; & il la tenoit
d'un religieux Persan, qui avoit vû
ce qu'il lui avoit rapporté. *Didicimus* Isai. 13. 21.
à quodam fratre Elamita, qui de illis 22.
finibus egrediens, nunc Jerosolimis vitam
exigit monachorum, venationes regias esse
in Babylone, & omnis generis bestias mu-
rorum ejus ambitu tantum contineri.

VI. Mais c'étoit encore trop que
les murs de Babylone subsistassent. Ils
tombèrent en plusieurs endroits, &
ne furent pas réparés. Le reste suivit
par divers accidens. Les bêtes qui ser-
voient aux plaisirs des rois de Perse,
sortirent. Les serpens & les scorpions
demeurèrent; & elle devint un lieu
redoutable pour ceux qui auroient eu
quelque curiosité pour visiter ses an-
tiquités. L'Euphrate qui la traversoit
n'ayant plus un canal libre, prit avec
le tems son cours ailleurs; & il ne
restoit au tems de Théodoret qu'un

a Euphrates quondam
urbem ipsam mediam di-
videbat: nunc autem flu-
vius conversus est in
aliam viam, & per rudera
minimus aquarum mea-
tus fuit. *Theodor. in 1. ap.*
Jo. Jerem. v. 38. & 39.

filet d'eau, qui couloit à travers les masurez, & qui n'ayant plus de pente ni d'écoulement libre, dégénéroit nécessairement en un marais.

VII. Partous ces changemens, Babylone devint entièrement déserte, & tous les environs devinrent aussi affreux & aussi abandonnés que le lieu qu'elle avoit occupé : & les géographes les plus habiles ne savent aujourd'hui où le déterminer. Ainsi fut accompli à la lettre ce que Dieu avoit prédit : *Je perdrai le nom de Babylone... Je couvrirai d'un marais le lieu qu'elle occupe maintenant. Je rechercherai avec soin jusqu'à ses moindres vestiges pour les effacer. Je ferai moi-même la recherche, dit le Seigneur, avec un œil jaloux, pour découvrir s'il ne restera rien d'une ville ennemie de mon nom & de Jérusalem. Je balaierai avec soin la place où elle aura été, & je la rendrai si nette, en effaçant jusqu'aux moindres vestiges d'une ville, que personne ne pourra conserver la mémoire du lieu choisi par Nemrod, & aboli par moi qui suis le Seigneur. Scopabo eam in scopa terens, dicit Dominus exercituum.*

a Nunc omnino destruxa, ita, ut vix ejus sup- | persint rudera. Bandran.

VIII. Dieu ne s'étoit pas contenté de faire prédire tous ces changemens : il avoit voulu terminer & sceller cette prédiction par un serment , pour en marquer davantage la certitude. *Le 1^{er} Isai. 24. 24.*

Seigneur des armées a fait ce serment : Je jure que ce que j'ai résolu arrivera , & que ce que j'ai arrêté s'exécutera. Mais pour donner à ce formidable serment toute son étendue , il ne faut pas le borner ni à Babylone , ni au peuple qui l'a habitée , ni aux Princes qui y ont régné. C'est la malédiction du monde entier que nous lisons ici. C'est l'anathême général des impies. C'est l'arrêt foudroyant qui séparera pour toujours les deux cités de Babylone & de Jérusalem , & qui mettra un éternel divorce entre les saints & les réprouvés. Les Ecritures qui l'ont prédit subsisteront jusqu'au jour où il sera exécuté. La sentence en est écrite ici , & mise comme en dépôt dans les archives publiques de la religion. *Juravit Dominus exercituum , dicens : Si non , ut putavi , ita erit ; & quomodo tractavi , sic eveniet.*

Ce que j'ai dit sur la prophétie qui regarde Babylone , est presque entièrement tiré d'un excellent ouvrage encore manuscrit sur Isaie.

§. IV.

Suites de la prise de Babylone.

*Cyrop. lib. 7.
pag. 192.*

CYRUS étant entré dans la ville de la manière que nous l'avons marqué, fit faire main basse sur tous ceux qui se rencontrèrent dans les rues : puis il ordonna aux bourgeois de lui apporter toutes leurs armes, & de se tenir ensuite renfermés dans leurs maisons. Le lendemain à la pointe du jour, quand la garnison qui étoit dans la citadelle eut appris que la ville étoit prise, & le Roi tué, elle se rendit à Cyrus. Ainsi presque sans coup férir, & sans trouver aucune résistance, il se vit maître paisible de la plus forte place qui fût au monde.

*Pag. 197-
800.*

Cyrus commença par remercier les dieux de l'heureux succès qu'ils venoient de lui accorder. Il assembla les principaux Officiers, dont il loua publiquement le courage, la sagesse, le zèle & l'attachement pour sa personne, & distribua des récompenses à toute l'armée. Il leur remontra ensuite que l'unique moyen de conserver ce qu'ils avoient acquis, étoit de persévérer dans leur ancienne vertu : Que le fruit de la victoire n'étoit pas

de s'abandonner aux délices & à l'oisiveté : Qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes , il seroit honteux de se laisser vaincre par les attraits de la volupté : Qu'enfin , pour conserver leur ancienne gloire , il faisoit maintenir à Babylone parmi les Perses la même discipline qui étoit observée dans leur pays , & pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfans. » Par là , dit-il , » nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour, en nous efforçant de leur donner de bons exemples, & il sera bien difficile qu'ils se corrompent , lorsque parmi nous ils ne verront & n'entendront rien qui ne les porte à la vertu , & qu'ils seront continuellement dans une pratique d'exercices louables & honnêtes. »

Cyrus confia à différentes personnes , selon les qualités qu'il leur connoissoit , différentes parties & différens soins du gouvernement : mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux , des gouverneurs de provinces , des ministres , des ambassadeurs , persuadé que c'étoit là proprement le devoir & l'occupa-

tion d'un roi, & que de là dépendoient sa gloire, le succès des affaires, le repos & le bonheur de l'empire. Son grand talent étoit d'étudier le caractère des hommes, afin de marquer à chaque personne sa place; de donner de l'autorité à proportion du mérite; de faire concourir le bien particulier au bien public; & de conduire tout l'Etat par un mouvement si réglé, que tout se liât & s'entretînt, & que la force des uns ne fût employée que pour l'utilité des autres. Chacun avoit son district & son objet particulier, dont il rendoit compte à celui qui étoit au dessus de lui, & celui-là à un troisième, & ainsi de tous les autres, jusqu'à ce que par ces différens degrés & par cette subordination réglée la connoissance des affaires parvînt jusqu'au Roi, qui ne demouroit point oisif au milieu de tout ce mouvement, mais étoit comme l'ame du corps de l'Etat, qu'il gouvernoit par ce moyen avec autant de facilité, qu'un pere gouverne sa famille.

*Cyrop. l. 8.
p. 229.*

Lorsque dans la suite il envoya des Gouverneurs, qu'on appelloit Satrapes, dans les provinces qu'il avoit

subju
Gouv
ti les
mes
essent
qu'à l
de la g
voit a
vât da
des tén
voile c
tue en
pouroi
dant c
on d'av
il con
tes.
Il ét
la guer
police.
ces de
commu
tout ce
à honn
oir le
& qui
que ce
démén
que ce
la d

subjuguées, il ne voulut pas que les Gouverneurs particuliers des places, ni les Officiers des troupes entretenues pour la sûreté du pays, dépendissent d'eux, ni obéissent à d'autres qu'à lui, afin que si un Satrape, enflé de sa grandeur & de ses richesses, venoit à abuser de son autorité, il trouvât dans son propre gouvernement des témoins & des censeurs de sa mauvaise conduite. Car il n'évitoit rien tant en tout genre que de confier un pouvoir absolu à un seul homme, sachant qu'un Prince se repentira bientôt d'avoir élevé cet homme unique, s'il consent qu'il abaisse tous les autres.

Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y passoit. Il étoit attentif à honorer & à récompenser tous ceux qui se distinguoient par leur mérite, & qui excelloient en quelque genre que ce fut. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne souvent la ruine & la désolation des peuples, au lieu

Pag. 204.

que l'autre est toujours bienfaisante & salutaire. Il savoit que les loix peuvent beaucoup contribuer au règlement des mœurs : mais , selon lui , le Prince devoit être par son exemple une loi vivante ; & il ne croioit pas qu'il fût digne de commander aux autres , s'il n'avoit plus de lumière & plus de vertu que ses sujers. Il étoit persuadé aussi que le moien le plus sûr de s'attirer le respect des Grands de sa Cour & de tous ceux qui l'approchoient , étoit de leur en porter assez de son côté , pour ne vouloir jamais en leur présence rien faire ni rien dire qui fût contraire aux règles de l'honnêteté & de la pudeur.

Pag. 209.

La libéralité lui paroissoit une vertu véritablement royale , & il ne trouvoit rien de grand ni d'estimable dans les richesses , que le plaisir de les distribuer aux autres. » J'ai de grandes richesses, disoit-il à ses Courtisans ; je l'avoue , & je suis bien aise qu'on le sache : mais vous devez compter qu'elles ne sont pas moins à vous qu'à moi. En effet dans quelle vûe les amasserois - je ? Seroit-ce pour mon propre usage , & pour les consumer moi-même ? Cela me seroit

Pag. 225.

im
po
con
me
que
ton
U
force
ne p
dre l
amab
sorum
qu'au
Crisu
rois
petit
par le
avoir
il lui
que l
quête
voilà
chelle
sujers.
Il e
ralisé
es de
l'uma
les con
ples ,

» impossible quand je le voudrois. C'est
 » pour être en état de distribuer des ré-
 » compenses à ceux qui servent utile-
 » ment le public, & d'accorder quel-
 » que soulagement à ceux qui me se-
 » ront connoître leurs besoins.

Un jour Crésus lui représenta qu'à *pag. 215.*
 force de donner il se rendroit lui-même
 pauvre, au lieu qu'il auroit pu
 être le plus riche prince du monde, &
 amasser des trésors infinis. Et à quelle
 somme pensez-vous, reprit Cyrus,
 qu'auroient pu monter ces trésors ?
 Crésus fixa une certaine somme, qui
 étoit immense. Cyrus fit écrire un
 petit billet aux Seigneurs de sa Cour,
 par lequel il leur faisoit savoir qu'il
 avoit besoin d'argent. Sur le champ
 il lui en fut apporté beaucoup plus
 que la somme que Crésus avoit mar-
 quée. Voila, lui dit-il, mes trésors :
 voila les coffres où je garde mes ri-
 chesses ; le cœur & l'affection de mes
 sujets.

Il estimoit donc beaucoup la libé-
 ralité : mais il faisoit encore plus de
 cas de la bonté, de l'affabilité, de
 l'humanité, qualités propres à gagner
 les cœurs, & à se faire aimer des peu-
 ples, ce qui est proprement régner :

outre que, d'aimer plus que les autres à donner, quand on est infiniment plus riche qu'eux, est une chose moins surprenante, que de descendre en quelque sorte du trône pour s'égaliser à ses sujets.

Fig. 204.

Mais ce qu'il préféroit à tout, étoit le culte des dieux, & le respect pour la religion. Ce fut aussi à quoi il crut devoir donner ses premiers soins, dès que par la conquête de Babylone il se vit plus libre & plus maître de son tems. Il commença par y établir des Mages pour chanter des cantiques dès le matin à l'honneur des dieux, & pour leur offrir des sacrifices; ce qui fut toujours pratiqué de la même sorte dans les tems suivans.

L'exemple & le goût du Prince devint bientôt, comme cela est ordinaire, le goût & la règle des sujets. Les Perses, qui voioient que le règne de Cyrus n'avoit été qu'une suite & un enchaînement de prospérités continues, crurent qu'en servant les dieux comme lui, ils jouiroient d'un bonheur semblable au sien; & d'ailleurs ils sentoient bien que c'étoit là le moien le plus sûr de lui plaire, & de lui faire utilement leur cour. Cy-

rus
en e
quic
Dieu
fidèle
blem
au bi
nable
la vte
Cy
cipale
fente
de bte
rican
n pou
tems l
ous da
l'on p
sur a l
la tte
done
lui qu
il pou
les Eu
bleme
qu'il c
femme
& d'ai
par la
la hon

rus de son côté étoit fort aise de voir en eux ces sentimens, persuadé que quiconque étoit vertueux & craignant Dieu, étoit en même tems bon & fidèle serviteur des Rois, & inviolablement attaché à leur personne & au bien de l'Etat. Tout cela est admirable ; mais n'est vrai & réel que dans la vraie religion.

Cyrus aiant résolu d'établir sa principale demeure à Babylone, ville puissante qui ne pouvoit pas lui vouloir de bien, crut devoir prendre plus de précautions qu'il n'avoit fait jusqu'à la pour la sûreté de sa personne. Les tems les plus dangereux pour les Princes dans l'intérieur du palais, & où l'on pourroit le plus facilement attenter à leur vie, sont ceux du bain, de la table, & du sommeil. Il songea donc à ne laisser alors approcher de lui que ceux sur la fidélité desquels il pouvoit absolument compter ; & les Eunuques lui parurent, préférablement à tous autres, du caractère qu'il cherchoit : parce qu'étant sans femme, sans enfans, sans famille, & d'ailleurs généralement méprisés par la bassesse de leur naissance & par la honte de leur état, toutes sortes de

Lib. 7. p. 196.

raisons les engageoient à s'attacher uniquement à leur Maître, de la vie duquel dépendoit toute leur fortune, & de qui seul ils tenoient & biens & considération. Il leur confia donc tous les ministères de sa maison, & cet usage, déjà connu avant lui, devint général dans tout l'orient.

On fait qu'il passa aussi dans la suite chez les Empereurs Romains, auprès desquels les Eunuques étoient tout-puissans : & cela n'est pas étonnant. Il étoit tout naturel que le Prince, leur ayant confié le soin de sa personne, & trouvant en eux du zèle & du mérite, leur confiât aussi la conduite de quelques affaires, & que peu-à-peu il se livrât entièrement à eux. Ces habiles Courtisans furent bien profiter de ces momens favorables, où les Princes, délivrés du poids de leur dignité qui leur est à charge, deviennent hommes, & se familiarisent avec leurs Officiers. Par ce moyen, s'étant emparés de leur esprit & de leur confiance, ils s'accréditèrent dans le Palais, dominèrent dans les Cours, s'attirèrent le maniement & la conduite des affaires publiques, se rendirent maîtres de la distribution des

char
rene
rés d
M.
leux
naqu
naqu
mis p
ne lo
pit d
noëla
pis d
à le te
de tro
minoi
ment
guez
Apr
à tout
à for
au pe
ses p
augu
valca
conla
offir
dans
grific
capab
alors

charges & des honneurs, & parvinrent eux-mêmes aux premières dignités de l'Etat.

Mais les bons Empereurs, tels qu'Alexandre Sévère, abhorroient les Eunuques, comme des hommes vendus uniquement à leur fortune, & ennemis par principe du bien public; qui ne songeoient qu'à s'emparer de l'esprit du Prince, à lui dérober la connoissance des affaires, à écarter d'après de lui tous les gens de mérite, & à le tenir resserré dans l'enceinte étroite de trois ou quatre Officiers qui le dominoient & le maîtrisoient absolument : *Claudentes Principem suum, & agentes ante omnia ne quid sciat.*

*Lamprid. in
vita Alex. Se-
ver.*

Après que Cyrus eut donné ordre à tout ce qui regarde le gouvernement, il songea à se donner en spectacle au peuple nouvellement conquis & à ses propres sujets dans une cérémonie auguste de religion, en allant en cavalcade & en pompe aux endroits consacrés aux divinités, pour leur offrir des sacrifices. Il affecta d'étaler dans cette marche tout ce que la magnificence a de plus brillant & de plus capable d'imposer aux peuples. Ce fut alors pour la première fois qu'il son-

*Lib. 8. p. 273.
210.*

gea à s'attirer le respect , non seulement par l'éclat de la vertu , mais , dit l'Historien , par celui d'une parure extérieure , qui fût propre à éblouir les yeux , & qui tint quelque chose du charme & de l'enchantement. Il manda les hauts Officiers des Perses & des Alliés , & leur donna à chacun des habits à la mode des Médes , c'est-à-dire de longues robes qui descendoient jusqu'aux piés. Elles étoient de différentes couleurs plus brillantes les unes que les autres , & toutes richement brodées d'or & d'argent. Il leur en donna outre cela un grand nombre d'autres , très-magnifiques aussi , mais moins riches , pour en faire présent aux Officiers subalternes. Les Perses , en cette occasion , prirent pour la première fois l'habillement des Médes ,

Pag. 206. & commencèrent à leur imitation à se peindre les yeux , & à se mettre du rouge au visage , afin d'avoir l'œil plus vif , & le teint plus vermeil.

Quand le jour de la cérémonie fut arrivé , tout le monde dès la pointe du jour se rendit auprès du Roi. Quatre mille soldats des gardes , rangés quatre à quatre , se placèrent devant

α Α'λλὰ καὶ καταργήσαντες τὸ χρῶμα ἀνέστη.

le
des
cro
dro
rie
cha
lais
pour
d'un
men
à Ju
les c
ges.
voies
E ab
flour
devr
un si
& pe
un r
cap.
De
por
foie
Cyr
chan
droi
roia
pou
qui

le palais, & deux mille autres aux deux côtés du même palais. Toute la cavalerie se trouva là, les Perses à droite, les Alliés à gauche. Les chariots de guerre se rangèrent moitié de chaque côté. Quand les portes du palais furent ouvertes; on en vit sortir premièrement quantité de taureaux d'une beauté merveilleuse, qu'on menoit quatre à quatre pour sacrifier à Jupiter & aux autres dieux, selon les cérémonies prescrites par les Mages. Suivoient les chevaux qui devoient être sacrifiés au soleil. Puis, d'abord un chariot blanc couronné de fleurs, dont le timon étoit doré; il devoit être offert à Jupiter: ensuite un second chariot de même couleur: & paré de même, pour le soleil: enfin un troisième, dont les chevaux étoient caparaçonnés de housses d'écarlate. Derrière marchaient les hommes qui portoient le feu sacré dans un grand foier. Quand tout cela fut en marche, Cyrus commença à paroître sur son chariot, portant sur sa tête la tiare droite, ceinte du diadème ou bandeau royal. Sa tunique de dessous étoit de pourpre mi-partie de blanc, couleur qui ne convient qu'au Roi. Par dessus,

le tout il avoit un grand manteau de pourpre. Ses mains étoient nues. Un peu au dessous de lui étoit assis son Ecuier, d'une taille assez avantageuse, mais inférieure à celle de Cyrus, qui par là en paroïssoit encore plus grande. Dès qu'on l'aperçut, tous se prosternèrent devant lui & l'adorèrent, soit que des gens apostés exprès & placés d'espace en espace en eussent donné aux autres l'exemple & le signal, soit qu'ils s'y portassent d'eux-mêmes, étonnés par la magnificence de cette pompe, & éblouis par l'éclat de la majesté du Roi. Jamais jusques-là aucun des Perses ne s'étoit prosterné devant lui de la sorte.

Dès que le chariot de Cyrus fut sorti du palais, les quatre mille soldats des gardes commencèrent à se mettre en marche : les deux mille autres partirent en même tems, & se mirent aux deux côtés du chariot. Les Eunuques ou Grands Officiers de la maison du Roi, au nombre de trois cens, magnifiquement vêtus, le javelot à la main, & montés sur de superbes chevaux, suivoient immédiatement le chariot de Cyrus. Après eux on menoit en main deux cens che-

vau
can
& le
valer
corps
de ap
de cel
pis q
marci
Qu
coulai
cince
sleil.
nier
l'horri
quelq
l'ordoi
mi-die
"Syrin
Cy
pris
cette
des je
de ch
not ar
dégne
on qu
aux va
que n
coute

vaux de selle de l'écurie du Roi , chacun aiant la couverture en broderie , & le frein d'or. Puis marchoit la cavalerie Persane , divisée en quatre corps de dix-mille hommes chacun ; & après elle la cavalerie des Médes , & celle des Alliés. Les chariots , rangés quatre à quatre , fermoient la marche.

Quand ils furent arrivés aux champs consacrés aux dieux , on offrit des sacrifices d'abord à Jupiter , puis au soleil. On brula à l'honneur du premier des taureaux , & des chevaux à l'honneur du second. On égorgea aussi quelques victimes à la Terre selon l'ordonnance des Mages , puis aux demi-dieux patrons & protecteurs de la * Syrie.

Cyrus , pour égaier un peu les esprits , jugea à propos de terminer cette cérémonie grave & sérieuse par des jeux & des courses de chevaux & de chariots. L'endroit , où l'on s'étoit arrêté , étoit large & spacieux. Il désigna un certain espace d'environ un quart de lieue , & proposa des prix aux vainqueurs séparément pour chaque nation. Il remporta celui de la course parmi les Perses ; car personne

* La Syrie , chez les anciens , est souvent prise pour l'Assyrie.

n'étoit si bon homme de cheval que lui. Les chariots coururent aussi seul à seul.

Ces sortes de cavalcades se faisoient encore lontems après chez les Perses de la même sorte, si ce n'est qu'on n'y immoloit pas toujours des victimes. Toutes les cérémonies étant achevées, ils retournèrent à la ville dans le même ordre.

Pag. 220.
224.

Quelques jours après, Cyrus, pour célébrer la victoire qu'il avoit remportée dans la course aux chevaux, donna un grand repas aux principaux Officiers tant des Perses & des Mèdes que des étrangers. On n'avoit encore rien vû de si superbe & de si somptueux. Il le termina par des présens magnifiques qu'il leur fit à tous. Il les renvoia ainsi comblés de joie, d'admiration, de reconnoissance; & tout-puissant qu'il étoit, maître de tout l'Orient & de tant de roiaumes, il ne craignit point de dégrader sa majesté en les conduisant tous jusqu'à la porte de son appartement. Telles étoient les mœurs de ces tems anciens, où l'on favoit joindre beaucoup de simplicité à beaucoup de grandeur.

ARTICLE III.

*Histoire de Cyrus depuis la prise de
Babylone jusqu'à sa mort.*

CYRUS, se voyant maître de l'Orient par la prise de Babylone, n'imita pas la plupart des Conquérans, qui ternissent la gloire de leurs expéditions par une vie molle & voluptueuse, à laquelle ils s'imaginent avoir droit de s'abandonner après les longs travaux qu'ils ont supportés; mais il crut devoir soutenir sa réputation par les mêmes moiens qui la lui avoient acquise, c'est-à-dire par une conduite sage, & par une vie laborieuse & toujours occupée de ses devoirs.

§. I.

Cyrus fait un voyage en Perse. A son retour il dresse à Babylone le plan de toute la monarchie. Pouvoir de Daniel,

QUAND CYRUS crut avoir suffisamment donné ordre aux affaires de Babylone, il songea à faire un voyage en Perse. Il passa par la Médie pour y saluer Cyaxare son oncle, à qui il fit de grands présens, & lui marqua qu'il trouveroit à Babylone un palais ma-

gnifique tout préparé quand il vou-
droit y aller , & qu'il devoit regarder
cette ville comme lui appartenant en
propre. En effet Cyrus , tant que son
oncle vécut , partagea avec lui l'em-
pire , quoique conquis tout entier par
sa valeur : il porta même la condes-
cendance jusques à lui déferer le pre-
mier rang. C'est Cyaxare qui est ap-
pellé dans l'Ecriture D A R I U S L E
M E D E : & nous verrons que Daniel ,
sous son règne , qui ne dura que deux
ans , eut plusieurs révélations. Il pa-
roit que Cyrus , lorsqu'il fut revenu
de Perse , mena Cyaxare avec lui à
Babylone.

Lorsqu'ils y furent arrivés , ils dres-
sèrent de concert le plan de toute la
monarchie. Ils la divisèrent en six-
vingts provinces. Et afin que les or-
dres du Prince y pussent être portés
avec plus de diligence , Cyrus établit
d'espace en espace des postes , où les
couriers qui marchaient jour & nuit
trouvoient des chevaux tout prêts ,
& par ce moyen faisoient une dili-
gence incroyable. Ils donnèrent le
gouvernement de ces provinces à
ceux qui avoient le plus aidé Cyrus
à soutenir le faix de cette guerre , &

A. M. 3466.

A. V. J. C. 538.

Dan. 6. 1.

Ezrop. p. 232.

Ezrop. p. 230.

qui
serv
Suri
réfidi
voici
tous
Gouv
faire
l'ou
ous c
& la
afin
del f
Cote
à cau
nom
roit
lire d
par li
ence
Caz i
ans,
année
né et
Mirail
Cos
la seco
le met
du Ro
quien

qui lui avoient rendu de plus grands services. Ils établirent sur eux trois *Dan. 6. 2. 3.* Surintendans qui devoient toujours résider à la Cour, & à qui ils devoient rendre compte de tems en tems de ce qui se passeroit dans leur Gouvernement, & qui devoient leur faire tenir les ordres du Prince : de sorte que ces trois principaux Ministres devoient avoir la surintendance & la principale administration des affaires de toute la monarchie. Daniel fut établi le premier des trois. Cette préférence lui étoit due, tant à cause de sa haute sagesse qui étoit renommée dans tout l'orient, & qui avoit éclaté d'une manière particulière dans le repas de Baltazar, que par son ancienneté & par son expérience consommée dans les affaires. Car il y avoit alors soixante & huit ans, à compter depuis la quatrième année de Nabucodonosor, qu'il avoit été employé en qualité de premier Ministre des Rois de Babylone.

Comme cette distinction le rendoit *Dan. 6. 4. 27.* la seconde personne de l'Empire, & le mettoit immédiatement au dessous du Roi, les autres courtisans en conçurent une si grande jalousie, qu'ils se

liguèrent ensemble pour le perdre. Ils ne pouvoient trouver de prise sur lui que du côté de la loi de son Dieu, à laquelle ils savoient qu'il étoit inviolablement attaché. Ils obtinrent de Darius un Edit, par lequel il étoit défendu à tout homme de demander durant l'espace de trente jours quoi que ce fût à quelque dieu ou à quelque homme que ce pût être, sinon au Roi, & cela sous peine d'être jetté dans la fosse des lions. Daniel fut surpris lorsqu'il faisoit ses prières ordinaires le visage tourné vers Jérusalem, & il fut jetté dans la fosse. Mais y ayant été conservé miraculeusement, & en étant sorti sain & sauf, ses calomniateurs y furent précipités, & dans le moment même, dévorés par les lions. Cet événement augmenta encore son crédit.

Dan. 9. 1-27. Sur la fin de la même année, qui étoit comptée comme la première de Darius le Méde, Daniel, par la supputation qu'il fit, ayant connu que les 70 ans de la captivité de Juda déterminés par le prophète Jérémie tendoient à leur fin, pria Dieu instamment qu'il lui plût de se souvenir de son peuple, de rétablir Jérusalem, &

de r
sain
placé
n da
la dé
vie t
déliv
le, c
mle d
droit
droit
du sen
quis l'
mabili
des a
cuque
le lang
l'écritu
d'anté
Cyr
avait d
per de
rale q
forces
chevan
de faul
de pié.
les gar
certaine
parties

de regarder favorablement sa ville sainte & le sanctuaire qu'il y avoit placé. Sur quoi l'ange Gabriel l'assura dans une vision, non seulement de la délivrance des Juifs de leur captivité temporelle, mais encore d'une délivrance beaucoup plus considérable, c'est-à-dire de celle de la servitude du péché & du démon, que Dieu devoit procurer à son Eglise, & qui devoit s'accomplir après soixantedix semaines qui s'écouleroient depuis l'ordre qui seroit donné pour le rétablissement de Jérusalem, c'est-à-dire après 490 ans. Car prenant chaque jour pour une année, selon le langage employé quelquefois dans l'Ecriture sainte, ces 70 semaines d'années font 490 ans.

Cyrus étant revenu à Babylone, *Cyrop. l. 2. §.* avoit donné ordre à toutes ses troupes de s'y rendre. Par la revue générale qu'il en fit, il trouva que ses forces montoient à six vingts mille chevaux, à deux mille chariots armés de faulx, & à six cens mille hommes de pié. Après en avoir distribué dans les garnisons autant qu'il étoit nécessaire pour la défense des diverses parties de l'Empire, il passa avec le

reste dans la Syrie, où il mit ordre aux affaires de cette province, & subjuga tous ces pays jusqu'à la mer rouge & aux confins de l'Éthiopie.

Ce fut apparemment dans cet intervalle de tems que Daniel fut jeté dans la fosse aux lions, & qu'il en fut miraculeusement délivré, comme nous venons de le voir.

Ce fut peut-être aussi dans le même tems que furent frappées ces fameuses pièces d'or appelées Dariques, du nom de Darius Médus, lesquelles pour leur beauté & leur finesse furent préférées pendant plusieurs siècles à toutes les autres monnoies dans tout l'orient.

§. II.

Commencement du nouvel Empire des Perses & des Médes réunis ensemble. Célèbre Edit de Cyrus. Prophéties de Daniel.

C'EST ICI que commence, à proprement parler, l'Empire des Perses & des Médes réunis sous une même autorité. Cet empire, depuis Cyrus qui en fut le premier roi, jusqu'à Darius Codoman qui fut vaincu par Alexandre le Grand, a duré l'espace de

deux cens six ans , depuis l'année du monde 3468 jusqu'à 3674. Mais je ne dois parler dans ce volume que des trois premiers Rois , & il me reste peu de chose à dire de celui qui a été le fondateur de ce nouvel Empire.

CYRUS.

CYAXARE étant mort au bout de deux ans , & Cambyse aiant aussi fini ses jours en Perse , Cyrus retourna à Babylone , & prit en main le gouvernement de l'Empire.

AN.M. 3468.
AV. J.C. 536.

On compte diversement les années du règne de Cyrus. Quelques-uns lui en donnent trente , en les commençant à sa première sortie de Perse , lorsqu'à la tête d'une armée il marcha au secours de Cyaxare : d'autres ne lui en donnent que sept , en les comptant depuis que par la mort de Cyaxare & de Cambyse il posséda seul l'Empire.

Cic. lib. 1. de
Divin. n. 46.

C'est dans la première de ces sept années , où expiroit précisément la soixante & dixième de la captivité de Babylone , que Cyrus donna ce célèbre Edit , qui permettoit aux Juifs de retourner à Jérusalem. On ne peut pas douter qu'il n'eût été obtenu par les soins & à la sollicitation de Da-

niel, qui avoit un grand crédit à la cour. Pour le porter plus promptement à lui accorder cette grace, il lui montra sans doute les prophéties d'Isaïe, où près de deux cens ans avant sa naissance il étoit désigné par son propre nom comme un prince que Dieu destinoit à être un grand conquérant, & à ranger sous sa domination un grand nombre de peuples; & en même tems à être le libérateur des Juifs, en ordonnant que leur temple fût rétabli, & que Jérusalem & la Judée fussent possédées par leurs anciens habitans. Je croi devoir rapporter ici en entier cet Edit, qui est le bel endroit de la vie de Cyrus, & pour lequel on peut croire que Dieu lui avoit accordé tant de vertus héroïques, & une suite si constante d'heureux succès & de glorieuses victoires.

1. Esdr. 1. 1.
4.

La première année de Cyrus roi de Perse, le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avoit prononcée par la bouche de Jérémie, suscita l'esprit de Cyrus roi de Perse, qui fit publier dans tout son royaume cette ordonnance même par écrit. Voici ce que dit Cyrus roi de Perse : Le Seigneur le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, & m'a commandé de lui bâtir

tir

tir une maison dans la ville de Jérusalem qui est en Judée. Qui d'entre vous est de son peuple ? Que son Dieu soit avec lui. Qu'il aille à Jérusalem qui est en Judée , & qu'il rebâtisse la maison du Seigneur Dieu d'Israel. Celui qui est à Jérusalem est le vrai Dieu. Et que tous les autres , en quelques lieux qu'ils habitent , l'assistent du lieu où ils sont , soit en argent & en or , soit de tous leurs autres biens , & de leurs bestiaux , outre ce qu'ils offrent volontairement au temple de Dieu qui est à Jérusalem. Cyrus en même tems fit re- v. 5.

mettre entre les mains des Juifs les vases du temple du Seigneur que Nabucodonosor avoit emportés de Jérusalem , & qu'il avoit mis dans le temple de son dieu. Les Juifs , peu de tems après , partirent sous la conduite de Zorobabel , pour retourner dans leur pays.

Les Samaritains , anciennement ennemis déclarés des Juifs , firent tout ce qu'ils purent pour arrêter la construction du temple : & quoiqu'ils ne pussent changer l'Edit de Cyrus , ils firent tant , à force de présens & par leurs intrigues auprès des Ministres & des Officiers de qui la chose dépendoit , que l'exécution en demeura sus-

pendue, en sorte que pendant plusieurs années l'ouvrage n'avança que fort lentement.

AN. M. 3470. Il paroît que ce fut la douleur de
AV. J. C. 534. voir l'exécution de cet Edit si longtemps
DAN. 10. 1-3. différée, qui porta Daniel le quatrième mois de la troisième année de Cyrus à entrer dans une espèce de deuil, & à jeûner pendant trois semaines de suite. Il étoit alors près du Tigre en Perse. Quand ce tems de jeûne fut passé, il eut une vision qui regardoit la succession des rois de Perse, l'empire des Macédoniens, & les conquêtes des Romains. Cette révélation est rapportée dans les chapitres x, xi, & xii, de la prophétie de Daniel. J'en parlerai bientôt.

* Ce qu'on trouve à la fin du xii chapitre, donne lieu de conjecturer qu'il mourut bientôt après; & en effet son grand âge ne permet pas de croire qu'il ait pu guères vivre plus longtemps; car il avoit pour lors au moins quatre vingts cinq ans, en supposant qu'il en avoit douze lorsqu'il fut transporté à Babylone avec les autres

a Tu autem vade ad
 præsinitum : & requies-
 ces, & stabis in sorte tua

in finem dierum, DAN. 12.
 13.

taptifs. Dès ce tems-là il avoit donné des marques d'une sagesse plus qu'humaine dans le jugement de Suzanne. Il fut depuis fort considéré sous tous les Princes qui régnèrent à Babylone, & toujours employé avec distinction dans le ministère.

La sagesse de Daniel ne s'étendoit pas seulement aux choses divines & aux affaires politiques, mais encore aux arts & aux sciences, & particulièrement à l'architecture. Josèphe nous parle d'un fameux édifice qu'il avoit bâti à Suse en forme de château, qui subsistoit encore de son tems, & qui étoit si admirablement construit, qu'il sembloit ne venir que d'être achevé, tant il conservoit son premier éclat. C'étoit dans ce palais qu'étoit la sépulture ordinaire des rois des Perses & des Parthes; & en considération de son Fondateur, la garde en étoit encore, du tems de Josèphe, commise à un homme de la nation des Juifs. La tradition du pays étoit que Daniel étoit mort dans

* C'est ainsi qu'il faut lire selon saint Jérôme, qui rapporte le même fait. Comment. in Dan. 8. 2. & non E batane, comme on le voit maintenant dans le tems de Josèphe.

cette ville, & l'on y montrait encore son tombeau. Il est bien certain qu'il y alloit de tems en tems, & il nous apprend lui-même qu'il y faisoit les affaires du Roi, en qualité de Gouverneur pour le Roi de Babylone.

Dan. 8. 27.

Réflexions sur les prophéties de Daniel.

J'AI DIFFERÉ jusqu'ici à faire quelques réflexions sur les prophéties de Daniel, qui sont certainement, pour tout esprit raisonnable, une preuve bien convaincante de la vérité de notre religion.

Dan. cap. 4.

Je ne m'arrêterai point à celle qui étoit personnelle à Nabucodonosor, & qui marquoit comment, en punition de son orgueil, il devoit être réduit à la condition des bêtes; puis, après un certain nombre d'années, rétabli sur le trône. On fait que la chose arriva précisément comme Daniel l'avoit prédit: c'est le Prince lui-même qui en fait le récit dans une Déclaration qu'il adresse à tous les peuples de son empire. Daniel a-t-il pu attribuer à Nabucodonosor un Manifeste qui n'auroit pas été de lui; le donner comme aiant été en-

voit c
que pe
au mil
de de
elle n
Prince
le faul
Je r
rablé
rie, les
quand l
Empire
voir de
de néci
taine d
me q
pires.
La p
gade le
dor d'un
mérou
ter; laq
roudre;
le la m
même es
le d'une
rapporté
ong.
Prés c
tème I

voié dans toutes les provinces, quoique personne ne l'eût vû; & publier au milieu de Babylone, pleine de Juifs & de Gentils, une attestation d'une telle importance, & si injurieuse au Prince, dont tout le monde auroit su la fausseté?

Je me contente de représenter ici en abrégé, & sous un même point de vue, les prophéties de Daniel qui marquent la succession des quatre grands Empires, & qui ont, comme on le voit clairement, un rapport essentiel & nécessaire avec la matière que je traite dans mon Ouvrage, qui n'est autre que l'histoire de ces mêmes empires.

La première de ces prophéties regarde le songe qu'eut Nabucodonosor d'une statue composée de différens métaux d'or, d'argent, d'airain, de fer; laquelle fut brisée & réduite en poudre par une petite pierre détachée de la montagne, qui se changea elle-même en une montagne d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaires. J'ai rapporté ce songe ailleurs assez au long.

Près de cinquante * ans depuis, le même Daniel eut une vision, qui a

N iij

Dan. cap. 2.

Pag. 70.

** Ce fut la première année de Baltazar Roi de Babylone.*

Dan. cap. 7.

beaucoup de raport à celle dont je viens de parler : c'est la vision des quatre grandes bêtes qui sortoient de la mer. La première étoit comme une lionne, & elle avoit des ailes d'aigle. La seconde ressembloit à un ours. La troisième étoit comme un léopard, qui avoit quatre têtes. Enfin la dernière, plus forte encore & plus terrible que les autres, avoit de grandes dents de fer ; elle dévoroit, elle mettoit en pièces, & fouloit aux piés ce qui restoit. Du milieu des dix cornes qu'elle avoit, en sortit une petite, qui avoit les yeux d'un homme, & une bouche qui disoit de grandes choses, & cette corne devint ensuite plus grande que les autres : elle faisoit la guerre contre les Saints, & avoit l'avantage sur eux, jusqu'à ce que l'Ancien des jours, c'est-à-dire l'Eternel, s'étant assis sur son trône environné de mille millions d'anges, prononça un jugement irrévocable sur ces quatre bêtes, dont il avoit marqué la durée, & donna au Fils de l'homme puissance sur tous les peuples & toutes les tribus, mais une puissance éternelle qui ne lui sera point ôlée, & un royaume qui ne sera jamais détruit.

On
 eux
 les q
 gibo
 rates
 aux ar
 nième
 ni te
 berne
 lui el
 affliq
 elles
 les M
 domien
 lui de
 ve bic
 viciu
 Qui lai
 empire
 re des
 tout v
 domie
 par un
 Co l
 vait, l

" Quel
 verue à
 nous, les
 d Egypte,
 le monde
 a plus i

On convient que les différens métaux dont la statue étoit composée, & les quatre bêtes sorties de la mer, signifioient autant de monarchies différentes qui se succédoient les unes aux autres, & dont les premières seroient détruites par les suivantes, & qui toutes feroient place à l'empire éternel de Jesus-Christ, pour lequel seul elles avoient subsisté. On convient aussi que ces quatre monarchies sont celles des Babyloniens, des Perses & des Médes unis ensemble, des Macédoniens, & des * Romains. L'ordre seul de leur succession en est une preuve bien certaine. Mais où Daniel voioit-il cette succession & cet ordre ? Qui lui découvroit le changement des empires, sinon celui qui est le maître des tems & des monarchies, qui a tout réglé par ses décrets, & qui en donne la connoissance à qui il lui plaît par une lumière surnaturelle !

Ce Prophète, dans le chapitre suivant, parle encore d'une manière plus

Cap. 2.

* Quelques Interprètes mettent à la place des Romains, les Rois de Syrie & d'Egypte, successeurs d'Alexandre.

a. Ipse mutat tempora

& ætates, transfert regna atque constituit. Ipse revelat profunda & abscondita, & lux cum eo est. Dan. 2. 21. & 22.

détaillée & plus précise. Car, après avoir marqué la monarchie des Perses, & celle des Macédoniens, sous la figure de deux bêtes, il s'explique ainsi clairement : Le béliet, qui a deux cornes inégales, représente le Roi des Médes & des Perses ; le bouc, qui le renverse & le foule aux piés, est le Roi des Grecs ; & la grande corne que cet animal a sur le front, représente le premier auteur de cette monarchie. Comment Daniel a-t-il vu que l'empire des Perses seroit composé de deux nations différentes, Médes & Perses, & que cet empire seroit détruit par celui des Grecs ? Comment a-t-il connu la rapidité des conquêtes d'Alexandre, qu'il marque si dignement en disant qu'il ne touchoit pas la terre : *Non tangebatur terram* ? Comment a-t-il appris qu'Alexandre n'auroit aucun successeur qui lui fût égal, & que le premier auteur de la monarchie des Grecs seroit aussi le plus puissant ?

^a Mais quelle autre lumière, que

a Surget rex fortis, & qui dominatur est. Dan.
dominabitur potestate 11. 3. & 4.
multa ; & dividetur regnum ejus in quatuor
ejus confurgent, sed non in fortitudine ejus. Dan.
posteror ejus, neque secundum potentiam illius. 8. 22.

celle
décou
de fils
se le c
pour r
aient
long ;
d'une
vins,
dont l
autres
& les
Le d
line de
pe, n'e
ment L
a-t-il pu
de ses f
les force
ce Proj
tems d
quer et
visions
l'aman
for qui
le temp

a Serat ad
fuerit in
mundo di
lania sup

celle de la révélation divine, a pu lui découvrir qu'Alexandre n'auroit point de fils qui lui succédât ; que son empire se démembrieroit en quatre principaux royaumes ; que ses successeurs seroient de sa nation , & non de son sang ; qu'il y auroit dans les débris d'une monarchie formée en si peu de tems , de quoi composer des États , dont les uns seroient à l'orient , les autres au couchant , les uns au midi , & les autres au septentrion ?

Le détail des faits prédits dans la suite des chapitres huitième & onzième, n'est pas moins étonnant. Comment Daniel qui vivoit sous Cyrus , a-t-il pu prédire ^a que le * quatrième de ses successeurs assembleroit toutes ses forces contre la Grèce ? Comment ce Prophete , qui étoit si éloigné du tems des Maccabées , a-t-il pu marquer en particulier toutes les persécutions d'Antiochus contre les Juifs ; la manière dont il aboliroit le sacrifice qui s'offroit tous les jours dans le temple de Jérusalem , la profana-

* Xerxes.

^a Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside : & concitabit omnes adversum regnum Græciæ. *Dan. 11. 2.*
 quartus dicabitur opibus nimis super omnes , &

tion qu'il feroit de ce lieu saint, en y établissant une idole ; & la vengeance que Dieu en tireroit ? Comment a-t-il pu , dans la première année du règne des Perses , prédire les guerres que se feroient les successeurs d'Alexandre dans les royaumes de Syrie & d'Egypte , leurs invasions mutuelles , leur peu de sincérité dans leurs traités , leurs alliances par des mariages qui ne serviroient qu'à couvrir l'artifice ?

*S. Hieron.
in Proem. ad
Comment. in
Dan.*

Je laisse au Lecteur intelligent & religieux , le soin de tirer la conclusion qui suit naturellement de ces prédictions de Daniel , si claires & si précises , que Porphyre , l'ennemi déclaré du christianisme , n'a pu trouver d'autre moien d'en contester la divinité , qu'en prétendant qu'elles avoient été faites après coup , & sur le passé plutôt que sur l'avenir.

Avant que de terminer l'article des prophéties de Daniel , je prie le Lecteur de faire attention au contraste que le Saint-Esprit met entre les empires du monde & l'empire de Jesus-Christ. Dans les premiers , tout paroît grand , éclatant , magnifique. La force , la puissance , la gloire ; la majesté semblent en être l'appanage. On y

rec-
rier
sou-
tout
hoit
des
ne
la
que
peut
elle
form
res,
gouv
Ce
de Je
l'orig
indit
gris
conu
domi
foibl
le dis
père,
peut
Et ces
grande
Verbe
le Ro
vienn
s'abait

reconnoit aisément ces grands guerriers , ces fameux conquérans , ces foudres de guerre , qui portoient par tout la terreur , & à qui rien ne résistoit. Mais ce sont des bêtes féroces , des ours , des lions , des léopards , qui ne savent que déchirer , que dévorer , que détruire. Quelle image ! quelle peinture ! & combien nous apprend-elle à rabattre de l'idée que nous nous formons ordinairement & des empires , & de ceux qui les fondent ou les gouvernent ?

C'est tout le contraire dans l'empire de Jesus-Christ. Qu'on en considère l'origine & la naissance , qu'on en étudie avec soin les suites & les progrès dans tous les tems , & l'on reconnoitra que l'un de ses caractères dominans est au dehors la petitesse , la foiblesse , & même , s'il est permis de le dire , la bassesse. C'est le levain de la pâte , c'est le grain de sénévé , c'est la petite pierre détachée de la montagne. Et cependant il n'y a de véritable grandeur que dans cet empire. Le Verbe éternel en est le Fondateur & le Roi. Tous les trônes de la terre viennent rendre hommage au sien , & s'abaisser devant lui. Le but de son

régne est de sauver les hommes, de les rendre éternellement heureux, & de se former un peuple de saints & de justes, qui soient tous autant de rois & de conquérans. Le monde entier ne subsiste que pour eux, & quand le
 » nombre en sera rempli, « alors, dit
 1. Cor. 15- » saint Paul, viendra la fin & la con-
 24. » sommation de toutes choses, lorsqu'
 » que Jesus-Christ aura remis son
 » royaume à son Dieu & à son Pere,
 » & qu'il aura détruit tout empire,
 » toute domination, & toute puissance.

Un Ecrivain qui voit dans les Prophéties de Daniel que les divers empires du monde, après avoir duré le tems que le souverain Arbitre des royaumes leur a fixé, vont tous aboutir & se terminer à l'empire de Jesus-Christ, peut-il s'empêcher, au milieu de tous ces objets profanes qui l'environnent, de tourner les yeux de tems en tems vers ce grand & divin objet, & de l'envisager toujours, au moins en élcignement, comme le but & la fin de tous les autres ?



§. III.

*Dernières années de Cyrus. Mort
de ce Prince.*

IL FAUT revenir à Cyrus. Egale- Cyrop. lib. 9.
p. 233. &c.
ment aimé de ses sujets mutuels & des
nations conquises, il jouissoit en paix
du fruit de ses travaux & de ses vic-
toires. Son empire étoit terminé à
l'orient par l'Inde, au nord par la mer
Caspienne & le Pont-Euxin; au cou-
chant par la mer Egée; au midi par
l'Ethiopie & la mer d'Arabie. Il établit
sa demeure au milieu de tous ces pays,
passant ordinairement sept mois à Ba-
bylone pendant l'hiver, parce que le
climat y est chaud, trois mois à Suse,
pendant le printems; & deux mois à
Écbatane, durant les grandes chaleurs
de l'été.

Sept années s'étant ainsi écoulées,
Cyrus vint en Perse pour la septième
fois depuis l'établissement de la mo-
narchie: ce qui marque qu'il y alloit
régulièrement une fois chaque année.
Cambyse étoit mort. il y avoit déjà
quelque tems, & lui-même étoit assez
vieux, ayant pour lors soixante-dix
ans; dont trente s'étoient passés de-
puis qu'il avoit été déclaré Général

302 HISTOIRE
des Perses ; neuf depuis la prise de
Babylone , & sept depuis qu'il avoit
commencé à régner seul après la mort
de Cyrus.

Il a conserva jusqu'à la fin une santé
forte & robuste, qui étoit le fruit de la
vie sage & frugale qu'il avoit toujours
menée. Et au lieu que ceux qui s'aban-
donnent à la crapule & aux débauches
ressentent souvent toutes les incom-
modités de la vieillesse lors même
qu'ils sont encore jeunes : Cyrus , dans
un âge fort avancé, avoit encore toute
la vigueur de la jeunesse.

Sentant approcher le jour de sa
mort, il fit venir ses enfans, car ils
l'avoient suivi dans ce voyage , & as-
sembla les Grands de l'Empire. Après
avoir remercié les dieux de toutes les
faveurs qu'ils lui avoient accordées
pendant sa vie , & leur avoir demandé
une pareille protection pour ses en-
fans, pour ses amis, pour sa patrie, il
déclara Cambyse son fils aîné son suc-
cesseur, & laissa à l'autre qui s'appel-
loit Tanaoxare , plusieurs gouverne-

a Cyrus quidem apud
Xenophontem eo terme-
ne, quem moriens habuit,
cum admodum senex es-
set, negat se unquam

sensisse senectutem suam
imbeciliorem factam,
quam adolescentia fuis-
set, Cic. de Senect. n. 30.

mens fort considérables. Il leur donna
à l'un & à l'autre d'excellens avis , en
leur faisant entendre que le ferme ap-
pui des trônes n'étoit ni la vaste éten-
due des pays , ni le grand nombre des
troupes , ni les richesses immenses ,
mais le respect pour les dieux , la bon-
ne intelligence entre les freres , & le
soin de se faire & de se conserver de
fidèles amis. « Je vous conjure donc ,
» leur dit-il , mes enfans au nom des
» dieux de vous porter respect l'un à
» l'autre , si vous avez encore quelque
» envie de me plaire à l'avenir. Car je
» ne pense pas , qu'à cause que vous ne
» me verrez plus après ma mort , vous
» estimiez que je ne sois plus rien. Vous
» n'avez pas vû mon ame jusqu'à pré-
» sent : vous n'avez pas laissé de con-
» noître par ses actions qu'elle existoit
» véritablement. Pensez-vous que l'on
» continuât d'honorer ceux de qui les
» corps ne sont plus que cendre , si
» leurs ames n'avoient plus aucune
» puissance ? Non , non , mes enfans ,
» je n'ai jamais pu croire que l'ame
» vécût tandis qu'elle est dans un corps
» mortel , & qu'elle mourût lorsqu'elle
» le s'en sépare. Que si je me trompe ,
» & qu'il ne reste plus rien de moi :

» après ma mort, du moins craignez
 » les dieux qui ne meurent point, qui
 » voient tout, & de qui la puissance
 » est infinie. Craignez-les, & que cette
 » crainte vous empêche de rien faire
 » jamais, ni même de rien mettre en
 » délibération, qui soit contraire ou
 » à la Religion, ou à la justice. Après
 » eux craignez les hommes & les frères
 » à venir. Les dieux ne vous ont
 » point cachés dans l'obscurité, mais
 » vous ont exposés sur un grand
 » théâtre à la vue de tout l'Univers.
 » Si vos actions sont pures & droites,
 » soiez certains que vous en ferez &
 » plus honorés & plus puissans. Pour
 » mon corps, mes enfans, lorsqu'il
 » sera privé de vie, ne l'enfermez ni
 » dans l'or, ni dans l'argent, ni dans
 » quelque autre matière que ce soit.
 » RENDEZ-LE PROMTEMENT A LA
 » TERRE. Y a-t-il rien de plus heureux
 » que d'être mêlé & en quelque sorte
 » incorporé à la bienfaitrice & à la
 » mere commune de tous les hommes.
 Après avoir donné sa main à baiser
 à tous ceux qui étoient présens,
 se sentant défaillir il prononça enco-
 ces dernières paroles. » Adieu, mes
 » chers enfans, puissiez-vous mener

» un
 » ce
 » ve
 » q
 » ad
 » avo
 » vilag
 » de te

O
 le Ci
 le ph
 l'hist
 quali
 mes n
 tior
 noble
 dexté
 gagn
 lance
 litaire
 portoi
 nue d'
 mer &
 Il el
 brillen
 actions
 faibles
 tems,

» une vie heureuse : portez de ma part,
 » ce dernier adieu à votre mere. Et
 » vous, mes fidèles amis, tant absens
 » que présens, recevez mes derniers
 » adieux, & vivez en paix. » Après AN.M. 3475.
AV. J.C. 329.
 avoir dit ces paroles, il se couvrit le
 visage, & mourut également regretté
 de tous les peuples.

Eloge & caractère de Cyrus.

ON PEUT regarder Cyrus comme
 le Conquérant le plus sage & le Prince
 le plus accompli dont il soit parlé dans
 l'histoire profane. Aucune presque des
 qualités qui forment les grands hom-
 mes ne lui manquoit : sagesse, modé-
 ration, courage, grandeur d'ame,
 noblesse de sentimens, merveilleuse
 dextérité pour manier les esprits &
 gagner les cœurs, profonde connoi-
 sance de toutes les parties de l'art mi-
 litaire autant que son tems le com-
 portoit, vaste étendue d'esprit soute-
 nue d'une prudente fermeté pour for-
 mer & pour exécuter de grands projets.

Il est assez ordinaire à ces héros qui
 brillent dans les combats & dans les
 actions guerrières, de paroître très-
 foibles & très-médiocres dans d'autres
 tems, & par rapport à d'autres objets.

On est étonné, quand on les voit seuls & sans armées ; combien il y a de distance entre un Général & un grand homme : combien dans le particulier ils conservent de petitesse & de bas sentimens ; combien ils sont dominés par la jalousie, & gouvernés par l'intérêt : combien ils se rendent désagréables, & même odieux, par une fierté & une hauteur, qu'ils croient nécessaire pour conserver leur autorité, & qui ne sert qu'à leur attirer le mépris.

Cyrus n'avoit aucun de ces défauts. Il paroïsoit toujours le même, c'est-à-dire toujours grand, jusques dans les plus petites choses. Sûr de sa grandeur, qu'il savoit maintenir par un mérite réel, il ne songeoit qu'à se rendre affable, & d'un facile accès ; & le peuple lui rendoit dans le fond de son cœur par des sentimens d'amour & de respect beaucoup plus qu'il ne quittoit pour s'abaisser jusqu'à lui.

Jamais Prince ne posséda mieux que lui l'art des insinuations, si nécessaire pour le gouvernement, & si peu pratiqué. Il savoit en perfection ce que peut un mot placé à propos, une manière obligeante, une raison mêlée au commandement, une grace accom-

par
par
est
I
qui
min
sûr
qui
cret
parc
quai
ami
n'est
nopl
soit
guiré
cessai
ment
qui p
pauv
d'un
des
d'une
L'e
un m
sont
avoir
liberté
près d
soient
en lan

pagnée d'un éloge, un refus adouci par des termes honnêtes. Son histoire est pleine de ces traits.

Il étoit riche dans une sorte de bien qui manque à la plupart des Souverains, qui ont tout excepté des amis fidèles, à qui l'abondance & l'éclat qui les environnent cachent cette secrète indigence. Cyrus étoit aimé, *Habes amicos* parce qu'il aimoit lui-même : car, *quia amicus ipse es. Paneg. Traj.* quand on n'aime point, a-t-on des amis, & mérite-t-on d'en avoir ? Rien n'est plus beau que de voir dans Xénophon comment il vivoit & conversoit avec ses amis, retenant de sa dignité avec eux tout ce qui étoit nécessaire aux bienfaisances, mais infiniment éloigné d'une mauvaise fierté, qui prive les Grands du plus innocent plaisir de la vie, en leur ôtant celui d'un commerce doux & aimable avec des personnes de mérite, quoique d'une condition très inférieure.

L'usage qu'il faisoit de ses amis, est un modèle parfait pour tous ceux qui sont dans les premières places. Ils avoient reçu de lui, non seulement la liberté, mais un commandement express de lui dire tout ce qu'ils pensoient. Quoique beaucoup supérieur en lumière à tous les Officiers, il ne

*Plat. lib. 3.
de leg. pag.*

694.

faisoit rien sans les consulter ; & soit qu'il s'agit de réformer quelque chose dans le gouvernement , ou de faire quelque changement dans les troupes , ou de former quelque entreprise , il vouloit que tout le monde dît son sentiment , & souvent il en profitoit ; bien différent de celui dont Tacite dit , qu'il lui suffisoit , pour se déclarer contre les meilleurs avis , qu'ils ne fussent pas venus de lui : *Consilii, quamvis egregii, quod ipse non asserret, ininicus.*

*Hist. lib. 1.
cap. 26.*

*Éib. 1. Epist.
2. ad Quint.
frat.*

Cicéron remarque que pendant tout le tems de son gouvernement il ne lui échapa jamais une seule parole de colère & d'emportement : *Cujus summo in imperio nemo unquam verbum ullum asperius audivit.* Ce petit mot est un grand éloge pour un Prince. Il falloit que Cyrus , au milieu de tant d'agitations , & malgré l'enivrement de la puissance souveraine , fût bien maître de lui-même , pour conserver toujours son ame dans une assiette calme & tranquille , sans qu'aucun contretems , aucun accident imprévu , aucun mécontentement , pût donner atteinte à sa douceur , ni lui arracher aucune parole dure ou offensante.

gras
c'est
vous
devr
heur
l'éc
équip
de le
amgu
perio
sur-to
ble a
leur F
il dis
nec l
roirs
Prince
(& c'e
cité &
rois)
l'atten
les pen
se des
qu'ils e
ce qui l
ce qui le
les vo
à Paris
dit L
1705, p. 2

Mais ce qu'il y avoit en lui de plus grand, & de plus véritablement roial, c'est l'intime conviction où il étoit que tous ses soins & toute son attention devoient rendre à rendre les peuples heureux; & que ce n'étoit point par l'éclat des richesses, par le faste des équipages, par le luxe & les dépenses de la table, qu'un Roi devoit se distinguer de ses sujets, mais par la supériorité de mérite en tout genre, & sur-tout par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts, & à leur procurer le repos & l'abondance, *Xenoph. C. 7. rep. lib. 1. p. 27.*

Il disoit lui-même, en s'entretenant avec les Grands de sa Cour sur les devoirs de la roiauté, qu'il faut qu'un Prince se regarde comme pasteur; (& c'est le nom que l'antiquité sacrée & profane donnoit aux bons rois) qu'il doit en avoir la vigilance, l'attention, la bonté; veiller, afin que les peuples soient en sûreté; se charger des soins & des inquiétudes, afin qu'ils en soient exemts; choisir tout ce qui leur est salutaire; écarter tout ce qui leur peut nuire; mettre sa joie à les voir croître & multiplier; & *Ibid. l. 8. p. 210.*

* *Pasce populum meum.* | *Homère en une infinité d'endroits.*

* *Reg. 5. 2.*

s'exposer avec courage pour les défendre. Voila, disoit-il, la juste idée & l'image naturelle d'un bon roi. Il est raisonnable que ses sujets lui rendent tous les services dont il a besoin : mais il est encore plus raisonnable qu'il s'applique à les rendre heureux : parce que c'est pour cela qu'il est roi, comme un pasteur ne l'est que pour prendre soin de son troupeau.

En effet c'est la même chose d'être à la République, & d'être Roi ; d'être pour le peuple, & d'être Souverain. On est né pour les autres, dès qu'on est né pour commander ; parce qu'on ne leur doit commander que pour leur être utile. C'est le fondement & comme la base de l'état des Princes, de n'être point à eux : c'est le caractère même de leur grandeur, d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux, comme de la lumière, qui n'est placée dans un lieu éminent que pour se répandre par tout. Est-ce dégrader la roiauté, que d'en penser ainsi ?

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en assez peu de tems un empire qui embrassoit un si grand nombre de

pro-
peta-
les
men-
de se
les
qu'il
regre-
tous.
At
étout
en te
que
païen
Dieu
pour
des de
sur so
Qu
même
éair é
qu'il l
que ne
pâte m
durée
dans so
les plus
corur é
verus.
pâtrât

provinces , qu'il jouit paisiblement pendant plusieurs années du fruit de ses conquêtes ; qu'il sut se faire tellement estimer & aimer , non seulement de ses sujets naturels , mais de toutes les nations qu'il avoit conquises , qu'après sa mort il fut généralement regretté comme le pere commun de tous les peuples.

Au reste nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été si accompli en tout genre , (on comprend assez que je ne parle ici que de vertus païennes) nous qui savons que c'est Dieu lui-même qui l'avoit formé pour être l'instrument & l'exécuteur des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple.

Quand je dis que Dieu a formé lui-même ce Prince , je n'entends pas que ç'ait été par un miracle sensible , ni qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'histoire nous en apprend. Dieu lui avoit donné un heureux naturel en mettant dans son esprit les semences de toutes les plus grandes qualités , & dans son cœur des dispositions aux plus rares vertus. Mais sur-tout il eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel par une

excellente éducation, & qu'on le préparât ainſi aux grands deſſeins qu'il avoit ſur lui. On peut dire, ſans crainte de ſe tromper, que Cyrus dut ce qu'il y avoit de plus grand en lui à la manière dont il fut élevé; qui, le confondant en quelque ſorte avec le reſte des ſujets, & le ſoumettant comme eux à l'autorité des maîtres, amortit en lui cet orgueil ſi naturel aux Princes, lui apprit à écouter les avis, & à obéir avant que de commander; l'endurcit au travail & à la fatigue, l'accoutuma à la ſobriété & à la frugalité, en un mot le rendit tel que nous l'avons vu dans toute ſa conduite, doux, modeſte, honnête, affable, compatiſſant, ennemi du faſte & des délices, & encore plus de la flatterie.

Il faut avouer qu'un tel Prince eſt un des plus précieux préſens que le ciel puiſſe faire à la terre. Les Infidèles même l'ont reconnu, & les ténèbres de leur fauſſe religion n'ont pu leur cacher ces deux vérités: Que Dieu ſeul donnoit les bons Rois, & qu'un tel don en enfermoit beaucoup d'autres, parce que rien n'eſt plus excellent que ce qui reſſemble le plus parfaitement à Dieu, & que l'image

la plus noble de la divinité est un Prince juste, modéré, chaste, réglé dans ses mœurs, & qui ne régné que pour faire régner la vertu. C'est le portrait que Pline nous a laissé de Trajan, qui ressemble bien à celui de Cyrus. *Nullum est præstabilis & pul-* Paneg. Traj.
cris Dei munus erga mortales, quàm
castus, & sanctus, & Deo simillimus
Princeps.

Quand j'examine de près la vie de notre Héros, il me semble qu'il a manqué à sa gloire un trait, qui l'auroit beaucoup relevé; ç'auroit été d'être livré pendant quelque tems à quelque grande disgrâce, & d'avoir quelque revers subit de fortune à essuier. Je sai que l'Empereur Galba, en adoptant Pison, lui disoit que la prospérité a un éguillon & une pointe infiniment plus perçante que l'adversité, & qui met l'ame à une toute autre épreuve: *Fortunam adhuc tan-* Hist. lib. 6.
tum adversam tulisti; secunda res acro- cap. 15.
ribus stimulis explorant animos. Et la raison qu'il en apporte, c'est que le malheur accablant l'ame de tout son poids, elle se roidit, & rappelle toutes ses forces: au lieu que la prospérité l'attaquant d'une manière sour-

de, lui laisse toute sa foiblesse, & lui insinue un poison d'autant plus dangereux, qu'il est plus subtil : *quia miseria tolerantur, felicitate corrumpimur.*

Il faut pourtant avouer que l'adversité, quand elle est portée avec dignité & noblesse, & surmontée par une patience invincible, ajoute un grand éclat à la gloire d'un Prince, & lui donne lieu de déployer bien des qualités & des vertus qui seroient demeurées ensevelies dans le sein de la prospérité : une grandeur d'ame indépendante de tout ce qui lui est étranger, une constance immobile & à l'épreuve des plus rudes coups, un courage intrépide qui s'anime à la vûe du danger, une fécondité de ressources qui naît des contretems mêmes, une présence d'esprit qui envisage tout & donne ordre à tout, enfin une fermeté d'ame qui se suffit à elle-même, & qui est capable de soutenir les autres.

*Cyrop. lib. 8.
pag. 234.*

Cette sorte de gloire a manqué à Cyrus. Il nous apprend lui-même que pendant tout le cours de sa vie qui fut assez longue, jamais aucun accident fâcheux n'en troubla la dou-

deu
con
il n
cho
qui
egal
qu'e
C'est
conf
fond
dans
ver,
de s'
folen
ive.
Il
facili
ce, n
gère
toires
elles
bition
ain d
bonne
ni ce
es et
main,
a d'in
aguen
à l'ia

œur, & que tout lui avoit réussi comme il pouvoit le souhaiter. Mais il nous apprend en même tems une chose qui est presque incroyable, & qui étoit en lui la source de cette égalité d'ame & de cette modération qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer : c'est qu'au milieu d'une prospérité si constante, il conservoit toujours au fond du cœur une crainte secrète dans la vûe de ce qui pouvoit lui arriver, laquelle ne lui permettoit point de s'abandonner ni à une fierté insolente, ni même à une joie excessive.

Il me resteroit à examiner un point décisif pour la réputation de ce Prince, mais que je ne toucherai que légèrement : c'est la nature de ses victoires & de ses conquêtes. Car si elles n'étoient fondées que sur l'ambition, l'injustice, la violence ; Cyrus, loin de mériter les louanges qu'on lui donne, ne devoit être rangé que parmi ces brigands fameux de l'univers ; ces ennemis publics du genre humain, ^a qui ne connoissoient d'autre

^a Id in summa fortuna | domûs: de alienis certare,
æquius, quod validius. | regiam laudem esse. Tac-
Et sua retinere; privatæ | cit. *Annal. lib. 15. cap. 1.*

droit que la force ; qui regardoient les règles communes de la justice comme des loix qui n'obligent que les particuliers , & qui aviliroient la majesté roiale ; qui ne bornoient leurs desseins & leurs prétentions que par l'impuissance d'aller aussi loin que leurs desirs ; qui sacrifioient à leur ambition la vie d'un million d'hommes ; qui mettoient leur gloire à tout détruire , comme les torrens & les embrasemens ; * & qui régnoient comme le feroient les ours & les lions , s'ils étoient les maîtres.

Voilà ce que sont dans la vérité la plupart de ces prétendus Héros que le siècle admire ; & c'est par de telles idées qu'il faut corriger l'impression que les injustes louanges de quelques historiens , & le sentiment de plusieurs personnes séduites par l'image d'une fausse grandeur , font sur les esprits.

Je ne sai si ma prévention pour Cyrus m'aveugle , mais il me semble qu'il étoit d'un caractère tout différent de ceux dont je viens de tracer le portrait. Non que je veuille le jus-

* Quæ alia vita efficit | rent ? Senec. de Clem. lib.
si leones utriusque regna- | 1. cap. 26.

ti
ci
to
to
ge
tr
po
ré
qu
le
ou
ou
litt
de
péta
cauf
les r
qu'il
que
attr
tout
semb
mis e
à la
ment
avec
Cyrus
presq
temps

tifier en tout, ni l'exemter d'ambition, qui sans doute étoit l'ame de toutes ses entreprises : mais il respectoit les loix, & savoit qu'il y a des guerres injustes, où celui qui les entreprend mal à propos se rend responsable de tout le sang qui y est répandu. Or une guerre est telle, lorsque le Prince n'y est porté que par le motif d'étendre ses conquêtes, ou d'acquérir une vaine réputation, ou de se rendre terrible à ses voisins.

Nous avons vû Cyrus, à l'entrée de la guerre, fonder uniquement l'espérance du succès sur la justice de sa cause, & représenter aux soldats, pour les remplir de courage & d'assurance, qu'ils n'étoient point les agresseurs, que c'étoit l'ennemi qui les avoit attaqués, & qu'ils avoient droit à toute la protection des dieux, qui sembloient eux-mêmes leur avoir mis en main les armes pour marcher à la défense de leurs alliés injustement opprimés. Quand on examine avec quelque soin les conquêtes de Cyrus, ou reconnoit qu'elles furent presque toutes la suite des victoires remportées contre Crésus roi de Ly-

*Xenoph. Cy-
rop. lib. 1. p.
25.*

die qui étoit maître de la plus grande partie de l'Asie mineure, & contre le Roi de Babylone qui l'étoit de toute la haute Asie, & de beaucoup d'autres contrées; qui tous deux étoient les agresseurs.

C'est donc avec raison que Cyrus est représenté comme un des plus grands Princes qui aient paru dans l'antiquité, & son règne proposé comme le modèle d'un gouvernement parfait, qui ne peut être tel, si la justice n'en est la base & le principe : *Cyrus à Xenophonte scriptus ad justiffigiem imperii.*

Cic. lib. 1.
Epist. 1. ad
Quint. frat.

§. IV.

*Différences entre Hérodote & Xénophon
au sujet de Cyrus.*

HERODOTE & Xénophon, qui conviennent parfaitement dans ce qui peut être considéré comme le fonds & l'essentiel de l'histoire de Cyrus, & sur-tout dans ce qui regarde son expédition contre Babylone, & ses autres conquêtes; suivent des routes toutes différentes dans le récit qu'ils font de plusieurs faits très-importans, tels que sont la

mai
l'é
Je
abr
l
dy
est
qui
don
un l
& d
Can
riag
de se
nou
berge
me
sant
secre
dans
pere
dans
ber r
Harp
fin à
Cyrus
puffe
ni pa
es, le
conce

naissance & la mort de ce Prince, & l'établissement de l'empire des Perses. Je me croi obligé de donner ici un abrégé de ce qu'en dit Hérodote.

Il raconte, & après lui Justin, qu'Astyage roi des Médes, sur un songe effrayant qui lui annonçoit que le fils qui naîtroit de sa fille le détrôneroit, donna sa fille Mandane en mariage à un homme de Perse d'une naissance & d'une condition obscures, nommé Cambyse. Un fils étant né de ce mariage, le Roi chargea Harpagus, l'un de ses principaux Officiers, de le faire mourir. Celui-ci le donna à l'un des bergers du Roi pour l'exposer dans une forêt. Mais l'enfant aiant été sauvé miraculeusement, & nourri en secret par la femme du berger, fut dans la suite reconnu par son grand-pere, qui se contenta de le reléguer dans le fond de la Perse, & fit tomber toute sa colere sur le malheureux Harpagus, à qui il donna son propre fils à manger dans un festin. Le jeune Cyrus, plusieurs années après, averti par Harpagus de ce qu'il étoit, & animé par ses conseils & ses remontrances, leva une armée en Perse, marcha contre Astyage, le défit dans un com-

Herod. lib. 1.

cap. 107. 130.

Justin. lib. 1.

cap. 46.

320 HISTOIRE
bat , & fit ainsi passer l'empire des
Mèdes aux Perses.

*L'b. 1 cap.
205-214.
Justin. lib. 1.
cap. 8.*

Le même Hérodote fait mourir
Cyrus d'une manière peu digne d'un
si grand conquérant. Ce Prince, se-
lon lui , aiant porté la guerre contre
les Scythes , & les aiant attaqués
dans un premier combat , fit sem-
blant de prendre la fuite , après avoir
laissé dans la campagne une grande
quantité de vin & de viandes. Les
Scythes ne manquèrent pas de se
jetter dessus. Cyrus revint contre
eux , & les aiant trouvé tous enivrés
& endormis , les défit sans peine , &
fit un grand nombre de prisonniers ,
parmi lesquels se trouva le fils de la
Reine nommée Tomyris , laquelle
commandoit l'armée. Ce jeune Prin-
ce , que Cyrus avoit refusé de rendre
à sa mere , étant revenu de son ivresse ,
& ne pouvant souffrir de se voir cap-
tif , se donna la mort. Tomyris , ani-
mée par le desir de la vengeance , pré-
senta un second combat aux Perses ,
& les aiant attiré à son tour dans des
embuches par une fuite simulée , en
tua plus de deux cens mille avec leur
roi Cyrus. Puis , aiant fait couper la
tête de Cyrus , elle la mit dans un

autre plein de sang, en lui insultant par ces paroles : « Cruel que tu es ,
 » rassasie-toi après ta mort du sang ,
 » dont tu as eu soif pendant ta vie ,
 » & dont tu as toujours été insatia-
 » ble.

Le récit que fait Hérodote des premiers commencemens de Cyrus , a bien plus l'air d'une fable que d'une histoire. Pour ce qui regarde sa mort, quelle apparence qu'un Prince si expérimenté dans la guerre, & plus recommandable encore par sa prudence que par son courage, eût donné ainsi dans des embûches qu'une femme lui auroit préparées ? Ce que le même historien rapporte du brusque emportement & de la puerile vengeance de Cyrus contre un * fleuve, où l'un de ses chevaux sacrés s'étoit noyé, & qu'il fit couper sur le champ par son armée en trois cens soixante canaux, combat directement l'idée qu'on a de ce Prince, dont le caractère étoit la douceur & la modération. D'ailleurs, est-il vraisemblable que Cyrus, marchant à la conquête de Babylone, perdît ainsi un tems qui lui étoit si pré-

Lib. 1. cap.

189.

Gydes.

Senec. lib. 2.

de Ira. cap. 21.

a Satia te, inquit, sanguine quem siccisti, cujusque insatiabilis semper fuisti. *Justin lib 1. cap. 8.*

O V

cieux , consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile , & manquaît l'occasion de surprendre les Babyloniens en s'amusant à faire la guerre à un fleuve , au lieu de la porter contre les ennemis ?

Mais ce qui décide sans réplique en faveur de Xénophon , est la conformité de son récit avec l'Ecriture sainte , où l'on voit que , bien loin que Cyrus eût élevé l'empire des Perses sur la ruine de celui des Médes , comme le marque Hérodote , ces deux peuples de concert attaquèrent Babylone , & joignirent leurs forces pour abattre cette redoutable puissance.

D'où peut donc venir une si grande différence entre ces deux historiens ? Hérodote nous l'explique. Dans l'endroit même où il rapporte la naissance de Cyrus , & dans celui où il parle de sa mort , il avertit que dès lors il y avoit différentes manières de raconter ces deux grands événemens. Hérodote a suivi celle qui étoit de son goût , & l'on voit qu'il aimoit les choses extraordinaires & merveilleuses , & qu'il y ajoutoit foi très-facilement. Xénophon étoit plus

l'éri
ave
hist
gra
de
rie
—
(
H
D
la g
part
Hér
y a
s'éto
deve.
vouli
devo
clair
cette
Ca
dès,
mer c
prior
leurs
terre.
un gr
& d'i

sérieux , & moins crédule ; & il nous avertit dès le commencement de cette histoire , qu'il s'étoit informé avec grand soin de la naissance de Cyrus , de son caractère , & de son éducation.

CHAPITRE SECOND.

HISTOIRE DE CAMBYSE.

DES QUE Cambyse fut monté sur le trône , il songea à porter la guerre en Egypte , pour une injure particulière qu'il prétendoit , selon Hérodote , avoir reçue d'Amasis. Il y a plus d'apparence qu'Amasis qui s'étoit soumis à Cyrus , & qui étoit devenu son tributaire , n'ayant pas voulu après sa mort rendre les mêmes devoirs à son successeur , & s'étant soustrait de son obéissance , s'attira par là cette guerre.

Cambyse , pour la pousser avec succès , fit de grands préparatifs tant par mer que par terre. Il engagea les Cypriots & les Phéniciens à l'assister de leurs vaisseaux. Pour son armée de terre , il joignit à ses propres troupes un grand nombre de Grecs , d'Ioniens , & d'Eoliens , qui en faisoient la prin-

*Herod. lib. 3.**cap. 1-3.**AN. M. 3475.**Av J.C. 529.**cap. 49.*

principale force. Mais nul ne lui fut d'un plus grand secours dans cette guerre que Phanès d'Halicarnasse, qui étant Chef de quelques Græcs auxiliaires qui étoient au service d'Amasis, se jetta, pour quelque mécontentement qu'il reçut de ce Prince, dans le parti de Cambyse, & lui donna touchant la nature du pays, les forces de l'ennemi, & l'état de ses affaires, toutes les lumières dont il avoit besoin pour réussir dans cette expédition. Ce fut en particulier par son avis qu'il engagea un Roi Arabe, dont les terres confinoient à la Palestine & à l'Egypte, à fournir de l'eau à son armée pendant qu'elle traverseroit le désert qui étoit entre ces deux pays : ce que ce Prince exécuta en lui faisant porter cette eau sur le dos des chameaux, sans quoi Cambyse n'eût pu passer avec son armée par ce chemin.

Cap. 10.

Aiant fait ces préparatifs, il attaqua l'Egypte la quatrième année de son règne. Lorsqu'il fut arrivé sur la frontière, il apprit qu'Amasis venoit de mourir, & que Psamménite son fils, qui lui avoit succédé, étoit occupé à ramasser toutes les forces pour l'empêcher de pénétrer dans son

de
l'i
Pr
ce
fo
ap
s'e
fir
ne
fo
ur
au
ch
au
ne
n'e
cur
per
Car
sane
I
de
Plan
de a
y e
Mai
des
Plan
revo
qu'il

roiaume. Il ne pouvoit s'en ouvrir l'entrée qu'en se rendant maître de Péluse qui étoit la clé de l'Egypte de ce côté-là. Mais cette place étoit si forte, qu'elle devoit, selon toutes les apparences, l'arrêter longtemps. Pour s'en faciliter la prise, il s'avisa de ce stratagème, s'il en faut croire Polyène. Aiant appris que toute la garnison étoit composée d'Egyptiens, dans un assaut qu'il donna à la ville il mit au premier rang un grand nombre de chats, de chiens, de brebis, & des autres animaux que les Egyptiens tenoient pour sacrés. Ainsi les soldats n'osant lancer aucun trait ni tirer aucune flèche de ce côté-là, de peur de percer quelqu'un de ces animaux, Cambyse se rendit maître de la place sans aucune opposition.

Poliem. lib. 7

Dans le tems que Cambyse venoit de se rendre maître de cette ville, Psamménite s'avança avec une grande armée pour arrêter ses progrès. Il y eut entre eux un grand combat. Mais, avant que d'en venir aux mains, des Grecs qui étoient dans l'armée de Psamménite, pour se venger de la revolte de Phanès, prirent ses enfans qu'il avoit été obligé de laisser en

*Hered. lib. 3.
cap. 1. 2.*

Egypte lorsqu'il s'enfuit, & à la vûe des deux camps les égorgèrent & en burent le sang. Cette cruauté énorme ne leur procura pas la victoire. Les Perses, irrités de cet horrible spectacle, tombèrent sur eux avec tant de furie, qu'ils eurent bientôt renversé & mis en déroute toute l'armée Egyptienne, dont ils tuèrent la plus grande partie. Ce qui en resta se sauva à Memphis.

Cap. 12. A l'occasion de ce combat, Hérodote rapporte une chose dont il avoit été témoin. Les os des Perses & des Egyptiens étoient encore dans le lieu où s'étoit donné la bataille, mais séparés les uns des autres. Les cranes des Egyptiens étoient si durs, qu'on avoit bien de la peine à les briser à grands coups de pierres; & ceux des Perses si mous, qu'on les perçoit avec la dernière facilité. La raison de cette différence étoit que les Egyptiens, dès le plus bas âge, alloient la tête nue & rasée, au lieu que les Perses l'ont toujours couverte de leurs tiaras, qui est un de leurs grands ornemens.

Cap. 13. Cambyse aiant poursuivi les fuyards jusqu'à Memphis, envoya à la ville par le Nil sur lequel elle étoit située, .

tu
ra
te
fu
mi
qu
en
pla
cet
qu
de
av
le
air
mé
por
con
lui
Mai
tout
exci
reco
de q
neu
Son
ne Y
que
& le
succè
batta
faire

un vaisseau de Mitylène avec un héraut , pour sommer les habitans de se rendre. Mais le peuple , transporté de fureur , se jeta sur ce héraut , & le mit en pièces aussi-bien que tous ceux qui étoient avec lui. Cambyse s'étant en peu de tems rendu maître de la place , tira une pleine vengeance de cet attentat , faisant exécuter publiquement dix fois autant d'Egyptiens de la plus haute Noblesse , qu'il y avoit eu de personnes massacrées dans le vaisseau. De ce nombre fut le fils aîné de Psamménite. Et pour Psamménite lui-même , Cambyse se trouva porté à le traiter avec douceur. Non-content de lui avoir sauvé la vie , il lui assigna un entretien honorable. Mais le Monarque Egyptien , peu touché d'une telle bonté , se mit à exciter de nouveaux troubles pour recouvrer son royaume : en punition de quoi on lui fit boire du sang de taureau , dont il mourut à l'heure même. Son règne ne fut que de six mois. Toute l'Egypte s'étoit soumise au vainqueur. Les Libyens , les Cyrénéens , & les Barcéens , à la nouvelle de ces succès , envoièrent à Cambyse des ambassadeurs avec des présens , pour lui faire leurs soumissions.

Hérod. 16.

De Memphis il alla à la ville de Saïs, qui étoit le lieu de la sépulture des rois d'Egypte. Dès qu'il fut entré dans le palais, il fit tirer le corps d'Amasis de son tombeau; & après l'avoir exposé à mille indignités en sa présence, il ordonna qu'on le jettât dans le feu, & qu'on le brûlât: ce qui étoit également contraire aux coutumes des Perses & des Egyptiens. La rage que ce Prince témoigna contre le cadavre d'Amasis, fait voir jusqu'à quel point il haïssoit sa personne. Quelle que fût la cause de cette aversion, il paroît que c'est ce qui l'avoit sur-tout obligé de porter ses armes en Egypte.

Hérod. lib. 3.
cap. 17. & 19.

L'année suivante, qui étoit la sixième de son règne, il résolut de faire la guerre en trois différens endroits: contre les Carthaginois, contre les Ammoniens, & contre les Ethiopiens. Il fut obligé d'abandonner le premier de ces projets, parce que les Phéniciens, sans le secours desquels il ne pouvoit pousser cette guerre, refusèrent de l'assister contre les Carthaginois qui descendoient d'eux, Carthage étant une colonie de Tyr.

Hérod. 20. 24.

Déterminé à attaquer les deux au-

tres
deu
dev
s'in
pay
ils
tels
dor
let
fur
mo
voi
Pes
pas
qu
c'e
leur
à se
nar
à l
tire
heu
" c
" a
" f
" c
" c
" q
" p
" d

tres peuples, il envoya des ambassadeurs en Ethiopie, qui sous ce nom devoient lui servir d'espions pour s'informer de l'état & de la force du pays, & lui en donner connoissance. Ils portoient avec eux des présens, tels que les Perses ont coutume d'en donner : de la pourpre, des brasselets d'or, des compositions de parfums, & du vin. Les Ethiopiens se moquèrent de ces présens, où ils ne voioient rien d'utile pour la vie, à l'exception du vin : & ils ne firent pas plus de cas de ses Ambassadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'est-à-dire pour des espions. Mais leur Roi voulut aussi faire un présent à la mode au Roi de Perse ; & prenant en main un arc, qu'un Perse eût à peine soutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, & leur dit : » Voici le » conseil que le Roi d'Ethiopie donne » au Roi de Perse. Quand les Perses » se pourront servir aussi aisément » que je viens de faire d'un arc de » cette grandeur & de cette force, » qu'ils viennent attaquer les Ethio- » piens, & qu'ils amènent plus de » troupes que n'en a Cambyse. En

» attendant , qu'ils rendent graces
 » aux dieux qui n'ont pas mis dans
 » le cœur des Ethiopiens le desir de
 » s'étendre hors de leur pays. »

Cap. 25.

Cette réponse aiant mis Cambyse en fureur , il commanda à son armée de se mettre en marche sur le champ, sans considérer qu'il n'avoit ni provisions , ni aucune des choses nécessaires pour cette expédition : il laissa seulement les Grecs dans sa nouvelle conquête , pour la tenir en respect pendant son absence.

Cap. 25. & 26.

Quand il fut arrivé à Thèbes dans la haute Egypte, il détacha cinquante mille hommes contre les Ammoniens, avec ordre de ravager leur pays , & de détruire le temple de Jupiter Ammon qui y étoit situé. Mais , après plusieurs journées de marche dans le desert , un vent violent étant venu à souffler du côté du midi , entraîna une si grande quantité de sable sur cette armée, qu'elle en fut toute couverte , & y demeura ensevelie.

Cependant Cambyse marchoit en furieux contre les Ethiopiens , quoiqu'il manquât de toutes sortes de provisions. Aussi une cruelle famine se fit bientôt sentir à toute l'armée. Il

étoit
 rem
 aux
 rem
 la p
 bes.
 Puis
 rem
 mar
 en
 de l
 que
 van
 nou
 que
 que
 fone
 dans
 fure
 pes
 com
 min
 nia.
 le c
 déti
 char
 ce q
 form
 gres.
 com

étoit encore tems, dit Hérodote, de remédier à ce mal : mais Cambyse auroit cru se deshonorer, s'il avoit renoncé à son entreprise, & il poussa sa pointe. Il falut d'abord vivre d'herbes, de racines, de feuilles d'arbres. Puis se trouvant dans un pays entièrement stérile, ils furent réduits à manger les bêtes de charge. Enfin ils en vinrent à cette affreuse extrémité de se manger les uns les autres, celui que le sort faisoit venir le dixième servant de nourriture à ses compagnons ; nourriture, dit Sénèque, plus triste que la plus dure famine : *decimum quemque sortiti, alimentum habuerunt fame sevis*. Le Roi persistoit toujours dans son dessein, ou plutôt dans sa fureur, sans que la perte de ses troupes lui ouvrît les yeux. Mais enfin, commençant à craindre pour lui-même, il donna ordre qu'on retournât. Dans une telle désolation, (qui le croiroit ;) on ne rabatit rien de la délicatesse des mets du Prince, & les chameaux marchaient chargés de tout ce qu'il faut pour couvrir une table somptueuse : *servabantur illi interim generosa aves & instrumenta epularum camelis utebantur, cum sortirentur mi-*

De Ira. lib. 3.
cap. 20.

Ibid.

lites ejus quis malè periret , quis pejus viveret.

Il ramena à Thèbes son armée , dont il avoit perdu la plus grande partie dans son expédition. Il réussit mieux dans la guerre qu'il déclara ici aux dieux , plus faciles à vaincre que les hommes. Thèbes étoit remplie de temples d'une magnificence & d'une richesse incroyables. Ils les pilla tous , puis y fit mettre le feu. Il falloit que l'opulence en fût bien grande , puisque les restes seuls sauvés de l'incendie montoient à des sommes immenses : trois cens talens d'or , qui font neuf millions ; & deux mille trois cens talens d'argent , qui font près de sept millions. Il enleva aussi pour lors ce fameux cercle d'or qui environnoit le tombeau du Roi Ozymandias , lequel avoit trois cens soixante & cinq coudées de circuit , & représentoit tous les mouvemens des différentes constellations.

*Hierod. lib. 3.
cap. 27. 29.*

Lorsque Cambyse fut arrivé à Memphis , il congédia les Grecs , & les renvoia dans leur pays. Mais aiant trouvé à son retour toute la ville en joie , il fut transporté de fureur , s'imaginant qu'on se réjouissoit en Egy-

pre du mauvais succès de ses entreprises. Il manda les Magistrats, pour savoir la raison de ces réjouissances ; & les Magistrats lui aiant dit que c'étoit parce qu'ils avoient enfin trouvé leur dieu Apis, il ne voulut pas les en croire, mais les fit tous mourir comme des imposteurs qui cherchoient à lui insulter. Il fit venir ensuite les Prêtres, qui lui firent la même réponse. Il leur répliqua que puisque leur dieu étoit si bon & si familier que de se faire voir à eux, il vouloit faire connoissance avec lui, & commanda qu'on le lui amenât. Il fut bien étonné au lieu d'un dieu de voir un veau, & entrant de nouveau en fureur il tira son poignard, & le lui enfonça dans la cuisse. Après quoi, aiant reproché aux Prêtres leur stupidité, il les fit cruellement fustiger, & ordonna qu'on tuât tous les Egyptiens qu'on rencontreroit célébrant la fête d'Apis. Le dieu fut remené au temple, où après avoir quelque tems languï de sa blessure, il mourut.

Si l'on en croit les Egyptiens, Cambyse après cette action, la plus énorme impiété selon eux qui eût été commise dans leur pays, devint phré-

nétique. Mais sa conduite précédente fait voir qu'il l'étoit déjà auparavant : & il continua à en donner diverses preuves, dont nous rapporterons quelques-unes.

Ibid.

Il avoit un frere, le seul fils qu'eût eu Cyrus avec lui, & né de la même mere. Son nom étoit *Tanaoxare* selon Xénophon : Hérodote l'appelle *Smerdis*, & Justin *Mergis*. Il accompagna Cambyse dans son expédition d'Egypte. Mais, comme il étoit le seul d'entre les Perses qui vint à bout de bander à deux doits près l'arc qu'on avoit apporté d'Ethiopie, le Roi en conçut une telle jalousie contre son frere, qu'il ne put plus le souffrir dans son armée, & le renvoia en Perse. Aiant même, peu de tems après, songé une nuit qu'un courier lui venoit apprendre que Smerdis étoit assis sur le trône, il soupçonna son frere de penser à la roiauté, & il envia en Perse Préxaspe l'un de ses principaux confidens, avec ordre de le faire mourir : ce qui fut exécuté.

cap. 31. 32.

Ce premier meurtre donna lieu à un second encore plus criminel. Il avoit avec lui dans le camp Méroé, la plus jeune de ses sœurs. Hérodote

nous apprend la manière étrange dont elle étoit aussi devenue sa femme. Comme cette Princesse étoit d'une extrême beauté, Cambyse résolut absolument de l'avoir pour épouse. Il manda pour cet effet les Juges de son royaume, dont l'office étoit d'interpréter les loix du pays, pour savoir d'eux s'il n'y avoit pas quelque loi qui permît au frere d'épouser sa sœur. Les Juges, ne pouvant d'un côté se résoudre à autoriser directement ce mariage incestueux, craignant de l'autre l'humeur violente de ce Prince s'ils osoient le contredire, cherchèrent un milieu & un tempérament. Ils répondirent qu'ils ne trouvoient point de loi qui permît au frere d'épouser sa sœur, mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux Rois de Perse de faire tout ce qu'ils vouloient. Cette réponse accommodant Cambyse autant qu'une approbation directe, il épousa solennellement sa sœur; & par là il donna le premier l'exemple de ces incestes, qui fut suivi de la plupart de ses successeurs, quelque contraire qu'il soit à la pudeur & au bon ordre. Il mena cette Princesse avec lui dans toutes ses expéditions; & il donna son

nom (Méroé) à cette île du Nil qui est entre l'Egypte & l'Ethiopie, jusques où il s'étoit avancé dans sa folle marche contre les Ethiopiens. Voici donc ce qui donna occasion à la mort de cette Princesse. Cambyse un jour se divertissoit à voir le combat d'un jeune lion & d'un jeune chien. Celui-ci aiant du dessous, un autre chien son frere vint à son secours, & le rendit vainqueur. Cette aventure réjouit fort Cambyse, mais arracha des larmes à Méroé, qui étant obligée d'en dire la raison, avoua que ce combat lui avoit rappelé le souvenir de son frere Smerdis, qui n'avoit pas été aussi heureux que ce petit chien. Il n'en falut pas davantage pour exciter la fureur de ce brutal Prince. Sa sœur étoit enceinte. Il lui donna un coup de pié dans le ventre, dont elle mourut. Un mariage si abominable ne méritoit pas une meilleure fin.

*Herod. l. 3.
cap. 14. 35.
Senec. lib. 3.
de ira. cap. 14.*

Il n'y avoit point de jour qu'il ne sacrifiât quelqu'un des Seigneurs de sa Cour à son humeur féroce. Il avoit obligé Préxaspe, l'un de ses principaux Officiers, & son homme de confiance, de lui déclarer ce que les Perses pensoient & disoient de lui. » Ils admirent

» en

» en vous, Seigneur, répondit Préxaspe,
 » beaucoup d'excellentes qualités, mais
 » ils sont un peu blessés de votre pan-
 » chant excessif pour le vin. J'entends,
 » dit le Roi : c'est-à-dire qu'ils préten-
 » dent que le vin me fait perdre la rai-
 » son. Vous en jugerez tout-à-l'heure.
 Il se mit à boire & de plus grands
 coups, & en plus grand nombre qu'il
 eût jamais fait. Après quoi il ordonna
 au fils de Préxaspe qui étoit son grand
 Echanfon, de se tenir droit au bout de la
 sale, la main gauche sur la tête. Prenant
 alors son arc, & le bandant contre lui,
 il déclara qu'il en vouloit à son cœur,
 & le perça en effet. Puis, après lui avoir
 fait ouvrir le côté, montrant à Préxas-
 pe le cœur de son fils percé de la fleche:
Ai-je la main bien sûre, dit-il d'un ton
 moqueur & triomphant ? Ce malheu-
 reux pere, à qui, après un tel coup, il
 ne devoit rester ni voix ni vie, eut la
 lacheté de lui répondre : *Apollon lui-
 même ne tireroit pas plus juste*. Sénèque,
 qui a copié ce récit d'après Hérodote,
 après avoir détesté la barbare cruauté
 du Prince, condanne encore plus for-
 tement la lâche & monstrueuse flate-
 rie du pere : *Sceleratius telum illud lau-
 datum est, quàm missum*.

*Herod. lib. 3.
cap. 36.*

Crésus ayant entrepris de lui dire son avis sur cette étrange conduite qui révoltoit tout le monde, & lui en ayant représenté les fâcheux inconveniens, il ordonna qu'on le fit mourir. Ceux à qui il en donna l'ordre, prévoyant qu'il ne seroit pas lontems sans s'en repentir, en suspendirent l'exécution. Quelques tems après en effet, comme il regretoit Crésus, ses gens lui dirent qu'il étoit encore en vie, de quoi il témoigna beaucoup de joie : il ne laissa pas néanmoins de faire mourir ceux qui l'avoient épargné, pour n'avoir pas exécuté ses ordres.

C'EST à peu près dans ce tems-ci qu'Orètes, l'un des Satrapes de Cambyse, & qui commandoit pour lui à Sardes, fit mourir d'une manière bien étrange Polycrate tiran de Samos. L'histoire de ce dernier est assez singulière, pour mériter d'être rapportée ici.

*Herod. lib. 3.
cap. 39-43.*

Ce Polycrate étoit un Prince à qui, pendant le cours de sa vie, toutes choses avoient toujours réussi à souhait, & dont le bonheur n'avoit jamais été troublé par aucune adversité, ni par aucun accident fâcheux. Amasis, roi d'Egypte, son ami &

son
suj
fran
si c
que
qui
hon
tard
pou
con
que
tain
sent
Le
nean
cas i
léré
qui l
lur f
jerna
s'en
des f
d'une
frent
leur c
Roi.
joie et
Am
étoit a
ll écri

son allié, crut devoir lui écrire à ce sujet. Il lui avoua que son état l'effraioit ; qu'une prospérité si longue & si constante devoit lui être suspecte ; que la divinité maligne & envieuse, qui voit d'un œil jaloux la fortune des hommes, ne manqueroit pas, tôt ou tard, de renverser la sienne : que, pour éviter ses coups mortels, il lui conseilloit de se procurer à lui-même quelque malheur, en faisant volontairement quelque perte, à laquelle il sentît bien qu'il seroit fort sensible.

Le Tyran le crut. Il avoit à son anneau une émeraude, dont il faisoit un cas infini, sur-tout à cause de l'habileté & de la réputation de l'ouvrier qui l'avoit gravée. En se promenant sur sa galère avec ses courtisans, il jeta son anneau dans la mer sans qu'on s'en aperçût. Quelques jours après, des pêcheurs, ayant pris un poisson d'une grosseur extraordinaire, en firent présent à Polycrate. Quand on l'eut ouvert, on y trouva l'anneau du Roi. Sa surprise fut extrême, & sa joie encore plus grande.

Amasis, lorsqu'il eut appris ce qui étoit arrivé, pensa bien différemment. Il écrivit à Polycrate, que, pour ne

point avoir la douleur de voir un ami & un allié tomber dans quelque grand désastre , il renonçoit dès lors à son amitié & à son alliance. Sentiment assez bizarre ! comme si l'amitié n'étoit qu'un nom & qu'un titre , sans fonds & sans réalité.

*H. cap. 120.
125.*

Quoiqu'il en soit , la chose arriva comme l'Egyptien l'avoit prévu. Quelques années après , vers le tems environ où Cambyse tomba malade , Orètes , qui commandoit à Sardes pour le Roi , ne pouvant soutenir le reproche qu'un autre Satrape , dans une querelle particulière , lui fit de n'avoir pû encore subjuguier l'île de Samos , qui étoit tout près de son gouvernement , & si fort à la bien-séance de son maître ; il résolut pour s'emparer de l'île , de se défaire de Polycrate à quelque prix que ce fût. Voici comme il s'y prit. Il feignit vouloir ; sur quelque prétendu mécontentement , se révolter contre Cambyse. Mais il songeoit à mettre auparavant ses trésors en sûreté ; & son dessein , disoit-il , étoit de confier ce précieux dépôt à la bonne foi de Polycrate , lui en laissant pourtant la moitié en propre , qui lui serviroit à

con-
qu'il
savo
gent
d'au
par
la m
ambi
s'eng
affai
voir
rité
vite
moni
chez
sacs
elle
face de
que de
du dép
les fait
malgré
il men
médec
arrivé,
ne con
le si
aimant
ne qui
vau

conquérir l'Ionie & les îles voisines , qu'il avoit en vûe depuis lontems. Il favoit que le Tyran aimoit fort l'argent , & qu'il desiroit avec passion d'augmenter son domaine. Il le prit par ce double appas , en piquant par la même offre & son avarice & son ambition. Polycratè , pour ne point s'engager témérairement dans une affaire de cette importance , crut devoir s'assurer par lui-même de la vérité des faits , & il envoya dans cette vûe un député sur les lieux. On lui montra en effet , quand il fut entré chez le Satrape , un grand nombre de sacs remplis de monnoie d'or : mais elle n'étoit répandue que sur la surface des sacs , le reste ne contenoit que que des pierres. Aussitôt après le retour du député , Polycrate , impatient d'aller saisir sa proie , partit pour Sardes , malgré l'opposition de tous ses amis. Il mena avec lui Démocède , célèbre médecin de Crotone. A peine fut-il arrivé , qu'Orètes le fit arrêter comme ennemi de l'Etat , & en cette qualité le fit attacher à une potence , terminant par ce honteux supplice une vie qui n'avoit été qu'une suite de bonheurs & de prospérités.

*Herod. lib. 3.
cap. 61.*

Cambyse , au commencement de la huitième année de son règne, quitta l'Egypte pour retourner en Perse. A son arrivée en Syrie , il y trouva un héraut qui avoit été dépêché de Suse à l'armée, pour lui déclarer que Smerdis fils de Cyrus avoit été proclamé roi , & pour ordonner à tout le monde de lui obéir. Voici ce qui avoit donné lieu à cet événement. Cambyse , à son départ de Suse pour son expédition d'Egypte , avoit laissé l'administration des affaires pendant son absence entre les mains de Patisthe l'un des chefs des Mages. Ce Patisthe avoit un frere qui ressembloit beaucoup à Smerdis fils de Cyrus , & qui, peut-être pour cette raison , étoit appelé du même nom. Dès qu'il eut été pleinement instruit de la mort de ce Prince , qu'on avoit cachée à la plupart des autres , & qu'il eut appris que les fureurs de Cambyse en étoient venues à un point qu'il n'y avoit plus moyen de le souffrir , il mit son propre frere sur le trône , faisant courir le bruit que c'étoit le véritable Smerdis fils de Cyrus ; & sans différer il envoya des hérauts par tout l'empire , pour en donner connoissance , & or-

de
ve
la
de
me
Sm
que
n'é
Là
laur
d'un
fori
fair
cha
de
exce
qu'il
pédit
four
dont
Les E
été bl
blessé
pas d
purit
l'imp
Per
tanc
Boue

donner à tout le monde de lui obéir.

Cambyse fit arrêter celui qui étoit *Cap. 62-63.*
venu porter cet ordre en Syrie , &
l'ayant examiné avec soin en présence
de Préxaspe qu'il avoit chargé de
tuer son frere , il trouva que le vrai
Smerdis étoit certainement mort , &
que celui qui avoit envahi le trône
n'étoit autre que Smerdis le Mage.
Là dessus il se mit à faire de grandes
lamentations de ce que , sur la foi
d'un songe , & trompé par la con-
formité du nom , il s'étoit porté à
faire mourir son frere ; & sur le
champ il donna ordre à ses troupes
de se mettre en marche pour aller
exterminer l'usurpateur. Mais lors-
qu'il montoit à cheval pour cette ex-
pédition , son épée étant tombée du
fourreau lui fit une blessure à la cuisse ,
dont il mourut peu de tems après.
Les Egyptiens, remarquant qu'il avoit
été blessé au même endroit où il avoit
blessé leur dieu Apis , ne manquèrent
pas d'attribuer cet accident à une juste
punition du ciel , qui vengeoit ainsi
l'impiété sacrilège de Cambyse.

Pendant qu'il étoit en Egypte , s'é- *Cap. 64-66.*
tant avisé de consulter l'oracle de
Bute qui étoit fameux dans ce pays.

là, il en eut pour réponse qu'il mourroit à Ecbarane : ce qu'ayant entendu d'Ecbarane de Médie, il résolut de n'aller jamais dans cette ville. Mais ce qu'il croioit éviter dans la Médie, il le trouva dans la Syrie. Car la ville, où cette blessure l'obligea de s'arrêter, portoit le même nom, & s'appelloit Ecbarane. Il ne l'eut pas plutôt appris, que tenant pour certain que c'étoit le lieu où il devoit mourir, il manda tous les principaux Perses ; & leur ayant représenté le véritable état des choses, & que c'étoit Smerdis le Mage qui avoit occupé le trône, il les exhorta fortement à ne point se soumettre à cet imposteur, & à ne point permettre par là que la souveraineté passât des Perses aux Médes, car le Mage étoit de Médie, mais à faire tous leurs efforts pour se donner un Roi de leur nation. Les Perses, croiant que tout ce qu'il en disoit, n'étoit que par haine contre son frere, n'y eurent aucun égard ; & lorsqu'il fut mort, ils se soumirent tranquillement à celui qui étoit sur le trône, supposant que c'étoit le véritable Smerdis.

1. *Esd. cap.* Cambyse avoit régné sept ans &
4. v. 4. & 6.

cin
tur
trô
fere
che
ne
à la
rus
refy
ren
par
don
vrag
peru

CH

Hu

L
mois
par le
lar le
rirent
qu'ils
peupl
jours
cent u
justi
dion

cinq mois. Il est appelé dans l'Ecriture Assuérus. Dès qu'il fut sur le trône, les ennemis des Juifs s'adressèrent à lui directement pour empêcher la construction du temple. Ce ne fut pas en vain. Il ne révoqua pas à la vérité ouvertement l'édit de Cyrus son pere, peut être par un reste de respect pour sa mémoire : mais il en rendit inutile la fin en grande partie par les diverses découragemens qu'il donna aux Juifs, en sorte que l'ouvrage n'avança que fort lentement pendant son règne.

CHAPITRE TROISIE'ME.

HISTOIRE DE SMERDIS LE MAGE.

L'ECRITURE lui donne le nom d'Artaxerxe. Il ne régna que sept mois, ou peu de chose plus. Dès que par la mort de Cambyse il fut affermi sur le trône, les Samaritains lui écrivirent une lettre contre les Juifs, qu'ils lui 'représentèrent comme un peuple remuant, séditieux, & toujours prêt à se revolter. Ils en obtinrent un ordre qui portoit défense aux Juifs de pousser plus loin la construction de leur ville & de leur temple.

L'ouvrage demeura suspendu jusqu'à la seconde année de Darius, environ l'espace de deux ans.

Le Mage, qui sentoît bien de quelle importance il étoit pour lui qu'on ne pût découvrir son imposture, affecta, dès le commencement de son règne, de ne se point montrer en public, de se tenir enfermé dans le fond de son palais, de traiter toutes les affaires par l'entremise de quelques Eunuques, & de ne laisser approcher de sa personne que ses plus intimes confidens.

*Herod. lib. 3.
cap. 67.*

Pour mieux s'affermir encore sur le trône qu'il avoit usurpé, il s'appliqua dès les premiers jours de son règne, à gagner l'affection de ses sujets, en leur accordant une exemption de taxes : & de tout service militaire pendant trois ans : & il les combla de tant de graces, que sa mort fut pleurée de la plupart des Perses dans la révolution qui arriva dans la suite.

Cap. 69.

Mais les précautions mêmes qu'il prenoit pour dérober la connoissance de son état aux Grands de la Cour & au peuple, faisoient soupçonner de plus en plus qu'il n'étoit pas le véritable Smerdis. Il avoit épousé toutes les femmes de son Prédécesseur, entre

autres Atosse qui étoit fille de Cyrus , & Phédime. Celle-ci étoit fille d'Otanes , l'un des plus grands Seigneurs de Perse. Son pere lui envoya demander par un homme bien fûr si le Roi étoit le véritable Smerdis , ou quelque autre. Elle répondit que n'ayant jamais vû Smerdis fils de Cyrus , elle ne pouvoit dire ce qui en étoit. Otanes ne se contentant pas de cette réponse , lui envoya dire de s'informer d'Atosse , à qui son propre frere devoit être connu , si c'étoit lui ou non. Elle répondit que le roi , quel qu'il fût , du premier jour qu'il étoit monté sur le trône , avoit distribué ses femmes dans des appartemens séparés , afin qu'elles ne pussent avoir entre elles aucune communication , & qu'ainsi elle ne pouvoit approcher d'Atosse pour savoir d'elle ce qu'il fouhaitoit. Il lui renvoia dire que pour s'en éclaircir , lorsque Smerdis seroit avec elle la nuit , & qu'il dormiroit d'un profond sommeil , elle examinât adroitement s'il avoit des oreilles. Cyrus les avoit fait autrefois couper au Mage pour de certains crimes dont il avoit été convaincu. Il fit entendre à sa fille , qu'en cas

que ce fût lui, il n'étoit digne ni d'elle, ni de la couronne. Phédime promit que quand son jour viendrait, elle exécuteroit les ordres de son pere, à quelque danger qu'ils l'exposassent. En effet elle profita de la première occasion pour faire cette épreuve; & aiant trouvé que celui avec qui elle couchoit n'avoit point d'oreilles, elle en avertit son pere; & la fraude fut ainsi sûrement découverte & constatée.

Cap. 70-73. Otanes sur le champ forma une conspiration avec cinq des plus grands Seigneurs Persans; & Darius, illustre Seigneur Persan, dont le pere Hytasppe étoit Gouverneur de la Perse, étant survenu fort à propos dans le moment même, fut associé aux autres, & pressa fort l'exécution. L'affaire fut conduite avec un grand secret, & fixée au jour même, de peur qu'elle ne s'évanât.

Cap. 74-75. Pendant qu'ils délibéroient ainsi entre eux, un événement, auquel on ne pouvoit pas s'attendre, déconcerta étrangement les Mages. Pour détourner tout soupçon, ils avoient proposé à Préxaspe de déclarer devant le peuple, qu'ils feroient assembler pour cet

et
Si
pr
fu
d'i
de
un
toi
pr
by
po
des
ho:
ma
ain
la t
juge
pane
Le
de ce
sans
Corr
Seign
garde
man
quan
ment
surent
crée,
ment

effet , que le Roi étoit véritablement Smerdis fils de Cyrus ; & il l'avoit promis. Ce jour là même le peuple fut assemblé. Préxaspe parla du haut d'une tour ; & , au grand étonnement de tous les assistans , il déclara avec une entière sincérité tout ce qui s'étoit passé : qu'il avoit tué de sa propre main Smerdis par l'ordre de Cambyse son frere : que celui qui occupoit le trône étoit le Mage : qu'il demandoit pardon aux dieux & aux hommes du crime qu'il avoit commis malgré lui & par nécessité. Après avoir ainsi parlé , il se jetta du haut de la tour la tête en bas , & se tua. Il est aisé de juger quel trouble cette nouvelle répandit dans le palais.

Les Conjurés , qui ne savoient rien de ce qui venoit d'arriver , y entrèrent sans qu'on soupçonnât rien d'eux. Comme c'étoient les plus grands Seigneurs de la Cour , la première garde ne songea pas même à leur demander à qui ils en vouloient. Mais quand ils furent près de l'appartement du Roi , & que les Officiers firent mine de leur en refuser l'entrée , alors tirant leurs sabres , ils firent main basse sur tout ce qui se

Cap. 76-78.

présenta à eux. Smerdis le Mage, & son frere, qui délibéroient ensemble sur ce qui venoit d'arriver, aiant entendu du bruit, prirent leurs armes pour se défendre, & blessèrent quelques-uns des Conjurés. L'un des deux freres fut tué sur le champ : l'autre s'étant sauvé dans une chambre plus reculée y fut poursuivi par Gobryas & Darius. Le premier l'aianf saisi par le corps, le tenoit serré fortement entre ses bras. Comme ils étoient dans les ténèbres, Darius n'osoit lui porter de coup, de peur de tuer l'autre en même tems. Gobryas, sachant son embarras, l'obligea de passer son épée à travers le corps du Mage, dût-il les percer tous deux ensemble. Mais il le fit avec tant d'adresse & de bonheur; que le Mage seul fut tué.

Cap. 79.

Dans le moment même, les mains encore ensanglantées, ils sortirent du palais, parurent en public, exposèrent aux yeux du peuple la tête du faux Smerdis, & celle de son frere Patisthe; & découvrirent toute l'imposture. Le peuple en fut si transporté de fureur, qu'il se jeta sur tous ceux qui étoient de la secte de l'Usurpateur, & en massacra autant qu'il en put rencontrer.

Pe
cu
un
la
fut
en
inf
fu
av
rer
sur
éto
le
cla
exa
ince
tout
dort
hom
tre,
renv
rité
byse
tout
l'écar
garde
il req
nal

Pour cette raison le jour où cette exécution fut faite devint dans la suite une fête annuelle chez les Perses, qui la solennisèrent avec grande joie. Elle fut appelée *le massacre des Mages*. Aucun d'eux, ce jour-là, n'osoit paroître en public.

Quand le tumulte & le trouble, cap. 80. 82.
inséparables d'un tel événement, furent apaisés; les Seigneurs qui avoient fait périr l'Usurpateur, tinrent conseil, & délibérèrent ensemble sur la forme de gouvernement qu'il étoit à propos d'établir. Oranes parla le premier, & commença par se déclarer contre la Monarchie, dont il exagéra avec force les dangers & les inconvéniens; tels, selon lui, surtout à cause du pouvoir absolu & sans bornes qui y est attaché, que le plus homme de bien ne peut pas tenir contre, & en est presque infailliblement renversé. Il conclut à remettre l'autorité entre les mains du peuple. Mégabyse, qui opina le second, adoptant tout ce que le premier avoit dit contre l'état monarchique, réfuta ce qui regardoit le gouvernement populaire. Il représenta le peuple comme un animal violent, féroce, indomtable,

qui n'agit que par caprice & par passion. Encore un Roi, disoit-il, fait ce qu'il fait : mais le peuple ne connoit rien, n'écoute rien, & se livre aveuglément à ceux qui ont su se rendre maîtres de son esprit. Il se rabatit donc à l'aristocratie, où un petit nombre d'hommes sages & expérimentés ont tout le pouvoir. Darius parla le troisième, & montra les inconvéniens de l'aristocratie, appelée autrement l'oligarchie, où régner l'envie, la défiance, la discorde, le desir de l'emporter sur les autres, sources naturelles des factions, des séditions, des meurtres, auxquels pour l'ordinaire on ne trouve de remède qu'en se soumettant à l'autorité d'un seul, ce qu'on appelle *monarchie*, qui de tous les gouvernemens est le plus louable; le plus sûr, le plus avantageux; rien n'étant comparable au bien que peut faire dans un Etat un bon Prince, dont le pouvoir égale la bonne volonté. » Enfin, dit-il, pour terminer la question par un fait qui me paroît décisif & sans réplique, à quel le sorte de gouvernement l'empire des Perses, doit-il la grandeur où nous le voyons ? N'est-ce pas à celle

« q
gnt
rue
ser
Cy
I
d'er
mer
cet
rap
on
wol
sole
bou
que
harn
étam
ils F
voie
de l
ziant
venu
rer la
cha li
dans l
de le
le che
s'étam
dez. v
pas pl

» que je propose? » Tous les autres Seigneurs se rangèrent de l'avis de Darius ; & il fut arrêté que la monarchie seroit continuée sur le même pié que Cyrus l'avoit établie.

Il ne s'agit plus que de savoir qui *cap. 84-87.* d'entre eux seroit roi , & de déterminer la manière dont on procéderoit à cette élection. Ils crurent devoir s'en rapporter au choix des dieux. Pour cela on convint que le lendemain ils se trouveroient à cheval au lever du soleil dans un certain endroit du fauxbourg de la ville qui fut marqué , & que celui-là seroit roi , dont le cheval hanniroit le premier. Car le soleil étant la grande divinité des Perses , ils pensèrent que de prendre cette voie ce seroit lui déferer l'honneur de l'élection. L'Ecuier de Darius aiant appris ce dont ils étoient convenus , s'avisa d'un artifice pour assurer la couronne à son Maître. Il attachia la nuit d'auparavant une cavale dans l'endroit où ils devoient se rendre le lendemain matin , & il y amena le cheval de son Maître. Les Seigneurs s'étant trouvés le lendemain au rendez-vous , le cheval de Darius ne fut pas plutôt dans l'endroit où il avoit

senti la cavale, qu'il hannit : sur quoi Darius fut salué roi par les autres, & placé sur le trône. Il étoit fils d'Hy-staspe Perse de nation, de la famille roiale d'Achémene.

Ibid.

L'empire des Perses étant ainsi rétabli & affermi par la sagesse & par la valeur de ces sept Seigneurs, Ils furent élevés sous le nouveau Roi aux plus grandes dignités, & honorés des plus grands privilèges. Ils eurent le droit d'approcher de sa personne toutes les fois qu'ils le voudroient, & d'opiner les premiers sur toutes les affaires de l'empire. Au lieu que tous les Perses portoient la tiare ou le turban le bout renversé en arrière, à la réserve du Roi qui le portoit droit, ceux-ci eurent le privilège de le porter le bout tourné en avant, en mémoire de ce que, lorsqu'ils attaquèrent les Mages, ils l'avoient tourné de cette manière afin de se mieux reconnoître dans la confusion. Depuis ce tems-là les rois de Perse de cette race ont toujours eu sept Conseillers ainsi privilégiés.

Je termine ici l'histoire du royaume des Perses, réservant le reste pour les volumes suivans.

C

C

M

DE

J

ce:

ser

plu

rois

si je

qu'i

anc

les

Dar

je

chef

les f

après

les f

& d

Pers



CHAPITRE QUATRIÈME.

MOEURS ET COUTUMES

DES ASSYRIENS,

DES BABYLONIENS, DES LYDIENS,

DES MEDES, ET DES PERSES.

JE JOINS ici ce qui regarde les mœurs & les coutumes de toutes ces nations, parce qu'elles ont ensemble une grande conformité sur plusieurs points; que je me trouverois exposé à de fréquentes redites, si je voulois les traiter séparément; & qu'à l'exception des Perses, les auteurs anciens nous apprennent peu de choses des mœurs des autres peuples. Dans ce que je me propose d'en dire je traiterai principalement quatre chefs: le gouvernement, la guerre, les sciences & les arts, la religion; après quoi j'exposerai quelles ont été les principales causes de la décadence & de la ruine du grand empire des Perses.

ARTICLE PREMIER.

DU GOUVERNEMENT.

APRÈS avoir dit un mot de la nature même du gouvernement qui régnoit en Perse, & de la manière dont les enfans des Rois y étoient élevés, je considérerai quatre choses : Le Conseil public où s'examinient les affaires de l'Etat, l'administration de la Justice, le soin des provinces, le bon ordre dans les Finances.

§. I.

Etat monarchique. Respect pour les Rois.

Manière dont leurs enfans étoient élevés.

LE GOUVERNEMENT monarchique, que nous appellons roiauté, est de tous les gouvernemens le plus ancien, le plus généralement répandu, le plus propre à maintenir les peuples dans la paix & l'union, & le moins exposé aux révolutions & aux vicissitudes qui agitent les Etats. C'est ce qui a porté les plus sages écrivains de l'antiquité, Platon, Aristote, Plutarque, & avant eux Hétodote, à donner nettement la préférence à cette sorte

de
C
to
pu
ho
qu
ter
l'ir
ple
trô
&
en
de
loie
mêr
me
C
nès
peç
fouv
Dien
bien
sens
respe
pour
melli
bons
Mais
nages

de gouvernement sur tous les autres. C'est aussi le seul qui ait eu lieu dans tout l'orient, où le gouvernement républicain étoit absolument inconnu.

Les peuples y rendoient de grands honneurs au Prince régnant, parce qu'ils respectoient en lui le caractère de la divinité, dont il étoit l'image vivante, & dont il tenoit la place à leur égard, étant établi sur le trône par la main du souverain Maître, & revêtu de son autorité, pour être envers eux le ministre de sa bonté & de sa providence. C'est ainsi que parloient & que pensoient les payens mêmes : *Principem dat Deus, qui erga omne hominum genus vice sua fungatur.* *Plut. in The- mist. pag. 125. Ad Princ. indol. pag. 780. Plin. in Pax neg. Traj.*

Ces sentimens sont très-louables & très-justes. Il est certain que les respects les plus profonds sont dûs à la souveraineté, parce qu'elle vient de Dieu, & qu'elle est toute destinée au bien public; & il est visible en même tems qu'une autorité qui ne seroit pas respectée selon toute l'étendue de son pouvoir, ou deviendroit absolument inutile, ou seroit très-limitée dans les bons effets qui en doivent suivre. Mais dans le paganisme, ces hommages, justes & légitimes en eux-

358 MOEURS DES ASSYRIENS

mêmes, étoient souvent portés trop loin. Il n'y a que la religion chrétienne qui sache se tenir dans de justes bornes. »^a Nous honorons l'Empereur, disoit Tertullien au nom de tous » les chrétiens, mais de la manière » qui nous est permise & qui lui convient : c'est-à-dire comme un homme qui tient le premier rang après Dieu, de qui seul il a reçu tout ce qu'il est, & qui ne voit sur la terre au dessus de lui que Dieu seul. C'est pour cela qu'il l'appelle dans un autre endroit, une seconde Majesté, qui ne le cede qu'à la première : *Religio secunda majestatis.*

Apol. cap.
35.

Chez les Assyriens, & encore plus chez les Perses, le Prince se faisoit appeller *Le grand Roi, Le Roi des Rois.* Deux raisons purent porter ces Princes à prendre ce titre fastueux. L'une, parce que leur empire étoit formé par la conquête de plusieurs royaumes réunis sous une seule domination : l'autre, parce qu'ils avoient à leur Cour, ou dans leur dépendance, plusieurs Rois qui étoient leurs vassaux.

^a Colinus imperatorem, sic, quomodo & nobis licet, & ipsi expedire; ut hominem à Deo secundum, & quicquid est à Deo consecutum, & solo Deo minorem, *Tertull. lib. ad scap.*

La roiauté passoit des peres aux fils , & pour l'ordinaire à l'aîné. *Plat. in Alcibi. 1. p. 121.*

Quand celui qui devoit un jour monter sur le trône étoit venu au monde , tout l'empire en témoignoît sa joie par des sacrifices , des festins , & toutes sortes de réjouissances publiques ; & le jour de sa naissance étoit dans la suite un jour de fête & de solennité pour tous les Perses.

La manière dont on élevoit le futur maître de l'empire , est admirée par Platon , & proposée aux Grecs comme un modèle parfait en ce genre. *Ibid.*

Il n'étoit point livré totalement au pouvoir de la nourrice , qui pour l'ordinaire étoit une femme d'une basse & obscure condition. On choisissoit parmi les Eunuques , c'est-à-dire parmi les premiers Officiers du palais , ceux qui avoient le plus de mérite & de probité , pour prendre soin du corps & de la santé du jeune Prince jusqu'à l'âge de sept ans , & pour commencer à former ses mœurs. Alors on le tiroit d'entre leurs mains , & on le confioit à d'autres maîtres , pour continuer de veiller à son éducation , pour lui apprendre à monter à cheval dès que ses forces pouvoient le permettre , & pour l'exercer à la chasse.

A l'âge de quatorze ans , lorsque l'esprit commence à avoir plus de maturité , on lui donnoit pour son instruction quatre hommes des plus vertueux & des plus sages de l'État. Le premier , dit Platon , lui apprenoit la magie , c'est-à-dire , dans leur langage , le culte des dieux selon les anciennes maximes , & selon les loix de Zoroastre fils d'Oromase ; & il lui donnoit en même tems les principes du gouvernement. Le second l'accoutumoit à dire la vérité , & à rendre la justice. Le troisième lui enseignoit à ne se laisser pas vaincre par les voluptés , afin d'être toujours libre & vraiment roi , maître de lui-même & de ses desirs. Le quatrième fortifioit son courage contre la crainte , qui en eût fait un esclave , & lui inspiroit une sage & noble assurance , si nécessaire pour le commandement. Chacun de ces Gouverneurs excelloit éminemment dans la partie de l'éducation qui lui étoit confiée. L'un étoit recommandable sur-tout par la connoissance de la religion & de l'art de régner : l'autre par l'amour de la vérité & de la justice : celui-là par la tempérance & l'éloignement des plaisirs :

fi
u
tr
ca
rè
qu
ble
enl
ter
Or
tro
son
geo
l'hé
tari
de c
duca
Q
com
endr
pom
envir
côtés
ficièr
mille
ne vic
ne pa
nouve
excell

firs : un dernier enfin par une force & une intrépidité d'ame non commune.

Je ne sai si cette multiplicité de maîtres, qui avoient sans doute différens caractères, & peutêtre différens intérêts, étoit fort propre pour le dessein qu'on se propoisoit, & s'il étoit possible que quatre hommes convinssent ensemble des mêmes principes, & tendissent de concert au même but. On craignoit apparemment de ne pas trouver réunies dans une seule personne toutes les qualités qu'ils jugeoient nécessaires pour bien élever l'héritier présomptif de la couronne, tant ils avoient, même dans ces tems de corruption, une grande idée de l'éducation d'un Prince.

Quoi qu'il en soit, tous ces soins, comme le remarque Platon au même endroit, étoient rendus inutiles par la pompe, le luxe, la magnificence qui environnoient le jeune Prince de tous côtés ; par le nombreux cortège d'Officiers qui le servoient avec une soumission servile ; par tout l'attirail d'une vie molle & voluptueuse, où l'on ne paroissoit attentif qu'à inventer de nouvelles délices : danger que le plus excellent naturel ne pouvoit surmon-

ter. Les mœurs corrompues de la nation l'entraînoient donc bientôt dans les plaisirs contre lesquels nulle éducation ne peut tenir.

Celle dont parle ici Platon, ne peut regarder que les enfans d'Artaxerxe, surnommé Longue-main, fils & successeur de Xerxès, du tems duquel vivoit Alcibiade qui est introduit dans le dialogue dont cette observation est tirée. Car Platon, dans un autre endroit que nous citerons dans la suite, nous apprend qu'en Cyrus, ni Darius, ne songèrent à donner une bonne éducation aux jeunes Princes leurs fils : & ce que l'histoire raconte d'Artaxerxe Longue-main, donne lieu de croire qu'il fut plus attentif que ses prédécesseurs à bien faire élever les enfans : mais il fut peu imité par ceux qui lui succédèrent.

§. II.

Conseil public, où s'examinent les affaires de l'Etat.

QUELQUE absolue que fût l'autorité des Rois chez les Perses, elle étoit pourtant retenue dans de certaines bornes par l'établissement du

C
le
C
bl
la
av
me
gn
de
le

en
l'ar
sep
tem
me
sous
Assu
appr
instr
loix
zami
tout
ne di
re, la
ni
jus
cous
jurer
C

Conseil que l'Etat leur donnoit, Conseil composé de sept des principaux Chefs de la nation, plus recommandables encore par leur habileté & leur sagesse, que par leur naissance. Nous avons vû l'origine de cet établissement dans la conspiration des Seigneurs de Perse, lesquels, au nombre de sept, conjurèrent contre Smerdis le Mage, & le firent mourir.

L'Ecriture marque qu'Esdras fut envoyé dans la Judée au nom & par l'autorité du Roi Artaxerxe & de ses sept Conseillers: *A facie Regis & septem Consiliariorum ejus missus est.* La même Ecriture, lontems auparavant, & sous le règne de Darius, appelé aussi Assuérus, qui succéda au Mage, nous apprend, que ces Conseillers étoient instruits à fond de la disposition des loix, des maximes de l'Etat, des coutumes anciennes; qu'ils suivoient par tout le Prince, qui ne faisoit rien, & ne décidoit aucune affaire importante, sans les avoir consultés: *Interrogavit (Assuerus) sapientes, qui ex more regio semper ei aderant, & illorum faciebant cuncta consilio, scientium leges ac jura majorum.*

Ce dernier passage donne lieu à

Qij

quelques réflexions , qui peuvent beaucoup contribuer à connoître le génie & le caractère du gouvernement des Perses.

Premièrement , le Roi dont il y est parlé , c'est-à-dire Darius , a été l'un des plus célèbres qui aient régné dans la Perse , & l'un des plus recommandables pour sa sagesse & sa prudence , quoiqu'il n'ait point été sans défauts ; & c'est à lui , aussi-bien qu'à Cyrus , qu'on attribue la plûpart des excellentes loix qui y ont toujours subsisté depuis , & qui ont fait comme le fonds & la règle du gouvernement. Or ce Prince , quoique fort habile & fort éclairé , crut cependant avoir besoin de conseil , & il ne craignit point , en s'associant ainsi des coadjuteurs dans la décision des affaires , qu'on le soupçonnât de manquer de lumière ; en quoi il marqua une supériorité de génie qui n'est pas commune , & qui suppose un grand fonds de mérite. Car un Prince , qui n'a qu'une lumière & un esprit médiocre , est tout plein de ses pensées ; & plus il est borné , moins il est docile. Il croit qu'on manque de respect pour lui , quand on veut lui découvrir ce qu'il n'aper-

co
mi
fu
le
bie
rie
con
i
abl
pû
ran
ni
qui
du
dar
que
lui f.
con
plus
lour
qu'el
origi
par le
lour
qu'ell
En
accor
mre
a Reg
m ab

goit pas ; & il s'offense comme d'une injure , de ce qu'on ne paroît pas persuadé , qu'étant le maître , il est aussi le plus clairvoiant. Darius pensoit bien autrement , puisqu'il ne faisoit rien sans conseil : *illorum faciebat cuncta consilio.*

En second lieu, Darius , quelque absolu qu'il fût , & quelque jaloux qu'il pût être de la prééminence de son rang , ne crut point y donner atteinte ni l'avilir , en acceptant un Conseil , qui , sans partager avec lui l'autorité du commandement qui réside toujours dans la personne du Prince , n'avoit que celle de la raison , & se bornoit à lui faire part de ses lumières & de ses connoissances. Il étoit persuadé que le plus noble caractère de la puissance souveraine , quand elle est pure , & qu'elle n'a point dégénéré ni de son origine ni de sa fin ,^a est de gouverner par les loix , de régler sur elles ses volontés , & de se croire interdit tout ce qu'elles défendent.

En troisième lieu , ce Conseil , qui accompagnoit par tout le Roi , (*ex more regio semper ei aderant*) étoit un

^a Regimur à te , & sub. | modum legibus , sumus.
jedi tibi , sed. quoniam. | *Paneg. Traj.*

Conseil subsistant & perpétuel , composé des plus grands Seigneurs & des meilleures têtes de l'Etat , qui sous la direction du Prince , & toujours dépendamment de lui , étoient comme la source de l'ordre public , & l'origine de tout ce qui se faisoit avec sagesse au dedans & au dehors de l'Etat. C'étoit sur ce Conseil que le Prince se déchargeoit de plusieurs soins , qui l'auroient accablé s'il ne s'étoit fait soulager ; & c'étoit par lui qu'il exécutoit ce qui avoit été résolu. C'étoit par ce Conseil subsistant que les grandes maximes de l'Etat se conservoient , que la connoissance de ses véritables intérêts se perpétuoit , que la suite des affaires commencées se lioit & s'entretenoit , & que les surprises & les innovations étoient empêchées. Car dans un Conseil public & général les matières sont examinées par des hommes non suspects : tous les Ministres sont mutuellement les inspecteurs les uns des autres : toutes leurs lumières sur les affaires publiques se réunissent : & ils deviennent tous également capables de tout ce qui regarde le ministère , parce qu'ils sont obligés de s'instruire de toutes les matières

x
q
le
tu
di
ju

ap
Pe
co
fo
far
mer
blic
orde
ville
les
éton
nale
men
prise
vices
rapo
gram
grou
par l

pour opiner sensément, quoiqu'ils ne soient chargés pour l'exécution que d'un emploi limité.

Enfin, & c'est la quatrième réflexion qui me restoit à faire, il est marqué que ceux qui composoient ce Conseil, étoient instruits à fond des coutumes, des loix, des maximes, & des droits du royaume : *scientium leges ac jura majorum.*

Deux choses, que l'Ecriture nous apprend avoir été observées chez les Perses, pouvoient contribuer beaucoup à donner au Roi, & à ceux qui formoient son Conseil, les connoissances nécessaires pour bien gouverner. Premièrement, ces registres publics, où tous les arrêts, toutes les ordonnances du Prince, tous les privilèges donnés aux peuples, toutes les graces accordées aux particuliers étoient écrites. En second lieu, les Annales du royaume, où tous les événemens des régnes passés, les résolutions prises, les réglemens établis, les services rendus par les particuliers, étoient rapportés fort exactement & dans un grand détail : Annales qui étoient soigneusement gardées, & souvent lues par les Princes & par les Ministres,

1. Esdr. 5.
17. & 6. 1.

1. Esdr. 4.
15. & 16.
6. 1.

368 MOEURS DES ASSYRIENS
pour s'instruire du passé ; pour prendre
une idée nette de l'état du royaume ;
pour éviter une conduite arbitraire,
inégale, incertaine ; pour conserver
l'uniformité dans le maniement des af-
faires ; & pour puiser dans la lecture de
ces livres les lumières nécessaires pour
bien conduire l'Etat.

§. III. *Administration de la Justice.*

C'EST la même chose d'être roi, &
d'être juge. Le trône est un tribunal,
& la souveraine autorité est un pou-
voir suprême de rendre justice. » Dieu
» vous a établi roi sur son peuple, di-
» soit la Reine de Saba à Salomon, afin
» que vous le jugiez, & que vous lui
rendiez justice. » C'est pour mettre
les Princes en état de ne craindre que
Dieu, qu'il leur a tout soumis. Il a vou-
lu les attacher invinciblement à la
justice, en les rendant indépendans. Il
leur a donné tout son pouvoir, afin
qu'ils ne pussent s'excuser sur leur foi-
blesse ; & il les a rendu maîtres de tous
les moiens capables d'arrêter l'op-
pression & l'injustice, afin que de-
vant eux elles fussent toujours trem-
blantes, & hors d'état de nuire à qui
que ce fût.

x. Paral. 9. 8.

l'h
doi
toit
dig
leur
trui
pay
com
leur
man
toic
V
té. Il
que l

Mais qu'est-ce que cette justice que Dieu a confiée aux Rois , & dont il les a rendu garands ? C'est la même chose que l'ordre : & l'ordre consiste en ce que l'égalité soit gardée , & que la force ne tienne pas lieu de loi ; que ce qui est à l'un , ne soit pas exposé à la violence d'un autre ; que les liens communs de la société ne soient pas rompus ; que l'artifice & la fraude ne prévalent jamais sur l'innocence & la simplicité ; que tout soit en paix sous la protection des loix ; & que le plus faible d'entre les citoyens soit mis en sûreté par l'autorité publique.

Il paroît par plusieurs endroits de l'histoire que les Rois de Perse rendoient la justice par eux-mêmes. C'étoit pour les mettre en état de remplir dignement cette obligation , que dès leur jeunesse on avoit soin de les instruire dans la connoissance des loix du pays , & que dans les écoles publiques, comme nous l'avons dit de Cyrus , on leur apprenoit la justice de la même manière qu'on enseigne ailleurs la rhétorique & la philosophie.

Voilà le devoir essentiel de la roiauté. Il est juste & absolument nécessaire que le Prince soit aidé dans cette au-

guste fonction , comme il l'est dans les autres : mais être aidé , n'est point être dépouillé. Il demeure juge , comme il demeure roi. Il communique son autorité , mais sans quitter la place , ni la partager. Il paroît donc absolument nécessaire qu'il donne quelque tems à l'étude du droit public , non pour entrer dans un grand détail des loix , mais pour s'instruire des principales règles de la jurisprudence du pays , & pour se mettre en état de rendre justice , & d'opiner avec lumière sur des questions importantes. Les Rois de Perse ne montoient point sur le trône , sans s'être mis pendant quelque tems sous la conduite des Mages , pour apprendre d'eux cette science , dont ils étoient seuls dépositaires , aussi bien que de celle de la religion.

Puisque c'est au Prince seul que la Justice a été confiée , & qu'il n'y a dans ses Etats aucun autre pouvoir de la rendre que celui qu'il communique , c'est donc à lui à examiner entre les mains de qui il remet une partie de ce précieux dépôt , pour connoître si ceux qu'il place si près du trône méritent de partager avec lui son autorité : & pour en écarter sévèrement tous

dan
n'e
ain
ava
dés
mat
bier
des
Il
de f
ce d'
cun
aniqu

ceux qu'il jugera indignes de cet honneur. Il paroît qu'en Perse les Rois veilloient avec grand soin à ce que la Justice fût administrée avec beaucoup d'intégrité & de désintéressement : & l'un de ces Juges Roiaux , car on les appelloit ainsi , s'étant laissé corrompre par des présens , fut impitoyablement condamné à mort par Cambyse , qui ordonna qu'on mît sa peau sur le siège où ce Juge inique avoit coutume de prononcer ses jugemens , & où son fils qui succédoit à sa charge devoit s'asseoir , afin que le lieu même où il jugeroit l'avertît continuellement de son devoir.

Herod. l. 5.

c. 25.

Les Juges ordinaires étoient pris dans le Corps des Vieillards , où l'on n'entroit qu'à l'âge de cinquante ans : ainsi personne n'exerçoit la Judicature avant ce tems , les Perses étant persuadés qu'on ne pouvoit apporter trop de maturité à un emploi qui décide des biens , de la réputation , & de la vie des citoyens.

Xenoph. Cyrop. l. 1. p. 7.

Il n'étoit permis ni aux particuliers de faire mourir un esclave , ni au Prince d'infliger peine de mort contre aucun de ses sujets pour une première & unique faute , parce qu'elle pouvoit

Herod. l. 7.

c. 27.

être regardée moins comme la marque d'une volonté criminelle, que comme l'effet de la foiblesse & de la fragilité humaine.

Les Perses croioient qu'il étoit raisonnable de mettre dans la balance de la Justice le bien comme le mal, les mérites du coupable, aussi bien que ses démérites, & qu'il n'étoit pas juste qu'un seul crime effaçât le souvenir de toutes les bonnes actions qu'un homme auroit faites pendant sa vie.

*Herod. lib.
7. cap. 194.*

C'est par ce principe que Darius aiant condamné à mort un Juge parce qu'il avoit prévariqué contre son devoir, & s'étant souvenu des services importants que ce Juge avoit rendus à l'Etat & à la famille roiale; il révoqua sa sentence dans le moment même qu'elle alloit être mise en exécution, reconnoissant qu'il l'avoit prononcée

*Γὰρ ὡς τὰ
χρῆμα ἀνὰ τὸ
σφάσιμα ἰσχυρο-
μέρος ἐστὶν, ἐλευσε-*

avec plus de précipitation que de sagesse.

Mais une loi importante & essentielle pour les jugemens, étoit, en premier lieu, de ne condamner jamais un coupable sans lui avoir confronté ses accusateurs, & sans lui avoir laissé le tems & fourni tous les moiens de répondre aux chefs d'accusations im-

tentés contre lui ; en second lieu, de condamner le délateur aux mêmes peines qu'il vouloit faire souffrir à l'accusé, s'il se trouvoit innocent.

Artaxerxe donna un bel exemple de la juste sévérité qu'on doit employer dans ces occasions. Un de ses favoris lui avoit rendu suspecte la fidélité de l'un de ses meilleurs Officiers, dont il ambitionnoit la place, & avoit en-

Diod. lib. 117

pag. 333-336.

voié contre lui des Mémoires pleins de calomnie, espérant de son crédit auprès du Prince qu'il l'en croiroit sur sa simple parole, & qu'il n'entreroit dans aucun examen. Car tel est le caractère du délateur. Il craint la lumière & les preuves : il desireroit fermer à l'innocence tout accès auprès du Prince, & lui ôter tout moyen de se justifier. L'Officier fut mis en prison. Il demanda au Roi qu'on lui donnât des Juges, qu'on produisît les preuves. Il n'y en avoit point d'autre que la lettre que son ennemi même avoit écrite contre lui. Son innocence fut donc reconnue, & pleinement justifiée par les trois Commissaires nommés pour l'examen de sa cause ; & le Roi fit tomber tout le poids de son indi-

gnation contre le perfide calomnia-
 teur, qui avoit entrepris d'abuser
 ainsi de la confiance de son Maître. Ce
 Prince, qui étoit fort éclairé, & qui
 favoit, que la marque d'un sage gou-
 vernement, c'est lorsqu'on ne craint
 que les loix, & non les délateurs; au-
 roit cru qu'en user autrement, ç'au-
 roit été violer ouvertement les règles
 les plus communes de l'équité natu-
 relle, & même de l'humanité; ^b ou-
 vrir la porte à l'envie, à la haine, à la
 vengeance, à la calomnie; armer de
 l'autorité publique la noire & dé-
 testable malice des délateurs contre la
 simplicité des plus fidèles sujets; &
 dépouiller de trône du plus auguste
 privilège qu'il puisse avoir, qui est
 d'être l'asyle de la justice & de l'in-
 nocence contre la violence & la ca-
 lomnie.

Esther, cap. 16. Un autre roi de Perse, avant lui,
 avoit donné un exemple encore plus
 mémorable de fermeté & d'amour de
 la justice: c'est celui que l'Ecriture
 appelle Assuérus, & que l'on croit être
 le même que Darius fils d'Hystaspe;

^a Non jam delatores, | rores non castigat, irri-
 sed leges timentur. *Plin.* | tat. *Sueton. in vit. Domit.*
in Paneg. Traj. | cap. 9.

^b Princeps, qui dela-

& av di dr ad fin nal rou av si éto & la

à qui les vives sollicitations d'Aman avoient arraché ce funeste Edit qui ordonnoit qu'en un certain jour les Juifs , dans toute l'étendue de son empire , seroient exterminés. Quand Dieu lui eut ouvert les yeux par le moien d'Esther , il se hâta de réparer sa faute , non seulement par la révocation de son Edit , & par la punition exemplaire du fourbe & de l'imposteur qui l'avoit trompé , mais encore plus par un aveu public de sa faute qui devoit servir de modèle à tous les siècles & à tous les Princes , & leur apprendre que bien loin de dégrader par là leur dignité , ou d'affoiblir leur autorité , ils rendoient l'une & l'autre plus respectables. Après y avoir déclaré qu'il n'est que trop ordinaire aux calomniateurs de surprendre par leurs déguisemens & par leurs adresses la bonté des Princes , que leur sincérité naturelle porte à juger favorablement de celle des autres , il ne rougit point de reconnoître qu'il avoit eu le malheur de se laisser ainsi prévenir contre les Juifs , qui étoient les plus fidèles de ses sujets , & les enfans du Dieu très-haut , à la bonté de qui lui & ses ancêtres

376 MOEURS DES ASSYRIENS
étoient redevables de leur trône.

Herod. lib.
2. cap. 138. Les Perses n'étoient pas seulement ennemis de l'injustice, comme nous venons de le voir; ils avoient encore en horreur le mensonge, qui passa toujours parmi eux pour un vice bas & infamant. Ce qu'ils trouvoient le plus lâche après le mensonge, c'étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroissoit fainéante, honteuse, servile, & d'autant plus méprisable qu'elle portoit à mentir.

§. IV. *Attention sur les Provinces.*

IL PAROIT facile de maintenir le bon ordre dans la capitale du royaume, où la conduite des Magistrats & des Juges est éclairée de près, & où la vûe seule du trône est capable de tenir les sujets dans le respect. Il n'en est pas ainsi des provinces, où l'éloignement du Prince & l'espérance de l'impunité peuvent donner lieu à beaucoup de malversations de la part des Officiers & des Magistrats, & de désordres de la part des peuples. C'est à quoi la politique des Perses s'appliquoit avec le plus de soin, & l'on peut dire aussi avec le plus de succès.

L'empire des Perses se divisoit en
 * cent vingt-sept Gouvernemens, dont
 ceux qui en étoient chargés s'appel-
 loient Satrapes. Ils avoient au dessus
 d'eux trois principaux Ministres qui
 veilloient sur leur conduite, & à qui
 ils rendoient compte de toutes les af-
 faires de leurs provinces, & qui de-
 voient ensuite en faire le rapport au
 Roi. C'étoit Darius Médus, c'est-à-
 dire Cyaxare, ou plutôt Cyrus sous le
 nom de son oncle, qui avoit établi ce
 bon ordre dans l'empire. Ces Satrapes,
 par leur établissement, étoient char-
 gés de se rendre, chacun dans sa pro-
 vince, aussi attentifs aux intérêts des
 peuples qu'à ceux du Prince : car Cy-
 rus étoit persuadé qu'on ne devoit
 point mettre de différence entre ces
 deux sortes d'intérêts, qui sont né-
 cessairement liés ensemble, puisque
 les peuples ne peuvent être heureux
 si le Prince n'est puissant & en état de
 les défendre, ni le Prince être vérita-
 blement puissant si les peuples ne sont
 heureux.

Ces Satrapes étoient les personnes
 de l'Etat les plus considérables, à qui
 Cyrus assigna des fonds & des reve-
 nus proportionnés à l'importance de

* Les Au-
 teurs varient
 sur le nombre
 des Satrapies.
 Xenophon Cy-
 rop. lib. 8. p.
 229-232.

leurs emplois. Il vouloit qu'ils vé-
 cussent noblement dans la province,
 pour s'attirer le respect & des grands
 & des peuples qui étoient confiés à
 leurs soins ; & que par cette raison
 leur train , leur équipage , leur table
 répondissent à leur dignité, sans pour-
 tant sortir des bornes d'une sage &
 raisonnable modestie. Il se proposoit
 lui-même à eux pour modèle , com-
 me il souhaitoit qu'ils le fussent aussi
 de leur côté pour tous les Seigneurs
 sur lesquels ils avoient quelque in-
 tendance : en sorte que le même or-
 dre qui régnoit dans la Cour du Prin-
 ce fût aussi observé à proportion dans
 la Cour des Satrapes , & dans la mai-
 son des grands Seigneurs. Au reste ;
 pour prévenir , autant qu'il lui étoit
 possible , tous les abus qu'on auroit
 pu faire d'une autorité aussi grande
 qu'étoit celle des Satrapes , il s'en
 étoit réservé à lui seul la nomina-
 tion , & il voulut que les Gouver-
 neurs des places , les Commandans
 des troupes , & d'autres pareils Offi-
 ciers , eussent rapport directement au
 Prince , & reçussent de lui les ordres ,
 afin que si les Satrapes venoient à
 abuser de leur pouvoir , ils fussent

qu'ils trouveroient en eux autant d'inspecteurs & de censeurs. Et pour rendre ce commerce de lettres plus sûr & plus prompt, il établit dans toute l'étendue de son empire des couriers qui alloient jour & nuit, & faisoient une diligence extraordinaire. Je diffère d'en parler à la fin de ce paragraphe, pour ne point interrompre la matière que je traite.

Le Roi ne se reposoit pas entièrement du soin des provinces sur les Sattapes & les Gouverneurs : il en prenoit connoissance par lui-même, persuadé que ce n'est régner qu'à demi, que de régner par les autres. Un Officier de la Couronne étoit chargé de lui dire tous les matins en l'éveillant : *Sire, levez-vous, & songez à remplir les fonctions pour lesquelles Orosmade vous a placé sur le trône.* Orosmade étoit un Dieu honoré anciennement chez les Perses. Un bon Prince, dit Plutarque en rapportant cette coutume, n'a pas besoin qu'un Officier lui répète tous les jours cet avis : l'amour pour son peuple & son bon cœur le lui disent assez.

Chez les Perses le Roi se croioit donc obligé, selon l'ancienne coutu-

Plut. ad
Princ. indol.
p. 780.

Xenoph. in
Oeconom. p.
228.

me qui y étoit établie , de visiter en personne toutes les provinces de son empire ; & il comprenoit , comme Pline le dit de Trajan , que la gloire la plus solide & la joie la plus sensible d'un bon Prince , est d'aller de tems en tems montrer aux peuples leur Pere commun ; réconcilier les villes troublées par des haines mutuelles & des dissensions ; arrêter les mouvemens prêts à éclater , moins par l'austérité du commandement que par l'autorité de la raison ; empêcher les injustices & les violences des Magistrats ; casser absolument tout ce qui s'est fait contre l'ordre & contre les règles ; en un mot , porter par tout , comme un astre bienfaisant , des influences salutaires , ou plutôt , comme une espèce de divinité , connoître tout , entendre tout , se rendre présent à tout , sans rejeter jamais aucune plainte ni aucune supplication.

Lorsque le Roi ne pouvoit faire par

a Reconciliare amulas civitates , tumentesque populos non imperio magis quam ratione compescere , intercedere iniquitatibus Magistratum , infectumque red-

oportuerit , postremo velocissimi sideris more omnia invisere , omnia audire , & undecumque invocatum , statim , velut numen , adesse & adstiter. *Plin. in Panegy. Traj.*

le
o
et
M
ne
se
les
ag
Pri
le
l
Ro
soit
rem
bier
qu'e
con
gou
leme
guern

lui-même ses visites , il envoyoit à sa place des Grands de l'Etat connus par leur prudence & leur vertu. On les appelloit communément les yeux & les oreilles du Prince , parce qu'il voioit tout , & étoit informé de tout par leur moien. Quand on disoit que les Grands qui composoient le Conseil , ou qui étoient employés en différens ministères , étoient les yeux & les oreilles du Prince , on avertissoit tout ensemble & le Prince qu'il avoit ses Ministres comme nous avons les organes de nos sens , non pas pour se reposer , mais pour agir par leur moien ; & les Ministres , qu'ils ne devoient pas agir pour eux-mêmes , mais pour le Prince qui étoit leur chef , & pour tout le corps de l'Etat.

Le détail où descendoit , soit le Roi lorsqu'il marchoit en personne , soit les Commissaires & les Inspecteurs qu'il nommoit à cet effet , est bien digne d'admiration , & marque qu'on entendoit bien alors en quoi consiste la sagesse & l'habileté du gouvernement. Ce n'étoient pas seulement les grands objets , comme la guerre , les finances , la justice , le

commerce , qui occupoient l'esprit du Prince ou des Ministres. La sûreté & la beauté des villes , l'habitation commode des citoyens , les réparations des chemins publics , des ponts , des chaussées , la garde des forêts pour empêcher qu'elles ne fussent dégradées , la culture des terres sur tout , & jusqu'aux métiers les plus vils & les plus bas , tout entroit dans la politique , & paroissoit en mériter l'attention. En effet, tout ce qui est aux sujets, aussi-bien que les sujets mêmes , fait partie de ce qui est confié à l'attention, à la sensibilité , à l'activité du Chef de la République.^a Son amour pour elle est universel. Il embrasse tout , & s'étend à tout. Il suffit au public & aux particuliers. Il porte dans son cœur chaque province, chaque ville , chaque famille. Tout retentit à lui , tout l'avertit, tout l'intéresse.

J'ai dit que la culture des terres étoit un des grands objets qui attiroient l'attention des Perses. En effet, un des premiers soins du Prince étoit

Xenoph.

Oecon. p. 817-830.

^a Is , cui cura sunt universa , nullam non reip. partem tanquam sui nu-

tit. *Senec. lib. de clem. cap. 13.*

v
tr
l
&
pr
ég
roi
pu
pa
la
fem
arm
être
trav
les
raisc
voie
se fa
la m
chaq
voul
abon
produ
dans c

de faire fleurir l'agriculture ; & les Satrapes dont la province étoit la mieux cultivée, avoient la plus grande part aux graces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armées , il y en avoit aussi pour veiller aux travaux rustiques. C'étoient deux charges semblables , dont l'une prenoit soin de garder le pays , & l'autre de le cultiver. Le Prince les protégeoit avec une affection presque égale , parce que toutes deux concouroient & étoient nécessaires au bien public. Car si les terres ne peuvent pas être cultivées sans le secours & la protection des armées qui les défendent & les tiennent en sûreté, les armées de leur côté ne peuvent pas être nourries & entretenues sans le travail des laboureurs qui cultivent les terres. C'étoit donc avec grande raison que le Prince , quand il ne pouvoit pas s'en instruire par lui-même , se faisoit rendre un compte exact de la manière dont chaque province , chaque canton étoit cultivé ; qu'il vouloit savoir si chaque pays portoit abondamment tout ce qu'il pouvoit produire ; qu'il descendoit jusques dans ce détail , comme Xénophon le

lices, mais sages & honnêtes; comme la maîtresse & l'école de la sobriété, de la tempérance, de la justice, de la religion, en un mot de toutes les vertus tant guerrières que civiles. Il rapporte le beau mot de Lyfandre Lacédémonien, qui se promenant à Sardes avec le jeune Cyrus, & apprenant de la bouche de ce Prince que c'étoit lui-même qui avoit planté de sa propre main plusieurs des arbres qu'il voioit, s'écria qu'on avoit raison de vanter le bonheur de Cyrus, dont la vertu répondoit à sa fortune, & qui au milieu du faste le plus brillant, & de la plus superbe magnificence, avoit su conserver un goût si pur, & si conforme à la droite raison. *Cum*

*Cyrus respondisset; Ego ista sum dimensus, mei sunt ordines, mea descriptio: multa etiam istarum arborum mea manu sunt sata; tum Lyfandrum, intuentem ejus purpuram, & nitorem corporis, ornatumque Persicum multo auro multisque gemmis, dixisse: * RECTE VERO TE, CYRE, BEATUM FE-*

Cic. de senect. num. 52.

* Le texte Grec est encore plus énergique. *Δικαίως μοι δοκεῖς, ὦ Κύρε, ἰσχυρὰ μὲν εἶναι, ἀγαθὸν γὰρ ὄν ἀνὴρ, ἰσχυροῦς.* Vous

êtes digne, Cyrus, de votre bonheur. Car, en même tems que vous êtes heureux & opulent, vous êtes aussi vertueux.

Tome II.

R

§ 86 MOEURS DES ASSYRIENS
 RUNT, QUONIAM VIRTUTI
 TUÆ FORTUNA CONJUNCTA
 EST. Qu'il seroit à souhaiter que
 notre jeune Noblesse, qui dans un
 tems de paix ne fait à quoi s'occu-
 per, eût un pareil goût pour l'agri-
 culture, dont certainement, après te
 que nous venons de voir de Cyrus,
 elle ne devroit pas se croire desho-
 norée ; sur-tout quand on fait que
 cette même agriculture a fait pen-
 dant plusieurs siècles l'occupation
 ordinaire de la nation du monde la
 plus guerrière & la plus courageuse :
 on sent assez que je parle des Ro-
 mains.

Invention des Postes & des Courriers.

*Xenoph. Cy-
 rop. l. 8. p.
 232.*

J'AI PROMIS de parler ici de
 l'invention des postes & des courriers.
 Elle est attribuée à Cyrus ; & je ne
 sache point en effet qu'avant lui il
 en soit fait mention. Comme l'em-
 pire des Perses, depuis ses dernières
 conquêtes, avoit une vaste étendue,
 & qu'il exigeoit que tous les Gouver-
 neurs des provinces & tous les pre-
 miers Officiers des troupes lui écri-
 vissent exactement pour l'informer
 de tout ce qui se passoit chacun dans

F
c
r
d
d
&
se
re
ari
po
co
pol
gra
ni
aut
obl
cou
C
que
A
me
A
je
je
Gou

leur département & dans leur armée, pour rendre ce commerce plus sûr & plus prompt, & se mettre en état d'être averti en diligence de toutes les affaires, & d'y donner ordre sur le champ, il établit des couriers & des postes dans chaque province. Aiant supputé ce qu'un bon cheval, poussé avec force, pouvoit faire de chemin en un jour, sans pourtant se ruiner, il fit construire à proportion des écuries également distantes l'une de l'autre, & il y envoya des chevaux & des palefréniers pour en prendre soin. Il y établit aussi un Maître, pour recevoir les paquets des couriers qui arrivoient, & les donner à d'autres, & pour prendre les chevaux qui avoient couru, & en fournir de frais. Ainsi la poste marchoit jour & nuit, & faisoit grande diligence, sans que ni la pluie, ni la neige, ni la chaleur, ni aucune autre incommodité des saisons y mît obstacle. Hérodote parle des mêmes couriers sous Xerxès.

*Hérod. l. 3.
c. 98.*

Ces couriers s'appelloient en langue Persane * *Àγγαγιστ*. La Surinten-

* *Àγγαγιστ* vient d'un mot, qui dans cette langue signifie un service comme par force. C'est de là que les Grecs ont fait leur verbe

ἀγγαγίσκειν compellere : & les Latins *angariare*. Selon *Suidas* ils s'appelloient aussi *Àσθεν* *αζ*.

*Plut. l. 1. de
Fortun. Alex.
p. 326. Et in
vit. Alex. p.
674. ubi pro-
A'γάρδ' οὕ-
gendum
A'γάρδ'.*

dance des postes devint une charge considérable. Darius, le dernier des Rois de Perse, l'avoit remplie, avant que de monter sur le trône. Xénophon remarque que cet établissement duroit encore de son tems : ce qui s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans le livre d'Esther au sujet de l'Edit donné par Assuérus en faveur des Juifs, & qui fut porté par tout ce vaste empire avec une rapidité qui auroit été impossible sans les postes que Cyrus avoit établies.

On est surpris avec raison de voir que cet établissement des postes & des couriers, trouvé d'abord en orient par Cyrus, & mis ensuite en usage par ses successeurs pendant tant de siècles ; qu'un tel établissement, dis-je, si utile au gouvernement, n'ait point passé en occident, sur-tout parmi des peuples aussi habiles dans la politique qu'étoient les Grecs & les Romains, où l'on en voit des traces.

Il est encore étonnant que cette première invention des postes n'ait pas conduit plus loin, & qu'on en ait borné si lontems l'usage aux seules affaires de l'Etat, sans être touché des grands avantages que le public

en pouvoit tirer , pour la facilité du commerce de la vie , & du négoce des marchands & des banquiers ; pour l'expédition des affaires des particuliers ; pour la promptitude des voyages qui demandoient de la diligence ; pour la communication aisée des familles , des villes , & des provinces ; pour la sûreté des sommes remises d'une contrée dans une autre. On fait quelle difficulté on avoit alors , & pendant les siècles suivans , à se communiquer des nouvelles , & à traiter d'affaires , étant nécessaire pour cela ou d'envoyer exprès un domestique , ce qui ne se pouvoit faire sans beaucoup de dépense & de lenteur ; ou d'attendre le départ de quelque personne qui allât dans la province où l'on vouloit écrire , ce qui étoit sujet à une infinité de contretems , de longueurs , & d'accidens.

Nous jouissons maintenant à peu de frais de cette commodité ; mais nous n'en sentons pas assez l'avantage , que la privation seule peut faire bien connoître. La France en a l'obligation à l'Université de Paris ; & je ne puis m'empêcher d'en faire ici la remarque : j'espère qu'on me par-

donnera cette digression. Comme elle étoit la seule dans tout le royaume, & qu'il y venoit de toutes les provinces, & même de tous les royaumes voisins, un grand nombre d'écoliers, elle établit en leur faveur des Messagers, dont les fonctions étoient, non seulement de porter hardes, or, argent, pierres, sacs des procès, informations, enquêtes; de faire la conduite de toutes personnes indifféremment, fournissant chevaux & nourriture; mais encore de porter les lettres missives des particuliers, & tous leurs paquets.

Ces Messagers sont souvent appelés dans les Registres des Nations de la Faculté des Arts, *Nuntii volantes*, pour marquer la diligence qu'ils étoient tenus de faire. Ils servoient le Public aussi bien que l'Université.

L'Etat est donc redevable à l'Université de Paris de l'établissement des Messageries, & du port des Lettres. Elle a fait cet établissement à ses frais & dépens, à la satisfaction de nos Rois & du Public. Elle l'a soutenu depuis 1576 contre les différentes entreprises des Traitans, ce qui lui a coûté des sommes immenses. Ce ne fut qu'en cette année 1576

a
le
fu
ré
du
&
dan
la
l'in
Col
fran
me
des
& ce
ter l
vingt
choi
On
l'Uni
arenc
negate

que le Roi Henri III. par son Edit du mois de Novembre créa des Messagers Roiaux ordinaires dans les mêmes villes où en avoit l'Université, & leur accorda les mêmes droits & privilèges que les Rois ses prédécesseurs avoient accordés aux Messagers de l'Université.

C'est ce revenu des Messageries qui a fait dans tous les tems le fonds & le patrimoine de l'Université. C'est sur ce revenu que le Roi Louis XV régnant actuellement, par son Arrêt du Conseil d'Etat du 14 Avril 1719, & par ses Lettres Patentes de même date, enregistrées au Parlement & en la Chambre des Comptes, a établi l'Instruction gratuite dans tous les Collèges de ladite Université, en le fixant pour l'avenir au vingt-huitième effectif du prix du Bail général des postes & Messageries de France; & ce vingt-huitième se trouva monter pour lors à la somme de cent vingt-quatre mille livres, à peu de chose près.

On voit que c'est à juste titre que l'Université, à qui cet établissement a rendu une partie de son ancien lustre, regarde Louis XV comme un nou-

veau Fondateur , à qui elle doit l'avantage d'être enfin délivrée de la triste & honteuse nécessité d'exiger un salaire de ses travaux qui deshonorait en quelque sorte la dignité de cette profession , & paroïssoit contraire au noble desintéressement qui lui convient. En effet la peine des Maîtres qui enseignent ne doit pas être perdue : mais aussi elle ne doit pas être vendue. *Nec venire hoc beneficium oportet , nec perire.*

*Quintil. lib.
2. cap. 7.*

L'Université marqua sa reconnoissance , non-seulement par un Discours public que j'eus l'honneur de prononcer dans une nombreuse & illustre Assemblée , & par des pièces de Vers en Grec , en Latin , en François ; mais beaucoup plus encore par une Procession solennelle indiquée extraordinairement par son * Recteur. Cette Procession , composée de mille ou douze cens Supôts des quatre Facultés , passa sous les yeux du Roi le long du Louvre , & du Régent proche le Palais Roial. Elle se rendit ensuite à St. Roch , où son Eminence Monseigneur le Cardinal de Noailles , Archevêque de Paris , célébra pontificalement la Messe , & présenta

* M. Coffin,
Principal du
collège de
Beauvais.

au Souverain Maître des Rois les très-humbles actions de graces & les vœux fervens de l'Université pour un Roi, qui l'honore du nom de sa Fille aînée, & qu'elle regardera toujours comme son Restaurateur, ou plutôt comme son second Fondateur.

Elle n'oubliera jamais non plus les marques de bonté que lui a donné dans cette occasion Monseigneur le Duc d'Orleans, chargé alors, en qualité de premier Prince du Sang, de la Régence du Roiaume. Comme ce Prince avoit un goût exquis pour les Sciences & pour les Belles Lettres, à la première proposition qu'on lui fit du projet de l'Instruction gratuite, il en fut vivement frappé, & il sentit combien cet établissement pouvoit être en même tems, & glorieux pour le Roi, & utile pour l'Etat. Il n'en falut pas davantage pour déterminer Son Altesse Roiale, sans que l'Université fût obligée d'emploier auprès d'Elle de pressantes sollicitations, & sans presque qu'elle s'en mêlât, l'affaire fut conclue & terminée en peu de tems. Son Altesse Roiale en avoit confié le soin à des personnes dont elle connoissoit l'activité, & qui répon-

*M. Dargenson, Garde
des Sceaux.*

*M. Fagon ,
Conseiller
d'Etat.*

rent merveilleusement au zèle empressé du Prince par leur promptitude à exécuter ses ordres. Pour lui, content du sensible plaisir d'avoir pourvu à l'honneur & à la subsistance d'un grand nombre de Maîtres publics, il ne chercha point à faire valoir ni à exagérer un service si important; & quand l'Université alla pour l'en remercier, il eut la modestie de dire hautement dans une audience publique, QUE CE N'ETOIT POINT UNE GRACE QU'ON ACCORDOIT A L'UNIVERSITE, MAIS UNE JUSTICE QU'ON LUI RENDOIT. L'Université fait bien ce qu'elle en doit penser, & ce qu'exige d'elle un tel bienfait : mais il est beau & rare d'en tendre parler un Prince de la sorte ; & j'ai cru devoir conserver la mémoire d'une parole, qui doit augmenter d'autant plus le prix de ce bienfait, que lui-même sembloit vouloir le diminuer.

J'ajouterai à ce que je viens de dire le Mandement du Recteur au sujet de l'Instruction gratuite, avec la traduction qui en fut faite dès lors. L'élégance & la délicatesse de cette petite pièce fera sans doute plaisir au Lecteur.

e
q
n
le
ve
sic
li
re
ce
un
née
na
peu
gni
vra
jour
na
ré d
la
con
de
Roi
elle
à l'e
de
trad

MANDEMENT MANDATUM

DU RECTEUR.

RECTORIS.

NOUS CHARLES
NCOFFIN, Recteur
de l'Université de Paris, à
rous ceux qui ces présen-
Lettres verront, SALUT.

Quoique la récompense
du travail soit une justice,
que l'on ne peut raison-
nablement refuser à per-
sonne ; cependant l'Uni-
versité de Paris, plus sen-
sible à l'honneur qu'à
l'intérêt, a toujours vû à
regret les Professeurs re-
cevoir de leurs Disciples
un honoraire, que la
nécessité pouvoit excuser,
mais qui dans le fond étoit
peu convenable à la di-
gnité des Lettres. Il est
vrai que l'Université
jouissoit, presque dès sa
naissance, de la proprié-
té des Messageries, dont
la possession lui a été
confirmée par les Edits
& Déclarations de nos
Rois ; & depuis lontems
elle en destinoit le produit
à l'entretien des Maîtres
& au soulagement des
étudiants. Mais ce fonds,

NOS CAROLUS
COFFIN,
*Rektor universi Stu-
dii Parisiensis, om-
nibus presentes lre-
ras inspecturis, SA-
LUTEM.*

*ETSI suum cuique
impensi laboris pre-
tium rependi haud
iniquum est, tamen
Universitas nostra,
dignitatis quàm
opum amantior,
semper doluit Pro-
fessoribus suis uno-
quoque anno certam
à Discipulis merce-
dem pensari, ne-
cessariam magis
quàm honestam. Ha-
bebat illa quidem
natam penè secum,
& omnium deinceps
Regum Edictis ac
Diplomatibus con-
firmatam publico-
rum Nuntiarum
possessionem, quàm
alendis Magistris,
adeòque levandis dis-
centium sumptibus,*

R vj

jampridem destinabat. Verum fundus hic, licet per se non infertilis, breviorē hactenus Universitati censum attulerat, quā ut ex eo justum singulis Professoribus stipendium suppeditari posset. Debeatur LUDOVICO XV^o. vix bene decimum ætatis annum ingressō, pulcherrimi operis confecti nunquam intermoritura gloria. Nimirum, aspirante Deo, promovere Augustissimo Regente, Literarum & Literatorum fautor munificentissimo, Rex Christianissimus bonarum Artium alumnus idem ac parens, nec minùs naturæ suæ bonitate quàm causæ nostræ jure adductus vetus illud Universitatis patrimonium eatenus auctum & amplificatum tandem voluit, ut Primogenita Regum Francorum Filia,

quoi qu'assez abondant par lui-même, ne lui avoit pas apporté jusqu'à présent un revenu suffisant pour assigner une pension honnête à chacun de ses Professeurs. Il étoit réservé au Roi d'éterniser la mémoire de ses premières années par l'accomplissement d'un si glorieux dessein. Enfin, graces à Dieu, par un effet de l'Auguste protection que le grand Prince qui gouverne la France accorde si généreusement aux Sciences & aux Savans; Le Roi, qui devient déjà le Pere des Lettres en même tems qu'il en est le plus digne Eleve, consultant également la bonté de son cœur & la justice de nos droits, a voulu que cet ancien patrimoine de l'Université fût augmenté jusqu'au point de pouvoir doter honorablement la Fille aînée de nos Rois, & de la mettre en état de ne point dégénérer de la grandeur de son origine, & d'exercer noblement des Arts aussi

Nobles que ceux dont elle fait profession. Par cette faveur singulière le Roi fournit lui-même des Maîtres, non seulement à la jeunesse de Paris & de tout le Roiaume, mais encore à celle des pays étrangers : & c'est à présent qu'une doctrine qui s'est toujours conservée dans sa pureté, aura un cours plus étendu & que l'accès en sera plus libre, quoiqu'il n'ait jamais été interdit à personne, & aux pauvres moins qu'à tout autre. Quelle joie un si heureux commencement de règne ne doit-il pas inspirer à tous les bons sujets ! Quel présage plus sûr d'un heureux avenir ! Car enfin que ne fera point dans la force & dans la maturité de l'âge un Prince dont l'Enfance se signale d'une manière si glorieuse ?

Nous déclarons, donc que tous les Professeurs de l'Université de Paris

propriâ & decenti ornata dote, nihilquæ ab originis suæ nobilitate degener, ingenyas ac liberales Artes liberaliter etiam exerceret. Quo tam insigni beneficio non modò Civium Parisinorum, sed Gallorum, omnium, ipsorum etiam Exterorum liberis publici Præceptores ab ipso Rege offeruntur, & doctrinæ nostræ purissimi fontes (qui tamen nemini unquam, minimèque omnium pauperibus clausi fuerunt) latius jam commodiusque referantur. Hoc ineuntis Regni faustissimum omen magnâ & in præsens lætitiâ, & in futurum spe excipere debent boni omnes. Quid enim is præstiturus non est adultus & vir, qui tale sui specimen edit vel puer?

NOTUM itaque facimus omnes Academicæ nostræ Profef-

398 MŒURS DES ASSYRIENS

*fores, Discipulorum
industriâ modestiâ-
que contentos, nullum
deinceps à quoquam
honorarium exactu-
ros esse; initium ve-
rò sic docendi ab ipsis
Kal. Aprilis hujus
anni factum.*

*Invitamus omnes
boni ingenii bonæque
mentis Pueros, ut in
Scholas nostras lati
& alacres conve-
niant; ut assuescant
beneficiis cœvi Re-
gis, cui crescunt, qui
& illis crescit, cum-
que jam nunc publi-
cum parentem mu-
nere educationis ex-
periri velint.*

*Interim donec solen-
niores omnipotenti
Deo gratias persol-
vamus, jubemus in sin-
gulis majoribus Col-
legiis cantari hym-
num Te Deum cum
psalmo Exaudiat pro
beneficentissimi Regis
incolumitate ac salu-
tate: fundi præterea*

n'exigeront plus de leurs
Ecoliers autre chose que
le travail & la modesté,
& qu'on a commen-
cé à y enseigner sur ce
pié depuis le premier jour
d'Avril.

Nous invitons toute la
Jeunesse sage & bien née,
à venir dans nos Classes
avec toute la joie & tout
l'empressement dont elle
est capable, y prendre de
bonne heure l'heureuse
habitude de jouir des bien-
faits d'un Roi de leur
âge, pour qui on les éle-
ve, & qu'on élève pour
eux; & commencer dès
à présent à le reconnoi-
tre pour leur Pere com-
mun par l'éducation gra-
tuite qu'il leur procure.

En attendant que nous
en rendions à Dieu des
actions de grâces plus so-
lennelles, Nous ordon-
nons que dans tous les
Colleges de plein exer-
cice on chante le *Te Deum*
avec le Pseaume *Exau-
diat*, pour la conservation
du Roi, qui vient de don-
ner des marques si écla-

antes de sa bonté : Que
pleins de reconnoissance
on prie aussi pour Mon-
seigneur le Régent : &
qu'enfin on supplie avec
toute l'ardeur & le zèle
possible l'Auteur de tout
bien , de répandre sur les
Maîtres l'Esprit de scien-
ce & de piété , plus pré-
cieux que tout l'or du
monde , & d'enseigner
aux Disciples la vertu &
la sagesse , lui qui seul est
le Docteur & le Maître
de tous.

Il y aura congé Lundi
& Mardi prochains.

Donné en notre Hôtel
au Collège de Beauvais le
12. May 1719.

*pias preces pro Sere-
nissimo Regente, eni-
xèque ab omnium
bonorum Auctore fla-
gitari, ut & in
Magistros spiritum
scientiæ ac pietatis
divitiis omnibus pre-
tiosorem effundat, &
Discipulos bonita-
tem atque discipli-
nam ipse, qui unus
omnium magister
est, edoceat.*

*Feriantur Scho-
la diebus proximis
Lunæ & Martis.*

*Datum in Ædibus
nostris Dormano Bel-
lovacis, die duode-
cimâ Maii anno Do-
mini M.DCC.XIX.*

9. V.

Soin des Finances.

LE PRINCE est l'épée & le bou-
clier de l'Etat : il en assure le repos
& la tranquillité. Pour le défendre,
il a besoin d'armes , de soldats , de
places fortes , d'arsenaux , de vaisseaux ;
& toutes ces choses demandent de gran-

400 MOEURS DES ASSYRIENS

des dépenses. Il est juste d'ailleurs que le Prince ait de quoi soutenir la majesté de l'Empire , & de quoi faire respecter sa personne & son autorité. Ce sont là les deux principales raisons qui ont donné lieu à l'établissement des tributs. L'utilité publique , & la nécessité d'acquitter les charges de l'Etat , y ont donné naissance , & en doivent aussi régler l'usage. Or il n'y a rien de plus juste ni de plus raisonnable qu'une telle imposition , chaque particulier devant se tenir fort heureux d'acheter ainsi par une légère contribution le repos & la tranquillité de la vie.

*Herod.
lib. 3.
cap. 89-
97.*

*Lib. 11.
p. 530.*

Les revenus des Rois de Perse consistoient ou en levée de deniers imposée sur les peuples , ou en fourniture de plusieurs choses en nature , comme grains , provisions , fourages , & autres denrées , chevaux , chameaux comme aussi de ce qu'il y avoit de plus rare en chaque province. Strabon remarque que le Satrape d'Arménie envoioit régulièrement tous les ans au Roi de Perse vingt mille poulains. On peut juger du reste à proportion. Les tributs n'étoient imposés que sur les nations conquises : car les sujets naturels , c'est - à - dire les Persans , étoient exemts de route

imposition. Ce ne fut même que sous Darius que cet usage fut introduit, & que l'on déterminâ les sommes que chaque province devoit paier tous les ans. Elles montoient à peu près, autant qu'on le peut conjecturer par le calcul d'Hérodote qui souffre de grandes difficultés, à quarante-quatre millions.

Le lieu où l'on gardoit ces trésors, *2. Curt. l. 3.* s'appelloit en langue Persane *Gaza*, *c. 12.*

Il y avoit de ces trésors à Suse, à Persépolis, à Pasargade, à Damas, & en d'autres villes. L'or & l'argent y étoient gardés en lingots, dont on faisoit de la monnoie à mesure que le Prince en avoit besoin. La principale monnoie des Perses étoit d'or, & s'appelloit *Daricus* du nom de * Darius qui le premier l'avoit fait battre, dont elle portoit l'image, & un archer au revers. Le *Darique* est aussi appelé quelquefois *Stater aureus* dans les Auteurs, parce que, comme le *Stater Attique*, il est du poids de deux dragmes d'or, qui valoient vingt dragmes d'argent, & par conséquent dix livres de notre monnoie.

* On croit que ce fut Darius Médus, appelé autrement Cyaxare, qui le premier fit battre cette monnoie.

Outre ces tributs qui se levoient en argent, il y avoit une autre contribution qui se faisoit en nature par les

Herod. l. 3. c. 91-97. & l. 1. c. 12.

402 MOEURS DES ASSYRIENS

denrées & provisions pour l'entretien de la table du Prince & de sa maison, & par la fourniture des grains, des fourrages, & des vivres pour la subsistance des armées, & des chevaux pour la remonte de la cavalerie. Les six-vingts Satrapies fournissoient cette contribution, chacune selon sa quote-part & sa taxe. Hérodote remarque que la Satrapie de Babylone, qui étoit la plus étendue & la plus opulente de toutes, fournissoit seule cette contribution pendant quatre mois, & portoit par conséquent elle seule un tiers du total, dont tout le reste de l'Asie ensemble ne contribuoit que les deux autres tiers.

Ce que j'ai dit ci-devant fait connoître que les Rois de Perse ne levoient pas tous les impôts en deniers, mais qu'ils se contentoient d'en tirer seulement une partie en argent, & recevoient le reste en denrées que produisoient les provinces : ce qui marque dans le gouvernement beaucoup de sagesse, de modération, & d'humanité. Ils avoient sans doute remarqué qu'il est souvent très-difficile, sur-tout aux pays éloignés du commerce, de convertir leurs den-

r
d
t
p
&
de
pr
ail

aff
&
poi
voi
ton
été,
ant
fain
tiro.
par
lui-
la R
se p
L
alor.
voul
fair.
On
le r
floc
vin,

rées en argent sans souffrir de grandes pertes ; au lieu que rien ne facilite tant la levée des impôts , & ne met les peuples plus à couvert des vexations & des frais, que de prendre en paiement de chaque contrée les fruits qu'elle produit , qui sont une contribution aisée, naturelle, équitable.

Il y avoit aussi certains cantons assignés pour l'entretien de la toilette & de la garde-robe de la Reine , l'un pour sa ceinture , l'autre pour son voile , & ainsi du reste : & ces cantons , qui étoient d'une fort grande étendue , puisqu'un d'eux renfermoit autant d'espace qu'un homme en peut faire en un jour ; ces cantons , dis-je , tiroient leur nom de leur destination particulière , & étoient appelés , celui-ci la Ceinture , l'autre le Voile de la Reine. Du tems de Platon la chose se pratiquoit encore de la sorte.

La manière dont le Prince donnoit alors des pensions aux personnes qu'il vouloit gratifier , ressemble tout-à-fait à ce que j'ai rapporté de la Reine. On sait que le Roi de Perse assigna le revenu de quatre villes à Thémistocle : dont l'une devoit fournir au vin , l'autre au pain , la troisième aux

*Plat. in Alcibiad. 1. 2.
123.*

*Plat. in Thea-
mist. p. 127.*

404 MŒURS DES ASSYRIENS

mêts de sa table, la quatrième à ses vêtemens & à ses meubles. Avant lui Cyrus en avoit usé de même envers Pytharchus de Cyzique qu'il considéroit, & à qui il donna le revenu de sept villes. On voit dans la suite beaucoup d'exemples pareils.

*Athen. l. 1.
pag. 30.*

ARTICLE II.

De la Guerre.

LES PEUPLES d'Asie par eux-mêmes étoient assez belliqueux, & ne manquoient pas de courage : mais ils se laissèrent tous amollir par les délices & par la volupté. J'en excepte les Perses, qui avant Cyrus, & encore plus sous ce Prince, se maintinrent dans la possession d'être regardés comme des hommes très-propres à la guerre. La situation de leur pays, fort rude & plein de montagnes, avoit pu contribuer à la vie dure & frugale qu'ils menaient, ce qui n'est pas indifférent pour former de bons soldats. La bonne éducation qu'on donnoit aux jeunes gens chez les Perses, étoit la principale cause du courage & de l'esprit belliqueux de ce peuple.

Il y a donc de la distinction à mettre

pot
mai
ren
se ti
ce c
prin
pliqu
lous
ples c
Mède
depu
arriv
comm

L. E
mice
ens es
nement
quante.
is port
fait not
quait
chez les
contrôle
avait un
siperse
arra de
melle d
deu.

pour les mœurs, & sur-tout pour la matière que je traite, entre les différentes nations de l'Asie. Ainsi ce qui se trouvera de bon & de parfait dans ce qui va être dit des règles & des principes de la guerre, doit être appliqué aux Perses, tels qu'ils étoient sous Cyrus : le reste, aux autres peuples de l'Asie, Assyriens, Babyloniens, Médes, Lydiens, & aux Perses même depuis qu'ils eurent dégénéré, ce qui arriva peu de tems après Cyrus, comme je le marquerai dans la suite.

1. *Entrée dans la Milice.*

LES PERSES étoient formés à la milice de très-bonne heure par différents exercices. Ils servoient ordinairement depuis vingt ans jusqu'à cinquante. Soit en guerre, soit en paix, ils portoient toujours l'épée comme fait notre Noblesse, ce qui ne se pratiquoit point chez les Romains ni chez les Grecs. Ils étoient obligés de s'enroller dans le tems marqué, & c'étoit un crime que de demander une dispense sur ce sujet, comme on le verra dans la suite par la manière cruelle dont Darius & Xerxès traitèrent deux jeunes Seigneurs que leurs

Strab. l. 15.

P. 734.

Am. Marcel.

l. 23. sub fir-

nem.

Herod. l. 4.

& 6.

Senec. l.

3. de Ira, c.

16. & 17.

peres avoient demandé par grace qu'on leur laissât pour la consolation de leur vieillesse.

- Liv. 7. c. 83.* Hérodote parle d'un Corps de trou-
pes destinées à la garde du Prince ,
qu'on appelloit *les Immortels* , parce
que ce Corps subsistoit toujours dans
le même nombre , qui étoit de dix
mille , & que dès qu'il y étoit mort
quelque soldat , on en substituoit un
à sa place. Apparemment qu'il com-
mença à ces dix mille soldats que Cy-
rus fit venir de Perse pour sa garde. Ils
étoient distingués de tous les autres
par leur armure superbe , & encore
Liv. 3. c. 3. plus par leur courage. Quinte-Curce
en fait aussi mention ; & d'un autre
Corps , composé de quinze mille hom-
mes, destinés pareillement pour garder
le Prince : on les appelloit *Doryphori*.

2. Armure.

LES ARMES les plus ordinaires des
Perfes étoient , un sabre ou cimeterre ,
acinaces : une espece de poignard , qui
pendoit à leur ceinture du côté droit :
un javelot , ou demi-pique , armée
par le bout d'un fer aigu. Il paroît
qu'ils portoient deux javelots , l'un
pour lancer , l'autre pour combattre à

la main. Ils faisoient grand usage de l'arc, & du carquois où étoient renfermées les flèches. La fronde n'étoit pas inconnue chez eux, mais ils en faisoient peu de cas.

Il paroît par plusieurs endroits des Auteurs que les Perses n'usent point de casque, mais n'avoient que leurs bonnets ordinaires, appelés tiars; & cela est dit en particulier de Cyrus le jeune & de ses troupes. Cependant les mêmes Auteurs, en d'autres endroits, leur donnent aussi un casque : ce qui marque que cet usage avoit changé selon les tems.

Les piétons avoient, pour le plus grand nombre, des cuirasses d'airain, qui étoient si artistement ajustées au corps, qu'elles n'empêchoient point le mouvement ni l'agilité des membres, non plus que les brassarts & les cuissarts qui couvroient les bras, les cuisses, & les jambes des cavaliers. Les chevaux même, pour la plupart, étoient couverts d'airain par le front, le poitrail, & les flancs. C'est ce qu'on appelle, *equi cataphracti*; des chevaux bardés.

Les Auteurs varient beaucoup sur la forme des boucliers. D'abord ils étoient assez petits, fort légers, &

*De exped.
Cyr. l. 1. pag.
263.*

408 MOEURS DES ASSYRIENS
faits de branches d'osier : *gerra*. Mais
on voit aussi par plusieurs endroits
qu'ils en eurent d'airain, & qui étoient
fort longs.

Nous avons déjà remarqué que dans
les commencemens les soldats armés
à la légère, savoir les archers & les
gens de trait, faisoient le gros des ar-
mées chez les Perses & chez les
Mèdes. Cyrus, qui avoit reconnu par
l'expérience que ces sortes de troupes
n'étoient propres qu'à combattre de
loin & par manière d'escarmouche,
& qui croioit qu'il étoit plus avanta-
geux d'en venir d'abord aux mains,
avoit changé cet ordre, & les avoit
réduites à un assez petit nombre,
armant les autres de toutes pièces
comme le reste de l'armée.

3. Chariots armés de faulx.

*Xenoph. Cy-
rop. l. 6. p.
152.*

CYRUS introduisit un changement
considérable dans les chariots de
guerre. Ils étoient en usage longtems
avant lui, comme il paroît par les
livres sacrés & par Homère. Ces cha-
riots n'avoient que deux roues. Ils
étoient attelés pour l'ordinaire de
quatre chevaux de front, & montés
par un homme d'une naissance &
d'une

d'une valeur distinguées qui combattoit, & par un autre qui n'étoit occupé qu'à conduire le chariot. Cyrus trouva que cet usage, qui entraînoit beaucoup de dépenses, étoit d'une utilité fort médiocre, puisque pour trois cens chariots il falloit douze cens chevaux, & six cens hommes, dont il n'y en avoit que trois cens qui combattissent effectivement, les trois cens autres hommes de mérite & de distinction qui auroient pu être ailleurs d'une grande utilité, ne servant que d'écuiers. Pour remédier à cet inconvénient, il changea la forme des chariots, & doubla le nombre des combattans, en mettant le conducteur en état de combattre lui-même.

Il fit les roues plus fortes, afin qu'elles ne pussent pas être facilement brisées, & allongea les essieux, afin de leur donner une assiette plus ferme. Il ajouta à chaque bout de l'essieu des faux longues de trois piés, qui étoient disposées horizontalement; & sous le même essieu il en mit d'autres tournées contre terre, pour couper en piéces soit hommes, soit chevaux, que l'impétuosité des chariots avoit renversés. Il paroît par

*Liv. lib. 37.
n. 41.*

différens endroits des Auteurs que dans la suite on ajouta encore au bout du timon deux longues pointes, pour percer tout ce qui se présentoit; & qu'on arma le derrière du chariot de plusieurs rangs de couteaux aigus, pour empêcher qu'on n'y pût monter.

Ces chariots furent en usage pendant plusieurs siècles dans tout l'Orient. On les regardoit comme faisant la principale force des armées, comme la cause la plus certaine des victoires, & comme l'appareil le plus capable de jeter la terreur parmi les ennemis.

Mais à mesure que l'art militaire vint à se perfectionner, on en sentit les inconvéniens, & enfin on y renonça entièrement. En effet, pour en tirer quelque utilité, il falloit trouver des plaines vastes & étendues, un terrain fort uni, un pays où il n'y eût ni ravins, ni ruisseaux, ni vignes, ni bois. Dans les tems postérieurs on imagina plusieurs moyens d'en rendre l'usage absolument inutile. Il suffisoit de leur opposer un simple fossé, qui les arrêtoit tout court. Quelquefois un Général habile & expérimenté, tel qu'Euménès dans la bataille que Scipion livra contre Antiochus, détra-

choit contre les chariots les frondeurs, les archers, les tireurs de javelot; lesquels épars de tous côtés les accabloient d'une grêle de pierres, de traits, de flèches, & jettant de grands cris en même tems que toute l'armée, répandoient la terreur & le désordre parmi les chevaux, & les obligeoient souvent de se tourner contre leurs propres troupes. D'autres fois on empêchoit l'action & l'effet des chariots, en s'en approchant tout d'un coup, & franchissant avec une extrême rapidité l'espace qui séparoit les deux armées. Car ils ne tiroient leur force que de la longueur de leur course, qui donnoit l'impétuosité & la roideur à leur mouvement, sans quoi ils étoient foibles & languissans. C'est par là que les Romains, sous Sylla, à la bataille de Chéronée, repoussèrent & mirent en fuite les chariots des ennemis, criant avec de grands éclats de rire, comme dans les jeux du Cirque, qu'on en fit paroître d'autres.

*Plut. in Syl.
pag. 463.*

4. Discipline en paix & en guerre.

ON NE PEUT rien ajouter au bon ordre & à la discipline que gardoient sous Cyrus les troupes Persanes, soit

412 MŒURS DES ASSYRIENS
lorsqu'on étoit en paix, soit lorsqu'on
faisoit la guerre,

Ce qu'il pratiquoit en tems de paix,
& qui est rapporté fort au long en plu-
sieurs endroits de la Cyropédie, pour
former ses troupes par de fréquens
exercices, pour les faire à la fatigue
par de pénibles & continuels travaux,
pour les préparer aux véritables ba-
tailles par des combats simulés, pour
les remplir de courage & de hardiesse
par les exhortations, les louanges,
les récompenses : tout cela, dis-je,
est un modèle parfait, pour quicon-
que est chargé du commandement
des troupes, à qui, pour l'ordinaire,
la paix & l'oïiveté deviennent perni-
cieuses en énervant leurs forces par
le relâchement de la discipline, & en
émoussant par l'inaction cette pointe
de courage que le mouvement seul
des armées & l'approche des ennemis
augmentent infiniment. Une ^a sage
prévoiance de l'avenir doit faire pré-
parer pendant la paix ce qui peut ser-
vir en tems de guerre.

Dans un jour de marche tout étoit

^a Metuensque futuri,
in pace, ut sapiens, aptavit idonea bello. *Horat.*
Satyr. 2. lib. 2.

ré-
tic
de
off
car
che
can
jout
le c
en u
prise
n'èr
bar
ordir
faite
mais
rarem
de be
jeux.
Ce
étoit g
les ma
nie,
s'obser
n'est ad
rapporté
Cyropé
toit pas
dire & j
égal,

réglé & ordonné avec autant d'attention & d'exactitude, que dans un jour de bataille, sans qu'aucun soldat ou officier osât quitter son rang, ni s'écarter du drapeau. La coutume étoit, chez tous les peuples d'Asie, lorsqu'on campoit, n'eût-ce été que pour un jour ou pour une nuit, d'environner le camp de fosses assez profonds. Ils en usoient ainsi pour éviter toute surprise de la part de l'ennemi, & pour n'être pas forcés à en venir au combat malgré eux. Ils se contentoient ordinairement d'une simple levée faite de la terre qu'on tiroit du fossé : mais quelquefois aussi, quoique plus rarement, ils fortifioient leurs fossés de bonnes palissades, & de longs pieux enfoncés en terre. *Diod. lib. 11. p. 24. & 25.*

Ce que j'ai dit de la discipline qui étoit gardée en tems de paix, & dans les marches & les campemens de l'armée, doit faire juger de celle qui s'observoit un jour de bataille. Rien n'est admirable comme ce qui en est rapporté en différens endroits de la Cyropédie. Une simple famille n'étoit pas mieux réglée, ni plus attentive & plus docile à obéir au premier signal, que l'étoit l'armée entière de

Cyrus. Il l'avoit accoutumée de longue main à cette prompte obéissance, d'où dépend le succès de toutes les entreprises. Car de quoi servira la meilleure tête du monde, si les bras n'agissent à propos, & ne suivent les mouvemens ? Il avoit d'abord employé quelque sévérité, qui est nécessaire dans les commencemens pour établir la discipline : mais cette sévérité étoit toujours accompagnée de raison, & assaisonnée de douceur. ^a L'exemple du Chef, qui étoit par tout le premier, autorisoit ses discours, & adouciſſoit ses commandemens. La loi inflexible qu'il s'étoit imposée à lui-même de n'accorder rien qu'au mérite, & de refuser tout à la faveur, attachoit tous les Officiers à leur devoir, & les tenoit toujours en haleine. ^b Car il n'y a rien qui décourage davantage les gens de guerre, même ceux qui aiment leur Prince & l'Etat, que de voir passer à d'autres les récompenses de leurs

^a Dux, cultu levi, capite intecto, in agmine, in laboribus frequens adest : laudem strenuis, solatium invalidis, exemplum omnibus ostendere. Tacit. *Annal.* l. 13. c. 35.

^b Cecidisse in irritum labores, si præmia periculorum soli assequantur, qui periculis non affuerunt. Tacit. *Hist. lib.* 3. cap. 53.

av
tot
qu
ave
par
dée
& r
ven
gée
d'un
nou
Perf
secon
il no
& qu
il vir

périls & de leur sang. Cyrus avoit trouvé le moien d'inspirer de l'amour & du zèle pour l'ordre, même aux simples soldats, en leur en inspirant pour la patrie, pour leurs citoyens, pour l'honneur, & sur-tout en se faisant aimer d'eux par sa bonté & sa libéralité. Voila les véritables liens de la discipline militaire, & les seuls capables de la maintenir dans toute sa force & toute sa vigueur.

5. *Ordre de bataille.*

COMME, du tems de Cyrus, il y avoit très-peu de places fortifiées, toutes les guerres n'étoient presque que des guerres de campagne; & il avoit compris par ses réflexions & par son expérience que rien n'est plus décisif pour la victoire qu'une bonne & nombreuse cavalerie, & que souvent le gain d'une seule bataille rangée entraînoit après soi la conquête d'un royaume entier. Aussi avons-nous vû qu'ayant trouvé l'armée des Perses entièrement dépourvûe de ce secours si important & si nécessaire, il tourna tous ses soins de ce côté-là: & que par son activité & sa vigilance il vint à bout de former un corps de

416 MOEURS DES ASSYRIENS

cavalerie Persane , qui devint supérieure à celle des ennemis ; sinon par

Herod. l. 7. le nombre , du moins par la bonté. Il
cap. 40.

Strab. l. 11. y avoit plusieurs Haras en Perse & en
p. 530. Médie : mais dans cette dernière province , ceux du lieu nommé Nisée étoient les plus renommés , & c'étoit de - là qu'étoit fournie l'écurie du Roi. Il s'agit maintenant de voir l'usage qu'ils faisoient & de leur cavalerie , & de leur infanterie.

La célèbre bataille de Thymbrée nous peut donner une juste idée de la Tactique des anciens du tems de Cyrus , & nous montrer jusqu'où alloit leur habileté soit pour la disposition des troupes , soit pour l'usage des armes.

Ils savoient que l'ordre de bataille le plus convenable étoit de placer l'infanterie au centre , & aux deux ailes la cavalerie , composée principalement de cuirassiers. De cette sorte l'infanterie se trouvoit couverte par ses flancs , & la cavalerie étoit plus en liberté d'agir & de s'étendre.

Ils avoient aussi compris la nécessité de former plusieurs lignes qui pussent se soutenir les unes les autres , parce qu'autrement une seule ligne

c
c
c
8
du
de
lo
foi
poi
lan
des
par
pro
I
lign
des
ches
mié
trén
quel
deur
avec

pouvant être facilement percée & rompue n'étoit pas en état de se rallier, & laissoit l'armée sans ressource. Ils formoient donc la première ligne de l'infanterie pesamment armée sur * douze de hauteur, laquelle se servoit d'abord de la demi-pique, & ensuite, le sabre ou l'épée à la main, combattoit contre l'ennemi corps à corps lorsque les deux fronts se joignoient.

* Avant Cyrus étoit sur vingt-quatre.

La seconde ligne étoit composée de soldats armés à la légère, qui par dessus la première lançoient les javelots. Ces javelots étoient d'un bois fort pesant, avoient au bout une pointe de fer fort aigue, & étoient lancés avec beaucoup de force. Leur destination étoit de jeter le désordre parmi les ennemis avant qu'ils approchassent.

Les archers formoient la troisième ligne. Comme leurs arcs étoient bandés avec beaucoup d'effort, les flèches portoient par dessus les deux premières lignes, & incommodoient extrêmement l'ennemi. On mêloit quelquefois parmi ces archers des frondeurs qui lançoient de grosses pierres avec une roideur extrême : & dans la

418 MOEURS DES ASSYRIENS

suite les Rhodiens substituèrent aux pierres des bales de plomb, qui alloient une fois plus loin.

Une quatrième ligne, formée de soldats armés comme ceux de la première, fermoit le corps de bataille. Elle étoit destinée à soutenir les autres lignes, & à les contenir dans le devoir quand elles s'ébranloient. Elle servoit aussi d'arrière-garde & de corps de réserve pour repousser l'ennemi quand il perçoit jusqu'à eux.

Ils avoient des tours roulantes, portées sur de grands chariots attelés de seize bœufs, & garnies de vingt hommes qui lançoient des pierres & des javelots. Elles étoient placées à la queue de toute l'armée derrière le corps de réserve, & servoient à favoriser le ralliement des troupes poussées jusques-là par l'ennemi, & mises en déroute.

Ils faisoient grand usage des chariots armés de faulx, comme nous l'avons dit. Ils les plaçoient ordinairement au front de la bataille, & quelquefois ils en mettoient aussi une partie sur les flancs de l'armée, quand ils avoient lieu de craindre qu'elle ne fût enveloppée.

Voilà à peu près jusqu'où les anciens portoient la science de l'art militaire pour les batailles. Mais nous ne voions gueres qu'ils fussent profiter de l'avantage des postes ; saisir à propos un terrain favorable ; attirer la guerre dans un pays fourré ; faire usage des défilés, soit pour inquiéter ou attaquer l'ennemi dans sa marche, soit pour se mettre à couvert de ses attaques ; dresser avec art des embuscades ; traîner habilement une campagne en longueur ; éviter d'en venir à une action décisive avec un ennemi supérieur, & le réduire à se consumer lui-même par la disette de vivres & de fourages. Nous ne voions pas non plus qu'ils fussent fort attentifs à appuyer leur droite & leur gauche des rivières, des marêts, ou des hauteurs, & à égaler par ce moyen le front d'une armée médiocre à celui d'une autre armée beaucoup plus nombreuse, & mettre l'ennemi hors d'état de les envelopper.

Il paroît cependant dans les premières campagnes de Cyrus contre les Arméniens, & ensuite contre les Babyloniens, des commencemens & comme des essais de cette science,

mais qui n'alloient pas encore fort loin. Le tems, les réflexions, l'expérience, apprirent depuis aux grands Capitaines toutes ces précautions & ces ruses de guerre ; & nous avons vû, dans les guerres des Carthaginois, quel usage Annibal, Fabius, Scipion, & les autres Généraux de l'une & de l'autre nation en ont fait.

6. *Attaque & défense des Places.*

LES ANCIENS avoient imaginé & mis habilement en œuvre tout ce qu'on pouvoit attendre de la portée des armes connues alors, aussi-bien que de la force & de la variété des machines, soit pour attaquer, soit pour défendre les places.

1. *Attaque des Places.*

LA PREMIÈRE manière d'attaquer les places fut le blocus. On investissoit la ville par un mur de maçonnerie que l'on bâtissoit tout au tour, & dans lequel on faisoit d'espace en espace des redoutes & des places d'armes : ou l'on se contentoit de l'enveloper de toutes parts par un profond retranchement bien palissadé, pour empêcher que les assiégés

ne pussent faire des sorties , & qu'il n'entrât dans la ville ni secours , ni vivres. On attendoit ainsi tranquillement que la famine fît ce que l'art ou la force ne savoient pas encore faire. De là venoit la longueur des sièges dont il est parlé dans l'antiquité ; celui de * Troie , qui dura dix ans ; celui d'Azot par Psammétique , qui en dura vingt-neuf. Cyrus auroit été fort lontems devant Babylone qui avoit amassé des vivres pour vingt ans , s'il n'avoit employé un autre moien pour s'en rendre maître.

* Homère ne parle point de bélier, ni d'aucune machine de guerre.

Comme on vit que les blocus traînoient extrêmement en longueur , on imagina l'escalade , qui consistoit à appliquer contre le mur un grand nombre d'échelles , pour y faire monter plusieurs files de soldats.

Pour la rendre inutile & impraticable , on y opposa la hauteur des murailles , & encore plus celle des tours dont elles étoient flanquées , de sorte que les échelles ne pouvoient plus y atteindre. Il falut donc trouver un autre moien pour arriver jusqu'à la hauteur des remparts ; & ce fut de bâtir des tours de bois roulantes , plus hautes que les murs , & de les en ap-

procher. Sur le haut de la tour, qui formoit une espèce de plateforme, étoient placés des soldats, qui à coups de traits & de flèches, & par le secours des balistes & des catapultes, nettoioient les remparts : & alors, d'un étage qui étoit au-dessous, on faisoit couler une espèce de pont-levis, qu'on appuioit sur les murs pour entrer dans la place.

On emploia un troisième moyen ; qui abrégéa beaucoup la durée des sièges ; c'est celui des béliers, pour ouvrir les murs, & y faire des brèches. Le bélier étoit une grosse poutre de bois, armée par le bout d'un bec de fer ou d'airain, que l'on poussoit avec violence contre les murs. Il y en avoit de plusieurs sortes. Je me réserve à en parler ailleurs avec plus d'étendue, aussi-bien que des autres machines.

Reste un quatrième moyen, savoir la sape & la mine, qui avoit un double usage. On conduisoit un chemin souterrain au dessous du fondement des murs, & le creusant jusqu'au dedans de la ville, on s'en faisoit un passage pour y entrer. Ou bien, l'on se contentoit, après avoir étaié le fondement, de remplir le vuide de

pi
te
le
la
les
au
les
l'es
de
cen
rem
pou
lier
tant
saill
mod
nes
diffé
des
à jett
res
des

toutes fortes de matières combustibles, auxquelles on mettoit le feu, pour consumer les étais, calciner la maçonnerie, & faire tomber des pans de muraille.

2. Défense des Places.

IL PAROIT que pour fortifier les places & les défendre, on emploioit tous les principes essentiels & toutes les règles fondamentales que l'art de la fortification suit aujourd'hui: par les inondations pratiquées à propos autour de la place, pour en empêcher les approches; par la profondeur & l'escarpement des fossés, couronnés de palissades, pour en rendre la descente plus difficile; par l'épaisseur des remparts terrassés ou de maçonnerie, pour les mettre à l'épreuve du bélier, & par leur hauteur pour les garantir contre l'escalade; par les tours saillantes d'où sont venus les bastions modernes, pour flanquer les courtines; par l'ingénieuse invention de différentes machines propres à tirer des flèches, des dards, des traits, & à jeter avec roideur de grosses pierres; par les parapêts & les crénaux des murs pour la sûreté du soldat,

& par les galeries couvertes qui régnoient le long des murs, & lui tenoient lieu de souterrains ; par les retranchemens derrière les brèches ; ou à la gorge des tours ; par les forries, pour renverser les travaux des assiégeans, & mettre le feu à leurs machines ; par les contremines, pour rendre inutiles celles de l'ennemi ; par la construction des citadelles, pour servir de retraite & de dernière ressource à une garnison prête à être forcée, & pour rendre inutile la prise de la ville, ou pour y faire une capitulation plus avantageuse. Ce sont là presque tous les moiens que l'art de la fortification avoit appris aux anciens, & ce sont les mêmes que le Génie pratique aujourd'hui, avec quelques changemens que la différence des armes a suggérés.

J'ai cru devoir entrer dans ce détail, pour donner au Lecteur quelque idée de l'ancienne manière de défendre les places, & pour détruire le préjugé de bien des modernes, qui pensent que parcequ'on a donné maintenant d'autres noms aux mêmes choses, elles sont bien différentes pour les principes & pour le fond. Depuis

l
t
r
f
a
l'
cl
re
de
la
tir
7
J
qu'
du c
tout
sout
l'art
cien
ce si
Prin
tant
me
l'arr
des
enfin
rem
son.

l'invention de la poudre, on a substitué le canon au béliet, & la mousqueterie aux balistes, aux catapultes, aux scorpions, aux javelots, aux frondes, aux flèches. S'ensuit-il pour cela que l'essentiel de la défense des places ait changé ? non certainement. Ils tiroient de la solidité des corps, & des forces mouvantes, tout ce que l'art le plus ingénieux en pouvoit tirer.

7. *Qualité des troupes Persanes depuis Cyrus.*

J'AI DÉJÀ averti plus d'une fois qu'il ne falloit pas juger du mérite & du courage des troupes Persanes dans tous les tems par ce qu'on en voit sous le règne de Cyrus. Je finirai l'article de la guerre par une judicieuse réflexion de Mr. Bossuet sur ce sujet. Il remarque que depuis ce Prince, les Perses, généralement parlant, ne furent plus ce que peut dans une armée la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches & des campemens, & enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps sans confusion & à propos. Toujours occupés

226 MOEURS DES ASSYRIENS

d'une vaine ostentation de puissance & de grandeur , & comptant plus sur la force que sur la prudence , sur le nombre que sur le choix , ils croioient avoir tout fait quand ils avoient ramassé un peuple immense , qui alloit au combat assez résolument mais sans ordre , & qui se trouvoit embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le Roi & les Grands traînoient après eux. Car leur mollesse étoit si grande , qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence & les mêmes délices que dans les lieux où la Cour faisoit sa demeure ordinaire ; de sorte que les Rois marchaient accompagnés de leurs femmes , de leurs concubines , & de tous leurs eunuques. La vaisselle d'or & d'argent , & les meubles précieux , suivoient dans une abondance prodigieuse , & enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte , & déjà embarrassée de la multitude excessive de ses soldats , étoit surchargée par le nombre démesuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confusion , on ne pouvoit se mouvoir de concert : les ordres ne venoient

re
qu
qu
se
pu
me
par
qui
de
qui
des
de
les
de
qua
ils t
mai

jamais à tems, & dans une action tout alloit comme à l'aventure, sans que personne fût en état de pourvoir à ce désordre. Joint encore qu'il falloit avoir fini bientôt, & passer rapidement dans un pays : car ce corps immense, & avide non seulement de ce qui étoit nécessaire pour la vie, mais encore de ce qui servoit au plaisir, consumoit tout en peu de tems, & on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer sa subsistance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnoient les peuples qui ne savoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux même qui la savoient se trouvèrent ou affoiblis par leurs propres divisions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis. Et c'est par là que l'Egypte, toute superbe qu'elle étoit & de son antiquité, & de ses sages institutions, & des conquêtes de son Sésostris, devint sujette des Perses. Il ne leur fut pas mal-aisé de domter l'Asie mineure, & même les colonies grecques que la mollesse de l'Asie avoit corrompues. Mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avoient jamais vu, une milice réglée, des Chefs

428 MOEURS DES ASSYRIENS
entendus, des soldats accoutumés à
vivre de peu, des corps endurcis au
travail, que la lutte & les autres exer-
cices ordinaires dans ce pays ren-
doient adroits : des armées médio-
cres à la vérité, mais semblables à
ces corps vigoureux où il semble que
tout soit nerf, & où tout est plein
d'esprits ; au reste si bien comman-
dées, & si souples aux ordres de leurs
Généraux, qu'on eût cru que les sol-
dats n'avoient tous qu'une même
ame, tant on voioit de concert dans
leurs mouvemens.

ARTICLE TROISIÈME.

ARTS, SCIENCES.

Je n'entreprends point de parler
de la poésie des Orientaux, qui ne
nous est gueres connue que par ce
qui s'en trouve dans les Livres saints.
Ces morceaux précieux suffisent pour
nous faire connoître l'origine de la
poésie, sa véritable destination, l'u-
sage qu'en ont fait les hommes inspi-
rés de Dieu pour célébrer sa grandeur
& chanter ses merveilles, la noblesse
& la sublimité du stile qui lui con-
vient, proportionnée à la majesté des

si
g
ce
l'a
ar
ser
son
bea
app
Die
l'an
de
tant
de
de
& d
d'us
socié
La
enco
le dé

sujets qu'elle traite. Les discours des amis de Job, établis comme lui dans l'orient, & qui n'étoient pas moins distingués entre les Gentils par leur érudition que par leur naissance, pourroient aussi nous donner quelque idée du genre d'éloquence qui régnoit alors.

Ce que les Prêtres Egyptiens disoient, selon Platon, des Grecs en *In Timé.*
général, & des Athéniens en particulier, qu'ils étoient des enfans dans l'antiquité, est bien vrai à l'égard des arts & des sciences, dont ils ont fausement attribué l'invention à des personnes chimériques & postérieures de beaucoup au déluge. L'Ecriture nous *Gen. ch. 4.*
apprend que dès avant ce tems-là, Dieu avoit découvert aux hommes l'art de cultiver la terre par le labour; de nourrir les troupeaux, en demeurant sous des tentes; de filer la laine & le lin, & d'en faire des étofes & de la toile; de polir le fer & l'airain, & de les faire servir à une infinité d'usages nécessaires à la vie ou à la société.

La même Ecriture nous apprend encore qu'assez peu de tems après le déluge, l'industrie humaine avoit

parler
qui ne
par ce
laines.
r pour
de la
l'a-
inspi-
ndeur
ablelle
i con-
ité des

430 MOEURS DES ASSYRIENS

fait plusieurs découvertes très-dignes d'admiration , & qu'elle avoit trouvé
 1°. le secret de filer l'or , & de le faire entrer dans le tissu des étofes : 2°. le secret de battre l'or , & de dorer par des couches légères le bois & les autres matières : 3°. de jetter en fonte les métaux d'airain , d'argent , d'or d'en faire toutes sortes de figures en imitant parfaitement la nature ; d'exprimer les différens objets ; & d'en faire toutes sortes d'ornemens & de vaisseaux : 4°. d'appliquer la peinture , aussi-bien que la sculpture , sur le bois , sur les pierres , sur les marbres : 5°. enfin , pour abrégér , de faire la teinture des étofes dans les plus belles couleurs.

Comme ce fut dans l'Asie que les hommes s'établirent d'abord après le déluge , il est aisé de comprendre qu'elle fut comme le berceau des arts & des sciences ; dont le souvenir s'étoit conservé par la tradition , & dont la nécessité & le besoin les obligèrent de renouveler , & pour ainsi dire de ressusciter l'usage.

§. I. *Architecture.*

LA CONSTRUCTION de la tour de

v
d
te
ce
ge
de
&
gra
larg
la fi
con
gros
bâti
& ph
bles
tiqui
cité p
Je
étoit
la Gré
née, &
lie &
ancien
que de
tends l
culture

Babel, & peu de tems après celle de ces fameuses villes, qui ont été regardées comme des prodiges, Babylone & Ninive; la magnificence des vastes palais des Rois & des Seigneurs, distribués en plusieurs sales & appartemens, & ornés de tout ce que la décence & la commodité peuvent exiger; la régularité & la symmétrie des colonnes & des voutes multipliées & élevées les unes sur les autres; la grandeur des portes des villes; la largeur & l'épaisseur des remparts; la hauteur & la solidité des tours; la commodité des quais sur les bords des grosses rivières; la hardiesse des ponts bâtis sur les grands fleuves; tout cela, & plusieurs autres ouvrages semblables, montrent jusqu'où, dans une antiquité si reculée, l'architecture avoit été portée.

Je ne sai pourtant si dès lors elle étoit parvenue à cette perfection que la Grèce & l'Italie lui ont depuis donnée, & si ces vastes bâtimens de l'Asie & de l'Egypte; si vantés par les anciens, avoient autant de régularité que de grandeur & d'étendue. J'entends parler de cinq ordres d'architecture, le Toscan, le Dorique, l'Io-

432 MOEURS DES ASSYRIENS
nique, le Corinthien, le Composite :
mais je ne voi point d'ordre Asiati-
que ou Egyptien, ce qui donneroit
assez lieu de douter si la symmétrie,
les mesures, les proportions des co-
lonnes, des pilastres, & des autres
ornemens, régnoient parfaitement
dans ces anciens édifices.

§. II. Musique.

IL N'EST PAS étonnant que dans
un pays, comme l'Asie, livré au plai-
sir, aux délices, & à la bonne chère,
la Musique, qui en faisoit le principal
assaisonnement, y ait été en honneur,
& cultivée avec un grand soin. Le
seul nom des principaux modes de
l'ancienne musique, & que la mo-
derne a conservés, le *Dorien*, le
Phrygien, le *Lydien*, l'*Ionien*, l'*Eolien*,
marque assez quel a été le lieu de sa
naissance, ou du moins celui où elle
Gen. 31. 27. s'est accrue & perfectionnée. L'Ecri-
ture sainte nous apprend que du tems
de Laban la musique & les instrumens
étoient fort en usage dans le pays
qu'il habitoit, c'est-à-dire, dans la
Mésopotamie, puisqu'entre autres
reproches qu'il fait à Jacob son gen-
dre, il se plaint que par sa fuite pré-
cipitée

cipitée il ne lui a pas laissé lieu de le reconduire lui & sa famille avec des chants de joie, au bruit des tambours, & au son des harpes. Dans le butin que Cyrus fit mettre à part pour Cyaxare son oncle, il est fait mention de deux * musiciennes très-habiles qui accompagnoient une Dame de Suse, & qu'on avoit fait prisonnières avec elle.

Eyrop. l. 4.
pag. 13.

* Μουσικὴς
δύο τὰς ἀγα-
τῆρας.

C'est une question qui exerce les savans, de connoître jusqu'à quel point de perfection la musique a été portée chez les anciens : question d'autant plus difficile à décider, que pour y réussir il sembleroit nécessaire d'exposer aux yeux, & ensuite au jugement des oreilles, plusieurs pièces de musique notées à l'antique, & que par malheur il n'en est pas ici comme de la sculpture & de la poésie anciennes dont il nous reste d'illustres monumens, au lieu que l'antiquité ne nous a conservé aucun ouvrage qui puisse nous faire juger sûrement si la musique des anciens étoit aussi parfaite que la nôtre.

On convient qu'ils ont connu la triple symphonie, c'est-à-dire le concert des voix, celui des instrumens, & celui qui dépend de ceux-ci avec les voix.

On convient aussi qu'ils ont excellé

pour ce qui regarde le *rhythme*. On appelle ainsi l'assemblage de plusieurs tems , qui gardent entr'eux certain ordre ou certaines proportions. Pour entendre cette définition , il faut observer que la musique , dont il s'agit ici , se chantoit toujours sur les paroles de quelques vers , dont toutes les syllabes étoient brèves ou longues ; qu'on prononçoit la syllabe brève une fois plus vite que la longue ; qu'ainsi la première étoit censée ne faire qu'un tems , au lieu que la seconde en faisoit deux ; que , par conséquent , le son qui répondoit à celle-ci , duroit deux fois autant que le son qui répondoit à celle-là , ou , ce qui revient au même , avoit deux tems , pendant que l'autre n'en avoit qu'un ; que les vers qu'on chantoit , étoient composés d'un certain nombre de piés , que formoient ces syllabes longues ou brèves différemment combinées ; & que le *rhythme* du chant suivoit régulièrement la marche de ces piés. Comme ceux-ci , de quelque nature ou de quelque étendue qu'ils pussent être , se divisoient toujours en deux parties égales ou inégales , dont la première s'appelloit

u
u
n
le
sy
e
&
pe
su
qu
hat
par
que
de
c
tior
veu
mor
l'irr
Aut
jer.
C
dis
que
ont

sons, *élévation*, & la seconde *sons*, *abaissement* ou *position* : de même le rythme du chant, qui répondoit à chacun de ces piés, se partageoit en deux également ou inégalement par ce que nous nommons aujourd'hui un *frapé* & un *levé*, c'est-à-dire par un bruit ou une percussion, & par un repos. L'attention scrupuleuse que les anciens avoient à la quantité des syllâbes dans leur musique vocale, en rendoit le rythme plus parfait & plus régulier que le nôtre : car la poésie chez nous ne se mesure point suivant les longues & les brèves ; ce qui n'empêche pas néanmoins qu'un habile musicien ne doive faire sentir par la durée des sons la quantité de chaque syllabe. J'ai copié ce que je viens de dire du rythme d'une des dissertations de M. Burette, & je l'ai fait en faveur des jeunes gens, à qui ce petit morceau pourra être fort utile pour l'intelligence de plusieurs endroits des Auteurs anciens. Je reviens à mon sujet.

Ce qui fait le principal sujet de la dispute entre les Savans sur la musique des anciens, est de savoir s'ils ont connu celle que nous appelons

436 MOEURS DES ASSYRIENS
musique à plusieurs parties, c'est-à-dire dans laquelle ces différentes parties forment chacune à part un chant suivi, & s'accordent toutes ensemble, comme il arrive dans notre *contrepoint*, soit simple, soit composé. On peut voir sur cet article, & sur tout ce qui regarde la musique des anciens les savantes dissertations de M. Burette, insérées dans les I I I, I V, & V Tomes des Mémoires de l'Académie Royale des Belles-Lettres, qui font connoître la profonde érudition & le goût exquis de cet Ecrivain.

§. III. Médecine.

ON DECOUVRE aussi dans ces tems reculés l'origine de la médecine, dont les commencemens, comme de tous les arts & de toutes les sciences, sont encore brutes & grossiers. Hérodote, & après lui Strabon, remarquent que c'étoit une coutume généralement établie chez les Babyloniens, d'exposer les malades à la vûe des passans, pour s'informer d'eux s'ils n'avoient point été atteints d'un mal pareil, & pour savoir par quels remèdes ils en avoient été guéris. C'est ce qui a fait dire à plusieurs que la médecine est

*Hérod. l. I.
 c. 197.
 Strab. l. 16.
 p. 746.*

gue
 & e
 voi
 ven
 grar
 con
 prêt
 tione
 parti
 méd
 ble q
 Le
 daliri
 doien

une science conjecturale & expérimentale, qui est née des observations qu'on avoit faites sur la nature des différentes maladies, & sur ce qui est favorable ou contraire à la santé. Il faut convenir que l'expérience peut beaucoup, mais elle ne suffit pas. Le fameux Hippocrate en fit grand usage, mais ne s'y arrêta point. C'étoit la coutume que tous les malades qui avoient été guéris missent dans le temple d'Esculape un tableau, où ils expliquoient par quels remèdes ils l'avoient été. Ce célèbre Médecin fit décrire tous ces mémoires, & fut bien en profiter.

Plin. l. 29.

Strab. l. 8.

p. 374.

La Médecine, dès le tems de la guerre de Troie, étoit en grand usage & en grand honneur. Esculape, qui vivoit alors, en est regardé comme inventeur, & il l'avoit déjà portée à une grande perfection par une profonde connoissance de la botanique, par l'apprent des médicamens, & par les opérations de la chirurgie : car toutes ces parties n'étoient point séparées de la médecine, & ne faisoient toutes ensemble qu'une même profession.

Diod. l. 5.

p. 341.

Les deux enfans d'Esculape, Podalirius & Machaon, qui commandoient un certain nombre de troupes

Hom. Iliad. l. 10. v. 811. 847.

438 MOEURS DES ASSYRIENS

à ce siège, étoient aussi excellens médecins que braves capitaines, & ne rendoient pas moins de service à l'armée par leur habileté dans cet art, que par leur courage dans les combats. Achille même, non plus qu'Alexandre dans la suite, n'avoit pas jugé cette connoissance inutile à un Général, ni au dessous de lui. Il l'avoit apprise du centaure Chiron, & l'avoit enseignée lui-même à Patrocle son ami, qui en fit usage en pansant la plaie d'Eurypile.

*Pint. in Alex.
p. 668.*

Il guérit cette plaie par le moyen d'une racine, qui sur le champ fit cesser la douleur, & arrêta le sang. La botanique, c'est-à-dire la médecine qui traite & fait usage des herbes & des plantes, étoit fort connue & presqu'unique employée dans les premiers tems. Virgile en parlant d'un célèbre médecin, à qui Apollon lui-même avoit enseigné la médecine, semble borner cet art à la connoissance des simples : *Scire potestates herbarum usumque medendi Maluit.* C'étoit la nature elle-même qui présentait aux hommes ces innocens & salutaires remèdes, & qui sembloit les inviter à en faire usage. Les jardins, les campa-

*En. lib. 12.
v. 396.*

gnes, les forêts les fournissoient abondamment & gratuitement. On ne fa- *Id. l. 24. c. 7.*
 soit point encore usage des minéraux,
 des thériacques, & d'autres compo-
 sitions, qu'une étude plus sérieuse de
 la nature a fait inventer depuis.

Pline dit que la médecine, qu'Es- *Lib. 29. c. 9.*
 culape, vers le tems du siège de Troie,
 avoit mise en grande réputation,
 tomba bientôt après dans l'oubli, &
 demeura comme ensevelie dans les
 ténèbres jusqu'au tems de la guerre
 de Péloponnèse, où Hippocrate la res-
 suscita en quelque sorte, & la remit
 en honneur. Cela peut être vrai pour
 la Grèce : mais nous voions qu'elle
 avoit toujours été fort cultivée & fort
 estimée dans la Perse. Le grand Cyrus, *Cyr. l. 1.*
 comme Xénophon le remarque, ne *p. 29. c. 1. 8.*
 manquoit jamais de mener avec lui à *p. 212.*
 l'armée un certain nombre d'excel-
 lens médecins, qu'il récompensoit
 avantageusement, & à qui il témoi-
 gnoit une grande considération ; & il
 observe qu'il avoit trouvé cette cou-
 tume établie anciennement parmi les
 Généraux : & le même Xénophon *De Expedit.*
 nous apprend que le jeune Cyrus en *Cyr. lib. 3. p.*
 usoit de la même sorte. *311.*

Il faut avouer néanmoins que c'est

440 MOEURS DES ASSYRIENS

Hippocrate qui a porté la médecine au plus haut point de perfection ; & quoiqu'il soit constant que depuis lui on a ajouté beaucoup de connoissances à celles qu'il avoit acquises , encore aujourd'hui il est regardé par les plus habiles médecins comme le premier maître dans cet art , & celui dont l'étude doit le plus occuper ceux qui veulent y réussir.

Des hommes formés de la sorte , qui à l'étude qu'ils ont faite des plus célèbres médecins tant anciens que modernes , à la connoissance qu'ils ont acquise de la vertu des simples , des principes de la physique , de la constitution du corps humain , ont ajouté une longue expérience & de sérieuses réflexions ; de tels hommes méritent bien , dans un Etat policé , d'être distingués & récompensés , comme le saint Esprit le recommande

Eccli. 38. 1. dans l'Ecriture : L'habileté du médecin l'élèvera en honneur : il sera comblé de louanges même par les Grands , & les Rois lui feront des présens ; puisqu'ils consacrent tous leurs travaux & toutes leurs veilles à la conservation de la santé des citoiens , qui est de tous les biens humains le plus cher & le plus pré-

(
ir
te
m
ne
de
tio
dan
la
mo
rég
don
me

ai
inter
leur
vire
ni...
spera
dalle
b p

cieux. Ce bien pourtant est celui que l'on ménage le moins. Non seulement on se ruine la santé par les excès, mais on la confie, par une aveugle crédulité, à des hommes sans aveu & sans expérience, ^a qui séduisent les malades par leur air imposant, ou par la douce espérance de la guérison dont ils les flatent.

§. IV. *Astronomie.*

QUELQUE envie qu'aient eu les Grecs de se donner pour auteurs & inventeurs de tous les arts & de toutes les sciences, ils n'ont pu absolument disputer aux Babyloniens l'honneur d'avoir jetté les premiers fondemens de l'astronomie. ^b La situation avantageuse de Babylone, bâtie dans une plaine fort étendue, & où la vûe n'étoit bornée par aucunes montagnes; l'air pur & serein qui régnoit toujours dans ce pays, & donnoit lieu de contempler librement les astres; peut-être aussi la hau-

^a Palam est, ut quisque inter istos loquendo polleat, imperatorem illico vitæ nostræ necisque fieri.... Adeo blanda est sperandi pro se cuique dulcedo *Plin. lib. 29. c. 1.*

^b Principio Assyrii pro-

pter planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, cum cœlum ex omni parte patens & apertum intuerentur, trajectiones motusque stellarum observaverunt.

Cic. lib. 1. de Divin. n. 2.

442 MOEURS DES ASSYRIENS

teur extraordinaire de la tour de Babel, qui sembloit faite pour servir d'observatoire, furent à l'égard de ces peuples de puissans attraits qui les portèrent à examiner avec soin les divers mouvemens du ciel, & le cours réglé des astres. M. l'Abbé Renaudot, dans sa dissertation sur la Sphère, remarque que la plaine appelée dans l'Ecriture sainte *Sennaar*, & où Babylone fut bâtie, est la même que les Arabes appellent *Sinjar*, où le Calife Almamon, septième des Habbassides, sous lequel les sciences commencèrent à être florissantes parmi les Arabes, fit faire les observations astronomiques, qui servirent durant plusieurs siècles à tous les astronomes de l'Europe; & que le Sultan Gelaeddin Melikschah, troisième des Seljukides, en fit faire de semblables près de 300 ans après dans le même lieu: ce qui fait voir qu'il a toujours paru le plus propre à faire des observations astronomiques.

Celles que firent les Babyloniens ne purent pas être portées d'abord à une grande perfection, n'étant pas encore aidées du secours des Téléscopes, c'est-à-dire des lunettes d'ap-

*Memoires de
l'Académie
des Belles-
Lettres. Tom.
2. Part. 2. P.
3.*

proche , dont l'invention est assez récente , & a servi beaucoup à perfectionner dans le dernier siècle les recherches d'astronomie. Quelles qu'elles aient été , elles ne sont point parvenues jusqu'à nous. Epigène , auteur grave & digne de foi selon Pline, parle d'observations faites pendant 720 ans, & qui étoient empreintes sur des carreaux de brique , ce qui marquerait une antiquité fort reculée. Celles dont Callisthène , philosophe de la suite d'Alexandre , fait mention , & dont il rendit compte à Aristote , embrassent 1903 ans , & par conséquent remontent assez près du déluge , & du tems où Nemrod bâtit Babylone.

On doit certainement savoir bon gré & rendre justice au travail & aux recherches curieuses de ceux qui ont contribué à inventer ou à perfectionner une science si utile , non seulement pour l'agriculture & la navigation par la connoissance qu'elle donne du cours réglé des astres , & de la proportion merveilleuse & toujours uniforme des jours , des mois , des saisons , & des années ; mais pour la religion même , avec laquelle Platon montre que l'étude de cette science

Plin. hyst.

nat. l. 7. c.

56.

Porphyr apud
Simplic. in lib.
2. de calo.

In Finem.

pag. 289-292.

444 MOEURS DES ASSYRIENS
 a une liaison étroite & nécessaire,
 puisqu'elle tend directement à inspi-
 rer un grand respect pour la divini-
 té, qui préside avec une sagesse infi-
 nie au gouvernement de l'univers,
 & qui est présente & attentive à tou-
 tes nos actions. Mais on ne peut assez
 plaindre ces mêmes Philosophes, ^a qui
 étant arrivés par leur heureux travail
 & par leurs recherches astronomiques
 tout près du Créateur, ont eu le mal-
 heur de ne le point trouver, parce
 qu'ils ne l'ont point servi ni adoré,
 & qu'ils n'ont pas conformé leurs
 actions aux règles de ce divin mo-
 dèle.

§. V. *Astrologie Judiciaire.*

POUR CEUX de Babylone & de
 l'orient, l'étude des astres, loin de
 les conduire, comme elle auroit dû,
 à la connoissance de celui qui en est
 le Créateur & le Maître, les jeta
 pour la plupart dans l'impiété &
 dans les folies de l'*Astrologie judi-*
ciaire. On appelle ainsi cette science

a Magna industria, quia querere neglexe-
 magna solertia: sed ibi runt. S. August. de verb.
 Creatorum scrutati sunt Evang. Matth. Serm. 68.
 positum non longè à se, cap. 1.
 & non invenerunt. . .

fausse & téméraire , qui enseigne à
 juger de l'avenir par la connoissance
 des astres , & à prédire les événe-
 mens par la situation des planètes ,
 & par leurs différens aspects : scien-
 ce traitée avec raison de rêverie &
 d'extravagance par ce qu'il y a eu
 d'Ecrivains plus sensés dans le paga-
 nisme même. *O delirationem incredi-*
bilem , s'écrie Cicéron , en réfutant la
 folle pensée de ces Astrologues , ap-
 pellés souvent Caldéens , du pays où
 cette science avoit pris son origine ;
 qui en conséquence des observations
 faites , disoient-ils , par leurs prédé-
 cesseurs sur tous les événemens passés
 pendant l'espace seulement de quatre
 cens soixante & dix mille ans , pré-
 tendoient connoître sûrement par
 l'aspect & la combinaison des astres
 & des planètes dans le moment de
 la naissance d'un enfant , quels se-
 roient son génie , son caractère , ses
 mœurs , la constitution de son corps ,
 ses actions , en un mot tous les évé-
 nemens & la durée de sa vie. Il re-
 leve mille absurdités d'un sentiment ,
 dont le ridicule seul doit inspirer du
 mépris , & demande pourquoi d'une
 infinité d'enfans qui naissent dans

*Cic. lib. 2. de
 Divin. n. 87.
 99.*

446 MŒURS DES ASSYRIENS

le même moment , & sans doute sous l'aspect précisément des mêmes astres , il n'y en a pas deux dont le sort & la vie se ressembtent. Il demande encore si de ce grand nombre d'hommes qui périrent à la bataille de Cannes d'un même genre de mort, tous étoient nés sous les mêmes constellations.

Plin. Proem. On ne croiroit pas qu'un art si absurde , uniquement fondé sur l'imposture & l'artifice , *fraudentissima artium*, dit Pline , eût pu acquérir tant de crédit dans tout l'univers & dans tous les siècles. Ce qui lui a donné un si grand cours , continue cet Auteur , est la curiosité naturelle à l'homme de percer dans l'avenir , & de connoître par avance ce qui doit lui arriver : *nullo non avido futura de se sciendi* ; jointe à une superstitieuse crédulité , qui se trouve agréablement flatée par les magnifiques promesses , dont ces diseurs de bonne aventure ne sont pas avarés. *Ita blandissimis desideratissimisque promissis addidit vires religionis , ad quas maximè etiamnum caligat humanum genus.*

Cassendi Les Ecrivains modernes , & en-
Phys. scil. 2. tr'autres deux de nos plus grands phi-
lib. 6.

lo
so
tr
ce
le
d'

Al
ég
pe
zo
or
ric
ain
po
qui
& c
qu'
tre
vier
visé
mix
qui
entr
fune
post
res,
bon
ple
aucu

losophes, Gassendi & Rohault, se
sont déclarés avec la même force con-
tre la folie de cette prétendue science,
& ont démontré qu'elle étoit également
destituée & de principes, &
d'expériences.

Rohault.
Phil. part. 2.
ch. 27.

De principes. Le ciel, selon les
Astrologues, est divisé en douze parts
égales : elles sont prises, non selon les
poles du monde, mais selon ceux du
zodiaque : les douze portions du ciel
ont chacune un attribut ; comme les
richesses, la science, les parens, &
ainsi du reste : la portion la plus im-
portante & la plus décisive, est celle
qui est prochainement sous l'horizon,
& qui est appelée l'ascendant, parce
qu'elle est prête à monter & à paroître
sur l'horizon lorsqu'un homme
vient au monde : les planètes sont di-
visées en favorables, nuisibles, &
mixtes : les aspects de ces planètes,
qui ne sont que certaines distances
entr'elles, sont aussi ou heureux, ou
funestes. Je passe plusieurs autres hy-
potheses, toutes également arbitrai-
res, & je demande si un homme de
bon sens peut les admettre sur la sim-
ple parole de ces imposteurs, sans
aucunes preuves, sans même la moin-

dre ombre de vraisemblance. Le moment précis , & d'où dépend tout le reste des prédictions , est celui de la naissance. Et pourquoi pas celui de la conception ? Pourquoi les étoiles ne font-elles rien pendant neuf mois de grossesse ? Peut-on même jamais , dans la rapidité incroyable du mouvement des cieux , être sûr d'avoir saisi le moment précis & décisif , sans qu'il y ait eu du plus ou du moins , ce qui suffit pour tout renverser ? Il y a mille questions pareilles à faire.

Ils peuvent encore moins se flatter d'avoir pour eux l'expérience. Elle ne pourroit consister que dans les observations qu'on auroit faites d'événemens arrivés toujours de la même sorte lorsque les planètes se seroient trouvées dans une certaine situation. Or , du consentement de tous les Astronomes , il faut plusieurs milliers d'années pour rencontrer seulement deux fois telle constitution des astres que l'on voudra s'imaginer ; & il est très certain que celle que le ciel doit avoir demain , ne s'est point encore vûe depuis la création du monde. On peut consulter les deux philosophes que j'ai cités , & sur-tout Gassendi , qui a

tra
sur
tor
ciem
rai
fo
co
ca
de
le
pl
tor
cesdro
cet
un
fon
hor
les
por
leura
dra
medi
mira
tripe
Q'ici
avec
cous

traité la matière plus au long. C'est sur de pareils fondemens qu'est posé tout l'édifice de l'Astrologie judiciaire.

Mais ce qui est étonnant, & qui marque un renversement entier de raison, c'est que de prétendus esprits forts, qui se roidissent opiniâtement contre les preuves les plus convaincantes de la religion, & qui refusent de croire sur la parole de Dieu même les prophéties les plus claires & les plus certaines, se livrent quelquefois totalement aux vaines prédictions de ces astrologues & de ces imposteurs.

Saint Augustin, en plusieurs endroits de ses écrits, nous avertit que cette folle & sacrilège crédulité est un juste châtement de Dieu, qui punit souvent l'aveuglement volontaire des hommes par des ténèbres plus épaisses, & qui permet que les démons, pour les mieux retenir dans leurs filets, leur fassent prédire quelquefois des

a His omnibus consideratis, non immerito creditur, cum Astrologi mirabiliter multa vera respondent, occulto instinctu fieri spirituum non bonorum, quorum cura est has falsas & no-

xias opiniones de astralibus facis inserere humanis mentibus atque firmare, non horoscopi notari & inspecti aliqua arte, quæ nulla est. De Civit. Dei. l. 5. c. 7.

450 MOEURS DES ASSYRIENS
choses qui arrivent effectivement;
mais dont souvent l'attente ne sert
qu'à les tourmenter.

Dieu, qui seul prévoit l'avenir;
parce qu'il en dispose seul avec une
souveraine autorité, insulte souvent
dans ses Ecritures à l'ignorance des
astrologues de Babylone tant vantés,
qu'il traite de fabricateurs de men-
songes, *fabricatores errorum*; & il
donne hautement le défi à tous les
faux dieux de prédire quelque chose,
consentant s'ils y réussissent, qu'on
les révère comme des dieux. Puis,
apostrophant Babylone, il lui annonce
dans le dernier détail toutes les cir-
constances des maux dont il l'accable-
ra plus de deux cens ans après, sans

a Le mal vous attaquera,
sans que vous ayez pu le
conjecturer par aucun in-
dige. Vous vous trouverez
surprise par des malheurs
que vous n' pourrez dé-
tourner (par vos malefices);
& une désolation que vous
n'aurez . jamais prévue
viendra fondre tout d'un
coup sur vous. Appelez à
votre secours vos enchan-
tements, & tous les secrets de
la magie, auxquels vous
vous êtes appliquée avec
tant de travail dès votre
jeunesse, pour voir si vous

en tirerez quelques avanta-
ges. Vous vous êtes fatiguée
à consulter une multitude
d'imposteurs. Que vos astro-
logues qui contemplant le
ciel, qui étudient le cours
& la disposition des astres,
& qui prédisent chaque
mois ce qui vous doit arri-
ver, viennent maintenant,
& qu'ils vous sauvent. Le
feu les dévorera eux-mê-
mes, & ils ne pourront
délivrer leurs âmes des
flammes ardentes. *Isai, ch.*
47. vers. 11-14.

qu
d:
de
dé
l'a
l'a
ter
Ba
vit
y t
M
en
du
lire
log
gne
mè
gue
ceri
tou
voi

L
tale
leil
fonce
qui
l'arr

que ses enchanteurs, qui la flatoient d'avoir lu dans les astres les assurances de sa grandeur éternelle, puissent en détourner l'effet, ni même en prévoir l'accomplissement. Mais comment l'auroient-ils fait, puisque dans le tems même de l'exécution, lorsque Baltazar, dernier roi de Babylone, *Dan. cap. 5.* vit sortir de la muraille une main qui y traçoit des caractères inconnus, les Mages, les Caldéens, les Augures, en un mot tous les prétendus Sages du pays, ne purent venir à bout de lire cette écriture. Voila donc l'astrologie & la magie convaincues d'ignorance & d'impuissance dans le lieu même où elles étoient le plus en vogue, & dans une occasion où il étoit certainement de leur intérêt d'étaler toute leur science & tout leur pouvoir.

ARTICLE IV.

Religion.

LA PLUS ancienne & la plus générale idolatrie a été celle qui a eu le soleil & la lune pour objets. Elle étoit fondée sur une fausse reconnoissance, qui au lieu de remonter jusqu'à Dieu, s'arrêtoit au voile qui le cachoit en le

452 MOEURS DES ASSYRIENS

montrant. Avec la moindre réflexion on eut pu discerner le Maître qui commandoit, du * ministre qui ne faisoit que lui obéir.

* Chez les Hébreux, le nom ordinaire du soleil étoit *guf* ministre.

On a toujours senti qu'il devoit y avoir nécessairement un commerce entre Dieu & l'homme ; & l'adoration suppose que Dieu soit attentif aux desirs de l'homme ; & capable de les remplir. Mais la distance du soleil & de la lune est un obstacle à ce commerce. Les hommes aveugles ont tâché de remédier à cet inconvénient, en portant leur main à leur bouche, & en l'élevant ensuite vers ces fausses divinités, pour leur témoigner qu'ils voudroient s'y unir, mais qu'ils ne peuvent. C'est de cette coutume impie, usitée dans tout l'Orient, que Job se trouvoit heureux d'avoir été

* Le texte est en forme de serment : *si vidi solem* ; &c.

Job. 31. 26. 27.

préservé : * *Je n'ai point regardé le soleil dans son grand éclat, ni la lune lorsqu'elle avoit plus de majesté. Mon cœur n'a point été séduit en secret, ET JE N'AI POINT PORTE MA MAIN A MA BOUCHE POUR LA BAISER.*

Herod. l. 1. c. 131.

Les Perses adoroient le Soleil avec

a Superstitiosus vulgus manum ori admovens, osculum labiis pressit. Minuc. pag. 2. De la est venu le mot adorare, c'est à dire, ad os rianum ad movere.

un
So
che
gra
cel
mé
les
l'av
imp
auss
étoi
de
P
qu'il
noies
l'inv
dans
respe
étoit.
Maga
prou
de au
malhe
L'hist
prou
guerre
leurs
culier
confer
grand

immortels. Avec la moindre rébellion on est pu dicerner le Maître qui commande, du ministre qui ne fait que lui obéir.

On a toujours senti qu'il devoit avoir nécessairement un commerce entre Dieu & l'homme; & l'absorption suppose que Dieu soit attentif desirs de l'homme, & capable de le remplir. Mais la distance du Soleil de la lune est un obstacle à ce commerce. Les hommes aveugles ont cherché de remédier à cet inconvénient, en portant leur main à leur bouche, & en l'élevant ensuite vers ces fautes divinités, pour leur témoigner qu'ils voudroient s'y unir, mais qu'ils ne peuvent. C'est de cette coutume impie, usitée dans tout l'Orient, que Job se trouvoit heureux d'avoir été préservé : * Je n'ai point regardé le Soleil dans son grand éclat, ni la lune, ni elle avoit plus de majesté. Mon cœur n'a point été séduit en secret, ET JE N'AI POINT PORTÉ MA MAIN À MON OUCHE POUR LA BAISSER.

Les Perses adoroient le Soleil avec

un profond respect, & sur-tout le Soleil levant. Ils lui consacroient un char magnifique avec des chevaux de grand prix, comme on l'a vu dans la célèbre cavalcade de Cyrus. (Cette même cérémonie étoit en usage chez les Babyloniens, & c'étoit d'eux que l'avoient emprunté quelques Rois impies de Juda.) Ils lui immoloient aussi quelquefois des bœufs. Ce dieu étoit fort connu chez eux sous le nom de Mithra.

Par une suite naturelle du culte qu'ils rendoient au Soleil, ils honoroient aussi particulièrement le Feu, l'invoquoient toujours le premier dans les sacrifices, le portoient par respect devant le Prince lorsqu'il étoit en marche, ne consocioient qu'aux Mages la garde de ce feu sacré qu'ils prétendoient être descendu du ciel, & auroient regardé comme un grand malheur si on l'avoit laissé éteindre. L'histoire nous apprend que l'Empereur Héraclius, lorsqu'il porta la guerre contre les Perses, démolit plusieurs de leurs temples, & en particulier la chapelle où ce feu avoit été conservé jusques-là, ce qui causa un grand deuil & une extrême désola-

4. Reg. 23.

Strab. l. 15. p. 739.

Ibid.

Xenoph. Cyrop. l. 8. p. 215.

Amm. Marcell. l. 23.

Zonar. Anecd. Tom. 2.

a Superstitiosus vulgus
nam qui ad movens,
aliam labris prebit.
pag. 2 De la off

venit le mot ad movens, et
à dire, ad os movens et
movers.

454 MOEURS DES ASSYRIENS

Herod. l. 1. c. 31. tion dans tout le pays. Ils honoroient aussi l'eau, la terre, les vents, comme autant de divinités.

La cruelle cérémonie de faire mourir les enfans dans le feu, étoit sans doute une suite du culte qu'on rendoit à cet élément; car ce culte étoit commun aux Perses avec les Babylo-niens. L'Ecriture le dit positivement des peuples de Mésopotamie, qui furent envoyées en colonie dans le pays des Samaritains : *Comburebant filios suos igni*. L'on fait combien cette barbare coutume étoit devenue commune dans plusieurs provinces de l'Asie.

Plac. in lib. de Isid. & Ofsid. p. 369. Les Perses avoient encore deux dieux d'une espèce particulière, savoir Oromasdes & Arimanius. Le premier en étoit regardé comme l'auteur des biens qui leur arrivoient, & l'autre comme l'auteur des maux dont ils étoient affligés. J'en parlerai plus au long dans la suite.

Herod. l. 1. c. 31. Ils n'érigeoient ni statues, ni temples, ni autels à leurs dieux, & of-froient leurs sacrifices en plein air, & presque toujours sur des hauteurs & des montagnes. Ce fut en pleine campagne que Cyrus s'acquita de ce devoir de religion dans la cavalcade.

Xenoph. Cyrop. l. 8. p. 232.

a
fi
R
de
ch
re
ra
&
reg
ple
l
&
qu:
des
y d
eux
rer a
pect
loit
qui
Aprè
main
statue
& di:
a A
Xerxes
la Gra
voit
Dios
scien
l'ara
mand
rins & c

^a On croit que ce fut sur l'avis & à la sollicitation des Mages, que Xerxès Roi de Perse brula tous les temples de la Grèce, regardant comme une chose injurieuse à la divinité de la renfermer dans l'enceinte des murailles, elle à qui tout étoit ouvert; & dont l'univers entier devoit être regardé comme la maison & le temple.

^b Cicéron croit qu'en cela les Grecs & les Romains ont agi plus sagement que les Perses, en érigeant aux dieux des temples dans leurs villes, & leur y donnant un domicile commun avec eux, ce qui étoit fort propre à inspirer aux peuples des sentimens de respect & de religion. Varron n'en pensoit pas ainsi: (c'est saint Augustin qui nous a conservé cet endroit.) Après avoir marqué que les Romains avoient honoré les dieux sans statues pendant plus de cent soixante & dix ans, Varron ajoute que si l'on

*S. August.
lib. 4. de Ci-
vit. Dei, c. 31.*

^a Auctoribus Magis Xerxes inflammasse templa Græciæ dicitur, quod parietibus includerent Deos, quibus omnia deberent esse patentia ac libera, quorumque hic mundus omnis templum esset & domus. *Cic, lib. 2.*

de leg. 2. 26.

^b Melius Græci atque nostri, qui, ut augerent pietatem in Deos, easdem illos urbes, quas nos incolere voluerunt. Adfert enim hæc opinio religionem utilem civitatibus. *Ibid.*

avoit conservé cette coutume, le culte des dieux en seroit plus pur & plus saint : *Quod si adhuc mansisset, castius dii observarentur* ; & il fortifie son sentiment par l'exemple de la nation Juive.

*Herod. l. 1.
c. 132.*

Les loix ne permettoient à aucun Perse de borner le motif de ses sacrifices à un intérêt domestique & privé. C'étoit une belle manière d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour le Roi, & pour tout l'Etat, où chacun se trouvoit avec tous les autres.

Les Mages, dans la Perse, étoient dépositaires de toutes les cérémonies du culte divin, & c'étoit à eux que le peuple s'adressoit pour en être instruit, & pour savoir à quels dieux, quels jours, & de quelle manière il convenoit de faire des sacrifices. Comme ils étoient tous d'une même tribu, & que nul autre qu'un fils de prêtre ne pouvoit prétendre à l'honneur du sacerdoce, ils réservoient pour eux & pour leur famille leurs lumières & leurs connoissances, tant sur la religion que par rapport

à
v
é
E
a
ti
é
te
la
M
le
no
des
vo
pré
I
que
de
tem
bier
gn
auc
tar,
vau
Plin

à N
Perse
non
ajout

à la conduite de l'Etat, & ils ne pou-
voient les communiquer à aucun
étranger sans la permission du Roi.
Elle fut accordée à Thémistocle, & *In Themist*
ce fut, selon Plutarque, un effet par-
ticulier de la faveur du Prince à son
égard. *P. 126.*

Cette étude, cette science de la
religion, qui a fait définir par Platon
la Magie, c'est-à-dire la science des
Mages, l'Art d'honorer dignement
les dieux, *θεῶν θειαστίας*; leur don-
noit beaucoup de crédit dans l'esprit
des peuples & du Prince, qui ne pou-
voient offrir aucun sacrifice sans leur
présence & sans leur ministère.

Il falloit même que le Roi, avant
que de monter sur le trône, eût reçu
de leurs leçons pendant un certain
tems, & eût appris d'eux l'art de
bien régner, & l'art d'honorer di-
gnement les dieux. Il ne se décidoit
aucune affaire importante dans l'E-
tat, sans qu'ils eussent été aupara-
vant consultés : ce qui fait dire à
Pline ^b que de son tems encore ils

^a Nec quisquam rex Persarum potest esse, qui
non ante Magorum dis-
ciplinam scientiamque
perceperit. *Cic. de Divina*
l. 1. n. 91.
^b In tantum fastigii
adolevit (auctoritas Ma-

458 MOEURS DES ASSYRIENS
 étoient regardés dans tout l'orient
 comme les maîtres des Princes, &
 de ceux qui se disent les Rois des
 Rois.

Ils étoient les sages, les savans,
 les philosophes de la Perse, comme
 les Gymnosophistes ou les Brachma-
 nes l'étoient chez les Indiens, & les
 Druides chez les Gaulois. Leur haute
 réputation y attiroit des pays les plus
 éloignés ceux qui desiroient s'instrui-
 re à fond de la philosophie & de la reli-
 gion, & l'on sait que ce fut d'eux, aussi
 bien que des Egyptiens, que Pytha-
 gore emprunta les principes de cette
 doctrine qui le fit si fort respecter de
 tous les Grecs, si l'on en excepte pour-
 tant la métempsychose qu'il emprunta
 des Egyptiens, & par laquelle il dégra-
 da & corrompit le dogme ancien des
 Mages sur l'immortalité de l'ame.

On convient assez que Zoroastre
 fut le chef & l'instituteur de cette
 secte : mais les sentimens sont fort
 partagés sur le tems où il a vécu.
 Ce que dit Pline à ce sujet est fort
 propre à concilier les différentes opi-

Hiß. natur.
 30. c. 1.

gorum) ut hodieque
 etiam in magna parte
 gentium prævaleat, & in
 oriente Regum Regibus
 imperet. *Plin. lib. 30.*
cap. 1.

nions, comme l'a judicieusement remarqué M. Prideaux. On y lit qu'il y eut deux Zoroastres, qui ont pu vivre à six cens ans l'un de l'autre. Le premier aura été l'instituteur de cette secte vers l'an du monde 2900: & le second, qui a vécu certainement entre le commencement du règne de Cyrus en orient, & la fin de Darius fils d'Hystaspe, en aura été le réformateur.

L'idolatrie dans tout l'orient étoit partagée en deux sectes principales, celle des *Sabéens* qui adoroient les simulacres, & celle des *Mages* qui adoroient le feu. La première commença chez les Caldéens. La connoissance qu'ils avoient de l'astronomie, & l'étude particulière qu'ils firent des sept planètes, dans lesquelles ils croioient que résidoient autant de divinités qui en étoient comme l'ame, les portèrent à représenter Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, Venus, & Diane ou la Lune, par autant de simulacres & de statues, où ils s'imaginèrent que ces prétendues divinités résidoient aussi réellement que dans les planètes mêmes. Le nombre des dieux ensuite augmenta chez

eux fort considérablement. Ce culte passa de Caldée dans tout l'orient, de là en Egypte, & enfin chez les Grecs, qui le répandirent chez toutes les nations de l'occident.

Aux *Sabéens* étoient diamétralement opposés les *Mages*, autre secte née dans les mêmes pays orientaux. Comme ils avoient en horreur les images, ils n'adoroient Dieu que sous la figure du feu, comme en étant le symbole le plus parfait par sa pureté, par son éclat, par son activité, par sa subtilité, par sa fécondité, par son incorruptibilité. Ils prirent leur commencement dans la Perse : c'est là, & dans les Indes seulement, que cette secte se répandit, & qu'elle a subsisté jusqu'à aujourd'hui. Leur doctrine fondamentale étoit qu'il y a deux Principes, l'un qui est la cause de tout le bien, l'autre qui est la cause de tout le mal. Le premier est représenté par la lumière, & l'autre par les ténèbres, comme leurs propres symboles. Ils nomment le dieu bon *Tasdan* ou *Ormuzd*, & le mauvais *Abraman*. Le premier est appelé par les Grecs *Oromasdes*, & le dernier *Arimanius*. Aussi quand Xerxès souhaitoit à ses ennemis qu'il leur

vînt toujours dans l'esprit de chasser les meilleurs & les plus braves de leurs citoyens, comme les Athéniens avoient chassé Thémistocle , il adressoit sa prière à Arimanius le dieu mauvais des Perses , afin qu'il leur inspirât cette pensée , & non à Oromasdes leur dieu bon.

A l'égard de ces deux dieux , il y avoit cette différence de sentimens parmi eux , que les uns croioient que l'un & l'autre étoient de toute éternité ; les autres , que le dieu bon seulement étoit éternel , & que l'autre avoit été créé. Mais ils convenoient tous en ceci , qu'il y auroit une opposition continuelle entre ces deux dieux jusques à la fin du monde : qu'alors le bon prévaudroit sur le mauvais , & qu'après cela chacun d'eux auroit son propre monde , savoir le bon son monde avec tous les gens de bien qui lui feroient unis ; & le mauvais aussi son monde avec tous les méchans qui le suivroient.

Le second Zoroâstre , qui vivoit du tems de Darius , entreprit de réformer en quelques articles seulement la secte des Mages , qui pendant plusieurs siècles avoit été la religion do-

minante des Mèdes & des Perses, mais qui depuis la mort des Chefs de cette secte usurpateurs de la couronne, & le massacre qui fut fait de ses sectateurs, étoit tombée dans un grand mépris. On croit que ce fut à Ecbatane qu'il commença à se produire.

Le principal changement qu'il fit dans la religion des Mages, c'est qu'au lieu que ceux-ci posoient pour dogme fondamental qu'il y a deux Principes suprêmes, l'un Auteur du bien qu'ils appelloient la lumière, & l'autre Auteur du mal qu'ils nommoient les ténèbres, & qu'étant toujours en opposition c'étoit de leur mélange que toutes choses avoient été faites; il établit un Principe supérieur aux deux autres, savoir un Dieu suprême, Auteur de la lumière & des ténèbres, & qui par le mélange de ces deux principes faisoit toutes choses selon son bon plaisir.

Mais pour éviter de faire Dieu auteur du mal, voici ce qu'il enseignoit. Il disoit qu'il y a un Etre Souverain, indépendant, & qui existe par lui-même de toute éternité: Que sous cet Etre Souverain il y a deux Anges, un Ange de lumière qui est l'auteur

du bien, & un Ange de ténèbres qui est l'auteur du mal : Que ces deux Anges ont formé du mélange de la lumière & des ténèbres toutes les choses qui existent ; qu'ils sont continuellement en guerre l'un contre l'autre ; que lorsque l'Ange de lumière se rend le maître, le bien l'emporte sur le mal, & que lorsque l'Ange de ténèbres a l'avantage, le mal prévaut sur le bien, & que ce conflit durera jusqu'à la fin du monde : Qu'alors il y aura une résurrection universelle, & un jour de Jugement, où chacun recevra la juste rétribution de ses œuvres : Qu'après cela l'Ange de ténèbres & ses disciples seront relegués dans un lieu, où ils souffriront les peines dûes à leurs crimes dans une obscurité éternelle ; & l'Ange de lumière & ses disciples iront aussi dans un lieu où ils recevront la récompense de leurs bonnes actions dans une lumière éternelle : Qu'ils seront séparés pour toujours, & que la lumière & les ténèbres ne seront plus jamais mêlées & confondues ensemble. Les restes de cette secte, qui subsistent encore dans la Perse & dans les Indes, retiennent encore aujourd'hui depuis

464 MOEURS DES ASSYRIENS
tant de siècles tous ces articles, sans
aucune variation.

Il n'est pas nécessaire d'avertir le
Lecteur que presque tous ces dogmes,
quoi qu'altérés en plusieurs points,
ont en général une grande conformité
avec les Saintes Ecritures ; il est évi-
dent qu'elles n'ont point été incon-
nues aux deux Zoroastres qui ont pu
connoître tous deux le peuple de
Dieu, le premier dans la Syrie où les
Israélites étoient établis depuis lon-
tems ; le second à Babylone où les
mêmes Israélites avoient été trans-
portés, & où Zoroastre aura pu con-
sulter Daniel qui étoit tout-puissant
dans la Cour du Roi des Perses.

Une autre réforme que fit Zoroa-
stre dans l'ancienne religion des Ma-
ges, c'est qu'il fit bâtir des temples,
où l'on conservoit avec grand soin le
feu sacré qu'il prétendoit avoir ap-
porté lui-même du ciel. Les prêtres
veilloient jour & nuit pour empêcher
qu'il ne s'éteignît.

On trouve tout ce qui regarde les
Mages, rapporté fort au long & fort
savamment dans les deux premiers
Tomes de l'histoire des Juifs par M.
Prideaux, dont je n'ai fait ici qu'ex-
traire une très-petite partie.

Mariages & Sépulture.

L'ARTICLE de la religion des peuples d'orient, que j'ai cru devoir traiter avec quelque étendue, parce que je la regarde comme une partie essentielle de leur histoire, m'oblige d'abréger ce qui concerne leurs autres coutumes. Celles des mariages & des noces ne doivent pas être omises.

Rien n'est plus horrible, & ne marque mieux les profondes ténèbres où l'idolatrie avoit plongé le genre humain, que la prostitution publique des femmes à Babylone, non seulement autorisée par les loix, mais commandée par la religion même dans une certaine fête de l'année, que l'on célébroit à l'honneur de la déesse Vénus sous le nom de Mylitta, dont le temple devenoit par cette infame cérémonie un lieu de débauche. Elle y régnoit encore & y étoit fort commune, lorsque les Israélites furent menés en captivité dans cette ville criminelle, & Jérémie se crut obligé de les prémunir & de les fortifier contre un scandale si abominable.

La dignité & la sainteté du mariage n'étoient pas plus connues chez les

Herod. l. 1.
c. 199.

Bayle. 6.
42. & 43.

466 MOEURS DES ASSYRIENS

*Herod. l. 1.
c. 135.*

Perfes. Je ne parle pas seulement de cette multitude incroyable de femmes & de concubines, dont le ferrail des Rois étoit rempli, à l'égard desquelles ils pouſſoient la jaloſie auſſi loin que ſ'ils n'en euſſent eu qu'une ſeule, les tenant toutes renfermées chacune dans un appartement ſéparé ſous la ſévère garde des Eunuques, ſans aucune communication entr'elles, & beaucoup moins encore avec les perſonnes du dehors. On ne ſauroit lire ſans horreur juſqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la nature. L'inceſte avec une ſœur étoit permis chez eux par les loix, ou du moins autoriſé par les Mages, ces prétendus ſages de la Perſe; comme on l'a vû dans l'hiſtoire de Cambyſe. Un pere même ne reſpectoit pas ſa fille, ni une mere ſon fils.

*Philo. lib. de
Special. leg. p.
778.
Diog. Laert.
in Proem. p.
6.*

*In Artax.
pag. 1033.*

Nous liſons dans Plutarque que Paryſatis, mere d'Artaxerxe Mnémon, qui cherchoit en tout à complaire au Roi ſon fils, ſ'apercevant qu'il avoit conçu une violente paſſion pour une de ſes propres filles nommée Atorſa, loin de ſ'y oppoſer, lui perſuada de l'épouſer, & d'en faire ſa femme légitime en ſe moquant des opinions

a.
diqui
geuz
quo:
Cyrus

& des loix des Grecs. *Car*, lui dit-elle en poussant la flaterie à un excès affreux, *c'est vous que Dieu a donné aux Perses comme la seule loi & la seule règle de tout ce qui est honnête ou deshonnête, vertueux ou vicieux.*

Cette coutume abominable duroit encore du tems d'Alexandre le Grand, qui étant devenu maître de la Perse par la défaite & par la mort de Darius, fit une loi expresse pour la défendre. Ces excès nous apprennent de quel abyme l'Evangile nous a délivrés, & combien la sagesse humaine est une foible barrière contre les crimes les plus détestables.

Je finis, pour abrégé, en disant un mot de la sépulture des morts. Ce Herod. l. 3.
c. 16. n'étoit point la coutume dans l'orient, & sur-tout chez les Perses, d'élever un bucher dans les funérailles pour y consumer par les flammes les corps morts. Aussi voions-nous que Cyrus Cyrus. l. 8.
p. 238. en mourant recommanda avec grand soin à ses enfans d'inhumer son corps, & de le rendre à la terre, a ce sont ses

a Ac mihi quidem antiquissimum sepulture genus id fuisse videtur, quo apud Xenophontem Cyrus utitur. Redditur

enim terræ corpus, & ita locatum ac situm quasi operimento matris obducitur. Cic. lib. 2. de leg. n. 56.

468 MOEURS DES ASSYRIENS

expressions ; par lesquelles il semble marquer qu'il regardoit la terre comme la première origine , où il étoit juste qu'on le fît retourner. Et Cambyse , après avoir fait essuier au cadavre d'Amasis roi d'Egypte mille traitemens indignes , crut y mettre le comble en le faisant consumer par les flammes , ce qui étoit également contraire aux usages des Egyptiens & des Perses. ^a Ceux - ci avoient coutume d'enduire & d'environner de cire les corps morts , pour les faire subsister plus longtems.

J'ai cru devoir traiter ici avec quelque étendue ce qui regarde les mœurs & les coutumes des Perses , parce que l'histoire de ce peuple doit occuper une grande partie de mon ouvrage , & que je n'y reviendrai plus dans la suite. Le * Livre de Barn. Brissón, Président du Parlement de Paris , sur le Gouvernement des Perses , m'a été d'un grand secours. Ces sortes de recueils , quand ils sont faits par une

*Herod. l. 3.
s. 16.*

^a *Conduunt Egyptiis mortuos , & eos domi servant : Persæ jam cera circumlitos conduunt , ut quàm maximè permanent diuturna corpora.*

Cic. Tuscul. Quæst. lib. 1. n. 108.

* Barnab. Brissonus de regio Persarum principatu &c. Argentorati an. 1710.

main habile , épargnent beaucoup de peine , & fournissent à un Ecrivain des traits d'érudition qui lui content peu , & qui ne laissent pas souvent de lui faire beaucoup d'honneur.

ARTICLE V.

Causes de la décadence de l'Empire des Perses , & du changement arrivé dans leurs mœurs.

QUAND on compare ce qu'étoient les Perses avant Cyrus & sous le règne de ce Prince , avec ce qu'ils furent depuis sous les successeurs , on a peine à comprendre que ce fût le même peuple ; & l'on touche au doigt cette vérité , que dans un Etat la décadence des mœurs entraîne toujours après elle celle de l'Empire.

Entre plusieurs causes du changement arrivé dans celui des Perses , on en peut sur-tout considérer quatre principales : la magnificence & le luxe portés au dernier excès ; l'asservissement des peuples & des sujets poussé jusqu'à l'esclavage ; la mauvaise éducation des Princes , qui fut la source de tous les désordres ; le manque de

470 MOEURS DES ASSYRIENS
bonne foi dans l'exécution des traités
& des sermens.

§. I. *Magnificence & luxe.*

C E Q U I fit regarder les Perses du
tems de Cyrus comme des troupes in-
vincibles, c'étoit la vie sobre & dure à
laquelle ils étoient accoutumés dès
l'enfance, ne bûvant ordinairement
que de l'eau, se contentant pour leur
nourriture de pain & de quelques lé-
gumes, couchant sur la dure, s'exer-
çant aux travaux les plus pénibles, &
ne comptant pour rien les plus grands
dangers. La température du pays où
ils étoient nés, âpre, hérissé de forêts,
& rempli de montagnes, pouvoit y
avoir contribué; & c'est pourquoy
Cyrus ne voulut jamais consentir au
dessein qu'on avoit de les transplanter
dans un climat plus doux & plus com-
mode. L'excellente éducation qu'on
donnoit aux Perses, dont nous avons
parlé ailleurs avec assez d'étendue,
qui n'étoit point abandonnée au ca-
price des parens, mais soumise à l'au-
torité des Magistrats, & réglée sur
les principes du bien public, les pré-
paroit à garder en tout & par-tout
une discipline exacte & sévère. Ajou-

*Plut. in
Apophth. pag.
272.*

L
d
d
v
la
du
pe
de
lu
to
ré
let
po
suj
de
rel
qu
&

tez à cela l'exemple du Prince , qui se piquoit de passer tous les autres en régularité : le plus sobre pour le vivre , le plus simple dans ses vêtemens , le plus endurci à la fatigue , le plus brave & le plus intrépide dans l'action. Que ne pouvoit-on point attendre de soldats formés & exercés de la sorte ! Aussi fut-ce par eux que Cyrus fit la conquête d'une grande partie du monde.

Quand il s'en fut rendu maître , il les exhorta fort à ne point dégénérer de leur ancienne vertu , pour ne point dégénérer de leur gloire , & à conserver toujours avec soin la simplicité , la sobriété , la tempérance , l'amour du travail , qui les en avoient mis en possession. Mais je ne sai si lui-même dès lors ne jeta point les semences du luxe qui gagna & corrompit bientôt toute la nation. Dans cette auguste cérémonie que nous avons décrite ailleurs fort au long , & où il se montra pour la première fois en public à ses sujets nouvellement conquis , il crut devoir étaler avec pompe , pour rehausser l'éclat de la roiauté , tout ce que la magnificence a de plus brillant , & de plus capable d'éblouir les yeux.

472 MOEURS DES ASSYRIENS

Entre autres choses, il changea pour lui-même la manière de se vêtir, & la fit changer aussi à tous ses Officiers, leur donnant des habits à la Méde, tout éclatans d'or & de pourpre, au lieu de ceux des Perses qui étoient fort simples & fort unis.

Ce Prince ne comprit pas combien l'exemple contagieux de la Cour, la pente naturelle qu'ont tous les hommes à estimer & à aimer ce qui frappe & qui brille, le desir de se distinguer au dessus des autres par un mérite facile à acquérir à proportion de ce qu'on a plus de bien & de vanité; combien tout cela ensemble étoit capable de corrompre la pureté des anciennes mœurs, & de rendre le goût du faste & du luxe bientôt dominant.

*Xenoph. Cy-
rop. l. 4. p.
91. & 99.*

Ce faste & ce luxe furent en effet portés à un excès qui étoit une véritable folie. Le Prince menoit avec lui toutes ses femmes, & l'on juge aisément de quel attirail cette troupe étoit suivie. Les Généraux & les Officiers en faisoient autant chacun à proportion. Le prétexte étoit de s'animer à bien combattre par la vûe de ce qu'ils avoient de plus cher au monde :

mais la véritable raison étoit l'amour du plaisir, par lequel ils étoient vaincus & domtés avant que d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Une seconde folie étoit de vouloir qu'à l'armée le luxe pour les tentes, pour les chars, pour la table & la bonne chère, passât encore celui qui régné dans les villes. Il falloit que les mets les plus exquis, le gibier le plus fin, les oiseaux les plus rares, vinssent trouver le Prince en quelque endroit du monde qu'il campât. Les vases d'or & d'argent étoient sans nombre, ^a instrumens du luxe non de la victoire, dit un historien; propres à attirer & à enrichir l'ennemi, non à le repousser ni à le vaincre.

Je ne voi pas quelles raisons Cyrus put avoir de changer de conduite dans les dernières années de sa vie. On ne peut nier que la grandeur des Rois n'ait besoin d'une magnificence qui y soit proportionnée, surtout dans certaines occasions, où ils se donnent en spectacle aux peuples.

^a Non belli sed luxuriz apparatus... Aciem Persarum auro purpuraque fulgentem intueri jube-

bat Alexander, prædam non armis gestantem. *Q. CURS.*

*Senec. l. 5.
de ira, c. 20.*

Mais les Princes qui ont un solide mérite , savent remplacer en mille manières ce qu'ils paroissent perdre en retranchant quelque chose du faste & de l'éclat extérieur. Cyrus lui-même avoit éprouvé qu'un Roi se fait respecter par une sage conduite plus sûrement que par une grande dépense, & qu'il s'attache les peuples par la confiance & par l'amour bien plus étroitement que par la vaine admiration d'une magnificence peu nécessaire. Quoiqu'il en soit le dernier exemple de Cyrus devint fort contagieux. Le goût du faste & de la dépense passa de la Cour dans les villes & dans les provinces , saisit en peu de tems toute la nation , & fut une des principales causes de la ruine de l'empire qu'il avoit lui-même fondé.

Ce que je dis ici sur les effets funestes du luxe , n'est point particulier à l'empire des Perses. Les historiens les plus judicieux , les philosophes les plus éclairés , les politiques les plus profonds , donnent tous pour une maxime certaine & incontestable , que le luxe ne manque jamais d'entraîner la ruine des Etats les plus florissans ; & l'expérience de tous les siècles & de

toutes les nations ne montre que trop la vérité de cette maxime.

Quel est donc ce poison subtil caché sous l'éclat du luxe & sous l'armore des délices , capable d'énervier en même-tems & toutes les forces du corps , & toute la vigueur de l'ame ? Il n'est pas difficile d'en comprendre la raison. Des hommes accoutumés à une vie molle & délicieuse , sont-ils bien propres à soutenir les fatigues & les travaux de la guerre , à souffrir la rigueur des saisons , à supporter la faim & la soif , à se priver du sommeil dans l'occasion , à mener une vie toute d'action & de mouvement , à affronter les dangers , à aller même jusqu'à mépriser la mort ? L'effet naturel des délices & d'une vie voluptueuse , suites inséparables du luxe , est de rendre les hommes dépendans de mille faux besoins , de mille commodités & superfluités dont ils ne peuvent plus se passer ; & de les attacher à la vie par mille liens secrets , qui étoufant en eux les grands motifs de gloire , de zèle pour le Prince , d'amour pour la patrie , les rendent plus timides , & les empêchent de s'exposer à des dangers qui peuvent en un moment

476 MOEURS DES ASSYRIENS
leur enlever tout ce qui fait leur
félicité.

§. II.

*Bas asservissement & esclavage des
Perses.*

*Hom. Odyf.
P. v. 312.*

C'EST Platon qui nous apprend
que ce fut là une des causes de la ruine
de l'empire des Perses. En effet, ce qui
conserve les Etats, & fait remporter
des victoires, ce n'est point le nom-
bre, mais la force & le courage des
armées; & selon une belle pensée d'un
ancien, du jour qu'un homme a perdu
sa liberté, il a perdu la moitié de son
ancienne vertu. Il ne s'intéresse plus
au bien de l'Etat, qu'il regarde comme
étranger; & perdant les principaux
motifs qui pouvoient l'y attacher, il
devient indifférent aux succès des affai-
res publiques, à la gloire & aux pro-
spérités de la patrie, auxquelles sa
condition lui défend de rien préten-
dre, & qui ne peuvent changer son
état. Or on peut dire que le règne de
Cyrus, fut le règne de la liberté. Il
n'agissoit point en maître, & ne croioit
pas qu'une autorité despotique fût di-
gne d'un roi, ni qu'il fût fort glorieux

de
Si
ac
pe
qu
à
fo
me
ne
m
O
fu
des
pli
me
me
nin
les
che
té,
gloi
Voi
mar
O
pho
pit
les,

a T
frugal
né lui

de ne commander qu'à des esclaves. Sa tente toujours ouverte, laissoit un accès libre à quiconque vouloit lui parler. Il se montrait, se communiquoit, se rendoit affable & accessible à tous, écouroit les plaintes, connoissoit par lui-même & récompensoit le mérite, invitoit à manger avec lui non seulement les Généraux de l'armée, non seulement les premiers Officiers, mais encore les Officiers subalternes, & quelques fois même des Compagnies entières. La ^a simplicité & la frugalité de sa table le mettoient en état de donner fréquemment de tels repas. Sa vûe étoit d'animer les Officiers & les soldats, de les remplir de courage, de les attacher à sa personne plus qu'à sa dignité, & de les intéresser vivement à sa gloire, & encore plus au bien de l'Etat. Voila ce qu'on appelle savoir commander & gouverner.

On voit avec plaisir dans Xénophon, non seulement la beauté d'esprit, la justesse ingénieuse des réponses, la finesse des railleries : mais la

^a Tantas vires habet | garionibus sola sufficiat,
frugalitas Principis, ut | *Plin. in paupg. Traj.*
tot impendiis, tot cro-

478 MOEURS DES ASSYRIENS

joie & la gaieté qui régnoient dans ces repas , d'où l'on avoit banni tout faste & tout luxe , & dont le principal assaisonnement étoit une douce & honnête liberté, qui mettoit tout le monde à son aise , & une sorte de familiarité , qui loin de rien diminuer du respect pour le Prince , y ajoutoit une force & une vivacité que l'amour seul & la tendresse peuvent donner. J'ose le dire , une telle conduite double & triple une armée à peu de frais. Trente mille hommes de cette espece valent mieux que des millions d'esclaves , tels que le devinrent depuis ces mêmes Perses. On le sent bien dans une action , dans une journée décisive , & le Prince encore plus que tous les autres. A la bataille de Thymbrée , lorsque le cheval de Cyrus s'abattit sous lui , Xénophon fait remarquer combien il importe à un Général d'être aimé de ses troupes. Le danger du Roi devint celui de l'armée , & les soldats dans cette occasion firent des actions incroyables de courage & de bravoure.

Il n'en fut pas ainsi sous la plûpart de ses successeurs. Ils n'étoient occupés que du soin de rendre leur majesté

se
re
re
qu
ti
pe
lo
tré
la
&
l'é
de
toi
qu
&
orr
par
tab
ren
mor
Non
mie
sur
litiq
dans
erre
desc
forts
sans

478 MOEURS DES ASSYRIENS
 joie & la gaieté qui régnoient dans
 repas, d'où l'on avoit banni tout
 & tout luxe, & dont le principal
 s'annonçait étoit une douce & libe-
 rate liberté, qui mettoit tout le monde
 à son aise, & une sorte de familiarité
 qui loin de rien diminuer du respect
 pour le Prince, y ajoutoit une force
 & une vivacité que l'amour seul & la
 tendresse peuvent donner. J'ai
 dire, une telle conduite double les
 d'une armée à peu de frais. Trois
 mille hommes de cette espèce valent
 mieux que des millions d'écclésiastiques,
 tels que le devinrent depuis ces mêmes
 Perses. On le sent bien dans une révo-
 lution, dans une journée décisive, &
 le Prince encore plus que tous les
 autres. A la bataille de Thymbrée, lors
 que le cheval de Cyrus s'abattit sous
 lui, Xénophon fait remarquer très-
 bien il importe à un Général d'être
 aimé de ses troupes. Le danger & le
 Roi devint celui de l'armée, & les
 soldats dans cette occasion firent des
 actions incroyables de courage & de
 bravoure.

Il n'en fut pas ainsi sous la plume
 de ses successeurs. Ils n'étoient occupés
 que du soin de rendre leur majesté

respectable. J'avoue que les ornemens
 roiaux n'y contribuoient pas peu. Une
 robe de pourpre richement brodée &
 qui descendoit jusqu'aux piés, une
 tiare élevée droite sur la tête & serrée
 par un magnifique diadème, un
 sceptre d'or en main, un superbe
 trône, une Cour nombreuse & bril-
 lante, un grand nombre d'Officiers
 & de Gardes, pouvoient relever
 l'éclat de la roiauté : mais tout cela
 doit être compté pour peu, quand
 tout cela est seul. En effet qu'est-ce
 qu'un Roi qui perd tout son mérite
 & tout son éclat, quand il quitte ses
 ornemens ?

Quelques Rois d'orient, croiant
 par là se rendre encore plus respec-
 tables, se tenoient ordinairement
 renfermés dans leurs palais, & se
 montraient rarement aux peuples.
 Nous avons vu que Déjocès, le pre-
 mier roi des Mèdes, à son entrée
 sur le trône, mit en usage cette po-
 litique, qui devint assez commune
 dans l'orient. Mais c'est une grande
 erreur de croire qu'un Prince ne peut
 descendre de sa grandeur par une
 sorte de familiarité avec ses sujets,
 sans l'avilir & la dégrader. Artaxerxe

In Artax.
 § 1013.

ne pensoit pas ainsi, & Plutarque observe que ce Prince, & la Reine Statira son épouse, affectèrent de se rendre visibles & accessibles aux peuples; & ils n'en furent que plus respectés.

Il n'étoit permis chez les Perses à aucun des sujets de paroître devant le Roi sans s'être prosterné devant lui; & cette loi, que Sénèque appelle avec raison, une servitude Persanne, *Persicam servitutem*, s'étendoit aussi aux étrangers. Nous verrons dans la suite que plusieurs des Grecs refusèrent de s'y assujettir, regardant cette cérémonie comme injurieuse à des hommes nés & nourris dans le sein de la liberté. D'autres, moins délicats, s'y soumirent, quoi qu'avec beaucoup de répugnance; & l'on raconte que l'un d'eux, pour couvrir la honte de ce prosternement servile, laissa exprès tomber son anneau quand il fut près du Roi, afin d'avoir lieu de se courber devant lui sous un autre prétexte. Mais ç'eût été un crime pour les naturels du pays que d'hésiter & de délibérer sur un hommage que les Rois exigeoient avec la dernière rigueur.

Ce que l'Ecriture raconte de deux Princes,

Lib. 3. de
Benef. c. 12.
& l. 3. de Ira,
cap. 17.

Aelian. l. 1.
Var. Histor.
cap. 21.

Princes, d
sujets sous
l'empire dev
suspendit
acte de re
ment de t
seul; & d'
aveugle ob
a premier
ière pour
idole, &
Perclusion
ous app
orient a
es peuple
La distar
loit si gran
que rang &
sissent, far
des parens
étoient re
claves, an li
jours traité
le Seigneur.
propre des
plus de ceux
autres, étoi
rage; ce qu

Neuchâtel
1751

Tome 4

Princes, dont ^a l'un ordonna à tous ses sujets sous peine de mort de se prosterner devant sa statue, & le ^b second suspendit sous la même peine tout acte de religion à l'égard généralement de tous les dieux excepté lui seul; & d'un autre côté la prompte & aveugle obéissance de Babylone qui au premier signal accourut toute entière pour courber le genou devant l'idole, & pour invoquer le Roi à l'exclusion de tout autre : tout cela nous apprend à quel excès les Rois d'orient avoient porté l'orgueil, & les peuples la flatterie & la servitude.

La distance entre le Roi & ses sujets étoit si grande, que ceux-ci, de quelque rang & de quelque qualité qu'ils fussent, satrapes, gouverneurs, proches parens, freres même du Roi, n'étoient regardés que comme des esclaves, au lieu que le Prince étoit toujours traité de Maître, de Souverain, de Seigneur. En un mot le caractère propre des peuples d'Asie, & encore plus de ceux de Perse que de tous les autres, étoit la servitude & l'esclavage; ce qui fait dire à Cicéron que

*Plut. in
Apophthegm.
p. 256*

^a Nabucodonosor. Dan. cap. 3. | ^b Darius Médus. Dan. cap. 6.

482 MOEURS DES ASSYRIENS

*Lib. 10. Epist.
ad Attic.*

le pouvoir despotique que l'on cher-
choit à établir dans la République ,
étoit un joug insupportable , non
seulement à un Romain , mais à un
Persan,

*Lib. 3. de
leg. p. 697.*

Ce fut donc , cette hauteur des
Princes d'un côté , & de l'autre cet
asservissement des peuples, qui furent ,
selon Platon , la principale cause de la
ruine de l'empire des Perses , en rom-
pant tous les liens qui unissent le Roi
à ses sujets & les sujets au Roi. Cette
hauteur éteint dans le premier toute
affection & toute humanité , & cet
asservissement ne laisse aux peuples ni
courage , ni zèle , ni reconnoissance.
Les Rois de Perse ne commandoient
qu'avec menaces , les sujets n'obéis-
soient & ne marchaient qu'avec peine
& répugnance : c'est l'idée que nous
en donne Xerxès dans Hérodote ; &
il ne pouvoit comprendre que les
Grecs qui étoient libres , pussent aller
de bon cœur au combat. Que pou-
voit-on attendre de grand & de no-
ble d'hommes abbattus & domtés
par l'accoutumance au joug comme
étoient les Perses , & réduits à une
basse servitude , qui est , pour me
servir des termes de Longin , une es-

E
pece de pr
appetisse
J'ai pei
le grand C
lui-même
les & ce se
servile fla
dans cette
j'ai parlé
mis jalon
éloignés e
seulement
& rampa
levant l
lois , & s
Ce ne fut
Xénophon
que Cyrus
est cet hor
des gens F
aux autres ,
l'entraîner
ne reconne
rises & dar
noblesse &
Prince avoi
le je serois
né au coi
la puissance
lontems au

pece de prison , où l'ame décroît & se rappetisse en quelque sorte ?

J'ai peine à le dire , mais je ne sai si le grand Cyrus ne contribua pas aussi lui-même à introduire parmi les Perses & ce fol orgueil des Rois , & cette servile flatterie des peuples. Ce fut dans cette pompeuse cérémonie dont j'ai parlé que les Perses , jusques là très jaloux de leur liberté , & très éloignés de la vouloir prostituer honteusement par des démarches basses & rampantes , courbèrent le genou devant le Prince pour la première fois , & s'abaissèrent jusqu'à l'adorer. Ce ne fut point l'effet du hazard , & Xénophon insinue assez clairement que Cyrus , qui desiroit qu'on lui rendît cet hommage , avoit exprès aposté des gens pour en donner l'exemple aux autres , & ils ne manquèrent pas d'entraîner après eux la multitude. Je ne reconnois point dans ces petites ruses & dans ces détours artificieux la noblesse & la grandeur d'ame que ce Prince avoit fait paroître jusques-là : & je serois assez porté à croire qu'arrivé au comble de la gloire & de la puissance , il ne put résister plus longtems aux violentes attaques que

Cyrop. l. 8.

p. 215.

484 MOEURS DES ASSYRIENS

Callist.

la prospérité livre sans relâche aux
meilleurs Princes , *secunda res sapien-*
tium animos fatigant ; & qu'enfin l'or-
gueil & le faste , presque inséparables
de l'autorité souveraine, l'arrachèrent
à lui-même & à ses bonnes inclina-
tions : *vi dominationis convulsus &*
mutatus,

Facit. An-
nal. l. 6. c.
69.

§. III.

*Mauvaise éducation des Princes , cause de
la décadence de l'empire des Perses.*

Lib. 3. de
leg. p. 694.
695.

C'EST encore Platon le prince des
philosophes , qui nous fournit cette
réflexion ; & l'on reconnoitra, en exa-
minant de près le fait dont il s'agit ,
combien elle est solide & judicieuse ,
& combien ici la conduite de Cyrus
est inexcusable.

Cyrop. l. 7.
p. 200.

Jamais personne ne dut mieux com-
prendre que lui de quelle importance
est la bonne éducation pour un jeune
Prince. Il en avoit connu par lui-
même tout le prix , & senti tout l'a-
vantage. Ce qu'il recommanda avec
le plus de soin à ses Officiers dans ce
beau discours qu'il leur fit après la
prise de Babylone pour les exhorter à
maintenir leur gloire & leur réputa-

tion, fi
me ils
Perse,
mes dai
observoi
Croiroi
loit & p
de néglig
de ses ent
arriva à t
pere, & i
pêtres, i
soin aux
Princesse
énoient
iate, le
Reine sa t
sur dans ce
jeunes Prin
rien ne leu
devant de t
maxime etc
sien, de ne
s'emploier
er, ni repr
bouche en
ouer tout c
sient. Tor
noit rampa
croit qu'il

tion, fut d'élever leurs enfans comme ils savoient qu'on le faisoit en Perse, & de se conserver eux-mêmes dans la pratique de ce qu'on y observoit.

Croiroit-on qu'un Prince, qui parloit & pensoit ainsi, eût été capable de négliger absolument l'éducation de ses enfans? C'est pourtant ce qui arriva à Cyrus. Oubliant qu'il étoit pere, & ne s'occupant que de ses conquêtes, il abandonna entièrement ce soin aux femmes, c'est-à-dire à des Princesses élevées dans un pays où régnoient dans toute leur étendue le faste, le luxe, & les délices; car la Reine sa femme étoit de Médie. Ce fut dans ce goût que furent élevés les jeunes Princes, Cambyse & Smerdis. Rien ne leur étoit refusé. On alloit au devant de tous leurs desirs. La grande maxime étoit de ne les contraindre en rien, de ne les jamais contredire, de n'emploier à leur égard ni remontrances, ni réprimandes. On n'ouvroit la bouche en leur présence que pour louer tout ce qu'ils faisoient & disoient. Tout fléchissoit le genou & étoit rampant devant eux; & l'on croioit qu'il étoit de leur grandeur de

mettre une distance infinie entr'eux & le reste des hommes, comme s'ils eussent été d'une autre espece qu'eux. C'est Platon qui nous apprend tout ce détail : car Xénophon, apparemment pour épargner son héros, ne dit pas un mot de la manière dont ces Princes furent élevés, lui qui a décrit si au long l'éducation que leur pere avoit reçue.

Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'au moins Cyrus dans ses dernières campagnes ne les ait pas menés avec lui pour les tirer de cette vie molle & efféminée, & pour leur apprendre le métier de la guerre : car ils devoient alors avoir quelque âge. Peut-être les femmes s'y opposèrent-elles.

Quoiqu'il en soit, une telle éducation eut le succès qu'on en devoit attendre. Cambyse sortit de cette école tel que l'histoire nous le représente, un Prince entêté de lui-même, plein de vanité & de hauteur, livré aux excès les plus honteux de la crapule & de la débauche, inhumain & barbare jusqu'à faire égorger son frere sur la foi d'un songe ; en un mot un insensé, un furieux, un phrénétique, qui mit l'empire à deux doigts de sa perte.

Son pe
mourant
cheffes in
fetes inn
avoir pas
lui confer
un bon ul
Ce Phil
flexions su
nier, n'é
voit pas é
nière des l
le trône r
ail, un
rit, un
rieur à c
jouter à l
le provin
conquises.
pere que lu
toute qu'il
l'éducation
de Xerxès
un second C
De tout c
montré qu'il
quelque inév
nés dans le
l'opulence,
cause de la d

Son pere, dit Platon, lui laissa en mourant de vastes provinces, des richesses immenses, des troupes & des flotes innombrables : mais il ne lui avoit pas donné ce qui pouvoit les lui conserver, en lui en faisant faire un bon usage.

Ce Philosophe fait les mêmes réflexions sur Darius & Xerxès. Le premier, n'étant point fils de Roi, n'avoit pas été élevé mollement à la manière des Princes, & il avoit porté sur le trône une longue habitude de travail, une grande modération d'esprit, un courage qui ne fut guères inférieur à celui de Cyrus, & qui lui fit ajouter à son empire presque autant de provinces que celui-ci en avoit conquises. Mais il ne fut pas meilleur pere que lui, & ne profita pas de la faute qu'il avoit faite en négligeant l'éducation de ses enfans. Aussi son fils Xerxès fut, à peu de choses près, un second Cambyse.

De tout ceci, Platon, après avoir montré qu'il y a une infinité d'écueils presque inévitables pour ceux qui sont nés dans le sein de la grandeur & de l'opulence, conclut que la principale cause de la décadence & de la ruine de

288 MOEURS DES ASSYRIENS

l'empire des Perses , a été la mauvaise éducation des Princes , parce que ces premiers exemples firent la règle , & influèrent sur presque tous les successeurs , sous qui tout dégénéra de plus en plus , le luxe des Perses n'ayant plus ni mesure ni frein.

§. IV. Manque de bonne foi.

*Cyrop. L. 8.
p. 239.*

C'EST l'historien Xénophon qui nous apprend que le manque de bonne foi fut une des causes du renversement des mœurs parmi les Perses , & de la destruction de leur empire. Autrefois , dit-il , le Roi , & ceux qui gouvernoient sous lui , regardoient comme un devoir indispensable de tenir leur parole , & de garder inviolablement les traités où la religion du serment étoit intervenue ; & cela à l'égard même de ceux qui s'en étoient rendu le plus indignes par leurs crimes & leur mauvaise foi : & c'est une conduite si sage qui leur avoit attiré une confiance entière de la part de leurs sujets & de tous les peuples voisins. Voilà un grand éloge pour les Perses , qui tombe sans doute principalement sur le règne du grand Cyrus ; & que Xénophon applique aussi à Cyrus le

*De exped.
Cyr. l. 1. p.
267.*

jeune , c
pe étoit
délité , f
fit , à l'é
données
faites , & c
Ces Princ
la roiaute
lon que si
hannies c
vroient t
d'un Roi
de la soc
cteur &
qui en e
De si b
d'un hon
ment , ne
fausse pruc
me en pr
lieu , dit Xé
la probité
avant en
le Prince ,
ces prétend
qui sacrifie
les volont
2 Esi si x
le l'acheteur , .
des pect aux d
mes , & qit

jeune , dont il dit que le grand prince étoit de ne manquer jamais de fidélité , sous quelque prétexte que ce fût , à l'égard des paroles qu'il avoit données , des promesses qu'il avoit faites , & des traités qu'il avoit conclus. Ces Princes avoient une juste idée de la roiauté , & ils pensoient avec raison que si la vérité & la probité étoient bannies du reste de la terre , elles devroient trouver un asyle dans le cœur d'un Roi , qui étant le lien & le centre de la société , doit être aussi le protecteur & le vengeur de la bonne foi qui en est le fondement.

De si beaux sentimens , & si dignes d'un homme né pour le gouvernement , ne durèrent pas longtems. La fausse prudence & l'artificieuse politique en prirent bientôt la place. Au lieu, dit Xénophon, que le vrai mérite, la probité, la bonne foi étoient auparavant en honneur & en crédit chez le Prince , on vit dominer à la Cour ces prétendus zélés serviteurs du Roi, qui sacrifient tout à ses intérêts & à ses volontés ; ^a qui croient que le

Cyr. l. 8.
p. 219.

^a Εἰπὶ τὸ παροργίζεσθαι ἰσπαναῖται · τὸ δὲ ἀκλῆτε-
 ῖον ἰσπαναῖται , συντοματάων καὶ ἀλθίς , τὸ αὐτὸ τῷ ἰσ-
 πανῶν ἔστι καὶ διὰ τὸ ἐπισ-
 κῶντι , ὃ φησὶν εἶναι , καὶ ἰ. p. 292.

moien le plus court & le plus sûr de faire réussir ses entreprises, c'est de mettre hardiment en usage le mensonge, la perfidie, le parjure; qui traitent de petitesse d'ame, de faiblesse d'esprit, & d'imbécille stupidité, le scrupuleux attachement à sa parole & aux engagements qu'on a pris; enfin qui sont persuadés qu'on ne peut régner, si l'on ne préfère les considérations d'Etat à l'observation exacte des traités les plus solennellement jurés.

Les peuples d'Asie, continue Xénophon, ne furent pas lontems sans imiter le Prince, qui leur servoit d'exemple & de maître pour la duplicité & la fourberie. Ils s'abandonnèrent bientôt à la violence, à l'injustice, à l'impiété: & de là est venu le changement étrange que l'on voit dans leurs mœurs, & le mépris qu'ils ont conçu pour leurs Rois, qui est la suite naturelle & la punition ordinaire du peu de cas que ceux-ci font de ce que la religion a de plus sacré & de plus formidable.

En effet, le serment par lequel on scelle les traités, en y faisant intervenir la divinité comme présente, &

comme
une sainte
souvenance
qui seul
dans le
en la fai
de Dieu
rien. Or
Rois les
lui approu
Quand
les sujet
fera la
quel ap
Cyrus a
reconnu
pour fidèle
de la religion
divinité :
le mépris
tre un Prince
la sainteté
ques dans
les plus
tard l'entière
de Plutarque
volutions
gent amener
peuples ;
ne se souv

comme garante des conditions , est une sainte & auguste cérémonie pour soumettre les Rois au Juge suprême qui seul peut les juger , & pour tenir dans le devoir toute majesté humaine en la faisant comparoitre devant celle de Dieu , à l'égard de qui elle n'est rien. Or est-ce un moien d'attirer aux Rois les respects du peuple , que de lui apprendre à ne plus craindre Dieu ? Quand cette crainte sera effacée dans les sujets comme dans le Prince , où sera la fidélité & l'obéissance , & sur quel appui le trône sera-t-il fondé ? Cyrus avoit raison de dire qu'il ne reconnoissoit pour bons serviteurs & pour fidèles sujets que ceux qui avoient de la religion , & qui respectoient la divinité : & il n'est pas étonnant que le mépris que fait de l'une & de l'autre un Prince , qui compte pour rien la sainteté des sermens , ébranle quelques dans leurs fondemens les empires les plus fermes , & en cause tôt ou tard l'entière destruction. Les Rois , dit Plutarque , quand il arrive des révolutions dans leurs Etats , se plaignent amèrement de l'infidélité des peuples ; mais c'est bien à tort , & ils ne se souviennent pas que c'est eux-

Cyrus. l. 8.

p. 204.

Plut. in

Pyrrh. p. 390.

492 MOEURS DES ASSYR. &c.
 mêmes qui leur en ont donné les pre-
 mières leçons , en ne faisant nul cas de
 la justice & de la bonne foi , & les sa-
 crifiant toujours sans hésiter à leurs
 intérêts.



LIVR

H

DE L'C
 premiers
 Etats de

DE T
 l'ant
 l'aussi cél
 fournir
 précieux
 quelque c
 pour la glo
 quelle des
 sciences &
 à un haut d
 peut dire , f
 que la Gréc
 l'écôle
 Il n'est pa
 zelle beau
 peuple , sur
 lion qu'el
 ur des Ecri
 leur plousie
 atingués pa



LIVRE CINQUIE'ME

HISTOIRE

DE L'ORIGINE ET DES
*premiers commencemens des différens
Etats de la Grèce.*

DE T O U S les pays connus dans l'antiquité il n'y en a gueres d'aussi célèbres que la Grèce, ni qui fournissent à l'histoire des monumens si précieux & des faits si éclatans. De quelque côté qu'on la considère, soit pour la gloire des armes, soit pour la sagesse des loix, soit pour l'étude des sciences & des arts, tout y a été porté à un haut degré de perfection, & l'on peut dire, par rapport à tous ces objets, que la Grèce est devenue en quelque sorte l'école du genre humain.

Il n'est pas possible qu'on ne s'intéresse beaucoup à l'histoire d'un tel peuple, sur-tout quand on fait réflexion qu'elle nous a été transmise par des Ecrivains du plus rare mérite, dont plusieurs même se sont autant distingués par l'épée que par la plume.

& ont été aussi bons capitaines & grands politiques, qu'excellens historiens. C'est un grand secours, il faut l'avouer, d'avoir pour guides de tels hommes, d'un jugement exquis, d'une prudence consommée, d'un goût épuré & parfait en tout genre; qui fournissent, non seulement les faits, & les pensées aussi bien que les expressions dont il faut les revêtir, mais ce qui est beaucoup plus important, les réflexions qui doivent les accompagner, & qui sont le fruit principal de l'histoire. Voilà les riches trésors où je puiserai tout ce que j'ai à dire, après que j'aurai passé les premières origines de la Grèce, qui ne peuvent pas être fort agréables, & sur lesquelles je ne ferai que couler légèrement. Mais avant que d'en parler, je croi nécessaire de tracer un plan abrégé de la situation du pays, & des différentes parties qui le composent.

ARTICLE PREMIER.

Description Géographique de l'ancienne Grèce.

LA GRECE ancienne, qui est maintenant la partie méridionale de

la Turqui
au levant
jourd'hui
mer de C
chant par
par l'Ilyr
Les pa
font, l'E
Grèce pro
la Macéd.

CETTE
chant, &
la Macé
le par le
cavali.

Les pe
l'habitent
ville princ
par le temp
CHAONIE
Les THESI
Aulrore, o
re de Pyri
dont la vil
son nom a
célèbre pa
bair, vis-
ne côté du

la Turquie en Europe , étoit terminée au levant par la mer Egée , dite aujourd'hui l'Archipel ; au midi , par la mer de Crète ou de Candie ; au couchant par la mer d'Ionie ; & au nord par l'Illyrie & la Thrace.

Les parties de la Grèce ancienne sont , l'Epire , le Péloponnèse , la Grèce proprement dite , la Thessalie , la Macédoine.

L'EPIRE.

CETTE province est située au couchant , & séparée de la Thessalie & de la Macédoine par le mont *Pindus* , & par les monts appelés *Acroceramii*.

Les peuples les plus connus qui l'habitent sont, les MOLOSSES, dont la ville principale est *Dodone* , célèbre par le temple & l'oracle de Jupiter. Les CHAONIENS , dont la ville est *Oriqué*. Les THESPROTIENS , dont la ville est *Buthrote*, où étoit le palais & la demeure de Pyrrhus. Les ACARNANIENS , dont la ville est *Ambracie* , qui donne son nom au golfe. Là se trouve *Actium*, célèbre par la victoire d'Auguste, qui bâtit, vis-à-vis de cette ville de l'autre côté du golfe, *Nicopolis*. Il y avoit

dans l'Epire deux petites rivières, fort connues dans la fable, le *Coccyte* & l'*Achéron*.

Apud. Strab.
lib. 7. p. 321.

Il falloit que l'Epire fût autrefois bien peuplé, puisque Polybe dit que Paul Emile, après la défaite de Persée dernier roi de Macédoine, y détruisit soixante & dix villes, dont la plus grande partie étoit des Molosses, & en emmena cent cinquante mille prisonniers.

LE PELOPONNESE.

C'EST une presqu'île, qu'on nomme maintenant *la Morée*, qui ne tient au reste de la Grèce que par l'Isthme de Corinthe, large seulement de six mille. On sait que plusieurs Princes ont tenté inutilement de couper cet Isthme.

Ses parties sont L'ACHAÏE proprement dite, dont les principales villes sont *Corinthe*, *Sicyone*, *Patra*, &c. L'ELIDE. C'est là qu'est *Olympia*, appelée aussi *Pisa*, située sur l'Alphée, où se célébroient les jeux Olympiques. La MESSENIE. *Messène*. *Pyle*, la ville de Nestor. *Corone*. L'ARCADIE. *Cyllène*, montagne où Mercure prit naissance. *Tégée*. *Stymphale*. *Martinée*. *Megalopolis*,

partie de
on Lac.
Tegete.
Tmar. 1
nommé f
ple de Ju
ple. Trize
ple d'Esc
LA GR
SES P
L'ETO
LA DO
LIENS. A
connue
1571. L
pos, sou
célèbre p
doient. L
som. LA B
Orlémoine.
par la naît
par la défi
Adide, fan
tal'armée
Troie. Len
ondas. L'
Dielie. M
l'armée de
doient, la

patrie de Polybe. La **LACONIE**. *Sparte*, ou *Lacédémone*. *Amycla*. Le mont *Taygete*. La rivière *Eurotas*. Le cap *Ténare*. L'**ARGOLIDE**. *Argos*, , surnommé *Hippium*, célèbre par le temple de Junon. *Némée*. *Mycènes*. *Nauplie*. *Trézén*. *Epidaure*, où étoit le temple d'Esculape.

LA GRECE PROPREMENT DITE.

Ses parties principales sont :

L'**ETOLIE**. *Chalcis*. *Calydon*. *Olenus*.
 LA **DORIDE**. LES **LOCRES** **OZOLIENS**. *Naupacte*, maintenant *Lépante*, connue par la défaite des Turcs en 1571. LA **PHOCIDE**. *Anticyre*. *Delphes*, sous la montagne du *Parnasse*, célèbre par les oracles qui s'y rendoient. Là est aussi la montagne d'*Hélicon*. LA **BEOTIE**. *Cythéron*, montagne. *Orchomène*. *Thespies*. *Chéronée*, illustre par la naissance de *Plutarque*. *Platie*, par la défaite de *Mardonius*. *Thèbes*. *Aulide*, fameuse par son port, d'où partit l'armée des Grecs pour aller assiéger *Troie*. *Leuctre*, par la victoire d'*Epaminondas*. L'**ATTIQUE**. *Mégare*. *Eleusis*. *Décélie*. *Marathon*, où *Miltiade* défait l'armée des Perses. *Athènes* : ses ports étoient, le *Pirée*, *Munichie*, *Phalère*.

Le mont *Hymette*, connu sur-tout par son excellent miel. LA LOCRIDE.

LA THESSALIE.

LES VILLES les plus connues de cette province sont, *Gomphi. Pharsale*, près de laquelle Jules César remporta une victoire sur Pompée. *Magnésie. Méthone*, au siège de laquelle Philippe perdit un œil. Les *Thermopyles*, défilé fameux par la vigoureuse résistance des trois cens Spartains contre l'armée entière de Xerxès, & par leur glorieuse défaite. *Phthie. Thèbes de Thessalie. Larisse. Dèmeiriade*. Les agréables vallons de *Tempé*, sur les bords du *Pénée. Olympe, Pélion, Ossa*, trois montagnes célèbres dans les fables par le combat des Géans.

LA MACEDOINE.

JE NE rapporterai qu'un petit nombre de ses villes. *Epidamne* ou *Dyrrachie*, maintenant *Durazzo. Apollonie. Pella*, capitale du pays, qui donna naissance à Philippe, & à son fils Alexandre le Grand. *Egée. Edeffe. Pallène. Olynthe*, qui a donné son nom aux *Olynthiaques* de Démosthène. *Torone. Acanthe. Thessalonique*, maintenant

Salonichi.

Amphipol

victoire c

Drusus &

montagne

ISLE

IL Y A

la Grèce,

Dans la n

me ville

Corfou. C

tenant C

patric d'

cap Malé

bière. Dar

le Salamin

naval entra

la Grèce

Cyclades,

Andros, D

le plus beau

mer Egée,

propre, se

un petit bo

la ville la

la montan

re: & bea

maintenant

descendant

Salonichi. Stagire, patrie d'Aristote.
Amphipolis. Philippes, fameuse par la
 victoire d'Auguste & d'Antoine sur
 Brutus & Cassius. *Scotuse. Athos*,
 montagne. Le fleuve *Strymon*.

ISLES DE LA GRECE.

IL Y A plusieurs îles adjacentes à
 la Grèce, fort connues dans l'histoire.
 Dans la mer Ionienne, *Corcyre*, avec
 une ville du même nom, maintenant
Corfou. Céphalène & Zacynthe, main-
 tenant *Céphalona & Zante. Ithaque*,
 patrie d'Ulysse, & *Dulichie*. Près du
 cap *Malée* vis-à-vis la Laconie, *Cy-
 thère*. Dans le golfe de Sarone, *Egine*,
 & *Salamine* si fameuse par le combat
 naval entre Xerxès & les Grecs. Entre
 la Grèce & l'Asie, les *Sporades*; les
Cyclades, dont les plus connues sont,
Andros, Délos, Paros d'où l'on tiroit
 le plus beau marbre. Plus haut dans la
 mer Egée, l'*Eubée*, maintenant *Né-
 gréponte*, séparée de la terre ferme par
 un petit bras de mer appelé *Euripe*.
 La ville la plus connue étoit *Chalcis*.
 En montant vers le septentrion, *Scy-
 rus*; & beaucoup plus haut *Lemnos*,
 maintenant *Stalimène. Samothrace*. En
 descendant, *Lesbos*, dont la principale

ville étoit *Mitylène* ; qui a donné à l'île le nom de *Mételin*. *Chios*, *Scio*, vantée pour son vin excellent. *Samos*. Quelques-unes de ces dernières îles sont attribuées à l'Asie.

L'île de *Crète*, ou de *Candie*, est la plus grande de celles qui sont voisines de la Grèce. Elle a au septentrion la mer Egée, ou l'Archipel, & au midi la mer d'Afrique. Ses principales villes étoient *Gortyne*, *Cydon*, *Gnossus* : ses montagnes, *Diète*, *Ida*, *Corycus*. Son labyrinthe est connu de tout le monde.

Les GRECS avoient des colonies dans presque toutes ces îles.

Ils s'établirent aussi dans la Sicile ; *Strab. lib. 6. p. 253.* & dans une partie de l'Italie vers la Calabre ; qui sont appelés pour cette raison la grande Grèce.

Plin. l. 6. c. 2. Mais leur grand établissement fut dans l'Asie mineure, & sur-tout dans l'*Eolie*, l'*Ionie*, & la *Doride*. Les principales villes de l'*Eolie* sont, *Cume*, *Phocée*, *Elée*. De l'*Ionie*, *Smyrne*, *Clazomène*, *Téos*, *Lébédus*, *Colophon*, *Ephèse*. De la *Doride*, *Halicarnasse*, & *Cnidus*.

Ils avoient encore un grand nombre de colonies répandues dans les

différents
parlerai
l'écrit.

A R

Dioisun d

ON P
Grecs qua
par autan
qui tous
années.

Le pre

tation de

m comm

qui est le

le Troie, d

ms, depuis

qu'à 2820.

Le secon

l'ioie jusqu

l'Hythaspe

l'ioie des G

le avec ce

pend 663

1200 jusqu

Le troisié

commencen

qu'à la m

est le be

différentes parties du monde, dont je parlerai quand l'occasion s'en présentera.

ARTICLE SECOND.

Division de l'histoire Grecque en quatre âges.

ON PEUT distinguer dans les Grecs quatre différens âges, marqués par autant d'époques mémorables, qui tous ensemble renferment 2154 années.

Le premier s'étend depuis la fondation des petits royaumes de la Grèce, en commençant par celui de Sicyone qui est le plus ancien jusqu'au siège de Troie, & comprend environ 1000 ans, depuis l'an du monde 1820 jusqu'à 2820.

Le second s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au règne de Darius fils d'Hystaspe, qui est le tems où l'histoire des Grecs commence à se joindre avec celle des Perses, & comprend 663 ans, depuis l'an du monde 2820 jusqu'à 3483.

Le troisième âge s'étend depuis le commencement du règne de Darius jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, qui est le beau tems de l'histoire des

Grecs, & comprend 198 ans, depuis l'an du monde 3483 jusqu'à 3681.

Enfin le quatrième & dernier âge s'étend depuis la mort d'Alexandre, où les Grecs commencèrent à décroître, jusqu'à ce qu'ils tombèrent enfin sous la domination des Romains. Et l'époque de la ruine entière des Grecs, est, d'un côté, la prise & la destruction de Corinthe par le Consul L. Mummius en 3858; & de l'autre, l'extinction du royaume des Séleucides en Asie par Pompée l'an du M. 3939, & de celui des Lagides en Egypte par Auguste l'an 3974. Et ce dernier âge comprend en tout 293 ans.

De ces quatre âges, je ne parlerai ici que des deux premiers, & encore ne les toucherai-je que très légèrement, & pour en donner quelque idée aux lecteurs: parce que ces tems, du moins pour une grande partie, appartiennent plus à la fable qu'à l'histoire, & sont couverts de ténèbres qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de percer & d'éclaircir; & j'ai déjà déclaré plusieurs fois que ce travail obscur & épineux, quoique très utile pour ceux qui veulent approfondir l'histoire, n'entroit point dans mon plan.

AR

Or

POUR

certain si

nécessaire

nous appi

Jovan,

mêmes l

tées for

de Japhe

certainen

des com

quoiqu'il

lomiens d

Hébreux,

et les autre

vement le

lomiens. E

en Alexand

sous le nom

Javan en

Charlis. Cet

Javan est l

ont pas dou

sieur les ch

et des prin

n'ont capat

mes.

ARTICLE TROISIÈME.

Origine primitive des Grecs.

POUR AVOIR quelque chose de certain sur l'origine des Grecs, il faut nécessairement avoir recours à ce que nous apprend l'Ecriture sainte.

Javan, ou *Ion*, (car en Hébreu les *Gen. 10. 2.* mêmes lettres différemment ponctuées forment ces deux noms) fils de Japhet, & petit-fils de Noé, est certainement le pere de tous les peuples connus sous le nom de Grecs, quoiqu'il soit demeuré propre aux Ioniens dans cette nation. Mais les Hébreux, les Caldéens, les Arabes; & les autres, ne nomment point autrement le corps de la nation que les Ioniens. Et c'est pour cette raison qu'Alexandre est prédit dans Daniel *Dan. 8. 21* sous le nom de Roi de * *Javan*.

Javan eut quatre enfans, Eliza, *Gen. 10. 4.* Tharsis, Cethim, & Dodanim. Comme Javan est l'origine des Grecs, il ne faut pas douter que ses quatre fils ne soient les chefs des principales Tribus & des principales branches de cette

* *Hircus capratorum rex Græciæ. Dans l'Éblyen, rex Javan.*

nation , devenue depuis si célèbre par les arts & par la guerre.

Eliza , est la même chose qu'*Ellas* , comme traduit le Caldaïque ; & le nom *E'ΛΛΗΝΕΣ* devenu commun à toute la nation , comme celui d'*E'λλας* à tout le pays , n'a point d'autre origine. La ville d'Elide fort ancienne dans le Péloponnèse , les champs Elisiens , la rivière Elissus ou Ilissus , ont retenu lontems des traces du nom d'Eliza , & ont plus contribué à conserver sa mémoire que les historiens mêmes de la nation , curieux dans les affaires étrangères , & peu instruits de leur origine , parce qu'ils l'étoient peu de la religion véritable , & ne remontoient pas jusqu'à elle. C'est pourquoi ils donnent une autre source aux noms *Hellenes* & *Iones* , comme nous le verrons dans la suite : car je me croi obligé de rapporter aussi leur sentiment.

Tharsis , étoit le second fils de Javan. Il s'établit ; comme ses freres , dans la Grèce , & peut-être dans l'Achaïe & les provinces voisines , comme Eliza dans le Péloponnèse.

Cethim. Il ne nous est pas permis de douter que ce ne soit le pere des
Ma-

Macédo
mier liv
dit dès le
dre fils
sortit de
Cethim ,
Darius re
à. parlan
doctres si
doine Ph
pelle roi
Dodon
que la T
partage
& que l
Dodone ,
Dodon ; l
mier Auto
mémoire
l'établiss
Voilà to
certain sur
cette sain
saisfaire la
la piété , a
mière , no
le nuit sur le
se peut étr
notans.
si l'on en
Tome II

Macédoniens après l'autorité du premier livre des Maccabées, où il est dit dès le commencement qu'Alexandre fils de Philippe, Macédonien, sortit de son pays, qui étoit celui de Céthim, pour aller faire la guerre à Darius roi de Perse. Et dans le chap. 8. parlant des Romains & de leurs victoires sur les derniers rois de Macédoine Philippe & Persée, il les appelle rois des Céthéens.

Egressus de terra Cethim.
v. 5.

Philippum & Perseum Cetheorum regem.

Dodanim. Il est fort vraisemblable que la Thessalie & l'Epire furent le partage de ce quatrième fils de Javan, & que le culte impie de Jupiter de *Dodone*, aussi bien que la ville de * *Dodons*, sont des preuves que le premier Auteur étoit demeuré dans la mémoire de ceux qui tenoient de lui l'établissement & la naissance.

* *Δωδώνη*,
ἀπὸ *Δωδώνη*,
ἢ *Δωδὴ* ἢ *Εὐφώνη*. *Στέφανος*.

Voilà tout ce que l'on peut dire de certain sur l'origine des Grecs. L'Ecriture sainte, dont le but n'est pas de satisfaire la curiosité, mais de nourrir la piété, après ces légers raions de lumière, nous laisse dans une profonde nuit sur le reste de leur histoire, qui ne peut être tirée que des Auteurs profanes.

Si l'on en croit Pline, les Grecs s'ap-

Lib. 4. c. 7.

Tome II.

Y

pellèrent ainsi du nom d'un ancien Roi fort obscur. Homère, dans ses poëmes, les nomme Hellènes, Danaëns, Argiens, Achéens. Il est remarquable que le mot *Græcus* n'est jamais employé dans Virgile.

L'extrême rusticité des premiers Grecs ne paroît pas croiable, si l'on pouvoit sur ce point recuser leurs propres historiens. Un peuple assez entêté de son origine pour l'illustrer par des fables, n'en auroit pas inventé pour l'avilir. Qui croiroit que ce peuple, auquel on doit tout ce qu'on a de littérature & de belles connoissances, descendît de sauvages, qui n'avoient point d'autre loi que la force; qui ignoroient l'agriculture, & broutoient à la manière des bêtes? C'est pourtant ce que nous attestent les honneurs divins qu'ils décernèrent à celui qui leur apprit à se nourrir de gland, comme d'un aliment plus sain & plus délicat que les herbes. Il y avoit de là encore bien loin jusqu'à la politesse & à l'urbanité. Aussi n'y arrivèrent-ils que par une longue succession de tems.

Les plus foibles ne furent pas les derniers à comprendre la nécessité de

*Pausan. lib.
8. pag. 455.
416.*

Pelagut.

1
vivre en
la violenc
aient des
crut insen
k des vil
tion ne
de telles
ce en eut
ue par le
civiliser
enseigna
l'écriture
loix, les
les scien
mystères.
La Grèce
fut exposé
k à de fr
que les hat
eux de
point alors
imposer la
licidoit de
pouoient d
loient les
loient les
alloient che
iens. Ca
pays sec &
zot pas les.

vivre ensemble, pour se garantir de la violence & de l'oppression. Ils bâtirent des maisons, dont le nombre accrut insensiblement, forma des bourgs & des villes. Mais la société d'habitation ne vint pas à bout d'humaniser de telles gens. L'Egypte & la Phénicie en eurent l'honneur. L'une & l'autre par leurs colonies instruisirent & civilisèrent les Grecs. Celle-ci leur enseigna la navigation, le commerce, l'écriture : l'autre les polica par ses loix, les mit dans le goût des arts & des sciences, & les initia dans ses mystères.

Herod. l. 2.

c. 58. & l. 5.

c. 58-60.

Plin. l. 5.

c. 12. & l. 7.

c. 56.

La Grèce, dans les premiers tems, fut exposée à de grands mouvemens, & à de fréquentes mutations, parce que les habitans du pays n'ayant point entr'eux de commerce, & n'y ayant point alors de puissance supérieure qui imposât la loi aux autres, la violence decidoit de tout. Les plus forts s'emparoiént des terres qui leur paroissent les plus fertiles, & en chassoient les possesseurs légitimes, qui alloient chercher ailleurs des établissemens. Comme l'Attique étoit un pays sec & stérile, ses habitans n'eurent pas les mêmes secousses à essuier,

& ils se conservèrent toujours dans leur premier terrain : c'est pourquoi ils s'appelloient *αὐτόχθονες*, c'est-à-dire nés dans le pays même, à la différence de presque tous les autres peuples, qui étoient venus d'ailleurs.

Tels furent en général les premiers commencemens de la Grèce. Il faut maintenant descendre dans un plus grand détail, & exposer en peu de mots l'établissement des différens Etats qui la partagèrent.

ARTICLE QUATRIÈME,

Différens Etats dont la Grèce étoit composée.

DANS ces tems reculés, les royaumes étoient fort peu de chose, & souvent l'on en donnoit le titre à une ville d'où dépendoient quelques lieues seulement de terrain.

SICYONE.

AN. M. 1915. LE PLUS ancien des royaumes de la
A. J. C. 2089. Grèce est celui de Sicyone. Eusebe en place le commencement 1313 ans avant la première Olympiade. On croit qu'il dura environ 1000 ans.

LE R
Pelopon
avant la
tems d'A
INACH
PHORON
son nom
& après
qui fut d
par DA
leurs de
d'Egyp
quante
Danaïd
ACRI:
De D:
Persee;
malheur
ne pouva
gos où il
volontai
établit l

PERSI
Il eut
Alcée, S
fut pere

A R G O S.

LE ROYAUME d'Argos dans le Péloponnèse commença 1080 ans avant la première Olympiade, du tems d'Abraham. Le premier roi fut INACHUS. Il eut pour successeurs, PHORONE'E son fils; APIS, qui donna son nom à cette contrée; ARGUS; & après plusieurs autres, GELANOR, qui fut dépouillé & chassé du royaume par DANAUS Egyptien. Les successeurs de celui-ci furent LYNCE'E fils d'Egyptus son frere, qui seul de cinquante freres, échapa à la cruauté des Danaïdes; ABAS; PROETUS; ACRISIUS.

Ensch. in Chron.

AN.M.2148.
A.J.C.1856.

AN.M.2530.
A.J.C.1474.

De Danaé, fille du dernier, naquit Persée; qui dans la suite aiant tué par malheur son grand-pere Acrisius, & ne pouvant plus soutenir la vûe d'Argos où il avoit commis ce meurtre involontaire, passa à Mycènes, & y établit le siege de son royaume.

M Y C E N E S.

PERSE'E régna donc à Mycènes.

Il eut plusieurs enfans: entre autres Alcée, Sthénélus, & Electryon. Alcée, fut pere d'Amphitryon; Sthénélus,

d'Eurysthée ; Electryon , d'Alcmène : Amphitryon épousa Alcmène , de laquelle & de Jupiter naquit Hercule.

Eurysthée & Hercule vinrent au monde le même jour : mais la naissance du premier aiant été avancée par la fraude de Junon , Hercule lui fut soumis , & obligé de subir par son ordre les douze travaux si célèbres dans la fable.

Les Rois qui régnèrent à Mycènes après Persée, furent ELECTRYON. STHENELUS. EURYSTHE'E. Celui-ci , après la mort d'Hercule , déclara une guerre ouverte à ses descendans , dans la crainte qu'ils n'entreprissent un jour de le détrôner. En effet les Héraclides , aiant tué dans un combat Eurysthée , entrèrent victorieux dans le Péloponnèse , & s'en rendirent maîtres. Mais , comme c'étoit avant le tems marqué par les destins , une peste qui survint , jointe à un oracle , les obligea d'en sortir. Trois ans après , trompés par une expression ambiguë de l'oracle , ils firent une nouvelle tentative , qui fut encore inutile : c'étoit environ vingt ans avant la prise de Troie.

ATRE'E , fils de Pélops , oncle ma-

temel d'
C'est de l'
aux desce
nèrent le
appellé a
nourriér
Thyeste
PLISTH
à son pe
qu'il lai
AGAM
cesseur G
de Myci
d'horreu
la famill
TISAN
reste , rég
chasses du
cides.

CECROI
le fondat
tabli dan
qui lui éto
Ce fut lui
Certe au
CRANA
jugement
fut de son

ternel d'Eurysthée, lui avoit succédé. C'est de la sorte que la couronne passa aux descendans de Pélops, qui donnèrent leur nom au Péloponnèse, appelé auparavant *Apie*. La haine meurtrière des deux freres Atrée & Thyeste est connue de tout le monde.

PLISTHENE, fils d'Atrée, succéda à son pere au royaume de Mycènes, qu'il laissa à son fils

AGAMEMNON, qui eut pour successeur son fils ORESTE. Le royaume de Mycènes fut rempli de crimes & d'horreurs depuis qu'il eut passé dans la famille de Pélops.

TISAMENE & PENTHILE fils d'Oreste, régnèrent après lui : ils furent chassés du Péloponnèse par les Héraclides.

A T H E N E S.

CECROPS, originaire d'Egypte, fut le fondateur de ce royaume. S'étant établi dans l'Attique, il divisa tout ce qui lui étoit soumis en douze cantons. Ce fut lui qui établit l'Aréopage.

Cette auguste compagnie rendit sous CRANAUS son successeur le fameux jugement entre Neptune & Mars. Ce fut de son tems qu'arriva le déluge de

Deucalion. Celui d'Ogyges en Attique est beaucoup plus ancien, & étoit arrivé 1020 ans avant la première Olympiade, & par conséquent l'an du monde 2208.

AMPHICTYON, troisième roi d'Athènes, procura une confédération de douze peuples, qui s'assembloient deux fois l'an aux Thermopyles pour y faire des sacrifices communs, & pour délibérer ensemble sur les affaires publiques & particulières de chaque peuple. Elle fut nommée l'assemblée des Amphictyons...

Sous ERECHTHE'E, l'on marque l'arrivée de Cérès en Attique après l'enlèvement de sa fille, & l'établissement des mystères à Eleusis.

AN.M. 2720.

A.J.C. 1284.

Le règne d'EGÉE fils de Pandion est le tems le plus illustre de l'histoire des Héros. C'est sous lui qu'on place l'expédition des Argonotes, les fameux travaux d'Hercule, la guerre de Minos second roi de Crète contre les Athéniens, l'histoire de Thésée & d'Ariadne.

THÉSÉE succéda à son pere Egée. Cécrops avoit partagé l'Attique en douze bourgs, douze cantons, séparés les uns des autres. Thésée fit com-

prendre
d'un gou
douze bo
toute l'an

CO D
thènes. I

Après
par les A

fur mis à
le titre c

Gouvern

premiers

mais les

mination

trop app

de nouve

dix ans,

ge annuel

CAD M

de la Phé

rons de T

pays appe

ix la ville

me citade

Cadmée ;

dominatio

Les fu

l'un de se

semme,

prendre aux peuples les avantages d'un gouvernement commun, & des douze bourgs n'en fit qu'une ville, où toute l'autorité fut réunie...

CODRUS fut le dernier roi d'Athènes. Il se dévoua pour son peuple.

Après lui le titre de Roi fut éteint par les Athéniens. MEDON son fils fut mis à la tête de la République avec le titre d'Archonte, c'est-à-dire de Gouverneur ou de Président. Les premiers Archontes furent à vie : mais les Athéniens fatigués d'une domination qui leur paroissoit encore trop approcher de la roiauté, élurent de nouveaux Archontes de dix ans en dix ans, & enfin rendirent cette charge annuelle.

THEBES.

CADMUS, venu par mer des côtes de la Phénicie, c'est-à-dire des environs de Tyr & de Sidon, se saisit du pays appelé depuis la Béotie. Il y bâtit la ville de Thèbes, ou du moins une citadelle, appelée de son nom Cadmée; & y établit le siège de sa domination & de sa puissance.

Les funestes malheurs de Laius l'un de ses successeurs & de Jocaste sa femme, d'Oedipe leur fils, d'Étéocle

& de Polynice nés du mariage incestueux de Jocaste & d'Oedipe, ont fourni une ample matière aux récits de la fable, & aux actions du Théâtre.

SPARTE ou LACEDEMONE.

ON CROIT que LELEX, premier roi de la Laconie, commença à régner environ 1516 ans avant l'Ere chrétienne.

TYNDARE, neuvième roi de Lacédémone, eut de Léda Castor & Pollux jumeaux, outre Héléde, & Clitemnestre femme d'Agamemnon roi de Mycénes. Aiant survécu à la mort des deux jumeaux ses enfans, il songea à se choisir un successeur en choisissant un époux à Héléne sa fille. Tous les prétendans s'engagèrent par serment de s'en tenir au choix de cette Princesse, qui se détermina en faveur de Ménélas. A peine eut-elle été trois ans avec son mari, qu'elle fut enlevée par Alexandre Paris, fils de Priam roi des Troiens. Cet enlèvement fut l'occasion de la guerre de Troie. La Grèce commença proprement à essayer ses forces unies au siège de cette ville, où les Achilles, les Ajax, les Nestors, & les Ulysses, firent pressentir à l'Asie

D
qu'elle e
mé. La
après un
dans le
le peuple
Ullérius
1184 au
époque
doit être
que cell
On
tion de
puis un
piques
rons a
Jeux qu
ans près
autreme
des Oly
l'année c
avant Je
Corèbe
Quatu
Troie, l
le Pélop
cédémor
Athènes &
régner
sceptre
ment da

qu'elle obéiroit un jour à leur postérité. La ville fut prise par les Grecs après un siège de dix ans, à peu près dans le tems que Jephté conduisoit le peuple de Dieu : c'est-à-dire, selon Ussérius, l'année du monde 2820, & 1184 ans avant Jesus-Christ. Cette époque est célèbre dans l'histoire, & doit être retenue avec soin, aussi bien que celle des Olympiades.

On appelle Olympiade la révolution de quatre années complètes depuis une célébration des Jeux Olympiques jusqu'à l'autre. Nous exposons ailleurs l'établissement de ces Jeux qui se célébroient tous les quatre ans près de la ville de Pise, appelée autrement Olympie. L'Ere commune des Olympiades commence à l'été de l'année du monde 3228, & 776 ans avant Jesus-Christ, dans les Jeux où Corêbe remporta le prix de la course.

Quatre-vingts ans après la prise de Troie, les Héraclides rentrèrent dans le Péloponnèse, & se saisirent de Lacédémone, où deux freres, Eurysthène & Proclès, fils d'Aristodème, régnèrent ensemble. Et depuis eux le sceptre demeura toujours conjointement dans ces deux familles. Plusieurs

années après, Lycurgue donna à Sparte ces loix, qui l'ont rendu si célèbre. J'en parlerai dans la suite avec étendue.

CORINTHE.

CORINTHE commença plus tard que les autres villes dont nous venons de parler, à être gouvernée par des rois particuliers. D'abord elle fut soumise à ceux d'Argos & de Mycènes.

AN. M. 2628.

AJ. C. 1376.

Sisyphe, fils d'Eole, s'en rendit maître: Sa race en fut chassée par les Héraclides environ 110 ans après le siège de Troie. Les descendans de Bacchis y régnèrent ensuite. Sous eux le gouvernement monarchique fit place à l'aristocratique: c'est-à-dire que les anciens gouvernèrent, choisissant entre eux tous les ans un premier Magistrat, qu'ils appelloient Prytanis. Enfin Cypsélus, aiant gagné le peuple, s'empara de l'autorité, qu'il fit passer à son fils Périandre, fort connu parmi les sages de la Grèce, au nombre desquels son goût pour les sciences & pour les gens savans l'a fait ranger.

LA MACEDOINE.

ON FUT lontems parmi les Grecs

sans faire
Macédoir.
relegués
gues, n
ceste de la
cendre d'
premier c
cendre se
nent la s
d'Alexan
jusqu'à l
mains :

A R T

Transmig

Nou
quatre -
Troie les
possession
fait les I
même &
partagère
Mycènes
none.

Une s
presque
donna li

sans faire beaucoup d'attention à la Macédoine. Il sembloit que ses Rois , relegués dans les bois & les montagnes , ne faisoient point partie du reste de la Grèce. Ils prétendoient descendre d'Hercule par CARANUS le premier d'entr'eux. Philippe , & Alexandre son fils , relevèrent extrêmement la gloire de ce royaume. Il avoit déjà duré 471 ans jusqu'à la mort d'Alexandre , & il en dura encore 155 jusqu'à la prise de Persée par les Romains : ce qui fait en tout 626 ans.

AN.M.3210.

AV.J.C.794.

ARTICLE CINQUIÈME.

Transmigrations des Grecs dans l'Asie Mineure.

NOUS avons déjà remarqué que quatre-vingts ans après la prise de Troie les Héraclides se remirent en possession du Péloponnèse , aiant défait les Pélopides , c'est-à-dire Tisamène & Penthile fils d'Oreste, & qu'ils partagèrent entr'eux les royaumes de Mycènes , d'Argos , & de Lacédémone.

Une si grande révolution changea presque toute la face de la Grèce , & donna lieu à plusieurs transmigrations

fort célèbres. Pour les mieux entendre, & pour avoir une idée plus nette de la situation de plusieurs peuples de la Grèce, & des quatre dialectes ou différentes langues qui y régnerent, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

*Strab. lib. 8.
pag. 383. &c.
Pausan. lib.
7. pag. 396.
&c.*

Deucalion, qui régna en Thessalie, & sous qui arriva le déluge qui porte son nom, eut de Pyrrha sa femme deux fils, qui furent Hellen & Amphictyon. Celui-ci, aiant chassé d'Athènes Cranaus, y régna à sa place. Hellen, si on en croit les historiens de sa nation, donna son nom aux Grecs, qui furent depuis appelés Hellènes. Il eut trois fils: Eolus, Dorus, & Xuthus.

Eolus, qui étoit l'aîné, succéda à son pere; &, outre la Thessalie, il eut en partage la Locride & la Béotie. Plusieurs de ses descendans entrèrent dans le Péloponnèse avec Pélops, fils de Tantale roi de Phrygie, qui donna son nom au Péloponnèse, & s'établirent dans la Laconie.

La contrée voisine du Parnasse échut à Dorus, & fut appelée de son nom la Doride.

Xuthus, contraint par ses freres,

pour quel
ailier, de
dans l'Att
(Erechth
il eut deu
Un me
par Aché
dans le P
né pour
partie fut
ses desce
none.
Ion, s
es, fut
gouverne
son nom
l'Attique
Le nomb
point, qu
ont obli
pennése
communi
contrée q
Ainsi tu
tise, qu
peuples,
noms d'
Les H
après la
teuseme

pour quelque mécontentement particulier, de quitter son pays, se retira dans l'Attique, où il épousa la fille d'Erechthée roi des Athéniens, dont il eut deux fils, Achéus & Ion.

Un meurtre involontaire commis par Achéus, l'obligea de se retirer dans le Péloponnèse, qui étoit nommé pour lors Egialée, & dont une partie fut appelée de son nom Achaïe. Ses descendans s'établirent à Lacédémone.

Ion, s'étant signalé par ses victoires, fut appelé par les Athéniens au gouvernement de leur ville, & donna son nom au pays : car les habitans de l'Attique sont aussi appelés Ioniens. Le nombre des citoyens s'accrut à tel point, que les Athéniens se trouvèrent obligés d'envoyer dans le Péloponnèse une colonie d'Ioniens, qui communiquèrent aussi leur nom à la contrée qu'ils occupèrent.

Ainsi tous les habitans du Péloponnèse, quoique composés de différens peuples, furent tous réunis sous les noms d'Achéens & d'Ioniens.

Les Héraclides, quatre-vingts ans après la prise de Troie, songèrent sérieusement à se remettre en possession

du Péloponnèse, qu'ils croioient leur appartenir de droit. Ils avoient trois Chefs principaux, fils d'Aristomaque, savoir Témène, Cresphonte, & Aristodème. Celui-ci étant mort, ses deux fils Eurysthène & Proclès prirent sa place. Le succès de leur expédition fut aussi heureux, que le motif en paroïsoit juste, & ils rentrèrent en possession de leur ancien domaine. Argos échut à Témène, la Messénie à Cresphonte, & la Laconie aux deux fils d'Aristodème.

Ceux des Achéens qui descendoient d'Eolus, & qui jusques-là avoient habité dans la Laconie, en aiant été chassés par les Doriens qui étoient rentrés dans le Péloponnèse avec les Héraclides, s'établirent, après quelques courses, dans le canton de l'Asie Mineure, qui depuis fut appelé l'Eolide, où ils fondèrent Smyrne, & onze autres villes. Mais la ville de Smyrne passa dans la suite aux Ioniens. Les Eoliens occupèrent aussi plusieurs villes de Lesbos.

Quant aux Achéens de Mycènes & d'Argos, comme ils se virent contraints d'abandonner leur pays aux Héraclides, ils s'emparèrent de celui

des Ioniens
eux dans
réfugièrent
leur
partirent
conduire
deux fils
de cette
entre la
leur non
bâtirent
romène.

La pu
voient
fort aug
de ceux
pays, le
s'opposer
taquèrent
dans un
rem pas
Mégariide
établiren
à la plac
Une p
dans le p
quelque
plus gra
partie d
nom a

des Ioniens , qui habitoient comme eux dans le Péloponnèse. Ceux-ci se réfugièrent d'abord à Athènes , qui étoit leur patrie originaire ; d'où ils partirent quelques tems après sous la conduite de Nilée & d'Androclé , tous deux fils de Codrus , & s'emparèrent de cette côte de l'Asie Mineure qui est entre la Carie & la Lydie , & qui de leur nom fut appelée Ionie ; & ils y bâtirent douze villes , Ephèse , Clazoméne , Samos , &c.

La puissance des Athéniens , qui *Strab. p. 393.* avoient alors pour roi Codrus , s'étant fort augmentée par le grand nombre de ceux qui se refugioient dans leur pays , les Héraclides crurent devoir s'opposer à leurs progrès , & les attaquèrent. Ceux-ci furent vaincus dans un combat : mais ils ne laissèrent pas de demeurer maîtres de la Mégaride , où ils bâtirent Mégare , & établirent dans ce pays les Doriens à la place des Ioniens.

Une partie de ces Doriens demeura *Strab. p. 653.* dans le pays après la mort de Codrus : quelques-uns passèrent en Crète : le plus grand nombre s'établit dans cette partie de l'Asie Mineure qui de leur nom a été appelée Doride. Ils y bâ-

522 HISTOIRE
tirent Halicarnasse , Cnide , & d'au-
tres villes ; & s'établirent dans les
îles de Rhode , de Cos , &c.

Dialectes des Grecs.

IL SERA maintenant plus aisé d'en-
tendre ce qui regarde les dialectes de
la Grèce. Il y en avoit quatre , savoir
l'Attique , l'Ionien , le Dorique , &
l'Eolien. C'étoient autant de langa-
ges , parfaits chacun dans leur genre ,
dont différens peuples se servoient ,
mais qui avoient tous une même lan-
gue pour fondement. Et cette diver-
sité de langages ne doit pas paroître
étonnante dans un pays , dont les ha-
bitans ne dépendoient point les uns
des autres , mais avoient chacun leur
domaine particulier.

1. Le dialecte *Attique* est celui qui
étoit usité dans Athènes , & dans le
pays circonvoisin. Il a été suivi parti-
culièrement par Thucydide , Aristop-
hane , Platon , Isocrate , Xénophon ,
& Démosthène.

2. L'*Ionien* étoit presque le même
que l'ancien Attique. Mais passant de-
puis dans quelques villes de l'Asie
Mineure , & dans les îles adjacentes ,
qui étoient colonies des Athéniens &

de ceux de
me nouv
toute la
puis les A
gue qu'or
nodote.

3. Le
m usage
& ceux d
l'Épire ,
Rhode ,
suivi Arc
teurs de

4. L'
ni les E
dans l'Eo
entre l'Io
prenoit d
des Grecs
par Sapho
de chose.
Théocrite
plusieurs :

A R

Gouvernem
que gêné

On a
que j'ai di
la Grèce ,

de ceux de l'Achaïe, il reçut là comme une nouvelle teinture, & ne suivit pas toute la délicatesse où arrivèrent de puis les Athéniens. C'est en cette langue qu'ont écrit Hippocrate & Hérodote.

3. Le *Dorique* a été premièrement en usage parmi les Lacédémoniens, & ceux d'Argos. Ensuite il passa dans l'Épire, dans la Libye, la Sicile, Rhode, & Crète. C'est celui qu'ont suivi Archimède & Théocrite, tous deux de Syracuse, & Pindare.

4. L'*Eolien* a été d'abord usité parmi les Béotiens & leurs voisins, puis dans l'Eolie, région de l'Asie Mineure entre l'Ionie & la Mysie, qui comprenoit dix ou douze villes, colonies des Grecs. C'est celui qui a été suivi par Sapho & Alcée, dont il reste peu de chose. On le trouve aussi mêlé dans Théocrite, Pindare, Homère, & dans plusieurs autres.

ARTICLE SIXIÈME.

Gouvernement Républicain établi presque généralement dans toute la Grèce.

ON A P U remarquer dans le peu que j'ai dit des divers établissemens de la Grèce, que le fonds primordial de

*Plat. lib. 3.
de leg. p. 680.*

tous ces différens Etats étoit le gouvernement monarchique, le plus ancien de tous; le plus universellement répandu, le plus propre à entretenir la paix & la concorde, & comme l'observe Platon, formé sur le modèle de l'autorité paternelle; & de cet empire doux & modéré que les pères exerçoient dans leur famille.

Les choses aiant dégénéré peu à peu par l'injustice des usurpateurs, par la dureté des maîtres légitimes, par les soulèvemens des peuples, & par mille autres révolutions qui arrivèrent dans ces Etats; un esprit tout contraire au premier s'empara de la Grèce entière; y alluma un desir violent de la liberté, & établit par tout, excepté dans la Macédoine, un gouvernement républicain, mais varié en presque autant de manières qu'il y avoit de différentes villes, selon le génie & le caractère de chacun des peuples.

Il resta toujours néanmoins je ne sai quel levain de l'ancienne domination, qui réveilla de tems en tems l'ambition de plusieurs citoiens, & leur inspira le desir de se rendre maîtres de leur patrie. Dans presque tous ces petits Etats de la Grèce on vit

1
souvent d'
aucun dro
fance, ni
cherché
par trahis
dans respe
pour le bi
térité sou
étique &
le mainte
tion au ri
larmes,
venir de
éprimen
es plus
sacrifier
leur méri
leur zèle
pour la p
un gouver
affermi,
l'ai de tou
C'est cet
rendit ces
nom de *
ample ma
érateurs,
giques de

* C'est le nom d.
n. Agis.

souvent des particuliers , qui n'ayant aucun droit au trône ni par leur naissance , ni par le choix des citoyens , cherchèrent à s'y élever par cabale , par trahison , par violence ; & qui , sans respect pour les loix , sans égard pour le bien public , exercèrent l'autorité souveraine avec un empire despotique & un pouvoir arbitraire. Pour se maintenir dans leur injuste usurpation au milieu des défiances & des alarmes , ils se crurent obligés de prévenir de fausses conjurations , ou de réprimer des conspirations réelles par les plus cruelles proscriptions , & de sacrifier à leur sûreté tous ceux que leur mérite , leur rang , leurs richesses , leur zèle pour la liberté , leur amour pour la patrie , rendoient suspects à un gouvernement soupçonneux & mal affermi , qui sentoît bien qu'il étoit haï de tous , & qu'il méritoit de l'être. C'est cette conduite inhumaine qui rendit ces hommes si odieux sous le nom de * *Tyrans* , & qui fournit une si ample matière aux déclamations des orateurs , & aux représentations tragiques du théâtre.

* *Ce nom , dans son origine , donnoit anciennement aux Rois , & se signifioit Roi , & se* | *Princes légitimes ,*

De toutes ces villes & de toutes ces parties de la Grèce, séparées entièrement, ce semble, les unes des autres par leurs loix, leurs coutumes, leurs intérêts, se forma néanmoins un seul tout & un corps unique, dont les forces s'accrurent jusqu'au point de faire trembler la puissance formidable des Perses sous Darius & Xerxès, & qui l'auroit peut-être absolument détruite dès lors, si la Grèce avoit pu se maintenir dans cette union & cette concorde qui la rendoit invincible. C'est le spectacle qui va nous occuper dans la suite, & qui mérite certainement toute l'attention des Lecteurs. Nous verrons, dans les volumes qui suivront, un petit peuple, renfermé dans l'enceinte d'un pays qui n'égalait pas le quart de la France, aux prises avec le plus puissant Empire qui fût alors sur la terre; & nous le verrons, non seulement tenir tête aux armées innombrables des Perses, mais les dissiper, les mettre en fuite, les tailler en pièces, & réduire quelquefois l'orgueil Persan à accepter des conditions de paix aussi honteuses pour les vaincus, que glorieuses pour les vainqueurs.

Parmi
se disting
s'acquies
de supéri
que le n
Lacédém
soutiendr
dans l'his
que d'ent
voir don
la génie
la gouve
les. Plu
urgue &
principal
sur ce su

A R.
Gouvernem

Il n'y
l'histoire
même t
e qui re
Lacédém
argue y a
leur fils
mis qui
sparte. Il
sur le t

Parmi les villes de la Grèce, deux se distinguèrent particulièrement, & s'acquirent une autorité & une sorte de supériorité sur toutes les autres, que le mérite seul leur attira : c'est Lacédémone & Athènes. Comme elles soutiendront un grand personnage dans l'histoire qui va suivre, avant que d'entrer dans ce détail, je crois devoir donner par avance quelque idée du génie, du caractère, des mœurs, du gouvernement de ces deux peuples. Plutarque, dans les vies de Lycurgue & de Solon, me fournira la principale partie de ce que j'ai à dire sur ce sujet.

ARTICLE SEPTIÈME.

Gouvernement de Lacédémone : Loix établies par Lycurgue.

IL N'Y A peut-être rien dans toute l'histoire profane de plus attesté, ni en même tems de plus incroyable, que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone, & la discipline que Lycurgue y avoit établie. Ce Législateur *Plut. in vit. Lycurg. p. 40.* étoit fils d'Eunomus, l'un des deux rois qui commandoient ensemble à Sparte. Il lui eût été facile de monter sur le trône, après la mort de son

frere aîné qui n'avoit point laissé d'enfant mâle ; & il fut roi en effet pendant quelques jours. Mais, dès que la grossesse de la belle-sœur fut connue, il déclara que la roiauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, si c'étoit un fils, & dès ce moment il administra le royaume comme son tuteur. Cependant la veuve lui envoya dire sous main, que s'il vouloit lui promettre de l'épouser quand il seroit roi, elle feroit périr son fruit. Une proposition si détestable fit horreur à Lycurgue : il dissimula néanmoins, & amusant cette femme par différens prétextes, il la mena jusqu'à son terme. Quand l'enfant fut né, il le déclara roi, & le fit nourrir avec grand soin. La joie que sa naissance causa au peuple, le fit nommer CHARILAÛS.

PAG. 41.

L'Etat étoit pour lors dans un grand désordre, l'autorité des Rois étant absolument méprisée, & celle des Loix encore plus. Nul frein ne pouvoit retenir l'audace du peuple, qui alloit tous les jours en croissant.

Lycurgue conçut le hardi dessein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone ; & pour être en état d'y

d'y établi
jugea à p
ges, afin
les différe
de consul
hommes pl
mentées
commenç
les loix c
célèbres :
régnoit u
& enfin
amicile de
les bons
Sa lor
taire plu
les Rois r
sentant b
son autor
dans le d
Dès qu'il
travailla :
gouverner
ques loix p
pe un gr
Mais av
sein, il al
Apollon ;
trifice, il
dans lequ
Tome

d'y établir de plus sages réglemens , il jugea à propos de faire plusieurs voia- ges , afin de connoître par lui-même les différentes mœurs des peuples , & de consulter ce qu'il y avoit de per- sonnes plus habiles & plus expéri- mentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'île de Crète , dont les loix dures & austères étoient fort célèbres : il passa de là en Asie , où régnoit une conduite toute opposée : & enfin il se rendit en Egypte , le do- micile des sciences , de la sagesse , & des bons conseils.

Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus desirer de ses citoyens ; & les Rois mêmes pressèrent son retour , sentant bien qu'ils avoient besoin de son autorité pour contenir le peuple dans le devoir & dans l'obéissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte , il travailla à changer toute la forme du gouvernement , persuadé que quel- ques loix particulières ne produiroient pas un grand effet.

Mais avant que d'exécuter son des- sein , il alla à Delphes pour consulter Apollon ; & après avoir offert son sa- crifice , il reçut cet oracle si célèbre , dans lequel la Prêtresse l'appelloit

Pag. 42.

Ami des dieux, & dieu plutôt qu'homme. Et quant à la grace qu'il avoit demandée de pouvoir établir de bonnes loix dans son pays, elle lui déclaroit que le dieu avoit exaucé ses prières, & que la République qu'il alloit former, seroit la plus excellente République qui eût jamais été.

Etant revenu à Lacédémone, il commença par gagner les principaux de la ville, à qui il communiqua ses vûes; & s'étant assuré de leur consentement, il vint dans la place publique accompagné de gens armés, pour étonner & pour intimider ceux qui voudroient s'opposer à son entreprise.

On peut rappeler à trois principaux établissemens la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduisit à Lacédémone.

I. ÉTABLISSEMENT. Sénat.

*Plut. in Lyc.
Pag. 42.*

DE TOUS les nouveaux établissemens de Lycurgue, le plus grand & le plus considérable fut celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, tempérant la puissance trop absolue des rois par une autorité égale à la leur, fut la principale cause du salut de cet Etat.

Car, au
jours
môt ve
des ro
te par le
ple; ce S
contrepoi
qu'il bié,
forme &
tateurs
geant du
ple voul
le fortifi
peuple c
er trop
Lycur
gouverne
ni trouvé
qui comp
terre & t
ils lui dor
posant l'ai
non cent
Les Epho
cinq, &
en charge
peuple, &
aux Tribu
Le Conseil
de trente pe

Car, au lieu qu'auparavant il étoit toujours chancelant, & qu'il panchoit tantôt vers la tyrannie par la violence des rois, tantôt vers la Démocratie par le pouvoir trop absolu du peuple; ce Sénat lui servit comme d'un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une assiette ferme & assurée : les vingt-huit * Sénateurs qui le composoient se rangeant du côté des Rois quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du peuple quand les Rois vouloient porter trop loin leur autorité.

Lycurgue aiant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouvèrent la puissance des Trente, qui composoient le Sénat, encore trop forte & trop absolue : c'est pourquoi ils lui donnèrent un frein en lui opposant l'autorité des Ephores * envi-
* Ephore signifie Contrôleur, Inspecteur.
 ron cent trente ans après Lycurgue. Les Ephores étoient au nombre de cinq, & ne demeuroient qu'un an en charge. Ils étoient tous tirés du peuple, & par là ressembloient assez
Arist. lib. 2. de Rep. pag. 321.
 aux Tribuns du peuple chez les Ro-

* Ce Conseil étoit composé de trente personnes, en y comprenant les deux Rois.

maines. Ils avoient droit de faire arrêter les Rois , & de les faire mener en prison , comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le roi Théopompe que commencèrent les Ephores. Sa femme lui aiant reproché qu'il laisseroit à ses enfans la roiauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue , il lui répondit : *Au contraire , je la leur laisserai plus grande , parce qu'elle sera plus durable.*

Le gouvernement de Lacédémone n'étoit donc pas purement monarchique : les Grands y avoient beaucoup de part , & le peuple n'en étoit pas exclus. Toutes les parties de ce corps politique , à mesure qu'elles conspiroient au bien général , y trouvoient le leur : en sorte que , malgré l'inquiétude & l'inconstance du cœur humain , qui soupire toujours après le changement , & ne se guérit jamais de son dégoût pour l'uniformité , Lacédémone pendant plus de sept cents ans se maintint dans l'observation de ses loix,



LETA I
terres,

Le sec
que & le
des terres
cessaire
lique la
plupart c
à pauvre
seul pou
se trouv
nombre
donc l'i
le luxe;
gouvern
& plus g
dire l'inc
chelles :
de remet
& d'en :
pour viv
faire égal
nences &
& au me
Cela f
gea les r
mille pe
la camp

1. ÉTABLISSEMENT. *Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent.*

LE SECOND établissement de Lycurgue & le plus hardi, fut le partage des terres. Il le jugea absolument nécessaire pour rétablir dans la République la paix & le bon ordre. La plupart des habitans du pays étoient si pauvres, qu'ils n'avoient pas un seul pouce de terre, & tout le bien se trouvoit entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe; & deux autres maladies du gouvernement encore plus anciennes & plus grandes que celles-là, je veux dire l'indigence & les excessives richesses : il persuada à tous les citoiens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage, pour vivre ensemble dans une parfaite égalité; ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu & au mérite.

Cela fut aussi-tôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts qu'il distribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts

du territoire de Sparte qu'il distribua à autant de citoyens. On dit que quelques années après, Lycurgue, au retour d'un long voiage, traversant les terres de la Laconie qui venoient d'être moissonnées, & voyant les tas de gerbes parfaitement égaux, il se tourna vers ceux qui l'accompagnoient, & leur dit en riant : *Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs freres qui viennent de faire leurs partages ?*

Après les immeubles, il entreprit de leur faire aussi partager également les autres biens, pour achever de bannir d'entr'eux toute sorte d'inégalité. Mais, voyant qu'ils le supporteroient avec plus de peine s'il s'y prenoit ouvertement, il y procéda par une autre voie en sapant l'avarice par les fondemens. Car premièrement il décria toutes les monnoies d'or & d'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoie de fer, qu'il fit d'un si grand poids & d'un si bas prix, qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix mines, & une chambre entière pour la serrer.

* Cinq cens
livres.

De plus, il chassa de Sparte tous les

arts inutiles
line les
seroient
noient di
noie, pa
noient pe
ps, &
voit poin
qui bien
quoient

3. Et

LYCU
plus vi
& au l
l'amour
établisse
Pour en
toute ma
nous les c
ble des m
glées par
expressem
particulie
Par c
communs
plicité de
le change
aux riche

1. T.
Non si q.

arts inutiles & superflus : mais quand il ne les auroit pas chassés, la plupart seroient tombés d'eux-mêmes, & auroient disparu avec l'ancienne monnoie, parce que les artisans ne trouvoient pas à se défaire de leurs ouvrages, & que cette monnoie de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui bien loin de l'estimer s'en moquoient, & en faisoient des railleries.

3. ÉTABLISSEMENT. *Repas publics.*

LYCURGUE, voulant encore faire plus vivement la guerre à la mollesse & au luxe, & achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisième établissement : ce fut celui des repas. Pour en écarter toute somptuosité & toute magnificence, il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble des mêmes viandes qui étoient réglées par la Loi, & il leur défendit expressément de manger chez eux en particulier.

Par cet établissement des repas communs, & par cette frugale simplicité de la table, on peut dire qu'il fit changer en quelque sorte de nature aux richesses, ^a en les mettant hors

^a Τὸν πλεονεξία, | τὸν ἀπαιτιάσαστο. *Plus.*
 μὴ μὴ δὲ ἀπαιτίασιν, ὅ. ἀπαιτίασιν.

d'Etat d'être désirées, d'être volées, & d'enrichir leurs possesseurs : car il n'y avoit plus aucun moien d'user ni de jouir de son opulence, non pas même d'en faire parade, puisque le pauvre & le riche mangeoient ensemble en même lieu ; & il n'étoit pas permis de venir se présenter aux sales publiques, après avoir pris la précaution de se remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives observoient avec grand soin celui qui ne bûvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient son intempérance, ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisoient mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance ; & ce fut à cette occasion que dans une émeute populaire un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple, indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue, qui sut bien s'en venger ; car par les manières pleines de bonté & de douceur avec lesquelles il le traita, de violent & d'emporté qu'il étoit, il le rendit en assez peu de tems très-modéré & très-sage.

Les
non qui
reçu, il
compag
mois ur
fores de
deux li
quelque
l'apprêti
vres. (C
au rep.
le Roi
tion gl
penfer
la fem
Les
ces repa
à une é
rance.
discours
voioient
converf
des rail
mais qu
choquar
voit qu'
qu'un,
les acc
quand r
la fale,

Les tables étoient chacune d'environ quinze personnes ; & pour y être reçu , il faloit être agréé de toute la compagnie. Chacun apportoit par mois un boisseau de farine , huit mesures de vin , cinq livres de fromage , deux livres & demie de figues , & quelque peu de leur monnoie pour l'apprêt & l'assaisonnement des vi- vres. On étoit obligé de se trouver au repas public ; & lontems après , le Roi Agis , au retour d'une expédition glorieuse , aiant voulu s'en dispenser pour manger avec la Reine sa femme , fut réprimandé & puni.

Les enfans même se trouvoient à ces repas , & on les y menoit comme à une école de sagesse & de tempérance. Là ils entendoient de graves discours sur le gouvernement , & ne voioient rien qui ne les instruisît. La conversation s'égaioit souvent par des railleries fines & spirituelles , mais qui n'étoient jamais basses ni choquantes ; & dès qu'on s'apercevoit qu'elles faisoient peine à quelqu'un , on s'arrétoit tout court. On les accoutumoit aussi au secret ; & quand un jeune homme entroit dans la sale , le plus vieux lui disoit , en

lui montrant la porte : *Rien de tout ce qui se dit ici , ne sort par là.*

*Cic. Tusc.
Quæst. lib. 5.
n. 98.*

Le plus exquis de tous leurs mets étoit ce qu'ils appelloient *la sauce noire* , & les vieillards la préféroient à tout ce qu'on leur servoit sur la table. Denys le Tyran s'étant trouvé à un de ces repas , n'en jugea pas de même , & ce ragoût lui parut fort fade. Je ne m'en étonne pas , dit celui qui l'avoit préparé : l'assaisonnement y a manqué. Et quel assaisonnement , reprit le Tyran ? La course , la sueur , la fatigue , la faim , la soif. Car c'est là , ajouta le Cuisinier , ce qui assaisonne ici tous nos mets.

4. AUTRES ORDONNANCES.

Pag. 47.

QUAND je parle d'ordonnances de Lycurgue , je n'entends pas des loix écrites : il crut n'en devoir laisser presque aucune de cette sorte , persuadé que ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour rendre les villes heureuses & les peuples vertueux , c'est ce qui est empreint dans les mœurs & dans l'esprit des citoiens par la pratique même. Car les principes que l'éducation y a gravés , demeurent fermes & inébranlables , comme

étant for
et touje
durable
& les je
nourris
mêmes l
Voilà p
de laisse
les mit
quer.

Il req
comme
importa
Son gr
partene
leurs pu
ne laissa
élever à
le publi
non , af
eipes cor
inspirass
de la par
Si-tôt
anciens c
& s'ils le
& vigot
sûr nour

v. 7e ne t
monet en

étant fondés sur la volonté seule, qui est toujours un lien plus fort & plus durable que le joug de la nécessité ; & les jeunes gens, qui ont été ainsi nourris & élevés, deviennent eux-mêmes leurs loix & leurs législateurs. Voilà pourquoi Lycurgue, au lieu de laisser ses réglemens par écrit, les mit en usage, & les fit pratiquer.

Il regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Législateur. Son grand principe étoit qu'ils appartenissent encore plus à l'Etat qu'à leurs peres : & c'est pour cela qu'il ne laissa pas ceux-ci maîtres de les élever à leur gré, & qu'il voulut que le public s'emparât de leur éducation, afin de les former sur des principes constans & uniformes, qui leur inspirassent de bonne heure l'amour de la patrie & de la vertu.

Si-tôt qu'un enfant étoit né, les anciens de chaque tribu le visitoient, & s'ils le trouvoient bien formé, fort & vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui assignoient * une

* Je ne comprends pas | gner à chacun des enfans de
comment on pouvoit assi- | Sparte pour son héritage

des neuf mille portions pour son héritage. Si au contraire ils le trouvoient mal fait, délicat & foible, & s'ils jugeoient qu'il n'auroit ni force ni santé, ils le condamnoient à périr, & le faisoient exposer.

On accoutumoit de bonne heure les enfans à n'être point difficiles ni délicats pour le manger; à n'avoir point de peur dans les ténèbres; à ne s'épouvanter pas quand on les laissoit seuls; à ne point se livrer à la mauvaise humeur, ni à la criaillerie, ni aux pleurs; à marcher nus pieds pour se faire à la fatigue; à coucher durement; à porter le même habit en hiver & en été, pour s'endurcir contre le froid & le chaud.

*Xenoph. de
Laced. rep. p.
677.*

*Plut. in Lys.
cxxxv. pag. 50.*

A l'âge de sept ans on les distribuoit dans les classes, où ils étoient élevés tous ensemble sous la même discipline. Leur éducation n'étoit à proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance; le Législateur aiant

*une des neuf mille portions
destinées à cette ville. Le
nombre des citoyens étoit-il
toujours le même? Ne pas-
soit-il jamais celui de neuf
mille? Il n'est point mar-*

*qué ici, comme dans le
partage de la terre sainte,
que les portions assignées à
une famille y demeurassent
toujours, & ne pussent
être entièrement aliénées.*

2. Ὡς τὰ πατρίαν οἶον μάλιστα ἐννοεῖται.

bien co
d'avoir
& aux
ordre &
d'appre
plus ter
mis au:
Penc
Maître
jeunes
exemp
de la
action
prom
son &
mots:
ne he
à dire
cargue
pesant
traire,
de par
Pour
appren
tes les
pays. I
voir o
& à
avoien
cation

bien compris que le moien le plus sûr d'avoir des Citoiens soumis à la Loi & aux Magistrats, ce qui fait le bon ordre & la félicité d'un Etat, étoit d'apprendre aux enfans dès l'âge le plus tendre à être parfaitement soumis aux Maîtres.

Pendant qu'on étoit à table, le Pag. 51. Maître proposoit des questions aux jeunes gens. On leur demandoit par exemple : *Qui est le plus homme de bien de la Ville ? Que dites-vous d'une telle action ?* Il falloit que la réponse fût prompte, & accompagnée d'une raison & d'une preuve conçue en peu de mots : car on les accoutumoit de bonne heure au stile laconique, c'est-à-dire à un stile concis & serré. Lycurgue vouloit que la monnoie fût fort pesante & de peu de valeur ; & au contraire, que le discours comprit en peu de paroles beaucoup de sens.

Pour ce qui est des Lettres, ils n'en Pag. 50. apprenoient que pour le besoin. Toutes les sciences étoient bannies de leur pays. Leur étude ne tendoit qu'à savoir obéir, à supporter les travaux, & à vaincre dans les combats. Ils avoient pour surintendant de leur éducation un des plus honnêtes hommes

de la ville, & des plus qualifiés, ont établiſſoit ſûr chaque troupe des maîtres d'une ſageſſe & d'une probité généralement reconnues.

[Pag 50.

Idem in Inſtitut. Lacon.
Pag. 237.

Un vol d'une certaine eſpece ſeule-
ment, & qui n'en avoit que le nom,
étoit permis & même commandé aux
jeunes gens. Ils ſe glifſoient le plus ſi-
nement & le plus ſubtilement qu'ils
pouvoient dans les jardins & dans les
ſales à manger, pour y dérober des
herbes ou de la viande : & ſ'ils étoient
découverts, on les puniſſoit pour avoir
manqué d'adreſſe. On raconte qu'un
d'eux aiant pris un petit renard, le ca-
cha ſous ſa robe, & ſouffrit, ſans jet-
ter un ſeul cri, qu'il lui déchirât le
ventre avec les ongles & les dents,
juſqu'à ce qu'il tomba mort ſur la
place. J'ai dit que ce vol n'en avoit
que le nom, étant autoriſé par la loi
& par le conſentement de tous les ci-
toiens. La vûe du Légiflateur, en le
permettant, avoit été d'inspirer aux
jeunes Lacédémoniens, deſtinés tous
à la guerre, plus de hardieſſe & de ſi-
neſſe, de les accoutumer de bonne
heure à la vie de ſoldat, & de leur ap-
prendre à vivre de peu, & à pourvoir
eux-mêmes à leur ſubſiſtance. J'ai

travé a
quelque
La par
Lacédém
dans une
neur de
où les e
parens,
le, ſe la
ſur l'aut
& quelc
les couj
même e
peres i
couveri
près d'e
lévérer
Plutarqu
de ſes p
perdre l
vient qu
patiente
patiens L
leur fait
ſouffert
plaindre
l'occ
Lacédém
ſuſtèn

traité ailleurs * cette matière avec quelque étendue.

* *Man. d'E.
ind. T. 3. p.
471. & suiv.*

La patience & la fermeté des jeunes Lacédémoniens éclatoient sur-tout dans une fête qu'on célébroit en l'honneur de Diane surnommée *Orthia*, où les enfans, sous les yeux de leurs parens, & en présence de toute la Ville, se laissoient fouetter jusqu'au sang sur l'autel de cette inhumaine déesse, & quelquefois même expiroient sous les coups, sans pousser aucun cri, ni même aucun soupir. Et c'étoient leurs peres mêmes, qui les voiant tout couverts de sang & de blessures, & près d'expirer, les exhortoient à persévérer constamment jusqu'à la fin. Plutarque nous assure qu'il avoit vu de ses propres yeux plusieurs enfans perdre la vie à ce cruel jeu. De là vient qu'Horace donne l'épithète de patiente à la ville de Lacédémone, *patiens Lacedemon*; & qu'un autre Auteur fait dire à un homme, qui avoit souffert trois coups de bâton sans se plaindre : *Tres plagas Spartana nobilitate concōxi.*

Pag. 511.

*Cic. Tusc.
Quaest. lib. 2.
n. 34.*

Od. 7. lib. 2.

Plut. p. 54.

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens étoit la chasse, & les différens exercices du corps. Il leur

étoit défendu d'exercer aucun art mécanique. Les Ilotes, qui étoient une espèce d'esclaves, cultivoient leurs terres, & leur en rendoient un certain revenu.

Pag. 55. Lycurgue vouloit que ses citoyens jouissent d'un grand loisir. Il y avoit des sales communes où l'on s'assembloit pour la conversation. Quoiqu'elle roulât assez souvent sur des matières graves & sérieuses, elle étoit assaisonnée d'un sel & d'un agrément qui instruisoit & corrigeoit en divertissant. Ils étoient rarement seuls : on les accoutumoit à vivre, comme les abeilles, toujours ensemble, toujours autour de leurs Chefs. L'amour de la patrie & du bien commun, étoit leur passion dominante. Ils ne croioient point être à eux, mais à leur pays. Pédarète n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cens qui avoient un certain rang distingué dans la ville, s'en retourna chez lui fort content & fort gai, disant qu'il étoit ravi que Sparte, eût trouvé trois cens hommes plus honnêtes gens que lui.

Pag. 56. Tout inspiroit, à Sparte, l'amour de la vertu, & la haine du vice : les actions des citoyens, leurs conversa-

D
tions, &
ques. Il é
nourris a
es & d'
sent vert
pouvoien
pour cor
habitude
à toutes
ger, de
mœurs
licentier
inspiré.
les max
aussi de
n'y ven
profitab
amiroit
entrer a
de son f
plus im
fermer l
corromp
pestifère
A pro
l'exercic
la gueri
tout re
étoit b

tions, & même les inscriptions publiques. Il étoit difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes & d'exemples vivans, ne devinssent vertueux, de la manière dont le pouvoient être des payens. Ce fut pour conserver en eux cette heureuse habitude, que Lycurgue ne permit pas à toutes sortes de personnes de voyager, de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs étrangères, & des coutumes licentieuses, qui leur auroient bientôt inspiré du dégoût pour la vie & pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de sa ville tous les étrangers qui n'y venoient pour rien d'utile ni de profitable, & que la curiosité seule y attiroit; craignant que chacun n'y fit entrer avec lui les défauts & les vices de son pays, & persuadé qu'il étoit plus important & plus nécessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues, qu'aux malades & aux pestiférés.

A proprement parler, le métier & l'exercice des Lacédémoniens étoit la guerre. Tout tendoit là chez eux: tout respiroit les armes. Leur vie étoit bien plus douce à l'armée qu'à

la ville : & il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un tems de repos & de rafraîchissement, parce qu'alors les liens de cette discipline dure & austère qui régnoit à Sparte étoient un peu relâchés, & qu'on leur laissoit plus de liberté. Chez eux la première loi de la guerre & la plus inviolable, comme Démarate le déclara à Xerxès, étoit de ne jamais prendre la fuite, quelque supérieure en nombre que pût être l'armée des ennemis; de ne jamais quitter son poste; de ne point livrer ses armes; en un mot, de vaincre ou de mourir. Cette maxime leur paroissoit si capitale, que le poëte Archiloque étant venu à Sparte, ils l'obligèrent dans le moment même d'en sortir, parce qu'ils apprirent que dans une de ses poésies il avoit dit qu'il valoit mieux jeter bas ses armes, que de s'exposer à mourir.

* De là vient qu'une mere recommandoit à son fils qui partoît pour une campagne, de revenir avec son bou-

*Herod. lib.
7. cap. 104.*

*Plut. in La-
con. in l. i. tit.
pag. 239.*

2 Ἀλλὰ προκαθίστα
τῷ πατρὶ τὴν ἀσπίδα, ἢ
παρακλινόμενον. Τίτιν,
(19) ἢ τὰς, ἢ ἐπὶ τὰς.
Plut. in Lacon. apothegm.

*pag. 241. On raportoît
quelquefois sur leurs bou-
cliers ceux qui avoient été
tués.*

D
dier, ou
autre, a
mort da
patric, i
mis mis
dispositi
Lacédém
taille de
nette, le
qui éto
félicitoi
loient d
dieux d
fait leu
de cet
défaite
re, ceux
un com
toujours
duoit d
d'emple
des, m
s'allier
on leur
rages e
Ils r
voir i
par des
bliques
à l'enn

clier, ou sur son bouclier; & qu'une autre, apprenant que son fils étoit mort dans le combat en défendant sa patrie, répondit froidement: *Je ne l'avois mis au monde que pour cela.* Cette disposition étoit commune parmi les Lacédémoniens. Après la fameuse bataille de Leuctres qui leur fut si funeste, les peres & les meres de ceux qui étoient morts en combattant se félicitoient les uns les autres, & alloient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfans avoient fait leur devoir; au lieu que les parens de ceux qui avoient survécu à cette défaite étoient inconsolables. A Sparte, ceux qui avoient pris la fuite dans un combat, étoient diffamés pour toujours. Non-seulement on les excluait de toutes sortes de charges & d'emplois, des assemblées, des spectacles; mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par les mariages, & on leur faisoit impunément mille outrages en public.

Ils n'alloient au combat qu'après avoir imploré le secours des dieux par des sacrifices & des prières publiques: & pour lors ils marchaient à l'ennemi pleins de confiance, com-

*Cic. lib. 1.
Tusc. Quæst.
n. 102.
Plut. in vit. 2
Agæf. p. 612.*

*Plut. in Lyc.
pag. 53.*

me étant assurés de la protection divine, & pour me servir de l'expression de Plutarque, comme si Dieu étoit présent, & combattoit avec eux :
 ὡς τὸ θεὸν συμπόρῳ.

Pag. 54.

Quand ils avoient rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivoient qu'autant qu'il le falloit pour s'assurer la victoire : après quoi ils se retiroient, estimant qu'il n'étoit ni glorieux, ni digne de la Grèce, de tailler en pièces des gens qui cèdent & qui se retirent. Et cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable : car leurs ennemis, sachant que tout ce qui résistoit étoit passé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards, préféroient ordinairement la fuite à la résistance.

Pag. 57.

Quand les premiers établissemens de Lycurgue furent reçus & confirmés par l'usage, & que la forme de gouvernement qu'il avoit établie parut assez forte & assez vigoureuse pour se maintenir d'elle-même & pour se conserver : comme Platon^a dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il se réjouit

^a Ce passage de Platon | lieu de croire que ce Philo-
 est dans le Timée, & donne | sophe avoit lu ce que Moïse

D
 lorsqu'il
 miers r
 telle &
 leur de
 dent &
 un re
 il les vi
 seules &
 Mais
 pendoit
 les rend
 il fit en
 stoit en
 tant &
 lequel
 d'Apoll
 tous jur
 retour i
 de gouv
 Quand
 consulta
 étoient b
 dre les S
 La Prétr
 quoit rie
 Sparte le
 de Dieu
 le monde
 qu'il qu'il

lorsqu'il le vit tourner & faire ses premiers mouvemens avec tant de justesse & d'harmonie ; ainsi le Législateur de Sparte , charmé de la grandeur & de la beauté de ses loix , sentit un redoublement de plaisir quand il les vit , pour ainsi dire , marcher seules & cheminer si heureusement.

Mais desirant , autant que cela dépendoit de la prudence humaine , de les rendre immortelles & immuables , il fit entendre au peuple qu'il lui restoit encore un point le plus important & le plus essentiel de tous , sur lequel il vouloit consulter l'oracle d'Apollon ; & en attendant , il les fit tous jurer que jusqu'à ce qu'il fût de retour ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie. Quand il fut arrivé à Delphes , il consulta le dieu pour savoir si ses loix étoient bonnes & suffisantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. La Prêtresse lui répondit qu'il ne manquoit rien à ses loix , & que tant que Sparte les observeroit , elle seroit la

dit de Dieu quand il créa le monde : Vidit Deus cuncta quæ fecerat , & erant valde bona. Gen. 1, n. 13.

plus glorieuse ville du monde , & jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte , & croiant son ministère consommé , il mourut volontairement à Delphes , en s'abstenant de manger. Il étoit persuadé que la mort même des grands personnages & des hommes d'Etat ne doit pas être oisive ni inutile à la République , mais une suite de leur ministère , une de leurs plus importantes actions , & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la sorte il mettoit le sceau & le comble à tous les services qu'il avoit rendus pendant sa vie à ses citoyens , puisque sa mort les obligeroit à garder toujours ses ordonnances , qu'ils avoient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

En exposant les sentimens de Lycurgue sur sa propre mort , tels que Plutarque les a marqués , je suis bien éloigné de les approuver : & j'en dis autant de plusieurs faits pareils , que je raporte quelquefois sans y joindre de réflexion , mais sans prétendre y donner d'approbation. Les prétendus

sages du
ticle don
coup d'a
bornées
ils établ
ble , qu'
leurs écr
dans le
par son
que pa
de celui
dire de
doient
coupab
son, d'
mais d
sortir er
gistrat &
tant ses
portes d
les, par

a Verat
injustu tam
est Dei , d
Artem vi
de, de senet
Cato sic
et causam
tum se esse
et enim do
nibus Deus
non suo de
viti causam
ipso delectu

sages du paganisme n'avoient sur l'article dont il s'agit ici, comme sur beaucoup d'autres, que des lumières fort bornées, & mêlées d'épaisses ténèbres, ils établissoient ce principe admirable, qu'on trouve dans plusieurs de leurs écrits : Que l'homme, placé dans le monde comme dans un poste par son Général, ne peut le quitter que par le commandement exprès de celui de qui il dépend, c'est-à-dire de Dieu même. Ils le regardoient aussi quelquefois comme un coupable condamné à une triste prison, d'où il pouvoit desirer de sortir, mais d'où il ne lui étoit permis de sortir en effet que par l'ordre du Magistrat & de la Justice, & non en brisant ses chaînes, ni en forçant les portes du cachot. Ces idées sont belles, parce qu'elles sont vraies : mais

a Vetar Pythagoras, injussu Imperatoris, id est Dei, de præsidio & statione vitæ decedere. *Cic. de senect. n. 73.*

Cato sic. abiit è vita, ut causam moriendi natum se esse gauderet. Vetat enim dominans ille in nobis Deus injussu hinc nos suo demigrare. Cum verò causam justam Deus ipse dederit, ut tunc so-

crati, nunc Catoni, sæpe multis : nam ille, medius fidius, vir sapiens, lætus ex his tenebris in lucem illam excesserit. Nec tamen illa vincula carceris rupit ; leges enim verant : sed, tanquam à magistratu aut ab aliqua potestate legitima, sic à Deo evocatus atque emissus, exierit. *Id. 1. Tusc. Quæst. n. 74.*

l'application qu'ils en faisoient étoit fautive, en prenant pour un ordre exprès de la divinité, ce qui n'étoit qu'un effet de leur foiblesse ou de leur orgueil, qui les portoit à se donner la mort à eux-mêmes, soit pour se délivrer des peines de cette vie, soit pour immortaliser leur nom dans la postérité, comme cela arriva à Lycurgue, à Caton, & à tant d'autres.

REFLEXIONS sur le gouvernement de Sparte, & sur les loix de Lycurgue.

I. Choses louables dans les Loix de Lycurgue.

Pag. 58.

IL FAUT bien, à n'en juger même que par l'événement, qu'il y eût dans les loix de Lycurgue un grand fonds de sagesse & de prudence, puisque tant qu'elles furent observées exactement à Sparte, & elles le furent pendant plus de cinq cens ans, cette ville fut si puissante & si florissante. C'étoit moins, dit Plutarque en parlant des loix de Sparte, le gouvernement & la police d'une ville ordinaire, que la conduite & le règlement d'un homme sage qui passe toute sa vie dans les exercices de

de la v
même
gnent
tion &
roit le
leurs &
avec un
& une
à toute
mise à
rannies
dans le
guerre
plus se
clier,
fadeur
que to
geoient
abeilles
thice de
nement
les hon

* C'étoit
d'immense
telle, une b
de parolien
allient au
de manière
aucun vain
sur cette b
avoir écri
l'œuvre. &
Général à
d'après. C
T.

de la vertu. Ou plutôt, continue ce même auteur, comme les poètes feignent qu'Hercule, avec la peau de lion & la massue seulement, parcourroit le monde, & le purgeoit de voleurs & de tyrans : Sparte de même, avec une simple bande * de parchemin & une méchante cape, donnoit la loi à toute la Grèce volontairement soumise à son empire, étouffoit les tyrannies & les injustes dominations dans les cités, terminoit à son gré les guerres, & calmoit les séditions, le plus souvent sans remuer un seul bouclier, & en envoyant un seul Ambassadeur, qui ne paroïssoit pas plutôt, que tous les peuples soumis se rangeoient autour de lui, comme les abeilles autour de leur roi, tant la justice de cette ville & son bon gouvernement imprimoient de respect à tous les hommes.

* C'étoit ce que les Lacédémoniens appelloient Scytale, une bande de cuir ou de parchemin qu'ils entortilloient autour d'un bâton, de manière qu'il n'y avoit aucun vuide. Ils écrivoient sur cette bande, & après avoir écrit ils la dérouloient, & l'envoioient au Général à qui elle étoit adressée. Ce Général, qui

avoit un autre bâton tout semblable à celui sur lequel cette bande avoit été roulée & écrite, l'appliquoit sur ce bâton, & par ce moyen il trouvoit la suite & la liaison des caractères, qui sans cela étoient si dérangés, qu'ils ne pouvoient être lus. Plut. in vit. Lys. p. 444.

1.
Nature du
gouvernement
de Sparte.

ON TROUVE à la fin de la vie de
Lycurgue une réflexion de Plutarque,
qui seule feroit un grand éloge de ce
Législateur. Il dit que Platon, Dio-
gène, Zénon, & tous ceux qui ont
entrepris de parler de l'établissement
d'un Etat politique, ont pris pour
modèle la république de Lycurgue :
avec cette différence, qu'ils se sont
bornés à des paroles & à des discours,
mais que Lycurgue, sans s'arrêter à
des idées & à des projets, a mis en
œuvre & produit au grand jour une
police inimitable, & a formé une ville
entière de philosophes.

Pour y réussir, & pour établir une
forme de république la plus parfaite
qui fût possible, il avoit comme fondu
& mêlé ensemble ce que chaque espé-
ce de gouvernement paroïssoit avoir
de plus utile pour le bien public, en
tempérant l'une par l'autre, & balan-
çant les inconvéniens de chacune en
particulier par les avantages que pro-
curoit la réunion de toutes ensemble.
Sparte tenoit quelque chose de l'état
monarchique par l'autorité de ses rois :
le Conseil des Trente, autrement dit
le Sénat, étoit une véritable aristo-
cratie : & le pouvoir qu'avoit le peu-

p'e d
donne
gouve
blifier
la sui
fectue
& sup
Plator
la sage
semer
salura
que p
que r
ne de

LE
gue de
parmi
tièrem
les pro
tems q
& de l'
de ré
mais il
si l'hist
Sparte
plusieur
En tr

a Niqu
l'hist
l'hist
l'hist

pe de nommer les Sénateurs, & de donner force aux loix, ressembloit au gouvernement démocratique. L'établissement des Ephores corrigea dans la suite ce qu'il pouvoit y avoir de defectueux dans ces premiers réglemens, & suppléa ce qui pouvoit y manquer. Platon, en plus d'un endroit, admire la sagesse de Lycurgue dans l'établissement du Sénat, qui fut également salutaire aux rois & au peuple :² parce que par ce moien la loi devint l'unique maitresse des rois, & que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

LE DESSEIN que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres ^{2.} *Partage égal des terres : or & argent bannis de Sparte.* parmi les citoiens, & de bannir entièrement de Sparte le luxe, l'avarice, les procès, les dissensions, en même tems qu'il en banniroit l'usage de l'or & de l'argent, nous paroîtroit un plan de république sagement imaginé, mais impraticable dans l'exécution, si l'histoire ne nous apprenoit que Sparte a subsisté dans cet état pendant plusieurs siècles.

En mettant au rang des choses loua-

α Νόμος ἰσχυρὸν κέρει καὶ τιμῶν τιμῶν. Plat. Epist. 8.
ἰσχυρὸ βασιλεὺς τῶν ἀνθρώπων, ἀλλ' ὅτι ἀνδρῶν

bles dans les loix de Lycurgue l'établissement dont je parle ici, je ne prétends pas le donner comme absolument irrépréhensible, Car j'ai peine à le concilier avec cette loi naturelle qui défend d'ôter à l'un ce qui lui appartient, pour le donner à un autre; & c'est pourtant ce qui arriva pour lors. Je ne considère donc dans ce partage des terres que ce qu'il a de beau en lui-même, & de digne d'admiration.

Concevons-nous en effet qu'on ait pu persuader à des citoyens qui étoient les plus riches & les plus opulens de leur ville de renoncer à tous leurs biens & à tous leurs revenus, de se confondre en tout avec les plus pauvres, de s'assujettir à un régime de vivre très-dur & très-génant, de s'interdire en un mot l'usage de tout ce qui est regardé ailleurs comme faisant la douceur & la félicité de la vie? Voilà pourtant de quoi Lycurgue est venu à bout.

Un tel établissement seroit moins merveilleux, s'il n'avoit subsisté que pendant la vie du Législateur : mais on fait qu'il lui survécut de plusieurs siècles. Xénophon dans l'éloge qu'il

nous
dans l
quent
ville
muabl
penda
Soli, d
cédém
gens
nunqu
bien q
pline
fance
mais
qu'ell
gueur
lequel
de se li
l'or, re
mour p
tant de
d'argen
doires,
de Lycl
Mais
d'or & d
plaie qu
aux loix
la fuite
encore

nous a laissé d'Agéfilas , & Cicéron dans l'une de ses harangues , remarquent que Lacédémone étoit la seule ville du monde qui eût conservé immuablement sa discipline & ses loix pendant un si grand nombre d'années. *Soli* , dit le dernier en parlant des Lacédémoniens , *toto orbe terrarum septingentos jam annos amplius unis moribus & nunquam mutatis legibus vivunt*. Je croi bien que du tems de Cicéron la discipline de Sparte , aussi bien que sa puissance , étoit fort affoiblie & diminuée : mais tous les historiens conviennent qu'elle se maintint dans toute sa vigueur jusques au règne d'Agis , sous lequel Lylandre , incapable lui-même de se laisser éblouir & corrompre par l'or , remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses , en y apportant des sommes immenses d'or & d'argent , qui étoient le fruit de ses victoires , & en renversant par là les loix de Lycurgue.

Mais l'introduction de la monnoie d'or & d'argent ne fut pas la première plaie que les Lacédémoniens firent aux loix de leur Législateur. Elle fut la suite du violement d'une autre loi encore plus fondamentale. L'ambi-

A a iij

Pro Flacco
num. 63.

tion fraia le chemin à l'avarice. Le desir des conquêtes entraîna celui des richesses, sans lesquelles on ne pouvoit songer à étendre sa domination. Le principal but de Lycurgue dans l'établissement de ses loix, & sur-tout de celle qui interdisoit l'usage de l'or & de l'argent, étoit, comme l'ont judicieusement observé Polybe & Plutarque, de réprimer & de réfréner l'ambition de ses citoyens, de les mettre hors d'état de faire des conquêtes, & de les forcer en quelque sorte de se renfermer dans l'enceinte étroite de leur pays, sans porter plus loin leurs vûes ni leurs prétentions. En effet, le gouvernement qu'il avoit établi suffisoit pour défendre les frontières de Sparte; mais il ne suffisoit pas pour la rendre maitresse des autres villes.

Le dessein de Lycurgue n'avoit donc pas été de former des Conquérans. Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoyens, il leur défendit expressément, quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer, de s'exercer à la marine, d'avoir des flotes, & de combattre sur mer. Ils furent religieux observateurs de cette défense pendant plusieurs siècles, & jusqu'à la défaite

*Polyb. l. 6.
p. 491.*

*Plut in moribus La. edam.
p. 239.*

de Xe
rent à
pour
ble. 2
ces co
times
s (C
peine
à l'occ
Qu
citoie
n'avo
état
des i
dre. 1
dats é
des ar
dans
dans l'
tencan
lui de
qu'une
lier, n
lide &
homm
tarque
beau q
minati
vent de
Empire

de Xerxès. A cette occasion ils songèrent à s'emparer de l'empire de la mer, pour éloigner un ennemi si redoutable. Mais s'étant bientôt aperçu que ces commandemens éloignés & maritimes, corrompoient les mœurs de leurs Généraux, ils y renoncèrent sans peine, comme nous le remarquerons à l'occasion du roi Pausanias.

Quand Lycurgue avoit armé ses citoyens de boucliers & de lances, ce n'avoit point été pour les mettre en état de commettre plus impunément des injustices, mais pour s'en défendre. Il en avoit fait un peuple de soldats & de guerriers, afin qu'à l'ombre des armées ils vécussent dans la liberté, dans la modération, dans la justice, dans l'union, dans la paix, en se contentant de leur terrain sans usurper celui des autres, & en se persuadant qu'une ville, non plus qu'un particulier, ne peut espérer un bonheur solide & durable que par la vertu. Des hommes corrompus, dit encore Plutarque, qui ne voient rien de plus beau que les richesses, & qu'une domination puissante & étendue, peuvent donner la préférence à ces vastes Empires qui ont assujetti l'univers

*Plut. in vit.
Lycurg. p. 59.*

*Plut. ibid.
& in vit.
Agésil. p. 614.*

par la violence : mais Lycurgue étoit convaincu qu'une ville n'avoit besoin de rien de tout cela pour être heureuse, Sa politique, qui a fait avec justice l'admiration de tous les siècles, avoit pour principal but l'équité, la modération, la liberté, la paix ; & elle étoit ennemie de l'injustice, de la violence, de l'ambition, de la passion de dominer & d'étendre les bornes de la république de Sparte.

Ces sortes de réflexions, que Plutarque sème de tems en tems dans ses vies, & qui en font la plus grande & la plus solide beauté, peuvent contribuer infiniment à donner une véritable notion de ce qui fait la solide gloire d'un Etat réellement heureux, & à détromper de bonne heure de l'idée qu'on se forme de la vaine grandeur de ces Empires qui ont englouti les Roiaumes, & de ces fameux Conquistérans qui ne doivent ce qu'ils sont qu'à la violence & à l'usurpation.

3.
Excellente
éducation de la
jeunesse.

LA LONGUE durée des Loix établies par Lycurgue, est certainement une chose bien merveilleuse : mais le moien qu'il employa pour y réussir, n'est pas moins digne d'admiration. Ce moien fut le soin extraordinaire

qu'il p
Lacéd
vére di
marqu
ment :
l'éduca
primé
ne leu
lait l'a
que f
confer
comm
qui a
ron f
buant
tiates
rel, qu
recevo
flata au
ura ce
puatur
portan
a ce qu
d'une
l'amou
Le g
Aristot
étoit q
l'Etat,
a 522

qu'il prit de faire élever les enfans des Lacédémoniens dans une exacte & sévère discipline. Car, comme le fait remarquer Plutarque, la religion du serment auroit été un foible lien, si par l'éducation & la nourriture il n'eût imprimé les Loix dans leurs mœurs, & ne leur eût fait sucer presque avec le lait l'amour de sa police. Aussi vit-on que ses principales ordonnances se conservèrent plus de cinq cens ans, & comme une bonne & forte teinture qui a pénétré jusqu'au fond. Et Cicéron fait la même remarque, en attribuant le courage & la vertu des Spartiates, non pas tant à leur bon naturel, qu'à l'excellente éducation qu'on recevoit à Sparte : *Cujus civitatis spe-* Orat. pro
Flacco. n. 63.
Etata ac nobilitata virtus, non solum na-
turâ corroborata, verum etiam disciplinâ
putatur. Ce qui fait voir de quelle importance il est pour un Etat de veiller à ce que les jeunes gens soient élevés d'une manière propre à leur inspirer l'amour des Loix de la patrie.

Le grand principe de Lycurgue, & Aristote le répète en termes formels, Lit. 8. Po-
litic.
étoit que, comme les enfans sont à l'Etat, il faut qu'ils soient élevés par

α ὡς περ βασις ἀπράτῳ ὃ ἰχθύς παταλάμιν.

A a v

l'Etat, & selon les vûes de l'Etat. C'est pour cela qu'il vouloit qu'ils fussent élevés en public & en commun, & non abandonnés au caprice des parens, qui pour l'ordinaire par une indulgence molle & aveugle, & par une tendresse mal entendue, énervent en même tems & le corps & l'esprit de leurs enfans. A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurcissoit au travail & à la fatigue par les exercices de la chasse & de la course : on les accoutumoit à supporter la faim & la soif, le chaud & le froid. Et, ce que les meres auront bien de la peine à se persuader, c'est que tous ces exercices durs & pénibles tendoient à leur procurer une forte & robuste santé, capable de soutenir les fatigues de la guerre, à laquelle ils étoient tous destinés, & la leur procuroient en effet.

^{4.}
Obéissance.

MAIS ce qu'il y avoit de plus excellent dans l'éducation de Sparte, c'est qu'elle enseignoit parfaitement aux jeunes gens à obéir. De là vient que le poëte Simonide donne à cette ville un épithète * bien magnifique, qui marque qu'elle seule savoit dom-

* Δαμασίστορος : c'est-à-dire, dompteuse d'hommes.

ter les
souple
les chi
dresse
C'est
Xéno
Spart
plus b
les sci
der &
U.
plus l
jeune
un g
& de
toute
célar
vant
comp
bliqu
avec
& toi
conne
moni
se dé
la pa
trant
spe
ne l

a b
hpiu

ter les esprits, & rendre les hommes souples & soumis aux loix, comme les chevaux que l'on forme & que l'on dresse dès leurs plus tendres années. C'est pour cela qu'Agéfilas conseilla à Xénophon de faire venir ses enfans à Sparte, ^a afin qu'ils y apprissent la plus belle & la plus grande de toutes les sciences, qui est celle de commander & d'obéir.

UNE des leçons qu'on inculquoit le plus souvent & le plus fortement aux jeunes Lacédémoniens, étoit d'avoir un grand respect pour les vieillards, & de leur en donner des marques en toute occasion, en les saluant, en leur cédant le pas dans les rues, en se levant par honneur devant eux dans les compagnies & dans les assemblées publiques, mais sur-tout en recevant avec docilité & soumission leurs avis, & même leurs réprimandes. On reconnoissoit à ce caractère un Lacédémonien. En user autrement, ç'eût été se dégrader soi-même, & faire injure à sa patrie. Un vieillard d'Athènes entrant dans le théâtre pour assister aux spectacles, aucun de ses compatriotes ne lui offrit de place. Dès qu'il appro-

^{5.}
*Respect pour
les vieillards.
Plut. in La-
con. Institut.
p. 237.*

^a Μαθημαίτες τῶν μα- | θῶσι καὶ ἀρχῶν.
θημάτων τὸ καλλίστεν, ἀρχῶν

cha de l'endroit où étoient assis les Ambassadeurs de Lacédémone avec leur suite, tous se levèrent devant le vieillard, & le placèrent au milieu d'eux.^a Lyfandre avoit donc raison de dire que la vieillesse n'avoit nulle part de domicile si honorable que dans la ville de Sparte, & qu'il étoit beau d'y vieillir.

2. *Choses blâmables dans les Loix de Lycurgue.*

POUR mieux faire sentir le foible des loix de Lycurgue, j'en aurois qu'à les comparer à celles de Moyse, qu'on reconnoit bien avoir été dictées par une sagesse plus qu'humaine. Mais mon dessein n'est pas d'entrer ici dans un détail exact de tout ce qui pourroit être blâmé dans les ordonnances de Lycurgue : je me contenterai de quelques légères réflexions, que le Lecteur sans doute, justement blessé & revolté par le simple récit de quelques-unes de ces ordonnances, aura déjà faites avant moi.

EN EFFET, pour commencer par le

a. Sur le choix des enfans qui devoient être élevés en exposés.

a Lyfandrum Lacedæmonium dicere aiunt solitum: Lacedemone esse honestissimum domici-

lium senectutis. Cic. de senect. n. 63. Εἰς Λακεδαιμόνιον καλίστα γυγῆσι. Plut. in Moral. p. 795.

choix
vés ou
de l'in
nonce
des er
naître
ble &
tenir l
quels
Sujets
est-il
foible
bien
nent
feroit
patrie
& con
la pruc
le cou
mot te
de l'es
ex ami
ami
curgu
de ser
Spart
que l
leurs
taille

choix des enfans qui devoient être élevés ou exposés, qui ne seroit choqué de l'injuste & barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfans qui avoient le malheur de naître avec une compléxion trop foible & trop délicate pour pouvoir soutenir les fatigues & les exercices auxquels la République destinoit tous ses Sujets? Est-il donc impossible, & cela est-il sans exemple, que des enfans, foibles d'abord & délicats, se fortifient dans la suite de l'âge, & deviennent même très-robustes? Quand cela seroit, n'est-on en état de servir sa patrie que par les forces du corps? & compte-t-on pour rien la sagesse, la prudence, le conseil, la générosité, le courage, la grandeur d'ame, en un mot toutes les qualités qui dépendent de l'esprit? *Omnino illud honestum, quod ex animo excelso magnificoque querimus, animi efficitur non corporis viribus.* Cic. lib. 1. offic. n. 79. Ibid. n. 70. Lycurgue lui-même a-t-il rendu moins de service & fait moins d'honneur à Sparte par l'établissement de ses loix, que les plus grands Capitaines par leurs victoires. Agésilas étoit d'une taille si petite, & d'une mine si peu

avantageuse , qu'à sa première vûe les Egyptiens ne purent s'empêcher de rire : & cependant il avoit fait trembler le grand Roi de Perse jusques dans le fond de son palais.

MAIS , ce qui est bien plus fort que tout ce que je viens de rapporter , un autre a-t-il quelque droit sur la vie des hommes , que celui de qui ils l'ont reçue , c'est-à-dire que Dieu même ; & un Législateur n'usurpe-t-il pas visiblement son autorité , quand indépendamment de lui il s'arroe un tel pouvoir ? Cette ordonnance du Décalogue , qui n'étoit autre chose que le renouvellement de la loi naturelle , *Tu ne tueras point* , condamne généralement tous ceux des anciens qui croioient avoir droit de vie & de mort sur leurs esclaves , & même sur leurs enfans.

2. Soins universels
que des corps.

LE GRAND défaut des loix de Lycurgue , comme Platon & Aristote l'ont remarqué , c'est qu'elles ne tenoient qu'à former un peuple de soldats. Ce Législateur paroît en tout occupé du soin de fortifier les corps , nullement de celui de cultiver les esprits. Pourquoi bannir de sa République tous les arts & toutes les scien-

ces ,
tageu
lit l'e
& d'ir
viles ,
à entr
comm
vient
niens
d'aust
défau
éduca
de to
C'
à Sp
re les
le fro
jettir
pénibl
quelle
exéc
faire ,
toutes
il por
temen
parlé ?

1 Omit
as pue
tuen i
Pro Ar
b 224

ces, ^a dont un des fruits le plus avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, & d'inspirer des manières douces, civiles, honnêtes, propres en un mot à entretenir la société, & à rendre le commerce de la vie agréable? De là vient que le caractère des Lacédémoniens avoit quelque chose de dur, d'austère, & souvent même de féroce: défaut, qui venoit en partie de leur éducation, & qui aliéna d'eux l'esprit de tous les alliés.

C'ÉTOIT une excellente pratique à Sparte d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif; & ^b d'assujettir par différens exercices durs & pénibles le corps à la raison, à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres, ce qu'il ne peut faire, s'il n'est en état de supporter toutes sortes de fatigues. Mais faloit-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé? & n'étoit-ce pas une brutalité

3. *Cymanté*
barbare à l'égard des enfans.

^a Omnes artes, quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet.
Pro Arch. n. 4.

^b Exercendum corpus,

& ita afficiendum est, ut obedire consilio rationis possit in exequendis negotiis & labore tolerando. *Lib. 2. de officiis. 79.*

& une barbarie dans des peres & des meres , de voir de sang froid couler le sang des plaies de leurs enfans , & de les voir même souvent expirer sous les coups de verges ?

4. *Fermeté
pas humaine
dans les meres.*

ON ADMIRE le courage des meres Spartaines , à qui la nouvelle de la mort de leurs enfans tués dans un combat non seulement n'arrachoit aucunes larmes , mais caufoit une sorte de joie. J'aimerois mieux que dans une telle occasion la nature se fît entrevoir davantage , & que l'amour de la patrie n'étouffât pas tout-à-fait les sentimens de la tendresse maternelle. Un de nos Généraux , à qui dans l'ardeur du combat on apprit que son fils venoit d'être tué , parla bien plus sagement. » Songeons , » dit-il , maintenant à vaincre l'ennemi , demain je pleurerai mon fils.

5. *Excessif
loisir.*

JE NE VOI pas comment on peut excuser la loi qu'imposa Lycurgue aux Lacédémoniens de passer dans l'oïfiveté tout le tems de leur vie , excepté celui où ils faisoient la guerre. Il laissa tous les arts & tous les métiers aux esclaves & aux étrangers qui habitoient parmi eux , & ne mit

entre
boudi
dange
le non
pour
tel poi
lui de
parmi
dans
loisir
toujou
journ
C'est
re ar
mi la
turell
lui do
re , la
passen
tilité.
cultu
sous d
honor
que le
science
seulen
sieurs
noïssa
gout

entre les mains de ses citoyens que le bouclier & la lance. Sans parler du danger qu'il y avoit de souffrir que le nombre des esclaves, nécessaires pour cultiver les terres, s'accrût à un tel point, qu'il passât de beaucoup celui des maîtres, ce qui fut souvent parmi eux une source de sédition ; dans combien de défordres un tel loisir devoit-il plonger des hommes toujours desœuvrés, sans occupation journalière, & sans travail réglé ? C'est un inconvenient qui n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la noblesse, & qui est une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'on lui donne. Excepté le tems de la guerre, la plûpart de nos gentils-hommes passent leur vie dans une entière inutilité. Ils regardent également l'agriculture, les arts, le commerce au dessous d'eux, & ils s'en croiroient des-honorés. Ils ne savent souvent manier que les armes. Ils ne prennent des sciences qu'une légère teinture, & seulement pour le besoin : encore plusieurs d'entr'eux n'en ont aucune connoissance, & se trouvent sans aucun goût pour la lecture. Ainsi il n'est pas

étonnant que la table , le jeu , les parties de chasse , les visites réciproques , des conversations pour l'ordinaire assez frivoles , fassent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque esprit !

C. Duret à l'égard des Ilotes.

LYCURGUE seroit absolument inexcusable s'il avoit donné lieu , comme on l'en accuse , à la dureté & à la cruauté qu'on exerçoit dans sa République contre les Ilotes. C'étoient des esclaves , dont les Lacédémoniens se servoient pour labourer leurs terres. Non seulement ils les enivroient , pour les faire paroître en cet état devant leurs enfans , & pour inspirer à ceux-ci une grande horreur d'un vice si bas & si honteux ; mais ils les traitoient avec la dernière barbarie , & se croioient permis des'en défaire par les voies les plus violentes , sous prétexte qu'ils étoient toujours prêts à se revolter. Dans une occasion que Thucydide rapporte , deux mille de ces Ilotes disparurent tout d'un coup , sans qu'on sût ce qu'ils étoient devenus. Plutarque prétend que cette coutume barbare ne fut mise en usage que depuis Lycurgue , & qu'il n'y eut aucune part.

Lib. 4.

MAI
condan
connoi
dans qu
plongé
qu'il a
destie,
tion de
fut fat
dres q
Aristot
on coi
née de
gislato
ne, le
de l'E
est la c
lianifr
On
manier
tageuse
de ce
blent
celles
bien au
peuple
tage é
aux r
ment
une e

MAIS ce qui rend Lycurgue plus condannable , & ce qui fait mieux connoître dans quelles ténèbres & dans quels désordres le paganisme étoit plongé , c'est de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur & à la modestie , dans ce qui regarde l'éducation des filles & les mariages ; ce qui fut sans doute la source des désordres qui régnoient à Sparte , comme Aristote l'a sagement observé. Quand on compare à cette licence effrénée des réglemens du plus sage Législateur qu'ait eu l'antiquité profane , la sainteté & la pureté des loix de l'Evangile , on comprend quelle est la dignité & l'excellence du christianisme.

7. Pudor
& modestia
absolument
négligés.

Lib. 2. de
Rep. c. 9.

On le comprend encore d'une manière qui n'est pas moins avantageuse , par la comparaison même de ce que les loix de Lycurgue semblent avoir de plus louable , avec celles de l'Evangile. C'est une chose bien admirable, il faut l'avouer, qu'un peuple entier ait consenti à un partage de terres qui égaloit les pauvres aux riches , & que par le changement de monnoie il se soit réduit à une espèce de pauvreté. Mais le Lé-

gislateur de Sparte, en établissant ces loix, avoit les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot, *Bienheureux les pauvres d'esprit* ; & des milliers de fidèles, dans la suite de tous les siècles, renoncent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout, pour suivre Jésus-Christ pauvre.

ARTICLE HUITIÈME.

Gouvernement d'Athènes. Loix de Solon. Histoire de cette République depuis Solon jusqu'au règne de Darius I.

J'AI DÉJÀ remarqué qu'Athènes, dans sa naissance, eut des Rois. Mais ils n'en avoient que le nom : toute leur puissance, presque restreinte au commandement des armées, s'évanouissoit dans la paix. Chacun vivoit maître chez soi, & dans une entière indépendance. Codrus, le dernier Roi d'Athènes, s'étant dévoué pour le bien public, ses enfans Médon & Nillée disputèrent le royaume entre eux. Les Athéniens en prirent occasion d'abolir la roiauté, quoiqu'elle ne les incommodât gueres ; & déclaré-

rent Ju
me ten
Théocr
Dieu p
obéir à
Plur
le dén
donne
Athén
les At
coup c
& que
déjà d
A
créé c
le noi
perpét
libre t
té, de
l'ombi
Charg
vûe de
qu'il n
Magist
Un
celle-l
remua
à l'ex
penda
de 10

rent Jupiter seul roi d'Athènes, au même tems que les * Juifs, ennuiés de la ** Codrus étoit contemporain de Sapt.* Théocratie, c'est-à-dire d'avoir le vrai Dieu pour Roi, voulurent absolument obéir à un homme.

Plutarque observe qu'Homère, dans le dénombrement des vaisseaux, ne donne le nom de *peuple* qu'aux seuls Athéniens : ce qui peut montrer que les Athéniens avoient dès lors beaucoup de penchant pour la démocratie, & que la principale autorité résidoit déjà dans le peuple.

A la place des Rois ils avoient créé des Gouverneurs perpétuels sous le nom d'Archontes. La magistrature perpétuelle parut encore à ce peuple libre une image trop vive de la roiauté, dont il vouloit anéantir jusqu'à l'ombre même. Ainsi il réduisit cette Charge à dix ans, & puis à un, dans la vûe de ressaisir plus souvent l'autorité, qu'il ne transféroit qu'à regret à ses Magistrats.

Une puissance aussi limitée que celle-là, contenoit mal des esprits remuans, qui étoient devenus jaloux à l'excès de la liberté & de l'indépendance, très-déliçats à se blesser de tout ce qui sortoit de l'égalité,

très-faciles à prendre ombrage de ce qui avoit quelque air de supériorité & de domination. Les factions & les querelles renaissoient chaque jour. On ne s'accordoit ni sur la religion, ni sur le gouvernement. Athènes ainsi demeura lontems hors d'état de s'accroître, trop heureuse de se conserver au milieu des longues & fréquentes dissensions qui la déchiroient.

Les malheurs instruisent. Elle apprit enfin que la véritable liberté consiste à dépendre de la justice & de la raison. Cet heureux assujettissement ne pouvoit s'établir que par un

AN. M. 3380.

AV. J. C. 624.

Législateur. Elle choisit Dracon, personnage d'une sagesse & d'une probité reconnues. On ne voit point qu'avant lui la Grèce ait eu de loix écrites. Il en publia, dont l'extrême rigueur, favorable par avance à la doctrine des Stoïciens, punissoit de mort la plus légère faute, comme le plus énorme forfait. Les loix de Dracon, écrites, selon Démade, non avec de l'ancre mais avec du sang, eurent le sort des choses violentes. Les sentimens d'humanité dans les loiges, la compassion pour les accusés qu'on

s'accor
malhe
te qu'e
moins
odieux
rent à
& à les
usage ;
à l'im
Le p
miers
nouvel
cher le
romps
mens
lui cor
des pli
person
Solon,
particul
avoient
ration
Il av
cation à
sur-tout
qu'on a
de l'ar
extraor
miers
Grèce

s'accoutuma à regarder comme plus malheureux que punissables, la crainte qu'eurent les accusateurs & les témoins de faire un personnage trop odieux : tous ces motifs concoururent à ralentir l'exécution de ces loix, & à les abroger peu-à-peu par le non-usage ; & l'excessive rigueur conduisit à l'impunité.

Le péril de retomber dans les premiers désordres, firent recourir à de nouvelles précautions. On vouloit lâcher le frein de la crainte, non pas le rompre. Et pour trouver les adoucissements qui revalent bien à la loi ce qu'ils lui coutent, on jeta les yeux sur un des plus sages & des plus vertueux personnages de son siècle ; je veux dire Solon, à qui ses rares qualités, & AN. M. 3400. particulièrement sa grande douceur, AV. J. C. 604. avoient acquis l'affection & la vénération de toute la ville.

Il avoit donné sa principale application à l'étude de la philosophie, & sur-tout à la partie de cette science qu'on appelle politique, & qui regarde l'art de gouverner. Son mérite extraordinaire lui donna un des premiers rangs parmi les sept Sages de la Grèce qui illustrèrent si fort ce siècle. Plut. in Solon.

Eg. 81. 82.

Ces sages se rendoient assez souvent visite l'un à l'autre. Un jour que Solon alla à Milet pour voir Thalès, la première chose qu'il lui dit ce fut, Qu'il s'étonnoit comment il n'avoit jamais voulu avoir ni femme ni enfans. Thalès ne lui répondit rien sur l'heure : mais quelques jours après il apostâ un étranger, qui se disoit arriver tout récemment d'Athènes, d'où il étoit parti depuis dix jours. Solon lui demanda d'abord s'il n'y avoit rien de nouveau lorsqu'il en étoit parti. L'Etranger à qui l'on avoit fait sa leçon, repartit. Qu'il n'y avoit autre chose que la mort d'un jeune homme, dont toute la ville accompagnoit le convoi, parce que c'étoit, disoit-on, le fils du plus honnête homme de la ville, & qui se trouvoit pour lors absent. Ah, interrompit Solon, que ce pauvre pere est à plaindre ! Mais comment l'appelloit-on ? Je l'ai oui nommer repliqua l'Etranger, mais son nom m'est échapé. Je me souviens seulement qu'on ne parloit que de sa sagesse & de sa justice. Chaque réponse étoit un nouveau sujet de trouble & de fraieur pour ce pere si justement allarmé. Ne seroit-ce point, dit-il, le

le fils
prit l
rant l
& ne
& des
vive
nant l
Rassu
fiction
voul
gner
Ph
raiso
prive
plus
aux qu
d'en
times
peines
doulet
biens,
de se
solum
le celi
cas l'
son.
Ath
tranq
procu
Solon

le fils de Solon ? C'est cela même , rep-
 prit l'autre. Solon à ce mot , déchirant ses habits , frappant sa poitrine ;
 & ne s'expliquant que par des larmes
 & des sanglots , s'abandonna à la plus
 vive douleur. Alors Thalès , le pre-
 nant par la main , lui dit en souriant :
 Rassurez-vous ; tout ceci n'est qu'une
 fiction. Voila pourquoi je n'ai point
 voulu me marier : c'est pour m'épar-
 gner de pareils chagrins.

Plutarque réfute fort au long ce
 raisonnement de Thalès , qui iroit à
 priver l'homme des attachemens les
 plus naturels & les plus raisonnables ,
 auxquels son cœur ne manqueroit pas
 d'en substituer d'injustes & d'illégi-
 times , qu'il exposeroient aux mêmes
 peines. Le remède , dit-il , contre la
 douleur que peut causer la perte des
 biens , des amis , des enfans , n'est pas
 de se rendre pauvre , de renoncer ab-
 solument à l'amitié , ou d'embrasser
 le célibat , mais de faire dans tous ces
 cas l'usage que l'on doit de sa rai-
 son.

Athènes , après quelque tems de
 tranquillité & de paix que lui avoient
 procuré la prudence & le courage de
 Solon , car il étoit aussi brave guerrier

Plut. pag.
 85. 86.

que bon politique , étoit retombé dans ses premières dissensions pour le gouvernement de la République , & s'étoit divisée en autant de partis , qu'il y avoit de différentes sortes d'habitans dans l'Attique. Car les montagnards tenoient pour le gouvernement populaire ; ceux de la plaine vouloient un Etat oligarchique ; & ceux de la côte maritime , demandant un gouvernement mêlé des deux premiers , empêchoient l'un & l'autre des deux partis opposés d'avoir l'avantage. D'ailleurs , les pauvres , qui essuioient les plus cruelles vexations de la part des riches à cause des dettes qu'ils étoient hors d'état d'acquitter , songeoient à se choisir un Chef qui les délivrât de l'inhumaine dureté de leurs créanciers : & qui changeât entièrement la forme du gouvernement en faisant un nouveau partage des terres.

Dans cet extrême danger , les plus sages d'Athènes jettèrent les yeux sur Solon , qui n'étoit suspect à aucun des deux partis , parce qu'il n'avoit pris part ni à l'injustice des riches , ni à la revolte des pauvres ; & ils le pressèrent d'entrer dans les affaires , & de

travaillai
rens.
charge
deule.
nomm
teur d
de, le
comm
honn
Il n
Plusie
& les
tendr
un ch
pas él
voir si
gât f
Mais c
lui fai
tissent
et le
la roia
ler, &
sa patr
la sour
liberté.
N'os
delordr
lui parc
médés,

travailler à faire cesser tous ces différens. Il eut beaucoup de peine à se charger d'une commission si hazardeuse. Enfin il fut élu Archonte, & nommé Arbitre souverain & Législateur du consentement de tout le monde, les riches l'agréant volontiers comme riche, & les pauvres comme homme de bien.

Il ne tenoit qu'à lui de se faire Roi. Plusieurs des citoyens l'y exhortoient, & les plus sages même, n'osant attendre de la raison humaine ni des loix un changement favorable, n'étoient pas éloignés de communiquer le pouvoir suprême à un seul, qui se distinguât par sa prudence & sa justice. Mais quelque remontrance qu'on pût lui faire, & quoique ses amis traitassent de bassesse d'ame & de lâcheté le refus qu'il faisoit d'accepter la roiauté, il ne se laissa point ébranler, & ne songea qu'à établir dans sa patrie un gouvernement qui fût la source d'une sage & raisonnable liberté.

N'osant pas toucher à de certains desordres & à de certains maux qui lui paroissoient plus forts que les remèdes, il n'entreprit de changemens

que ceux qu'il crut pouvoir persuader à ses citoyens par la voie de la raison, ou leur faire accepter par le poids de l'autorité, en mêlant sagement, comme il le disoit lui-même, la force avec la justice. C'est pourquoi quelqu'un lui ayant demandé depuis si les loix qu'il avoit données aux Athéniens étoient les meilleures: *Oui*, dit-il, *les meilleures qu'ils étoient capables de recevoir.*

L'ame des Etats populaires, c'est l'égalité. Il n'osa, de peur de revolter les riches, proposer celle des biens, par où l'Attique, ainsi que la Laconie, eût ressemblé à un héritage partagé entre plusieurs freres. Mais il tira de l'esclavage presque tous les citoyens, que leurs dettes excessives, & des arrérages accumulés, avoient forcés à se vendre eux-mêmes, & à se réduire en servitude. Une loi expresse déclara quittes tous les débiteurs.

Pag. 87. Cette affaire attira à Solon une aventure fâcheuse, qui lui causa un sensible déplaisir. Déterminé à abolir absolument les dettes, il sentoit bien que cet Edit, qui avoit quelque chose de contraire à la justice, revol-

teroit
cherch
que se
spécie
plausi
tifs d'
voit
il s'ou
perso
sult
certa
Edit
fût
que
men
grossi
des fi
voien
touch
gnatic
si l'ac
tombe
n'y eût
pas qu
gre l
ce qui
l'être;
mis,
compt
tes, &

teroit extrêmement les esprits. Il cherchoit donc à en rectifier en quelque sorte la teneur par un préambule spécieux, qui montrât des prétextes plausibles, & prêtât à la loi des motifs d'équité & de raison qu'elle n'avoit point dans le fonds. Pour cela il s'ouvrit de son dessein à quelques personnes qu'il avoit coutume de consulter dans toutes ses affaires, & concerta avec elles la manière dont cet Edit devoit être énoncé. Avant qu'il fût publié, ses amis, plus intéressés que fidèles, empruntèrent secrètement des meilleures bourses de fort grosses sommes, dont ils achetèrent des fonds de terre, auxquels ils faisoient bien qu'on ne devoit point toucher. Quand l'Edit parut, l'indignation qu'excita généralement une si lâche & si criante fourberie, retomba sur Solon, quoiqu'en effet il n'y eût aucune part. Mais il ne suffit pas qu'un homme en place soit intègre lui-même & desintéressé: tout ce qui l'environne & l'approche doit l'être; femme, parens, amis, commis, domestiques. C'est sur son compte que les autres font des fautes, & toutes les injustices, toutes

les rapines qui se commettent ou par sa négligence, ou par sa connivence, lui sont justement imputées, parce qu'il n'est en place que pour les empêcher.

Cette ordonnance d'abord ne plut ni à l'un ni à l'autre des deux partis. Elle choqua les riches, parce qu'elle abolissoit les dettes; & elle fâcha encore plus les pauvres, parce qu'elle n'établissoit pas un nouveau partage des terres comme ils l'avoient espéré, & comme Lycurgue l'avoit fait à Lacédémone. Mais il étoit bien éloigné du crédit que ce dernier s'étoit acquis, n'ayant d'autorité à Athènes que celle que lui donnoit la réputation de sa sagesse, & la confiance des citoyens. Cependant, bientôt après, cette ordonnance fut généralement agréée, & les pouvoirs continués à Solon.

Il cassa toutes les loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers. La raison qu'il eut d'en user ainsi, fut l'excessive rigueur de ces loix, qui ordonnoient peine de mort également pour toutes les fautes, en sorte que ceux qui étoient convaincus de paresse & d'oisiveté, ceux qui n'avoient volé que des herbes & des

fruits
aussi
sacril
Il
les ch
tures
des r
en tro
leurs
des b
qui
nuel
qu'e
prei
les
& c
avoi
T
au-d
pris
clai
aux
quel
ger
dro
dan
au c
devi
tage
les

fruits dans un jardin , étoient punis aussi sévèrement que les assassins & les sacrilèges.

Il procéda ensuite à ce qui regarde les charges , les dignités , les magistratures , qu'il laissa toutes entre les mains des riches. Il les distribua pour cela en trois classes ; selon la différence de leurs revenus , & selon l'estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouvèrent avoir de revenu annuel cinq cens mesures tant en grains qu'en choses liquides , furent mis au premier rang. On plaça dans le second les citoyens qui en avoient trois cens , & dans le troisième ceux qui n'en avoient que deux cens.

Tous les autres citoyens qui étoient au-dessous de ce revenu , furent compris dans une quatrième & dernière classe , & ils n'étoient jamais admis aux charges. Pour les consoler en quelque sorte & pour les dédommager de cette exclusion , il leur laissa le droit d'opiner dans les assemblées & dans les jugemens du peuple ; ce qui au commencement ne parut rien , mais devint dans la suite un très-grand avantage , & les rendit maîtres de toutes les affaires : parce que la plupart des

Pag. 68.

procès & des différens retournoient toujours au peuple, devant lequel on pouvoit appeller de tous les jugemens des Magistrats, & c'étoit dans les assemblées du peuple que se déci-
doient les plus grandes affaires de l'E-
tat, qui regardoient ou la paix, ou la
guerre.

L'Aréopage, appelé ainsi du * lieu où il tenoit ses assemblées, subsistoit depuis lontems : Solon en rétablit & en augmenta l'autorité, & lui laissa, comme à la Cour Souveraine, l'inten-
dance générale de toutes choses, & le
soin de faire observer les loix, dont il
le fit dépositaire. Avant lui, les plus
gens de bien étoient les Juges de l'A-
réopage. Solon fut le premier qui
trouva à propos qu'il n'y eût que les
Archontes sortis de charge qui fussent
honorés de cette dignité. Il n'y avoit
rien de si auguste que ce Sénat, & la
réputation de ses lumières & de son
intégrité devint si grande, que quel-

Val. Max. quelquefois les Romains y renvoient la
lib. 8. cap. 1. décision de causes qui leur paroissent
Lucian. in trop embarrassées pour les pouvoir
Hermot. pag.

595.

Quintil. lib.

6. cap. 1.

* C'étoit une coline près
de la citadelle d'Athènes,
appelée Aréopage, c'est-à-
dire Colline de Mars, de-

puis que Mars y eut été ju-
gé pour le meurtre d'Éri-
sirrothius fils de Neptune.

jug
éto
téri
Jug
man
déf
exo
S
serc
pou
qu'i
seil
cha
poi
les
de l
peu
étoi
tenc
sujet
la Se
de l
J'ad
aux
qu'e
Dari
s'en
qu'il
qu'il
par

juger eux-mêmes. La vérité seule y étoit écoutée, & afin que nul objet extérieur n'en détournât l'attention des Juges, ils tenoient leur tribunal de nuit ou dans les ténèbres, & il étoit défendu aux orateurs d'employer ni exorde, ni péroraison, ni digression.

Solon, pour prévenir, autant qu'il seroit possible, l'abus que le peuple pourroit faire de l'autorité trop grande qu'il lui laissoit, créa un second Conseil de quatre cens hommes, cent de chaque Tribu, devant lesquels on rapportoit toutes les affaires, & où on les examinoit mûrement, avant que de les proposer dans l'assemblée du peuple, au jugement duquel leurs avis étoient soumis, & auquel seul appartenoit le droit de décider. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des Sages de la Grèce, disoit un jour à Solon : J'admire, qu'on ne laisse en partage « aux Sages que la délibération, & « qu'on réserve la décision aux foux. » Dans une autre occasion, où Solon s'entretenoit avec lui des réglemens qu'il méditoit, Anacharsis étonné qu'il espérât venir à bout de réfréner par des loix écrites l'avarice & l'inju-

stice de ses citoiens : » Sachez , lui dit-
 » il , que ces écritures ressembloient pro-
 » prement à des toiles d'araignées. Les
 » foibles & les petits s'y prendront , &
 » s'y arrêteront ; mais les puissans &
 » les riches les rompront sans peine ,
 » & s'en débarrasseront.

Solon , habile & prudent comme il étoit , sentoit bien les inconveniens de la Démocratie , c'est-à-dire de la puissance populaire. Mais aiant étudié à fond & connu parfaitement le caractère & le naturel des Athéniens , il comprit qu'inutilement on ôteroit le pouvoir souverain à la multitude ; & que si elle s'en laissoit dépouiller dans un tems , elle le reprendroit bientôt à main armée. Il se contenta donc de lui donner un frein par l'autorité de l'A-réopage & du Senat des Quatre-cens , & si crut que l'Etat arrêté & affermi par ces deux puissans Corps , comme par deux bonnes ancres , ne seroit plus si agité ni si tourmenté , & que le peuple seroit plus tranquille.

Je rapporterai seulement quelques-unes de ses loix , par lesquelles on pourra juger des autres.

*Plut. in
 Solon. pag. 98.*

Il permit à tout le monde d'épouser la querelle de quiconque auroit été

outr
 pou
 stice
 Par
 teur
 à se
 com
 corp
 P.
 diffé
 part
 déte
 con
 tue
 lon
 rien
 que
 sont
 sont
 s'ex
 sent
 fer
 bier
 por
 faé
 tru
 ain
 roi
 de
 vic

outragé, de sorte que le premier-venu pouvoit poursuivre & mettre en justice celui qui avoit commis l'excès. Par cette ordonnance ce sage Législateur vouloit accoutumer les citoyens à sentir les maux les uns des autres, comme membres d'un seul, & même corps.

Par une autre loi, ceux qui dans les différens publics ne prenoient aucun parti, & attendoient le succès pour se déterminer, étoient déclarés infames, condamnés à un bannissement perpétuel, & à perdre tous leurs biens. Solon avoit appris par une longue expérience, & par de profondes réflexions, que les riches, les puissans, les personnes sages même & les gens de bien, sont ordinairement les plus réservés à s'exposer aux inconvéniens que les dissensions & les troubles peuvent causer dans la société, & que le zèle du bien public les rend bien moins vifs pour le défendre, que la passion des factieux ne les rend ardens pour le détruire: Que le bon parti se trouvant ainsi abandonné par ceux qui pourroient lui donner par leur réunion plus de poids, d'autorité, & de force, devient foible contre l'audace & la vio-

lenice d'un petit nombre de méchans. Pour prévenir ce malheur, qui peut avoir les plus funestes suites, Solon avoit voulu forcer les bien intentionnés par la crainte des plus grandes peines à se déclarer dès le commencement pour le parti le plus juste, & à ranimer le courage des meilleurs citoyens en courant avec eux le même danger. Accoutumant ainsi les esprits à regarder presque comme ennemi & comme traître, quiconque paroïssoit indifférent & insensible aux malheurs communs, il avoit préparé à l'Etat une ressource prompte & assurée contre les entreprises subites des mauvais citoyens.

Ibid.

Solon abolit les dots des mariages par rapport aux filles qui n'étoient pas uniques, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur. Car il ne vouloit pas que le mariage devînt un trafic & un commerce d'intérêt, mais qu'il fût regardé comme une société honorable pour donner des sujets à l'Etat, pour vivre ensemble agréablement & avec douceur, & pour se témoigner une amitié & une tendresse réciproque.

de
loi
Il
vo
pré
le
te
ma
lui
n'
me
n'
te
sa
pa
ou
fer
n'
du
mé
vo
me
fer
qu
Je
qu
ce

Avant Solon, il n'étoit point libre de tester : les biens du mourant alloient toujours à ceux de sa famille. Il permit de donner tout à qui l'on voudroit, quand on étoit sans enfans, préférant ainsi l'amitié à la parenté, le choix à la nécessité & à la contrainte ; & rendant chacun véritablement maître de ses biens, par la liberté qu'il lui laissoit d'en disposer à son gré. Il n'autorisa pourtant pas indifféremment toutes sortes de donations, & n'approuva que celles qu'on avoit faites librement, sans aucune violence, sans avoir l'esprit aliéné & corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraites & les caresses d'une femme ; persuadé avec justice qu'il n'y a aucune différence entre être séduit & être forcé, & mettant en même rang la surprise & la force, la volupté & la douleur, comme des moiens qui peuvent également imposer à la raison, & captiver la liberté.

Il diminua la récompense de ceux qui remportoient la victoire dans les Jeux Isthmiques & dans les Olympiques, en la fixant pour les premiers à cent dragmes, c'est-à-dire cinquante

*Plut. p. 9.
Diog. Laert.
in Solon pag.
37.*

livres , & pour les seconds à cinq cens dragmes , ou deux cens cinquante livres. Il trouvoit que c'étoit une chose honteuse de donner à des athlètes & à des lutteurs , gens non seulement inutiles mais souvent dangereux à leur patrie , des récompenses très - considérables , qu'il falloit garder pour ceux qui mouroient à la guerre pour le service de leur pays , & dont il étoit juste de nourrir & d'élever les enfans , qui suivroient un jour l'exemple de leurs peres.

Afin de mettre en vigueur les arts , les métiers , & les manufactures , il chargea le Sénat de l'Aréopage du soin d'informer des moiens dont chacun se servoit pour subsister , & de châtier ceux qui menotent une vie oisive. Outre cette première vûe , de faire fleurir les arts & les métiers , l'établissement de cette loi étoit fondé sur deux autres raisons encore plus importantes. 1^o. Solon considéroit que ceux qui n'ont rien , & qui ne travaillent pas pour gagner de quoi vivre , sont préparés à employer toutes sortes de voies injustes pour en avoir ; & que la nécessité de subsister les dispose aux malversations , aux rapines ,

aux artifices , & aux fraudes : ce qui forme dans le sein de la République une école de vices , & y entretient un levain qui ne manque pas de s'étendre , & de corrompre peu à peu les mœurs publiques. En 2^{d.} lieu , les plus habiles dans l'art de gouverner ont toujours regardé ces hommes indignes & ennemis du travail comme une troupe dangereuse d'esprits inquiets , avides de nouveautés , toujours prêts aux séditions & aux troubles , & intéressés aux révolutions de l'Etat , qui peuvent seules changer leur situation. Ce sont toutes ces vûes qui portèrent Solon à déclarer par la loi dont nous parlons qu'un fils ne seroit pas tenu de nourrir son pere , s'il ne lui avoit fait apprendre aucune métier.

Il dispensoit du même devoir les enfans nés d'une courtisane. » Car » il est évident , disoit-il , que celui » qui méprise ainsi l'honnêteté & la » sainteté du mariage , n'a point eu en » vûe la fin légitime qu'on s'y doit » proposer , mais n'a songé qu'à assou- » vir sa passion. S'étant donc satisfait » lui-même , il ne s'est réservé aucun » droit sur ceux qui sont venus de ce » commerce , & dont il a rendu la vie,

„ aussi bien que leur naissance , un
 „ opprobre éternel.

pag. 89.

Il étoit défendu de dire du mal des
 morts , parce que la religion porte à
 tenir les morts pour sacrés, la justi-
 ce à épargner ceux qui ne sont plus ,
 la politique à ne pas souffrir que les
 haines soient éternelles.

Il l'étoit aussi de dire aucune injure
 à personne dans les temples , dans les
 lieux où se rendoit la justice , dans les
 assemblées publiques , & dans les
 théâtres pendant les Jeux. Car de ne
 pouvoir être nulle part le maître de
 sa colère , c'est l'effet d'un naturel
 trop indocile & trop effréné : comme
 de la retenir en tout tems & en tou-
 te occasion , c'est une vertu au-dessus
 des forces humaines, & une perfection
 qui étoit réservée à la loi Evangélique.

Cicéron remarque que le sage Lé-
 gislateur d'Athènes , dont les régle-
 mens étoient encore en vigueur de
 son tems dans cette puissante Répu-
 blique , n'avoit fait aucune loi con-
 tre le parricide. Comme on lui en
 demandoit la raison , ^a il répondit

a Sapiens fecisse di- | ne , non tam prohibere ,
 citur , cum de eo nihil | quam admonere videre-
 sanxerit , quod antea | tur. *Pro. Rosc. Amer. n.*
 commissum non erat ; | 70.

qu
&
me
c'en
dés
J
ge
des
mél
fort
pay
cip
&
pui
du
gea
pou
raci
pou
tan
sult
por
ne
dis
tre
le
an
qu

qu'il lui sembloit que faire des loix & statuer des peines contre un crime inconnu & inoui jusques-là , c'eût été l'enseigner plutôt que le défendre.

Je passe plusieurs loix sur le mariage & sur l'adultère , où l'on remarque des contradictions manifestes , & un mélange de lumière & de ténèbres , fort ordinaire aux plus éclairés des payens , qui n'avoient point de principe fixe.

Quand Solon eut publié ses loix , & qu'on se fut engagé par un serment public à les observer religieusement du moins pendant cent années , il jugea à propos de s'éloigner d'Athènes , pour leur laisser le tems de prendre racine , & de se fortifier par l'usage , pour se délivrer lui-même des importunités de ceux qui venoient le consulter sur l'intelligence de ses loix , & pour éviter aussi les plaintes & la haine de ses citoyens : car comme il le disoit lui-même , dans les grandes entreprises il est difficile de plaire à tout le monde. Il fut absent pendant dix ans. C'est dans cet intervalle de tems qu'il faut placer ses voyages en Eryp-

te, en Lydie chez le roi Crésus, & dans plusieurs autres pays.

AW.M 3450 A son retour, il trouva la ville toute en mouvement & en trouble. Les

Av.J.C.559.

trois anciennes factions s'étoient réveillées, & formoient trois partis différens. Lycurgue étoit à la tête de ceux de la plaine; Mégaclês, fils d'Alcméon, étoit chef de ceux de la côte; Pisistrate s'étoit déclaré pour les montagnards, auxquels se joignirent les artisans & les ouvriers qui vivoient de leurs bras, & qui en vouloient le plus aux riches. De ces trois Chefs, les deux derniers étoient les plus puissans.

Herod. lib.

6. cap. 125-

331.

Mégaclês étoit fils de cet Alcméon, que Crésus avoit extrêmement enrichi pour un service particulier qu'il en avoit reçu. Il avoit de plus épousé une fille qui lui avoit apporté des biens immenses en mariage: c'étoit Agariste, fille de Clisthène tyran de Sicyon. Ce Clisthène étoit le Prince le plus riche & le plus opulent qui fût alors dans la Grèce. Pour être en état de se choisir un digne gendre, & dont il pût connoître par lui-même les mœurs & le caractère, il invita tous

le
ni
ur
Il
no
jou
no
ve
tes
qu
au
qu
ge
in
de
Mi
gne
nêt
Mé
don
* p
en
à
de
ve
se
de
Pa
li

les jeunes Seigneurs de la Grèce à venir passer une année chez lui : c'étoit une coutume ancienne d'en user ainsi. Il en vint de plusieurs endroits au nombre de treize. C'étoient tous les jours des courses, des jeux, des tournois, des festins magnifiques, des conversations où l'on agitoit toutes sortes de matières. L'un d'eux, qui jusques-là l'avoit emporté sur tous les autres, manqua ce mariage, parce que dans une danse il avoit fait des gestes & des postures qui déplurent infiniment à Clisthène. Enfin, au bout de l'année, celui-ci se déclara pour Mégaclês, & renvoia les autres Seigneurs, après les avoir comblés d'honnêtetés & de présens. Voila qui étoit Mégaclês.

Pisistrate étoit un homme poli, *Plut. p. 95.* doux, insinuant, prompt à secourir les * pauvres, sage & modéré envers ses ennemis, le plus habile des hommes à dissimuler, qui avoit tous les dehors de la vertu au dessus même des plus vertueux, qui paroïssoit zélé défenseur de l'égalité entre les citoiens, &

* Il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'aumône. Car en cetems-là, dit Isocrate, il n'y avoit point de citoyen qui montrât de faim, ni qui en mendiant deshonorât sa ville. Orat. Arcop. p. 309.

absolument déclaré contre toute innovation & tout changement. Il n'eut pas de peine à tromper le peuple par cet air imposant : mais Solon connut tout d'un coup où il tendoit par ses déguisemens & ses artifices. Cependant il le ménagea dans le commencement, espérant peut-être de le ramener doucement à son devoir.

Plut. p. 95. En ce tems-là Thespis commençoit à * changer la Tragédie : car elle avoit été inventée avant lui. Ce spectacle attira tout le monde par sa nouveauté. Solon alla comme les autres entendre Thespis, qui jouoit lui-même selon la coutume des poëtes anciens. Quand la pièce fut finie, il appella Thespis, & lui demanda s'il n'avoit point de honte de mentir ainsi devant tant de gens. Thespis lui répondit qu'il n'y avoit point de mal dans ces menfonges & dans ces fictions poétiques, qu'on ne faisoit que par jeu. *Oui*, répartit Solon en donnant un grand

* La Tragédie étoit, longtemps avant Thespis : mais ce n'étoit qu'un Chœur de gens qui chantoient, & qui se disoient des injures. Thespis fut le premier qui jeta dans ce Chœur un personnage, qui pour le

délasser, & lui donner le tems de reprendre haleine, récitoit une aventure de quelque personnage illustre. Et c'est ce récit qui donna lieu ensuite aux sujets des Tragédies.

est
si
jou.
tra.
jou
bu
le
ble
ton
pli
pe
c
n
m
O
bl
qu
au
qu
ret
bie
ph
tre
pr
la
ce
me
au
lui

coup de son bâton contre terre : mais si nous souffrons & approuvons ce beau jeu-là , il passera bientôt dans nos contrats & dans toutes nos affaires.

Cependant Pisistrate pouſſoit tous jours ſa pointe ; & pour arriver à ſon but , il employa une ruse qui eut tout le succès qu'il en attendoit. S'étant blessé lui-même , & ensanglanté par tout le corps , il se fit porter sur la place dans un chariot , & excita la populace en lui faisant entendre que c'étoient ſes ennemis qui l'avoient mis en cet état , & qu'il étoit la victime de ſon zèle pour la République. On convoqua ſur le champ l'assemblée du peuple , & il y fut réſolu , quelques remontrances que fît Solon au contraire , qu'on accorderoit cinquante gardes à Pisistrate pour la sûreté de ſa perſonne. Il en augmenta bientôt le nombre autant qu'il lui plut , & par leur moyen se rendit maître de la citadelle. Tous ſes ennemis prirent la fuite. Chacun trembloit dans la ville , & étoit dans le trouble , excepté Solon , qui reprochoit hautement aux Athéniens leur lâcheté , & au Tyran ſa perfidie. Et comme on lui demanda ce qui pouvoit lui donner

*Herod. lib. 2.
cap. 59-64.*

*Plut. p. 95.
96.*

une telle assurance & une telle hardiesse. *C'est ma vieillesse*, dit-il. En effet il étoit fort âgé, & il sembloit ne hazarder pas beaucoup, étant près de finir ses jours : si ce n'est qu'il arrive souvent qu'on devient plus attaché à la vie, à proportion qu'on a moins de raison & de droit de souhaiter qu'elle soit prolongée.

Mais Pisistrate, après avoir tout soumis, regardoit sa conquête comme imparfaite, s'il n'y ajoutoit celle de Solon. Bien instruit des moiens par lesquels un vieillard peut être gagné, il n'y eut point de caresses qu'il ne lui fît, point de marques d'estime & d'amitié qu'il ne lui donnât, en lui faisant toutes sortes d'honneurs, en l'appellant souvent près de sa personne, en se déclarant hautement pour ses loix, qu'il observoit effectivement lui-même, & qu'il faisoit observer par tous les autres. Solon voiant qu'il n'étoit pas possible de porter Pisistrate à renoncer à la tyrannie, ni de la lui ôter, crut qu'il étoit de la prudence de ne pas irriter l'usurpateur en rejetant les avances qu'il lui faisoit ; & il espéra, qu'en entrant dans sa confiance & dans son conseil, il seroit en état de

rect
don
& d
pu
I
à la
s'éto
l'Ar
née
rut
Hé
che
rét
ne
gac
en
ven
bro
des
gés
né
moi
pla
tin

a
tant
ne ei
impe
peran
A. B.

rectifier au moins & de conduire une domination qu'il ne pouvoit abolir, & d'adoucir des maux qu'il n'avoit pu empêcher.

Il ne survéquit pas deux ans entiers à la liberté de sa patrie. Car Pisistrate s'étoit rendu maître d'Athènes sous l'Archonte Comias, la première année de l'Olympiade LI. & Solon mourut l'année suivante sous l'Archonte Hégestratus, qui succéda à Comias.

Les deux partis, qui avoient pour chefs Lycurgue & Mégaclês, s'étant réunis, chassèrent Pisistrate d'Athènes. Il y fut bientôt rappelé par Mégaclês même, qui lui donna sa fille en mariage. Mais un différend, survenu au sujet de ce mariage, les ayant brouillés de nouveau, les Alcmeonides eurent du dessous, & furent obligés de se retirer. Pisistrate fut détrôné deux fois; & deux fois il fut remonter sur le trône. Les artifices l'y placèrent, la modération l'y maintint; & sans doute que son éloquen-

a Pisistratus dicendo tantum valuisse dicitur, ut ei Athenienses regium impetium oratione capti permitterent, *Val. Max. l. 8. c. 9.*

Quis doctior iisdem illis temporibus, aut cujus eloquentia literis instructior fuisse traditur, quàm Pisistrati? *Cic. de Orat. l. 3. n. 137.*

ce , fort grande au jugement même de Cicéron , le fit beaucoup goûter aux Athéniens , déjà trop sensibles aux charmes de la parole , puisqu'ils leur firent oublier le soin de leur liberté. Une exacte soumission aux loix le distingua de ceux qui comme lui avoient usurpé l'autorité ; & la douceur de sa domination fit honte à plus d'un souverain légitime. Aussi a-t-il mérité qu'on l'opposât aux autres tyrans. Cicéron , dans l'incertitude de la manière dont César useroit de la victoire après la journée de Pharsale , manda à son cher Atticus : *a Nous ne savons pas encore si le destin de Rome veut , ou que nous gémissions sous un Phalaris , ou que nous vivions sous un Pisistrate.*

En effet , ce Tyran , s'il faut l'appeller de ce nom , se montra toujours fort populaire & fort modéré , jusqu'à souffrir tranquillement les reproches & les injures qu'il pouvoit venger d'un seul mot. Ses jardins & ses vergers , étoient ouverts à tous les citoyens , en quoi il fut imité depuis par Cimon. On dit que ce fut lui qui le premier ouvrit une bibliothé-

Val. Max.
l. 5. c. 1.

Athen. l. 12.
p. 531.

A. Gell. lib.
6. c. 17.

a Incertum est Phalaris , an Pisistratum , | sic imitaturus. *Ad Att. lib. 7. Ep. 19.*

que

que
s'ar
& f
lorf
Nic
ter
fut
na a
poér
les
avor
étoit
les
fête
Plat
Hippi
Pi
& tr:
neté
trent
gné
Se
parqu
lième
roit
le g
gens
Hippi
des p
lit ve
?

que publique à Athènes, laquelle s'augmenta beaucoup dans la suite, & fut transportée en Perse par Xerxès lorsqu'il prit la ville. Mais Séleucus Nicanor, lontems après, la fit reporter à Athènes. Cicéron croit que ce fut Pisistrate aussi qui le premier donna aux Athéniens la connoissance des poèmes d'Homère; qui en disposa les livres dans l'ordre où nous les avons, au lieu qu'auparavant ils étoient confus & dérangés; & qui les fit réciter publiquement dans les fêtes qu'on appelloit Panathénées. Platon attribue cet honneur à son fils *In Hipparcho. p. 228.* Hipparque.

Pisistrate mourut tranquillement, & transmit à ses enfans la souveraineté qu'il avoit usurpée il y avoit trente-trois ans, dont il en avoit régné dix-sept en paix. *Arist. lib. 5. de Rep. c. 12.*

Ses enfans étoient Hippias & Hipparque: Thucydide en ajoute un troisième, qu'il appelle Thessalus. Il paroît qu'ils avoient hérité de leur père le goût pour les lettres & pour les gens savans. Platon, qui attribue à Hipparque ce que nous avons dit des poèmes d'Homère, ajoute qu'il fit venir à Athènes le fameux poète *An. M. 3478. Av. J. C. 526. In Hip. p. 228. & 229.*

Anacréon , qui étoit de Téos ville d'Ionie , lui aiant envoié exprès un vaisseau à cinquante rames. Il avoit aussi chez lui Simonide , autre poète assez célèbre , qui étoit de l'île de Céos l'une des Cyclades dans la mer Egée , à qui il paioit une grosse pension , & faisoit de riches présens. Le dessein de ces Princes , en faisant venir ainsi des gens sçavans à Athènes , étoit , dit Platon , d'adoucir & de cultiver l'esprit de leurs citoiens , & de leur inspirer du goût pour la vertu , en leur en inspirant pour les sciences. Il n'y eut pas jusqu'aux gens de la campagne qu'ils songèrent à instruire , en faisant ériger , non-seulement dans toutes les rues de la ville , mais sur tous les chemins publics , des statues de pierres appelées Mercures , où étoient inscrites de graves sentences propres à former les mœurs , qui par de muettes leçons instruisoient tous les passans. Platon semble supposer qu'Hipparque avoit l'autorité , où que les deux freres régnoient ensemble. Mais Thucydide démontre que ce fut Hippias qui succéda à son pere , comme l'aîné de ses enfans.

Quoiqu'il en soit , leur règne en

Lib. 8. p.
215.

tour
dura
me il
H
deux
d'une
méce
re p
avoi
sur
qu'il
tirer
solei
cort
n'éta
cérés
son a
sang
résol
atten
fête
pour
Pana
fête
fusse
sûre
secre
catoi
mou
droi

tout, depuis la mort de Pisistrate, ne dura que dix-huit ans; & voici comme il finit.

Harmodius & Aristogiton, tous deux citoyens d'Athènes, étoient liés d'une amitié très-étroite. Hipparque, mécontent du premier pour une injure personnelle qu'il prétendoit en avoir reçue, chercha à s'en venger sur sa sœur par un affront public qu'il lui fit, en l'obligeant de se retirer honteusement d'une procession solennelle où elle devoit porter une corbeille sacrée, sous prétexte qu'elle n'étoit point en état d'assister à cette cérémonie. Le frere, & encore plus son ami, piqués jusqu'au vif d'une si sanglante injure, prirent dès lors la résolution d'attaquer les Tyrans. Ils attendirent pour cela l'occasion d'une fête, qui leur parut très-favorable pour leur dessein: c'étoit celle des Panathénées, où la cérémonie de la fête demandoit que tous les artisans fussent en armes. Pour plus grande sûreté, ils n'avoient mis dans leur secret qu'un très-petit nombre de citoyens, comptant qu'au premier mouvement tous les autres se joindroient à eux. Le jour arrivé, ils

*Thucyd. lib.
6. p. 446-450.*

vinrent de bonne heure dans la place armés de leurs poignards, Hippias, sorti du palais, alla dans le Céramique, qui étoit un lieu hors de la ville, où étoit pour lors la compagnie des Gardes, & il y donna les ordres nécessaires pour la cérémonie. Les deux amis l'y avoient suivi. Ils virent un des conjurés qui s'entretenoit familièrement avec lui. Ils crurent qu'ils étoient trahis. Ils auroient bien exécuté dans le moment même leur dessein sur Hippias : mais ils vouloient commencer par l'auteur de l'affront qu'ils vengeoient. Ils retournent donc à la ville, & ayant rencontré Hipparque, ils le tuent. Mais ayant été arrêtés sur le champ, eux-mêmes furent tués, & Hippias trouva le moyen de dissiper cet orage.

Depuis ce tems-là il ne garda plus de mesures, & régna véritablement en tyran, faisant mourir un grand nombre de citoyens. Pour se mettre à l'abri d'une pareille entreprise, & se préparer une retraite sûre en cas d'accident, il chercha de l'appui au dehors, & donna sa fille en mariage au fils du Tyran de Lampsaque.

*Herod. l. 5.
c. 62-96.*

Cependant les Alcéméonides, qui

dès
tion
Piff
ranc
de l
dires
tour
Con
puiff
Am
feil
étio
moi
tale
écu
& c
en t
du le
la f
Pâre
de f
avoi
L
voit
leur
de j
La j
cou
pari
se f

dès le commencement de la révolution avoient été exilés d'Athènes par Pisistrate, & qui voioient leur espérance trompée par le mauvais succès de la dernière conspiration, ne perdirent pas néanmoins courage, & tournèrent leurs vûes d'un autre côté. Comme ils étoient fort riches & fort puissans, ils se firent charger par les Amphictyons, qui formoient le Conseil public de la Grèce, de la construction du nouveau temple de Delphes, moyennant la somme de trois cens talens, c'est-à-dire trois cens mille écus. Généreux comme ils étoient, & d'ailleurs aiant leurs raisons pour en user ainsi, ils y mirent beaucoup du leur, & firent à leurs dépens toute la façade du temple de marbre de Pâros, quoiqu'elle ne dût être que de pierres, suivant le marché qu'ils avoient fait avec les Amphictyons.

La libéralité des Alcmeonides n'avoit pas été tout-à-fait gratuite, ni leur magnificence à l'égard du dieu de Delphes un pur effet de religion. La politique y étoit entrée pour beaucoup, & y avoit eu la plus grande part. Ils avoient espéré par ce moyen se faire un grand crédit dans le tem-

ple, & cela arriva comme ils l'avoient projeté. L'argent qu'ils répandirent à pleines mains dans celles de la Prêtresse, acheva de les rendre maîtres absolus & de l'oracle, & du dieu prétendu qui le rendoit, qui dans la suite, devenu leur écho, ne fit que répéter fidèlement les paroles qu'ils lui avoient dictées, & leur prêta avec une constante reconnoissance le secours de sa voix & de son autorité. Toutes les fois donc qu'il venoit quelque Spartiate consulter la Prêtresse, soit en son nom, soit au nom de la République, elle ne lui promettoit l'assistance de son dieu qu'à condition que les Lacédémoniens délivreroient Athènes du joug de la tyrannie. Elle leur répéta cet ordre tant de fois, qu'ils se déterminèrent enfin à faire la guerre aux Pisistratides, quoiqu'ils eussent avec eux les plus fortes liaisons d'amitié & d'hospitalité, préférant, dit Hérodote, la volonté de Dieu à toutes les considérations humaines. La première tentative leur réussit mal, & les troupes qu'ils envoièrent contre le Tyran furent repoussées avec

α Τὰ γὰρ τὸ θεῶν προσβήματα ἰμμεύοντο, ἢ τὰ τῶν ἀνθρώπων.

per
con
avo
Lac
qu'i
noir
la p
peti
fanc
furn
aill
tés
che
me
de
de
le te
hui
la p
leur
F
ren
née
On
res
rist
nir
des
dier
flar

perte. Elle fut suivie de près d'une seconde, qui paroissoit ne devoir pas avoir un meilleur succès, parce que les Lacédémoniens, voyant que le siège qu'ils avoient mis devant Athènes traînoit en longueur, s'étoient retirés pour la plupart, & n'y avoient laissé qu'un petit nombre de troupes. Mais les enfans du Tyran, qu'on avoit fait sortir furtivement de la ville pour les mettre ailleurs en sûreté, aiant été pris & arrêtés, leur pere fut obligé, pour les racheter, d'en venir à un accommodement avec les Athéniens, & il convint de sortir de l'Attique dans l'intervalle de cinq jours. Il se retira en effet dans le tems marqué, après avoir régné dix-huit ans, & s'établit à Sigée, ville de la Phrygie, située à l'embouchure du fleuve Scamandre.

AN. M. 3469.
AV. J. C. 535.

Pline remarque que les Tyrans furent chassés d'Athènes la même année, que les Rois le furent de Rome. On rendit des honneurs extraordinaires à la mémoire d'Harmodius & d'Aristogiton. Leur nom fut toujours infiniment respecté à Athènes dans la suite des siècles, & presque égalé à celui des dieux. On leur érigea sur le champ des statues dans la place publique, honneur

Plin. lib. 34.
cap. 4.

qui jusques-là n'avoit encore été rendu à personne. La vûe seule de ces statues, exposées en spectacle aux yeux de tous les citoyens, rallumoit en eux la haine & l'exécration de la tyrannie, & renouvelloit de jour en jour dans leurs esprits une vive reconnoissance pour ces généreux défenseurs de la liberté, qui n'avoient pas craint de lui sacrifier leur vie, & de la sceller de leur sang. Alexandre le Grand, qui savoit combien leur souvenir étoit présent aux Athéniens, & jusqu'où ils porteroient leur zèle à cet égard, crut leur faire un sensible plaisir en leur renvoyant les statues de ces deux grands hommes qu'il trouva dans la Perse après la défaite de Darius, & que Xerxès avoit autrefois enlevées d'Athènes.

Plut. lib. 7. cap. 23. & l. 34. cap. 8.
Pausan. in Attic. Pausanias attribue cette action à Séleucus Nicanor, l'un des successeurs d'Alexandre: & il ajoute qu'il renvoia aussi aux Athéniens leur bibliothèque, que le même Xerxès avoit emmenée avec lui en Perse. Athènes, dans le tems qu'elle fut délivrée, n'avoit pas borné sa reconnoissance aux seuls auteurs de sa liberté: elle l'étendit jusqu'à une femme, qui signala son courage dans cette occasion. C'étoit une courtisane,

app
 la b
 la l
 Ha:
 mo:
 voi
 la fi
 d'el
 les t
 cibl
 ces
 cou
 qu'
 laif
 act
 tifa
 diffi
 érig
 Lio
 F
 race
 d'hu
 que
 ce
 pe
 que
 Len
 très
 à c
 pe

appelée Lionne, qui par les charmes de sa beauté, & par son adresse à toucher la lyre, s'étoit particulièrement attaché Harmodius & Aristogiton. Après leur mort, le Tyran qui savoit qu'ils n'avoient rien de caché pour cette femme, la fit mettre à la question pour tirer d'elle le nom des conjurés. Elle souffrit les tourmens avec une constance invincible, & expira au milieu des supplices, montrant que son sexe est plus courageux & plus capable de secret qu'on ne pense. Les Athéniens ne laissèrent pas périr la mémoire d'une action si glorieuse. Sa qualité de courtisane sembloit en ternir l'éclat : ils la dissimulèrent, & la couvrirent, en érigeant à son honneur une statue de Lionne, qui étoit sans langue.

Plutarque, dans la vie d'Aristide Pag. 335. raconte une chose qui fait beaucoup d'honneur aux Athéniens, & qui marque jusqu'où alloit leur reconnoissance pour leur Libérateur, & leur respect pour sa mémoire. Ils apprirent que la petite fille d'Aristogiton étoit à Lemnos, où elle vivoit dans un état très-pitoiable, sans pouvoir se marier à cause de son extrême misère. Le peuple la fit venir à Athènes, & la

mariant à un des plus riches & des plus considérables partis de la ville, il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos.

Il sembloit qu'Athènes, en recouvrant sa liberté, eût aussi recouvré son ancien courage. Sous les Tyrans, elle avoit agi avec lenteur & nonchalance, sachant que c'étoit pour eux qu'elle travailloit. Depuis qu'elle en fut délivrée, elle montra toute une autre activité, parce qu'elle travailloit pour elle-même.

Elle ne jouit pas d'abord néanmoins d'une tranquillité parfaite. Deux de ses citoyens, Clisthène de la famille des Alcmeonides, & Isagoras, qui étoient les plus puissans de la ville, se disputant l'un à l'autre l'autorité, y formèrent deux factions. Le premier, qui avoit attiré le peuple dans son parti, en changea la constitution, & au lieu des quatre Tribus dont il avoit été composé jusques-là, il en établit dix, auxquelles il donna les noms des dix enfans d'Ion, que les historiens grecs donnent pour le pere & le premier auteur de la nation. Isagoras, se voyant inférieur en crédit à son rival, eut

rec
mé
obl
ave
att
ren
fure
I
pit
pré
&
cha
cle
la
Hi
&
gée
ren
des
des
poi
Le
mi
ce
de
rai
loi
toi
mi
sa

recours aux Lacédémoniens. Cléomène, l'un des deux Rois de Sparte, obligea Clifthène de sortir de la ville avec sept cens familles qui étoient attachées à son parti. Mais elles y rentrèrent bientôt avec leur Chef, & furent rétablies dans tous leurs biens.

Les Lacédémoniens, piqués de dépit & de jalousie contre Athènes qui prétendoit ne point dépendre d'eux, & d'ailleurs se repentant d'en avoir chassé les Tyrans sur la foi d'un oracle dont ils avoient reconnu depuis la fourberie, songèrent à y rétablir Hippias, l'un des enfans de Pisistrata, & pour cet effet le firent venir de Sicgée où il s'étoit retiré. Ils proposèrent leur dessein dans une assemblée des Députés de leurs alliés, du secours desquels ils vouloient se fortifier pour ne point manquer leur coup. Le Député de Corinthe parla le premier. Il marqua son étonnement, de ce que les Lacédémoniens, ennemis déclarés pour eux-mêmes de la tyrannie qu'ils avoient en horreur, vouloient l'établir ailleurs, & il mit dans tout son jour l'injuste & cruelle domination des Tyrans, dont Corinthe sa patrie avoit fait tout récemment

une triste expérience. Tous les autres alliés applaudirent à son discours. Ainsi l'entreprise échoua , & n'eut d'autre effet que de découvrir la basse jalousie des Lacédémoniens , & de les couvrir de honte.

Hippias , déchu de son espérance , se retira en Asie chez Artapherne Gouverneur de Sardes pour le Roi de Perse , & n'oublia rien pour l'engager à porter ses armes contre Athènes , en lui faisant entendre que la prise d'une ville si puissante le rendroit maître de toute la Grèce. Artapherne somma les Athéniens de rétablir sur le trône Hippias : à quoi ils ne répondirent que par un refus net & absolu. Voilà quelle fut l'origine & l'occasion des guerres des Perses contre les Grecs , lesquelles feront la matière des volumes suivans.

ARTICLE NEUVIÈME.

HOMMES ILLUSTRES , *qui se sont distingués dans les sciences.*

J E commence par les Poètes, parce qu'ils ont l'ancienneté sur les autres.

HOMERE.

LE PLUS célèbre de tous les poëtes , & dont le mérite a jetté un plus grand éclat , est en même tems celui dont la patrie , & le tems où il a vécu , sont le moins connus. Des sept villes de la Grèce qui se disputent entr'elles l'honneur de lui avoir donné la naissance , Smyrne est celle qui semble être à plus juste titre en possession de ce glorieux privilège. Hérodote marque qu'Homère étoit quatre cens ans avant lui , c'est-à-dire trois cens quarante ans après la prise de Troie : car Hérodote fleurissoit sept cens quarante ans après cette expédition.

Lib. 2. c. 53.
AN. M. 3160.
AV. J. C. 844.

Quelques auteurs ont prétendu qu'il fut appelé Homère , parce qu'il étoit aveugle-né. Velleius Paterculus rejette avec mépris ce conte. » ^a Si quel-
» qu'un , dit-il , croit qu'Homère est
» né aveugle , il faut qu'il le soit lui-
» même , & privé de tous les sens. » En effet , selon la remarque de Cicéron , la poésie d'Homère est plutôt une peinture qu'une poésie , tant il fait peindre au naturel , & mettre comme sous les

Tusc. Quæst.
lib. 5. n. 114.

^a Quem si quis cæcum | sensibus orbus est. Pater-
genitum putat , omnibus | l. 1. c. 5.

yeux du lecteur, les images de tout ce qu'il entreprend de décrire; & il semble avoir pris à tâche de faire passer comme en revêue dans ses ouvrages tout ce que la nature a de plus riant & de plus gracieux.

^a Ce qu'il y a de plus étonnant dans ce Poëte, c'est que s'étant appliqué le premier, du moins de ceux qui sont connus, au genre de poésie le plus sublime & le plus difficile de tous, il l'a porté tout d'un coup, comme par un vol rapide, à un si haut degré de perfection, ce qui dans les autres arts n'arrive presque jamais que par de lents progrès, & par une longue suite d'années.

Ce genre de poésie est le Poëme Épi- que, ainsi appelé du mot grec *ἐπος*, parce que l'action est racontée par le poëte. Le sujet de ce poëme doit être grand, instructif, sérieux; ne renfermer qu'un seul événement principal,

^a Clarissimum dein- de Homeri illuxit ingenium, sine exemplo maximum: qui magnitudine operis, & fulgore carminum, solus appellati poeta meruit. In quo hoc maximum est, quod neque ante illum, quem ille imitaretur, neque post

illum, qui imitari eum possit, inventus est: neque quemquam alium, cujus operis primus auctor fuerit, in eo perfectissimum, præter Homerum & Archilochum, reperimus. *Vell. Paters. l. 1, cap. 5.*

anc
& c
pas
qui
F
de
fée
cole
Gre
& l
d'U
Il
nar
gin
pro
en
en
pre
suc
pre
pri
aut
7
hor
det
ce,
est
ter
ma
per

auquel tous les autres se rapportent ; & cette action principale doit s'être passée dans un certain espace de tems , qui est tout au plus d'une année.

Homère a composé deux poèmes de ce genre , savoir l'Iliade & l'Odyssée : dont le premier a pour sujet la colère d'Achille , si pernicieuse aux Grecs qui assiégeoient Ilion ou Troie ; & l'autre , les voyages & les aventures d'Ulysse après la prise de cette ville.

Il est remarquable qu'aucune des nations les plus éclairées n'a rien imaginé de pareil ; & que celles qui ont produit quelques poèmes en ce genre , en ont toutes pris l'idée d'Homère , en ont emprunté les règles , se le sont proposé pour modèle , & n'ont eu de succès qu'autant qu'elles en ont approché. C'est qu'Homère étoit un esprit original , & propre à former les autres : *Fons ingeniorum Homerus.*

Tout ce qu'il y a eu de plus grands hommes & de plus forts génies depuis *Plin. lib. 17.* deux mille cinq ou six cens ans en Grèce , en Italie , & ailleurs ; ceux dont on est forcé encore aujourd'hui d'admirer les écrits , ceux qui sont encore nos maîtres , & qui nous enseignent à penser , à raisonner , à parler , à écrire ;

* Dans la
vie d'Homère,
qui est à la
tête de la tra-
duction de l'I-
liade.

tous ces gens-là, dit M^c. * Dacier, reconnoissent Homère pour le plus grand des poètes ; & ses poèmes comme le modèle du bon goût. Après cela y a-t-il aucun homme, quelque habile qu'il se croie, qui puisse raisonnablement présumer que ses décisions prévaudront sur celles de tant de juges si éclairés & si respectables ?

Des témoignages si anciens, si constants, si universels, justifient pleinement le jugement avantageux qu'Alexandre le Grand portoit des ouvrages d'Homère, qu'il considéroit comme la production la plus rare & la plus précieuse de l'esprit humain : *pretiosissimum humani animi opus*.

Plin. l. 7. c.
29.

Quintil. lib.
10. cap. 1.

Quintilien, après avoir fait un éloge magnifique d'Homère, nous donne une juste idée de son caractère & de son stile dans ce peu de mots : *Hunc nemo in magnis sublimitate, in parvis proprietate superavit. Idem letus ac pressus, jucundus & gravis, tum copia tum brevitate mirabilis.* » Dans les grandes choses, rien de plus sublime que son expression ; dans les petites rien de plus propre. Etendu, serré ; grave, & doux ; également admirable par son abondance, & par sa brièveté.

L
fait
qu'i
mai
peti
passi
pell
gue
qui
ver
Ont
ou
clie
que
i
inti
liod
ma
qu'
les
ten
la c
par
de
nell
que
l'ar
aux

HESIODE.

L'OPINION la plus commune le fait contemporain d'Homère. On dit qu'il étoit né à Cumes ville d'Eolie, mais qu'il fut nourri & élevé à Ascra, petite ville de Béotie, qui depuis a passé pour sa patrie. Aussi Virgile l'appelle-t-il le vieillard d'Ascra. Il n'est ^{Eclog. 6. v. 70.} gueres connu que par le peu de poésies qui nous sont restées de lui, toutes en vers hexamètres, qui sont, 1°. *Les Ouvrages & les Jours*; 2°. *La Théogonie*, ou Généalogie des dieux; 3°. *Le Bouclier d'Hercule*. On doute pourtant que ce dernier soit de lui.

1 Dans le premier de ces poèmes, intitulé *Les Ouvrages & les Jours*, Hésiode traite de l'Agriculture, qui demande, outre beaucoup de travail, qu'on observe les tems, les saisons, les jours. Ce poème est rempli de sentences & de maximes excellentes pour la conduite de la vie. Il le commence par une courte mais vive description de deux sortes de Disputes: l'une funeste au genre humain, & source des querelles, des discordes, des guerres; l'autre infiniment utile & salutaire aux hommes, qui aiguise leur esprit,

qui excite parmi eux une noble émulation, & qui donne lieu à l'invention & à la culture des arts. Il fait dans la suite une admirable description des quatre différens âges du monde, d'or, d'argent, d'airain, de fer. Ce sont ceux de ce premier âge d'or, que Jupiter, après leur mort, changea en autant de Génies & d'Esprits, qu'il établit gardiens des hommes, & qu'il chargea du soin de parcourir la terre cachés dans un nuage obscur, & d'observer les bonnes & les mauvaises actions de ceux qui l'habitent.

Δαίμονες.

Ce poème a servi de modèle à Virgile pour composer les *Géorgiques*, comme il le témoigne lui-même par ce vers :

Georg. l. 2. Astræumque cano Romana per oppida carmen.
v. 176.

Le choix que ces deux illustres Poètes ont fait de cette matière pour la traiter en vers, nous marque en quel honneur étoient chez les anciens la culture des terres, & la nourriture des troupeaux, deux sources innocentes de richesses & d'abondance pour un pays. Il est bien fâcheux que, dans les siècles postérieurs, on ait laissé éteindre ce goût, si conforme à la na-

tut
cer.
lup
rum
tes
tun
:
d'I
cor
les
cie
de
re
ter
let
cur
les
tro
ten
:
me
leg
bre
ph
pa
cri
te
tic
I
dro

tute , & si propre à conserver l'innocence des mœurs : l'avarice & la volupté l'ont entièrement étouffé. *Nimirum alii subiere ritus , circaque alia mentes hominum detinentur , & avaritia tantum artes coluntur.* Plin in
Præm. l. 14.

2. On peut regarder la *Théogonie* d'Hésiode , & les poèmes d'Homère , comme les archives & les monumens les plus sûrs de la théologie des anciens , & de l'opinion qu'ils avoient de leurs dieux. Car il ne faut pas croire que ces poètes aient été les inventeurs des fables que nous lisons dans leurs ouvrages , ils n'ont fait que recueillir & transmettre à la postérité les traces de la religion qu'ils avoient trouvé établie & dominante dans leur tems & dans leur pays.

3. *Le Bouclier d'Hercule* , est un morceau détaché d'un poème , dans lequel on prétend qu'Hésiode célébroit les Héroïnes de l'antiquité les plus illustres ; & il est ainsi appelé , parce qu'on y trouve une longue description du bouclier d'Hercule , dont ce poème raporte une aventure particulière.

La poésie d'Hésiode , dans les endroits qui sont susceptibles d'orne-

mens, est fort belle & fort agréable, mais moins élevée & moins sublime que celle d'Homère. Quintilien lui donne le premier rang dans le genre d'écrire médiocre. *Datur ei palma in illo medio dicendi genere.*

ARCHILOQUE.

AN.M. 3280. LE POÈTE Archiloque, natif de
 AT.J.C. 724. Paros, inventeur des vers Iambes, vivoit du tems de Candaule roi de Lydie. Il a cela de commun avec Homère, selon Velleius Paterculus, d'avoir porté tout d'un coup à une très-grande perfection le genre de poésie qu'il avoit inventé. Les piés, qui don-
 Lib. 10. c. 1. nèrent leur nom à ces vers, & qui seuls d'abord y furent admis, sont composés d'une breve & d'une longue. Il paroît que le vers Iambe, tel qu'Archiloque l'inventa, étoit fort propre pour un stile véhément & énergique : aussi voions-nous qu'Horace, en parlant de ce Poète, dit que sa colère, ou plutôt sa rage, l'arma de l'Iambe pour exercer sa vengeance,

Art. Post. Archilochum proprio rabies armavit Iambo.
 Et ^a Quintilien nous apprend qu'il

^a Summa in hoc vis | sententiæ, plurimum san-
 elocutionis, cum validæ | guinis atque nervorum.
 cum breves vibrantesque | Quintil. lib. 10. cap. 1.

avec
 din.
 trai
 per
 for
 pié
 étoi
 mên
 mol
 lui.
 ami
 L
 dan
 écr
 lire
 rai
 qu'
 ren
 con
 mo
 qu'

à V
 loci
 long
 ma
 i.
 b
 Arcel
 expe
 coru
 dan
 gem
 lugu

avoit une force d'expression extraordinaire, des pensées hardies, de ces traits qui sont courts, mais vifs & perçans, en un mot, un stile plein de force & de nerfs. On disoit ^a de ses pièces de poésie que les plus longues étoient les plus belles. On a porté le même jugement des harangues de Démosthène, & de celles de Cicéron. Celui-ci en dit autant des lettres de son ami Atticus.

*Horat. Epod.
Od. 6. & Epist.
19. lib. 1.*

Les vers d'Archiloque étoient mordans & licentieux, témoin ceux qu'il écrivit contre Lycambe, qui le réduisirent au désespoir. Par ^b cette double raison, ses poésies, quelque excellentes qu'elles fussent jugées d'ailleurs, furent absolument bannis de Sparte, comme plus capables de corrompre les mœurs & le cœur des jeunes gens, qu'utiles pour former leur esprit. Il ne

^a Ut Aristophani Archiloci lambus, sic epistola longissima quæque optima videtur. *Cic. Epist. 11. lib. 16. ad Atticum.*

^b Lacedæmonii libros Archilochi ex civitate sua exporrari jusserunt, quod eorum parum verecundam ac pudicam lectionem arbitrabantur. Noluerunt enim ea libero-

rum suorum animos imbui, ne plus moribus noceret, quam ingeniis prodesset. Itaque maximum poetam, aut certè summo proximum, quia domum sibi invisam obscænis maledictis laceraverat, carminum exilio multarunt. *Val. Max. lib. 6. cap. 3.*

nous en reste que de très courts fragmens. Cette délicatesse d'un peuple payen sur la qualité des livres dont on doit permettre la lecture aux jeunes gens, est bien digne de remarque, & fera la condamnation de plusieurs chrétiens.

HIPPONAX.

CE POÈTE étoit d'Ephèse. Il se signala, quelques années après Archiloque, dans le même genre de poésie, & avec la même violence. Il étoit laid, petit, & d'une taille fort menue. Deux freres, célèbres sculpteurs, nommés Bupalus & Athénis, (d'autres nomment celui-ci Anthemus) égaièrent leur imagination à son sujet, & le représentèrent sous une forme ridicule. Il est dangereux de s'attaquer à des poètes Satyriques. Hipponax lança contre les deux freres des traits de satire si piquans, qu'ils se pendirent de dépit : d'autres disent qu'ils quittèrent seulement la

a Hipponacti norabilis vultus fœditas erat : quàmobrem imaginem ejus lascivia jocosum ii proposuere ridentium circulis. Quod Hipponax in-	dignatus amaritudinem carminum distinxit intantum, ut credatur aliquibus ad laqueum eos impulisse : quod falsum est. <i>Plin. lib. 36. cap. 51</i>
--	---

vill
nax
pas
Qu
nax
con
retr
qua
Hip
apr
à s'
d'un
var
Fug
du
(
té
pris
tou
por

I
& f
aut
par
Ly

a
Pa
Qua
Au

ville d'Ephèse ou demouroit Hipponax. Sa plume atrabilaire n'épargna pas ceux même à qui il devoit la vie. Quel monstre ! Horace² joint Hipponax à Archiloque, & les représente comme deux poètes également dangereux. Il y a dans l'Anthologie trois ou quatre épigrammes, qui représentent Hipponax comme encore terrible après sa mort. On y exhorte les passans à s'éloigner de son tombeau, comme d'un lieu d'où il sort une grêle épouvantable.

Fuge grandinantem tumulum, horrendum.

On croit que c'est lui qui a inventé le vers Scazon, où le Spondée a pris la place de l'Iambe qui se trouve toujours au sixième pié du vers qui porte ce nom.

STESICHORE.

IL ETOIT d'Himère, ville de Sicile, & se distingua dans la poésie Lyrique, aussi bien que les poètes dont il va être parlé dans la suite. On appelle poésie Lyrique, celle dont les vers, c'est-à-

a In malos asperimus

Parata tollo cornua :

Quales Lycambe spretus infido gener,

Aut acer hostis Bupalus. *Epid.* 6.

Anthol. lib. 3.

dire des Odes ou des Stances , se chantoient sur la lyre , ou sur d'autres instrumens pareils. Stésichore à vécu entre la 37^e. & la 47^e. Olympiade.

*Pausan. in
Lacœn. p. 200.*

Pausanias , après plusieurs autres fables, raconte que Stésichore aiant perdu la vûe en punition des vers mordans & satyriques qu'il avoit faits contre Hélène , il ne la recouvra qu'après avoir retracté ses médisances par une nouvelle pièce contraire à la première, ce qu'on appelle depuis *palinodie*.² Quintilien dit qu'il chanta des guerres considérables & d'illustres héros , & qu'il soutint sur la lyre la noblesse & l'élévation du poëme épique.

A L C M A N.

IL ÉTOIT de Lacédémone , ou , selon d'autres , de Sardes en Lydie ; & vivoit à peu près du même tems que Stésichore. Quelques-uns le font auteur des vers tendres.

A L C E' E.

SA PATRIE étoit Mytilène , ville de Lesbos. C'est de lui que le vers Al-

^a Stesichorum , quàm
sit ingenio validus , ma-
cerit quoque ostendunt ,
maxima bella & clarissi-
mos canentem duces , &
epici carminis onera lyra
sustinentem , *Lib. 10. c. 2.*

caïque

caï
déc
pai
de
dai
de
sau
de
Le
voi
dit
ma
con
foi

S
me
de
prie
lui
loc
de
de

a
celer
litta
Hera
b in
& m
pens

caïque a tiré son nom. Il fut l'ennemi déclaré des Tyrans de Lesbos, & en particulier de Pittacus, qu'il ne cessa de déchirer dans ses vers. On dit que dans un combat où il se trouva, saisi de fraieur, il jeta bas ses armes, & se sauva par la fuite. ^{Herod. l. 5. c. 95.} Horace raconte de lui-même une pareille aventure. Les poètes se piquent moins de bravoure, que de bel esprit. ^b Quintilien dit que le stile d'Alcée étoit serré, magnifique, chatié; &, ce qui met le comble à son éloge, qu'il ressembloit fort à Homère.

SIMONIDE.

SIMONIDE étoit de Céos, île de la mer Egée. Il florissoit encore au tems de l'expédition de Xerxès. Il réussit principalement dans les élégies. On lui attribue l'invention de la mémoire locale. J'en ai parlé ailleurs. A l'âge de quatre-vingts ans il disputa le prix de la poésie, & l'emporta. ^{Manière d'enseigner. Plus, in Morat. pag. 784.}

^a Tecum Philippos & celerem fugam Sensi, relictâ non bene parmula.
Horat. Od. 7. lib. 2.

^b In eloquendo brevis, & magnificus, & diligens, plerumque Hom-

eris similis.

^c Sed ne relictis, Musa procax, jocos

Ceterâ retrahes munera nauticâ.
Horat.

Mæstius lacrymis Simonideis.
Catull.

Tome II.

D d

*Eic. de nat.
deor. lib. 1. n.*

La réponse qu'il fit à un Prince qui lui demandoit la définition de Dieu, est fort célèbre. Ce Prince est Hiéron roi de Syracuse. Il le pria de lui dire ce que c'est que Dieu. Le Poète demanda un jour pour examiner la question qu'on lui proposoit. Le lendemain, il en demanda deux, & à mesure qu'on le sommoit de répondre, il doubloit toujours le tems. Le Roi, surpris de cette conduite, en voulut savoir la cause. » J'en use ainsi, lui » répondit Simonide, parce que, » plus j'examine cette matière, plus » elle me semble obscure : *Quia, quanto diutius considero, tanto mihi res videtur obscurior.* La réponse étoit sage, si elle venoit d'une grande idée de la majesté divine, que ^a nulle intelligence ne peut comprendre, & nulle langue expliquer.

Phædr. lib. 4. Après avoir parcouru plusieurs villes de l'Asie, & y avoir amassé beau-

^a Certè hoc est Deus, quod & cum dicitur, non potest dici; cum æstimatur, non potest æstimari; cum comparatur, non potest comparari; cum definitur, ipsa definitione crescit. *S. Aug. serm. de temp. cix.*

Nobis ad intellectum

pectus angustum est. Et ideo sic cum (Deum) dignè æstimatus, dum inæstimabilem dicimus. Eloquar quemadmodum sentio. Magnitudinem Dei qui se putat nosse, minuit: qui non vult minuire, non novit. *Minut. Felix.*

couj
vers
en
s'en
trie
en
Sim
lorf
» C
» ce
ingr
pag
acc
ave
dér
Ch
n'ei
éto
les
de
rati
de
abc
sai
ob
Po
de
la
xi,
quo

coup d'argent en célébrant par ses vers les louanges de ceux qui étoient en état de le bien récompenser , il s'embarqua pour l'île de Céos sa patrie. Le vaisseau fit naufrage. Chacun, en se sauvant, emporta ce qu'il put. Simonide ne se chargea de rien ; & lorsqu'on lui en demanda la raison, » C'est, répondit-il, parce que tout » ce que j'ai est avec moi : » *Mecum, inquit sunt cuncta*. Plusieurs de ses compagnons de naufrage se noyèrent, accablés du poids des choses qu'ils avoient voulu sauver. Ceux qui abordèrent, furent pillés par des voleurs. Chacun se retira à Clazomène, qui n'étoit pas loin du lieu où le vaisseau étoit péri. Un bourgeois, qui aimoit les lettres, & qui avoit lu les poésies de Simonide avec beaucoup d'admiration, se fit un plaisir & un honneur de le recevoir chez lui, & lui fournit abondamment toutes les choses nécessaires, pendant que les autres furent obligés de mendier par la ville. Le Poète les rencontrant, n'oublia pas de leur faire remarquer la justesse de la réponse qu'il leur avoit faite : *Disxi, inquit, mea Mecum esse cuncta; vos quod rapuistis, perit.*

*Rhetor. lib. 3.
cap. 2.*

On lui a reproché d'avoir deshonoré la Poésie par son avarice, en rendant sa plume vénale, & ne faisant des vers qu'après avoir stipulé qu'on lui donneroit une certaine somme. Ce qu'on lit dans Aristote en est la preuve, & ne lui fait pas d'honneur. Quelqu'un, qui avoit gagné le prix de la course, pria Simonide de composer sur ce sujet un chant de triomphe. Le Poète, ne trouvant pas que la récompense qu'on lui proposoit fût assez grande, répondit qu'il ne pouvoit bien traiter ce sujet-là. Cette victoire avoit été remportée à la course des mules; & il prétendoit que cet animal ne fournissoit pas une belle matière de louange. On lui fit des offres plus avantageuses, qui annoblirent la mule: & alors il fit le poème qu'on lui demandoit. Il y a longtemps que l'argent est en possession de donner de la noblesse & de la beauté;

Et genus & formam regina pecunia donat.

Les mules naissent d'une anesse & d'un cheval. Le Poète, comme le remarque Aristote, ne les avoit d'abord

a Mercede accepta lau- | *Phædr. Que'ques-uns li-*
dem victorum capens. | *sent, mercede pacta.*

considérées que par le vilain endroit.
L'argent les lui fit regarder du bon
côté, & il les appella *les nobles filles des*
courriers rapides : Χείρες ἀσποτόδων θυ-
γατέρες ἱππων.

S A P H O.

ELLE ÉTOIT du même lieu, &
vivoit du même tems qu'Alcée. Le
vers Saphique lui doit son nom. Elle
avoit composé un assez grand nombre
de pièces ; il ne nous en reste que
deux, qui font juger que les louan-
ges que lui ont donné tous les siècles
pour la beauté, la tendresse, le nom-
bre, l'harmonie, & les graces infinies
de ses vers, ne sont point sans fon-
dement. Aussi lui donna-t-on le nom
de dixième Muse, & ceux de Mitylé-
ne firent graver son image sur leur
monnoie. Il seroit à souhaiter que la
pureté de ses mœurs eût répondu à la
beauté de son génie, & qu'elle n'eût
pas deshonoré son sexe par ses vices &
par ses déréglemens.

ANACREON.

CE POÈTE étoit de Téos, ville
d'Ionie. Il vivoit dans la 72^e. Olym-
piade. Il passa beaucoup de tems à la

Herod. lib. 3.

pag. 222.

Dd iij

*In Hipp. p.
218. & 229.*

Cour de Polycrate, cet heureux Tyran de Samos ; & il fut non seulement de tous ses plaisirs , mais encore de son conseil. Platon nous apprend qu'Hipparque , l'un des fils de Pisistrate , envoya un vaisseau à cinquante rames à Anacréon , & lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athènes , où ses beaux ouvrages seroient estimés & goûtés comme ils le méritoient. On dit que la joie & le plaisir faisoient son unique étude , & ce qui nous reste de ses ouvrages en fait foi. On voit partout dans ses vers , que sa main écrit ce que son cœur sent. Leur délicatesse se fait mieux sentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne seroit plus estimable que ses poésies , si elles avoient un meilleur objet.

THESPIS.

IL FUT l'auteur de la Tragédie. Je me réserve à en parler lorsque je traiterai des poètes Tragiques.

DES SEPT SAGES DE LA GRECE.

CES HOMMES sont trop célèbres dans l'antiquité , pour être omis dans l'histoire que je traite. Leur vie est écrite par Diogène Laerce.

THALES LE MILESIEN.

SI ON EN CROIT ^a Cicéron , il tenoit le premier rang entre les sept Sages. Ce fut lui qui jettâ en Grèce les fondemens de la Philosophie , & forma une secte nommée l'*Ionique* , parce qu'il étoit d'Ionie.

Il croioit que l'Eau est le principe de toutes choses , & que Dieu est cette intelligence par qui tout est formé de l'eau. Il avoit emprunté la première de ces opinions des Egyptiens , lesquels voiant que c'est le Nil qui cause la fertilité de leurs terres , pouvoient s'imaginer que l'eau est le principe de toutes choses. Lib. 1. de Nat. Deor. n. 25.

Il est le premier des Grecs qui se soit appliqué à l'astronomie. Il avoit marqué le tems précis de l'éclipse de soleil qui arriva sous le règne d'Astyage roi de Médie , dont il a été parlé ci-devant.

Il est aussi le premier qui a fixé les termes & la durée de l'année solaire parmi les Grecs. En comparant la grandeur du corps du soleil avec celui

^a Princeps Thales, unus
 è septem cui sex reliquos
 concessisse primas ferunt. Lib. 4. Acad. Quæst. n. 118.

de la lune , il crut avoir trouvé que le corps de la lune n'étoit en solidité que la 720^e. partie du corps du soleil , & par conséquent que le soleil surpassoit en solidité le corps de la lune plus de sept cens fois. Ce calcul est bien éloigné de la vérité , puisque la solidité du soleil surpasse , non seulement sept cens fois , mais plusieurs millions de fois la solidité ou grosseur de la lune. Mais on fait combien , en toutes sortes de matières ; & sur-tout dans celle dont il s'agit ici , les premières observations & découvertes qu'on y fait sont imparfaites.

*Plin. l. 36.
cap. 12.* Dans son voiage en Egypte , il trouva un moien facile , & sûr en même tems , de mesurer la hauteur des pyramides , en observant le jour où l'ombre de notre corps est égale à la hauteur même de notre corps.

*Cic. lib. 1.
de Divin. n.
211.* Pour montrer que les philosophes n'étoient pas si dépourvus de talent , & si ineptes pour les affaires qu'on le pensoit ; & qu'ils réussiroient comme les autres à s'enrichir s'ils le vouloient , il acheta le fruit de tous les oliviers qui étoient dans le territoire de Milet avant qu'ils fussent en fleur. La profonde connoissance qu'il avoit de la

niature lui avoit peut-être fait connoître que l'année seroit d'une extrême fertilité. Elle le fut en effet, & il fit un gain considérable.

Il avoit coutume de remercier les dieux de trois choses : de ce qu'il étoit né créature raisonnable, & non pas bête ; homme, & non pas femme ; grec, & non barbare.

Sa mere le pressant de se marier, il répondit d'abord qu'il n'étoit pas encore tems ; & quand plusieurs années se furent écoulées, il répondit qu'il n'étoit plus tems.

S'étant un jour laissé tomber dans une fosse, pendant qu'il étoit attentif à contempler les astres, une bonne vieille lui dit : Eh comment connoissez-vous ce qui est dans le ciel & si fort au-dessus de votre tête, vous qui ne voyez pas ce qui est à vos piés, & tout près de vous.

Il étoit né la première année de la AN.M. 3457. xxxv Olympiade : & il mourut la pre- AV.J.C. 547. mière année de la LVIII Olympiade, âgé par conséquent de plus de 90 ans.

S O L O N.

Sa vie a été-raportée fort au long.

D d v

CHILON.

IL ÉTOIT de Lacédémone. On ne fait pas beaucoup de choses de lui. Esope lui demandant un jour à quoi Jupiter s'occupoit : A abaisser, dit-il, ceux qui s'élèvent, & à élever ceux qui s'abaissent.

*Aul. Gell.
lib. 1. cap. 3.*

Il mourut de joie à Pise, aiant vu son fils remporter la victoire du pugilat dans les jeux Olympiques. Il dit en mourant qu'il ne croioit point avoir commis aucune faute pendant tout le cours de sa vie : (sentiment digne de l'orgueil & de l'aveuglement d'un philosophe païen ;) si ce n'étoit peut-être d'avoir usé de détour & de dissimulation dans un jugement pour faire plaisir à un ami, en quoi il ne favoit s'il avoit bien ou mal fait. Il mourut vers la LII Olympiade.

PITTACUS.

IL ÉTOIT de Mitylène, ville de Lesbos. Uni aux freres d'Alcée, fameux poëte Lyrique, & à Alcée lui-même qui s'étoit mis à la tête des exilés, il chassa de cette île le Tyran qui s'en étoit rendu Maître.

Ceux de Mitylene étant en guerre

avec les Athéniens , Pittacus eut la conduite de l'armée. Pour épargner le sang de ses citoiens , il offrit de se battre contre Phrynon , qui étoit le chef des ennemis. Le parti fut accepté. Pittacus le vainquit , & le tua. En reconnaissance , les habitans de Mitylène , d'un commun accord , lui don-
nèrent la souveraineté de leur ville. Il l'accepta , & se conduisit d'une manière si sage & si modérée , qu'il fut toujours considéré & chéri de ses sujets.

Cependant Alcée , ennemi déclaré des Tyrans , n'épargna pas celui-ci dans ses vers , quelque douceur qu'il fît paroître , & l'attaqua vivement. Pittacus , entre les mains de qui il étoit tombé , loin de s'en venger , lui rendit la liberté , & montra par cette action de clémence & de générosité qu'il n'avoit que le nom de tyran.

Après avoir gouverné dix ans avec beaucoup d'équité & de sagesse , il abdiqua volontairement l'autorité , & se retira. ^a Il avoit coutume de dire que la preuve d'un bon gouvernement étoit d'engager les sujets , non à crain-

^a Εἰς τὴν ὑπὸ τῶν ἄρχων ἀντιπρὸς αὐτῶν , ἀλλ' ὑπὲρ αὐτῶν. Πίντ.
παρὰ σκευάσει τοῦ Πίντῳ μὴ ἰν αἰνῶ. *sept. sap. pag. 152.*

dre le Prince , mais à craindre pour lui. Il ne vouloit pas qu'on se donnât jamais la liberté de médire d'un ami , ni même d'un ennemi. Il mourut dans la LII Olympiade.

B I A S.

ON SAIT peu de choses de lui. Il engagea par adresse Alyatte roi de Lydie à lever le siège de Priène , qui étoit sa patrie. Cette ville étoit fort pressée par la famine. Il fit engraisser deux mulets , & trouva le moien de les faire passer dans le camp ennemi. Leur embonpoint étonna le Roi , & il envoya dans la ville des députés , comme pour faire quelques propositions de paix , mais en effet pour en observer l'état. Bias avoit fait couvrir de blé de grands tas de sable. Quand les députés eurent rapporté au Roi l'abondance où ils avoient trouvé la ville , il n'hésita plus , & aiant conclu le traité , il leva le siège. Il recommandoit sur-tout de rapporter aux dieux tout le bien qu'on pouvoit faire.

α Ο', τα ας αραχθι απεστειλε, εις τους αραχθοντες.

CLEOBULE.

IL N'EST pas plus connu. Il étoit de Lindos ville de l'île de Rhode, & selon d'autres de Carie. Il invita Solon à venir se retirer avec lui, lorsque Pisistrate se fut emparé de l'autorité à Athènes.

PÉRIANDRE.

ON LE MET parmi les Sages ; quoiqu'il fût tyran à Corinthe. Quand il s'en fut rendu maître, il écrivit à Thrasymbule tyran de Milet, pour savoir comment il devoit se conduire. Celui-ci, pour toute réponse, mena le courier dans une pièce de blé, & en s'y promenant abbatit avec sa canne tous les épis qui étoient plus élevés que les autres. Périandre comprit sans peine le sens de cette espece d'énigme, qui l'avertissoit de se défaire des citoyens les plus puissans de Corinthe pour mettre sa vie en sûreté. Mais, si l'on en croit Plutarque, il ne put goûter un avis si cruel. *In conv. sept. sap.*

Il avoit voué aux dieux une statue d'or, s'il remportoit la victoire aux jeux Olympiques. Pour s'acquitter de son vœu, il dépouilla les dames de *Diog. Laert. in vit. Périand.*

Corinthe de tous leurs ornemens, de tous leurs bijoux, & de tout ce qu'elles avoient de plus précieux. Voila une belle manière d'honorer les dieux.

Diog. Laert. Il écrivit une lettre circulaire à tous les Sages, pour les inviter à venir passer quelque tems chez lui, comme ils avoient été l'année précédente à Sardes chez Crésus. Les Princes alors se croioient fort honorés de

In conv. sept. sap. recevoir chez eux de tels hôtes. Plutarque décrit le repas qu'il leur donna, dont il fait remarquer que l'honnête simplicité, proportionnée au goût & au caractère des conviés, lui fit plus d'honneur, que n'auroit pu faire la plus grande magnificence. Les propos de table étoient tantôt graves & sérieux, tantôt gais & enjoués. Quel est, proposa quelqu'un, le gouvernement populaire le plus parfait? Celui, répondit Solon, où l'injure faite à un particulier, intéresse tous les citoyens. Bias : où la loi tient lieu de tyran. Thalès : où les habitans ne sont ni trop riches, ni trop pauvres. Anacharsis : où la vertu est en honneur, & le vice abhorré. Pittacus : où les dignités ne sont accordées qu'aux gens de bien, & jamais aux méchans. Cléo-

bule : où les citoiens craignent plus le blâme, que la loi. Chilon : où les loix sont écoutées & ont du crédit, non les orateurs. Sur tous ces avis, Périandre conclut que le gouvernement populaire le plus parfait seroit celui qui approcheroit le plus de l'aristocratique, où l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de gens de bien.

Pendant que ces Sages étoient assemblés chez Périandre, il arriva un courier de la part d'Amasis roi d'Egypte, chargé d'une lettre pour Bias, avec qui ce Prince étoit en grand commerce. Il le consultoit sur la manière dont il devoit répondre à une proposition que lui avoit fait le Roi d'Ethiopie, de boire toutes les eaux de la mer, moiennant quoi il lui céderoit un certain nombre de villes de ses États, sinon Amasis lui en céderoit autant des siens. Il étoit pour lors ordinaire aux Princes de se proposer les uns aux autres de ces questions énigmatiques & embarrassantes. Bias lui répondit sur le champ d'accepter l'offre, à condition que le roi d'Ethiopie arrêteroit tous les fleuves qui se jettent dans la mer : car il ne sagissoit

que de boire la mer, & non les fleuves. On attribue à Esope une pareille réponse.

Je ne dois pas omettre que les Sages dont je viens de parler, furent tous amateurs de la poésie, & composèrent tous des vers, quelques-uns même en assez grand nombre, sur des sujets de morale ou de politique, qui sont un objet véritablement digne de la poésie. On reproche cependant à Solon d'avoir fait des vers licentieux : ce qui nous apprend quelle idée nous devons avoir de ces prétendus Sages du paganisme.

Plut. in Solon. pag. 79.

À la place de quelques-uns des sept Sages que j'ai cités, on en substitue d'autres, comme Anacharsis, Myson, Epiménide, Phérécyde. Le premier est le plus connu.

ANACHARSIS.

LONTEMPS avant Solon les Scythes Nomades étoient en grande réputation pour leur simplicité, leur frugalité, leur tempérance, & leur justice.

Il. lib. 14. v. 6. Homère les appelle *la nation très-juste*. Anacharsis étoit un de ces Scythes, & de la race roiale. Comme quelqu'un d'Athènes lui faisoit un reproche sur

le
il,
&
pa
vo
pa
éc
fa

ur
qu
ra
te
pe

di
ca
à
se
l'i
"
"
"
"
"
"
"
"
c
G

le pays dont il étoit : Ma patrie, dit-il , me fait selon vous peu d'honneur ; & vous , vous en faites peu à votre patrie. Son bon sens , son profond savoir , & sa grande expérience , le firent passer pour un des sept Sages. Il avoit écrit en vers de l'art militaire , & avoit fait un traité des loix des Scythes.

Il rendit visite à Solon. C'est dans une conversation qu'il eut avec lui , qu'il compara les loix à des toiles d'araignées , qui n'arrêtent que les petites mouches , & que les grandes rompent aisément.

Accoutumé à la vie dure & pauvre des Scythes , il faisoit fort peu de cas des richesses. Crésus l'avoit invité à le venir voir , & sans doute lui faisoit entrevoir qu'il étoit en état de l'enrichir , » Je n'ai nul besoin de votre or , lui répliqua-t-il. Je ne suis » venu dans la Grèce , que pour m'y » enrichir du côté de l'esprit , & je » serai fort content , si je retourne » dans ma patrie , non plus riche , » mais plus habile , & plus homme » de bien. » Il se rendit pourtant à la cour de ce Prince.

Nous avons déjà remarqué qu'Esopé avoit été fort étonné & fort mé-

*Plut. in conv.
sept. sap. pag.
155.*

content de l'air froid & indifférent avec lequel Solon avoit considéré les trésors de Crésus & la magnificence de son palais, parce que c'étoit le maître même de la maison que ce Philosophe auroit souhaité de pouvoir admirer. » Il faut, dit Anacharsis, à Esope, que vous ayez oublié votre fable du renard & de la panthère. Celle-ci, pour se faire valoir, ne pouvoit que montrer sa peau brillante, & marquée de différentes couleurs : la peau du renard étoit simple, mais cachoit des ruses & des finesses d'un prix infini. Je vous reconnois, dit le Scythe, à cette image. Vous n'êtes frappé que de ce qui brille au-dehors, & vous comptez pour peu ce qui fait véritablement l'homme, c'est-à-dire ce qui est en lui, & par conséquent à lui. »

Ce seroit ici le lieu d'exposer en abrégé la vie & les sentimens de Pythagore, qui a vécu dans le tems dont je viens de donner l'histoire. Mais je remets à en parler dans un autre volume, où je joindrai ensemble plusieurs Philosophes, pour mettre le Lecteur plus en état de faire la compa-

ra
prG
fo
l'a
gi
pl
dice
fa
n
g
q
ll
l'a
s'
sa

v

fa
uò
ci
fu
ve
ce
lo
in

raison de leur doctrine & de leurs principes.

E S O P E.

JE JOINS Esope aux Sages de la Grèce, non seulement parce qu'il s'est souvent trouvé avec eux, comme nous l'avons vû, ^a mais parce qu'il ensei- gnoit la véritable sagesse avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des règles.

Esope étoit Phrygien. Il avoit beau- coup d'esprit, mais étoit tout contre- fait : petit de corps, bossu, horrible- ment laid de visage, aiant à peine fi- gure d'homme, & ne pouvant pres- que parler dans les commencemens. Il étoit esclave, & le marchand qui l'avoit acheté, eut bien de la peine à s'en défaire, tant on étoit choqué de sa mine, & de sa taille.

Le premier maître qu'il eut, l'em- voia aux champs labourer la terre ;

a *Æsopus ille è Phrygia fabulator, haud immeri- tò sapiens existimatus est: eum, quæ utilia monitu suâque erant, non se- verè, non imperiosè præ- cepit & censuit, ut phi- losophis mos est, sed fes- tivos delectabilesque apo-*

logos commentus, res salubriter ac prospicien- ter animadversas, in mentes animosque homi- num cum audiendi qua- dam illecebra induit. Aut. Gell. Noct. Att. lib. 2. cap. 29.

soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable.

Il fut vendu dans la suite à un philosophe nommé Xanthus. Je ne finirois point, si je voulois rapporter tous les traits d'esprit & de vivacité dont ses paroles & sa conduite étoient pleines. Un jour que son maître avoit dessein de régaler quelques amis, il lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur. Il n'acheta que des langues, qu'il fit accommoder à toutes les sauces. Entrée, premier & second service, entremets; tout ne fut que langues. Ne t'avois-je pas commandé, lui dit Xanthus tout en colère, de prendre au marché tout ce qu'il y auroit de meilleur? Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clé des sciences, l'organe de la vérité & de la raison. Par elle on bâtit les villes, & on les police, on instruit, on persuade, on régit dans les assemblées; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Hé bien (dit Xanthus qui prétendoit l'attraper) achette-moi demain ce qu'il y a de pire, ces mêmes personnes vien-

dront chez moi, & je veux diversifier. Le lendemain Esope ne fit servir que le même mêts, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Elle est l'organe de l'erreur, du mensonge, de la calomnie, des blasphêmes.

Esope eut bien de la peine à obtenir sa liberté. Un des premiers usages qu'il en fit, fut d'aller chez Crésus, qui, sur sa grande réputation, désiroit depuis longtemps de le voir. Sa taille & sa mine rabbatirent beaucoup d'abord de l'opinion qu'il en avoit conçue. Mais la beauté de son esprit éclata bientôt à travers ces voiles & ces dehors grossiers qui la couvroient, & ce Prince comprit, comme le disoit Esope dans une autre occasion, qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y est enfermée.

Il fit plusieurs voyages dans la Grèce, soit pour son plaisir, soit pour les affaires de Crésus. *Phadr. lib. 1*
Fab. 2. Passant par Athènes, peu de tems après que Pisistrate y eut usurpé la puissance souveraine, & aboli l'Etat populaire, & voyant que

les Athéniens portoient ce nouveau joug fort impatiemment, il leur raconta la fable des grenouilles, qui demandèrent un Roi à Jupiter.

On doute que les fables d'Esopé, telles que nous les avons, soient toutes de lui, du moins pour l'expression. On en attribue une grande partie à Planude qui a écrit sa vie, & qui vivoit dans le 14^e. siècle.

Esopé est regardé comme l'auteur & l'inventeur de cette manière simple & naturelle d'instruire par des apologues & des fictions; & c'est ainsi qu'en parle Phédre :

Æsopus auctor quam materiam repperit.

Hanc ego polivi versibus senariis.

^a Mais, à proprement parler, la gloire de cette invention est dûe au poète Hésiode : invention peu importante ce semble, & d'un mérite fort médiocre, & qui a pourtant été très-estimée & mise en usage par les plus sublimes philosophes, & les plus habi-

a Illz quoque fabulæ, quæ, etiamsi originem non ab Æsopo acceperunt. (nam videtur rarum primum auctor Hesiodus) nomine tamen Æsopi maxime celebrantur, ducere animos solent, præcipuè

rusticorum & imperitorum; qui & simplicius quæ ficta sunt audiunt, & capti voluptate, facile iis quibus delectantur consentiunt. *Quintil. lib. 5. cap. 11.*

les politiques. Platon nous apprend que Socrate , peu de momens avant sa mort , mit en vers quelque fables d'Esopé : & Platon lui-même recommande avec beaucoup de soin aux nourrices d'en faire apprendre de bonne heure aux enfans , pour leur former les mœurs , & leur inspirer l'amour de la sagesse.

*Plat. in
Phad. pag.
60.*

*Lib. 2. de
Rep pag. 378.*

Il faut que les fables , pour être adoptées généralement par toutes les nations comme nous voions qu'elles l'ont été , cachent un grand fonds de vérités sous cet air simple & négligé qui fait leur caractère. En effet , le Créateur , voulant instruire l'homme par le spectacle même de la nature , a répandu dans les animaux diverses inclinations & propriétés , pour être comme autant de tableaux racourcis des différens devoirs dont il doit s'acquiescer , & des bonnes ou mauvaises qualités qu'il doit rechercher ou fuir. Ainsi il a peint une image sensible de la douceur & de l'innocence dans l'agneau , de la fidélité & de l'amitié dans le chien ; au contraire , de la violence , de la rapacité , de la cruauté dans le loup , dans le lion , dans le tigre , & ainsi du reste ; & il a voulu faire

une leçon & un reproche secret à l'homme, s'il étoit insensible pour lui-même à des qualités qu'il ne peut s'empêcher d'estimer ou d'abhorrer dans les animaux mêmes.

C'est un langage muet, que toutes les nations entendent; c'est un sentiment gravé dans la nature, que chacun porte en soi-même. Esope est le premier, entre les écrivains profanes, qui l'a saisi, qui l'a développé, qui en a fait d'heureuses applications, & qui a rendu les hommes attentifs à cette sorte d'instruction naïve, qui est à la portée de toutes les conditions & de tous les âges. Il est le premier qui, pour donner du corps aux vertus, aux vices, aux devoirs, aux maximes de la société, a imaginé, par un ingénieux artifice & par un innocent mensonge, de les revêtir d'images gracieuses empruntées de la nature, en donnant de la voix aux bêtes, & du sentiment aux plantes, aux arbres, & à toutes les choses inanimées.

Les fables d'Esope sont dénuées de tout ornement & de toute pature, mais pleines de sens, & à la portée des plus petits enfans, pour qui elles étoient composées. Celles de Phédre
sont

sont un peu plus relevées & plus étendues, mais cependant d'une simplicité & d'une élégance qui ressemble beaucoup à l'Atticisme dans le genre simple, c'est-à-dire à ce qu'il y avoit de plus fin & de plus délicat chez les Grecs. M. de la Fontaine, qui a bien senti que notre langue n'étoit point susceptible de cette simplicité ni de cette élégance, a égalié ses fables par un tour naïf & original, qui lui est particulier, & dont personne n'a pu approcher.

Il est malaisé de comprendre pourquoi ^a Sénèque pose en fait que de son tems les Romains n'avoient point encore essayé leur plume sur cette sorte de composition. Les fables de Phédre lui étoient-elles inconnues ?

Plutarque nous apprend la manière dont Esope mourut. Il étoit allé à Delphes chargé d'or & d'argent, avec ordre d'offrir, au nom de Crésus, un grand sacrifice à Apollon, & de donner à chaque habitant une * somme

De sera Numinis vindicta. p. 556. 557.

* *Quatre mines, qui faisoient deux cents quarante livres.*

^a Non audeo te usque
eò producere, ut fabellas
quoque & Aesopos logos,
INTENTATUM ROMANIS

INCENIIS OPUS, solita
tibi venustate connectos.
Senec. de Consol. ad Polyb.
cap. 27.

E e

va entre lui & ceux de Delphes, fut cause, qu'après avoir fait le sacrifice ; il renvoia à Crésus l'argent qu'il avoit reçu de lui , prétendant que ceux à qui ce Prince l'avoit destiné s'en étoient rendus indignes. Les habitans de Delphes le firent condamner comme coupable de sacrilège , & le précipitèrent du haut d'un rocher. Le Dieu , irrité de cette action , les châtia par la peste & par la famine : de sorte que pour faire cesser ces maux ; ils firent signifier dans toutes les Assemblées de la Grèce , que si quelqu'un venoit exiger , pour l'honneur d'Esopé , la vengeance de sa mort , ils lui donneroient satisfaction. A la troisième génération il se présenta un homme de Samos , qui n'avoit d'autre relation à Esopé , sinon qu'il étoit issu des personnes qui avoient acheté ce Fabuliste. Les Delphiens donnèrent contentement à cet homme , & se délivrèrent ainsi des maladies & de la disette qui les tourmentoient.

Les Athéniens , justes estimateurs de la vraie gloire , érigèrent à ce Savant & spirituel Esclave une statue magnifique ; pour faire savoir , dit Phédre , que la carrière de l'honneur étoit ou-

*Herod. lib. 2.
cap. 134.*

L. 6. 2.

ve
m
sa
ce

DE LA GRECE. 651
verte indifféremment à tous les hom-
mes, & que c'étoit, non à la nais-
sance, mais au mérite, qu'on rendoit
ce glorieux hommage.

Æsopo ingentem statuam posuere Attici,
Servumque collocarunt æterna in basi,
Patère honoris scirent ut cuncti viam,
Nec generi tribui, sed virtuti gloriam;

Fin du second Tome.





TABLE

DU SECOND VOLUME.

HISTOIRE.

DES ASSYRIENS.

§. I. **R** *E*flexion sur la variété des gouvernemens. pag. 1

§. II. Description Géographique de l'Asie. 6

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE.

DES ASSYRIENS.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIER Empire des Assyriens. 12

§. I. Durée de cet Empire. Ibid

§. II. Rois d'Assyrie, Nemrod, ou Bélus. Ninus. Sémiramis : description de Babylone. Ninyas. Phul. Sardanapale. 15

CHAP. II. Second Empire des Assyriens, tant de Ninive que de Babylone. 56

§. I. ROIS DE BABYLONE. Belesis ou N bonassar. Mérodach-Baladan. 57

§. II. ROIS DE NINIVE, qui le su-

T A B L E.

rent ensuite aussi de Babylone. The-
glathphalasar. Salmanasar. Sennaché-
rib. Asarhaddon. Saosduchin ou Na-
bucodonosor I. Saracus. Nabopolassar.
Nabucodonosor II. Evilmerodac. Né-
riglissor. Laboroscarchod. Labinit, ou
Baltasar. Ibid.

CHAP. III. HISTOIRE DU ROYAUME
DES MÉDES. Arbace. Déjocé : il bâtit
Ecbatane. Phraorte. Cyaxare I. Irrup-
tion des Scythes : prise & destruction
de Ninive. Astyage. Cyaxare II. 87
CHAP. IV. HISTOIRE DES LYDIENS.
Candaule. Gygès. Ardys. Sadyatte.
Alyatte. Crésus. 110

LIVRE QUATRIÈME. COMMENCEMENS de l'Empire des Perses & des Médes.

AVANT-PROPOS. 13

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE de Cyrus. 137
ARTICLE I. Histoire de Cyrus
depuis son enfance jusqu'au siège de
Babylone. 139
§. I. Education de Cyrus. Ibid.
§. II. Voyage de Cyrus chez Astyage son
grand-père, & son retour en Perse.
E c iij 147

T A B L E.

§. III. & IV. Première campagne de Cyrus, qui va au secours de son oncle Cyaxare contre les Babyloniens.	151
§. V. Expédition de Cyaxare & de Cyrus contre les Babyloniens : première bataille.	177
§. VI. Bataille de Thymbrée entre Cyrus & Crésus.	206
§. VII. Prise de Sardes & de Crésus.	229
ART. II. Histoire du siège & de la prise de Babylone par Cyrus.	236
§. I. Prédications des principales circonstances du siège & de la prise de Babylone, marquées en différens endroits de l'Ecriture Sainte.	237
1. Prédiction de la captivité des Juifs à Babylone, & de sa durée.	238
2. Raisons de la colère de Dieu contre Babylone.	239
3. Arrêt prononcé contre Babylone. Prédiction des maux qui la doivent accabler, & de sa ruine entière.	240
4. Cyrus appelé pour détruire Babylone, & pour délivrer les Juifs.	243
5. Dieu donne le signal aux Chefs & aux troupes pour marcher contre Babylone.	244
6. Circonstances du siège & de la prise de Babylone marquées en détail.	246
§. II. Description de la prise de Babylone.	253

T A B L E.

§. III. Accomplissement de la prophétie ;
qui prédisoit la ruine totale de Babylone.

260

§. IV. Suite de la prise de Babylone. 266

ART. III. Histoire de Cyrus depuis la
prise de Babylone jusqu'à sa mort. 281

§. I. Cyrus fait un voiage en Perse. A
son retour il dresse à Babylone le plan
de toute la monarchie. Pouvoir de
Daniel. Ibid.

§. II. Commencement du nouvel Empire
des Perses & des Mèdes réunis ensem-
ble. Célèbre Edit de Cyrus. Prophéties
de Daniel. 286

Reflexions sur les prophéties de Daniel.

292

§. III. Dernières années de Cyrus. Mort
de ce Prince. 301

Eloge & caractère de Cyrus. 305

§. IV. Différences entre Hérodote & Xé-
nophon au sujet de Cyrus. 318

CHAP. II. Histoire de Cambyse. 323

CHAP. III. Histoire de Smerdis le Mage.
345

CHAP. IV. Mœurs & coutumes des As-
syriens ; des Babyloniens , des Lydiens,
des Mèdes , & des Perses. 355

ARTICLE I. Du gouvernement. 356

§. I. Etat monarchique. Respect pour les
Rois. Manière dont leurs enfans étoient

E e iiij

T A B L E.

élèves.	ibid.
§. II. Conseil public, où s'examinent les affaires de l'Etat.	362
§. III. Administration de la Justice.	368
§. IV. Attention sur les Provinces.	376
Invention des Postes & des Couriers.	386
§. V. Soins des Finances.	399
ART. II. De la Guerre.	404
1. Entrée dans la Milice.	405
2. Armure.	406
3. Chariots armés de faulx.	408
4. Discipline en paix & en guerre.	411
5. Ordre de bataille.	415
6. Attaque & défense des Places.	420
7. Qualité des troupes Persanes depuis Cyrus.	425
ART. III. Arts, Sciences.	428
§. I. Architecture.	430
§. II. Musique.	432
§. III. Médecine.	436
§. IV. Astronomie.	441
§. V. Astrologie Judiciaire.	444
ART. VI. Religion.	451
Mariage & Sépulture.	463
ART. V. Causes de la décadence de l'Empire des Perses, & du changement arrivé dans leurs mœurs.	469
§. I. Magnificence & luxe.	470
§. II. Bas asservissement & esclavage des Perses.	476

T A B L E.

- §. III. *Mauvaise éducation des Princes ;
cause de la décadence de l'empire des
Perses.* 484
§. IV. *Manque de bonne foi.* 488

LIVRE CINQUIÈME.

HISTOIRE de l'origine & des pre-
miers commencemens des différens

Etats de la Grèce. 493

ARTICLE I. *Description géographique
de l'ancienne Grèce.* 494

ART. II. *Division de l'histoire Grecque
en quatre âges.* 501

ART. III. *Origine primitive des Grecs.* 503

ART. IV. *Différens Etats dont la Grèce
étoit composée.* 508

ART. V. *Transmigration des Grecs dans
l'Asie Mineure.* 517

Dialectes des Grecs. 522

ART. VI. *Gouvernement Républiquain
établi presque généralement dans toute
la Grèce.* 523

ART. VII. *Gouvernement de Lacédémone : Loix établies par Lycurgue.* 527

1. *Etablissement. Sénat.* 530

2. *Etablissement. Partage des terres , &
decri de la monnoie d'or & d'argent.* 533

3. *Etablissement. Repas publics.* 535

T A B L E.

<u>4. Autres Ordonnances.</u>	538
<u>Réflexions sur le gouvernement de Sparte,</u>	
<u> & sur les loix de Lycurgue.</u>	552
<u>1. Choses louables dans les loix de Lycurgue.</u>	ibid.
<u>2. Choses blâmables dans les Loix de Lycurgue.</u>	564
<u>ART. VIII. Gouvernement d'Athènes.</u>	
<u> Loix de Solon. Histoire de cette Répu-</u>	
<u> blique depuis Solon jusqu'au règne de</u>	
<u> Darius. I.</u>	572
<u>ART. IX. Hommes Illustres, qui se sont</u>	
<u> distingués dans les sciences.</u>	612

F I N.



696800



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Médes & des Perses, des Macédoniens, & des Grecs*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. On y voit régner les mêmes principes de Religion, & de probité, & le même zèle pour l'instruction de la jeunesse, qui ont caractérisé les autres ouvrages de l'Auteur. L'Utilité de celui-ci ne se bornera pas aux jeunes gens : elle se répandra sur tout le public, qui pourra y lire en françois des hilloires curieuses, qui jusqu'à présent n'ont gueres été connues que des gens de Lettres. Donnée à Paris, ce 3 Septembre 1729.

SECOUSSE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU;
Roy de France & de Navarre: A nos
amez & féaux Conseillers, les Gens tenans
nos Cours de Parlement, Maîtres des Re-
quêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-
Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Séné-
chaux; leurs Lieutenans Civils, & autres
nos Justiciers qu'il appartiendra: S A L U T.
Notre très-cher & bien amé le sieur CHARLES
ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de
Paris, & Professeur d'Eloquence en notre
Collège Roial, Nous ayant représenté qu'il
desireroit donner au Public un Ouvrage qui
a pour titre *Histoire ancienne des Egyptiens, des
Carthaginois, des Assyriens, des Médes & des
Perses, des Macédoniens & des Grecs*, de
sa composition, s'il Nous plaisoit lui accorder
nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires:
offrant pour cet effet de le faire imprimer en
bon papier & beaux caractères suivant la
feuille imprimée & attachée sous notredit
contrescel. A CES CAUSES, voulant traiter
favorablement ledit Sieur Exposant, & lui
donner des marques de la satisfaction que
Nous avons des services qu'il Nous a ci devant
rendus, & de ceux qu'il nous rend encore ac-
tuellement, Nous lui avons permis & per-
mettons par ces Présentes de faire imprimer
ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plu-
sieurs volumes, conjointement ou séparé-
ment, & autant de fois que bon lui semblera,
sur papier & caractères conformes à ladite

feuille imprimée & attachée pour modele sous
notredit contrescel, & de le faire vendre, & dé-
biter par tout notre Royaume, pendant le
temps de six années consécutives, à compter
du jour de la date desdites Présentes. Fai-
sons défenses à toutes sortes de personnes
de quelque qualité ou condition qu'elles
soient, d'en introduire d'impression étran-
gère dans aucun lieu de notre obéissance;
comme aussi à tous Imprimeurs, Librai-
res, & autres, d'imprimer, faire ven-
dre, débiter, ni contrefaire ledit Ou-
vrage ci-dessus exposé en tout ni en par-
tie, ni d'en faire aucuns extraits sous
quelque prétexte que ce soit d'augmenta-
tion, correction, changement de titre
ou autrement, sans la permission expresse
& par écrit dudit Sieur Exposant, ou de
ceux qui auront droit de lui, à peine de con-
fiscation des Exemplaires contrefaits, de
quinze cens livres d'amende contre chacun
des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un
tiers à l'Hôtel - Dieu de Paris, l'autre tiers
audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dom-
mages, & intérêts. A la charge que ces Pré-
sentes seront enregistrées tout au long sur le
Registre de la Communauté des Imprimeurs
& Libraires de Paris, dans trois mois de la
date d'icelles; que l'impression de cet Ou-
vrage sera faite dans notre Royaume & non
ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en
tout aux Reglemens de la Librairie, & no-
tamment à celui du 10 Avril 1725, &
qu'avant que de l'exposer en vente, le Ma-
nuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à

l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trenzième jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent vingt-neuf, & de notre Regne le quinzième. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

J'ai cédé mon droit au présent Privilège
au Sieur JACQUES ESTIENNE, Libraire à

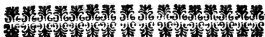
Paris, pour en jouir suivant nos conventions.
A Paris ce 5 Octobre 1729.

C. ROLLIN.

*Registré, ensemble la Cession, ci-dessus, sur
le Registre VII. de la Chambre Royale des
Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 448.
fol. 390. conformément aux anciens Régle-
mens, confirmés par celui du 28. Février 1723.
A Paris le trois Octobre mil sept cent vingt-
neuf.*

P. A. LE MERCIER. Syndic.

De l'imprimerie de QUILLAU, rue
Galande, à l'Annonciation.



L I V R E S

*Nouvellement imprimez à Paris chez
LA VEUVE ESTIENNE, Libraire rue
Saint Jacques à la vertu.*

*De M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Uni-
versité, Professeur d'Eloquence au
Collège Royal, &c.*

DE la Maniere d'Etudier & d'Enseigner les Belles
Lettres, par rapport à l'esprit & au cœur, 4.
vol. in 12. 10 l.

— *Du même.* Histoire ancienne contenant l'Hi-
stoire des Egyptiens, des Carthaginois, des Assy-
riens, des Babyloniens, des Macedoniens, des
Medes, des Perles & des Grecs. in-12. 6. vol.

— *Du même.* M. F. Quintiliani Institutionum Ora-
toriarum Libri duodecim. Ad usum scholarum accom-
modati, recisus qua minus necessaria visa sunt & bre-
vibus notis illustrati à CAROLO ROLLIN, antique
Rectore Universitatis, 2. vol. in 12. 4. l. 10. s.

*De Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE
FENELON, Archevêque Duc de Cambrai.*

Les Aventures de Telemaque fils d'Ulyssé. Troisième
Edition conforme au manuscrit original de l'Au-
teur, avec des augmentations très considérables,
& un beau Discours sur la Poésie. Enrichie de 28.
figures en taille-douce nouvellement gravées. 2
vol. in 12. 5 l.

— *Le même* in 4°. avec des notes & de très-
belles figures en taille douce, 20. l.

— *Du même.* Dialogues sur l'Eloquence en general,
& en particulier sur celle de la Chaire; avec une
Lettre écrite à l'Académie Française, sur la Rhetor-
ique, sur la Poésie, &c. in 12. 2. l. 5. s.

— *Du même* Oeuvres Philosophiques, ou Démon-
stration de l'Existence de Dieu, & de ses Attributs
tirée de la connoissance de la Nature, & propor-
tionnée à l'intelligence des plus simples, in-12.
2. l. 10. s.

- *Du même.* Lettres sur divers sujets concernant la Religion & la Métaphysique, in 12. 2. l.
- *Du même.* Sermons choisis sur divers sujets, in-12. 2. l. 10. f.
- *Du même.* Nouveaux Dialogues des Morts, qui n'ont point encore été imprimés, avec un Recueil de Fables & morceaux d'Histoire, faites pour l'éducation d'un jeune Prince. Seconde Edition plus correcte que la première, 2. vol. in 12. 4. l.
- *Du même.* Abrégé des Vies des anciens Philosophes, avec un Recueil de leurs plus belles maximes, in-12. 1 vol. 1726. 2. l. 5. f.
- Instruction d'un pere à son fils, &c. par M. DUPUY. in-12. 2. l. 10. f.
- *Du même.* Instruction d'un pere à sa fille, tirée de l'Ecriture sainte, sur les plus importants sujets de la Religion, les mœurs, & la maniere de se conduire dans le monde. Troisième Edition, revue, corrigée & augmentée. 2. l. 10. f.
- *Du même.* Dialogues sur les Plaisirs, sur les Passions, sur le mérite des femmes, & sur leur sensibilité pour l'honneur. in-12. 1. l. 15 f.
- *Du même.* Réflexions sur l'Amitié, dédiées au Roi. in-12. 1728. 1. l. 15 f.
- De l'Education d'un jeune Seigneur, in-12. 2. l. 5. f.
- Les Bucoliques de Virgile traduites en François, avec le Latin très-correct à côté, des Notes historiques & critiques, & de grandes Remarques, par le R. P. CATROU, in-12. 1. l. 15 f.
- Les Fables de Phedre, traduites en Vers François, le Latin à côté, & de courtes Notes critiques, par M. DERNYSE, ancien Professeur de l'Université, in-12. 1. l. 15 f.
- Vérités sarréniques en cinquante Dialogues, par M. l'Abbé DE VILLIERS, 1. vol. in-12. 1725. 2. l. 5. f.
- Nouveau Dictionnaire de la Langue Française, ancienne & moderne; avec des observations de Critique, de Grammaire, & d'Histoire; composé par PIERRE RICHELET, augmenté d'un tiers plus que toutes les Editions précédentes, par M. AUBERT, Avocat du Roy à Lion, 3. vol. in folio. 50. l.
- Traduction de quelques Oraisons de Demosthene & de Cicéron; avec des Notes du Traducteur, & des remarques de M. le Président BOUHIER, de l'Académie Française, in-12. 2. l.
- Buciana, ou Pensées diverses de M. HUBERT, ancien Evêque d'Avranché, in-12. 2. l. 10 f.

Le Spectacle de la Nature, ou entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle, qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes Gens curieux, & à leur former l'esprit. Première partie contenant ce qui regarde les Animaux & les Plantes. Seconde Edition. 3. l. 10. s.

— Suite du même. *Sous presse.*

Selecta à Veteris Testamenti historia, ad usum eorum qui Latina Lingua rudimentis imbuuntur, Secunda Editio accuratior, in-12. 1 l.

— Item *Selecta à Scriptoris prophanis Historia, ad eundem usum collecta, in 12. 2. vol.* 2. l.

— Les mêmes, traduites en François, avec des notes, par M. C. M. *in-12. sous presse.*

Traité sur la manière d'écrire des Lettres, & sur le Cérémonial, avec un discours sur ce qu'on appelle Usage dans la Langue François, par M. de GRIMAREST, *in-12.* 1. l. 15 s.

Dictionnaire Oeconomique, contenant divers moyens d'augmenter son bien, conserver sa santé, & parvenir à une heureuse vieillesse, par M. CHOMEL, troisième édition corrigée & augmentée d'un très grand nombre de secrets & de remèdes éprouvés, & enrichie de nouvelles figures pour la Pêche, la Chasse, &c. *in fol. 2. vol. 40. l.*

criers sur les
qui ont paru
Cens censeurs,
par une cense-
le des Plantes.
3. l. 10. 6

une œuvre mi-
re, Secunda
1 l.
Histoire, ad
1 l.
s, avec des
res, & sur le
qu'on appelle
par M. de
1. l. 15 l.
ant divers
ver sa fantai-
s, par M.
de augmen-
res de de ré-
elles figures
1. vol. 40. l.

